

# MERCURE

DE

## FRANCE

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALETTE



LOUIS FOURET.....	<i>La « Judith » de Hebbel et la « Judith » de M. Bernstein..</i>	513
ALEXANDRE ARNOUX....	<i>Images de Provence.....</i>	537
ARMAND-GODOY.....	<i>Robes, poème.....</i>	557
DANIEL MASSÉ.....	<i>La Crèche de Bethléhem.....</i>	561
EMILE LALOY.....	<i>Le Traité de Bjoerkoe, d'après les Documents allemands.....</i>	594
P. GENTIZON.....	<i>La Disparition des Derviches.....</i>	606
MARCEL ROUFF.....	<i>Sur le Quai Wilson, roman (II).....</i>	625

**REVUE DE LA QUINZAINE.** — ÉMILE MAGNE : Littérature, 659 | ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 664 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 668 | ANDRÉ ROUYEYRE : Théâtre, 674 | MARCEL BOLL : Le mouvement scientifique, 679 | A. VAN GENNEP : Ethnographie, 683 | PAUL-LOUIS COUCHOUD : Histoire des Religions, 687 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 694 | R. DE BURY : Les Journaux, 698 | JEAN MARNOLD : Musique, 701 | AUGUSTE MARGUILLIER : Musées et Collections, 706 | D<sup>r</sup> G. CONTENAU : Archéologie, 712 | F. E. : Notes et Documents littéraires, 715 | RENÉ DE WECK : Chronique de la Suisse romande, 720 | PAUL GUITON : Lettres italiennes, 723 | JEAN CASSOU : Lettres espagnoles, 726 | JEAN CATEL : Lettres anglo-américaines, 730 | Z. L. ZALESKI : Lettres polonaises, 735 | DIVERS : Bibliographie politique, 740 ; Ouvrages sur la Guerre de 1914, 747 | MAURICE BOISSARD : Gazette d'hier et d'aujourd'hui, 750 | MERCURE : Publications récentes, 754 ; Echos, 757 ; Table des Sommaires du Tome CLXXXVI, 767.

Reproduction et traduction interdites

### PRIX DU NUMÉRO

France..... 4 fr. | Etranger..... 4 fr. 50

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VI<sup>e</sup>



**MERCURE DE FRANCE** donne dans les 24 livraisons d'une seule année la matière de cinquante volumes in-16 ordinaires, qui, au prix moyen de 8 francs l'un, coûteraient 400 francs.

*Le Mercure de France* a publié au cours de l'année 1925 :

119 études, essais, longs articles, contes, nouvelles et fantaisies ;

68 poésies (de 23 poètes) ;

10 romans ;

plus de 500 articles dans la "Revue de la Quinzaine", sous les 92 rubriques suivantes :

Agriculture.	Les Journaux.	Notes et Documents juridiques.
Anthropologie.	Lettres allemandes.	Notes et Documents littéraires.
Archéologie.	Lettres anglaises.	Notes et Documents de musique.
Architecture.	Lettres anglo-américaines.	Notes et documents philosophiques.
Art.	Lettres antiques.	Notes et Documents scientifiques.
L'Art à l'étranger.	Lettres canadiennes.	Notes et documents de sociologie.
Art ancien et Curiosité.	Lettres catalanes.	Orientalisme.
L'Art du Livre.	Lettres chinoises.	Ouvrages sur la Guerre de 1914.
Les Arts décoratifs.	Lettres dano-norvégiennes.	Philosophie.
Bibliographie politique.	Lettres espagnoles.	Les Poèmes.
Bibliothèques.	Lettres haïtiennes.	Préhistoire.
Chronique de Belgique.	Lettres hispano-américaines.	Publications d'art.
Chronique Gastronomique.	Lettres japonaises.	Publications récentes.
Chronique des Mœurs.	Lettres malgaches.	Questions coloniales.
Chronique Nord-Africaine.	Lettres néerlandaises.	Questions fiscales.
Chronique de la Suisse romande.	Lettres néo-grecques.	Questions juridiques.
Cinématographie.	Lettres persanes.	Questions militaires et maritimes.
Démographie.	Lettres polonaises.	Questions religieuses.
Echos.	Lettres portugaises.	Régionalisme.
Education physique.	Lettres roumaines.	Les Revues.
Enseignement.	Lettres russes.	Les Romans.
Esotérisme et Sciences psychiques.	Lettres tchéco-slovaques.	Science financière.
Ethnographie.	Linguistique.	Science sociale.
Folklore.	Littérature.	Sciences médicales
Gazette d'Hier et d'Aujourd'hui.	Littérature dramatique.	Société des Nations
Géographie.	Métapsychique.	Théâtre.
Graphologie.	Le Mouvement scientifique.	Variétés.
Hagiographie et Mystique.	Musées et Collections.	Voyages.
Histoire.	Musique.	
Histoire des Religions.	Notes et Documents artistiques.	
Hygiène.	Notes et Documents ésotériques.	
Indianisme.	Notes et documents d'histoire.	

Envoi franco d'un spécimen  
sur demande adressée 26, rue de Condé, Paris-6<sup>e</sup>



# BULLETIN FINANCIER

---

Le volume des affaires est des plus réduits, notamment à terme, et l'on a enregistré des séances assez maussades, l'incertitude du lendemain écartant de la Bourse nombre de capitalistes. Les devises étrangères se sont détendues, donnant un soutien aux Rentes françaises qui se sont adjugé une avance sensible se chiffrant par plus de deux points sur le 4 0/0 1925 à garantie de change. Aux fonds étrangers, les Russes font bonne contenance, le 5 0/0 Ottoman 1914 est en forte hausse, le Serbe 4 0/0 1895 se maintient aux environs de 123 francs.

**Banques :** malgré l'ambiance défavorable, ce groupe a fait montre de solidité, ainsi qu'en témoignent les avances légères obtenues par le Comptoir d'Escompte à 880, le Crédit Lyonnais à 1.623, la Société Générale à 820, la B. N. C. à 551. On a recherché à 1.344 la Banque de Paris qui tiendra le 23 courant son ensemble ordinaire. Les bruits d'une nouvelle tension entre les Etats-Unis et le Mexique ont influencé le groupe des Banques Mexicaines qui réagissent assez fortement. Banque Nationale, 1.082.

**Chemins de fer :** nos grands réseaux font preuve de résistance, les chemins de fer souterrains notamment ont eu un marché suivi. Métropolitain, 493, Nord-Sud, 205.

**Mines et charbonnages :** au marché anglais les métaux sont lourds et ce tassement a affecté les valeurs de cuivre, de plomb et d'étain : Rio, 5.720, Pefarroya, 1.220, Tekkah, 3.250. Les charbonnages sont mieux tenus et s'établissent sans variation au niveau de leurs cours précédents.

**Valeurs pétrolifères :** En raison des lourdes dispositions des places étrangères, ce compartiment s'est montré résistant. Toutefois, la Royal Dutch cède quelque terrain à 43.900 et la Shell à 626. Le groupe russe, d'abord plus résistant, revient également en arrière.

**Produits chimiques :** Beaucoup d'irrégularité parmi ces valeurs où nous trouvons Kuhlmann à peu près stable, Péchiney assez malmené par des nombreux dégagements spéculatifs. Les phosphates sont aussi plus lourds, mais les nitrates demeurent très résistants. Les Usines du Rhône reperdent une fraction de leur avance, Bozel-Lamotte est en reprise à 250.

**Caoutchoutières :** un vent de faiblesse a soufflé sur les valeurs de ce groupe, vivement attaquées par les vendeurs, qui mettent à profit la baisse accentuée du produit. Ce brusque recul du caoutchouc pourrait bien être passager et il faut s'attendre à d'importantes fluctuations de cours des valeurs directes : Financière, Padang, Terres Rouges.

En valeurs diverses, excellente orientation de Didot-Bottin, de l'Agence Havas, des Compteurs d'Usines à Gaz, de la Mécanique de Gennevilliers. Au marché en Banque les mines d'or et de diamant sont maussades du fait de la mauvaise ambiance et de la réaction de la livre.

LE MASQUE D'OR.

---

## INFORMATION FINANCIÈRE

---

### Compagnie Générale Transatlantique

---

La compagnie procède actuellement à l'émission d'un *emprunt de 60.000.000 de francs*, représenté par 120.000 bons décennaux 7 0/0 nets de tout impôts présents et futurs, sauf de la taxe de transmission. L'objet de cet emprunt est de permettre à la compagnie de poursuivre la construction du premier des deux grands paquebots de luxe, type *Paris*, qui doivent être mis successivement en service sur la ligne le Havre-New-York, conformément aux conventions passées entre l'Etat et la compagnie.

On souscrit à Paris et en Province, aux guichets des établissements suivants : Société Générale, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Banque Nationale de Crédit, Banque de Paris et des Pays-Bas, Banque Transatlantique, Banque de l'Union Parisienne, Crédit Mobilier Français, Société Marseillaise de Crédit Industriel et Commercial et de Dépôts.



# MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6<sup>e</sup>)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie  
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie  
Littératures étrangères. Revue de la Quinzaine.

## VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

### FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

### ÉTRANGER

1<sup>o</sup> Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

a) Sans limitation de date : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Congo Belge, Cuba, Espagne, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Tchéco-slovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Uruguay, Yougoslavie.

b) Jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1927 : Danemark, Canada, Etats-Unis, Norvège, Suède. Pour cette catégorie, les prix ci-dessous ne s'appliquent qu'à la période finissant le 15 décembre 1926 ; la période allant du 1<sup>er</sup> janvier 1927 à la fin de l'abonnement est comptée au tarif étranger le plus fort.

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 4 fr. 50.

2<sup>o</sup> Tous autres pays étrangers :

Un an : 100 fr. | 6 mois : 54 fr. | 3 mois : 28 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les Abonnements étrangers, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4-fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

**Chèques postaux.** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

**COMPTES RENDUS.** — Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.



# LA « JUDITH » DE HEBBEL ET LA « JUDITH » DE M. BERNSTEIN

(DE 1840 A 1922)

---

En octobre 1922, quand M. Bernstein fit représenter *Judith*, la critique française fut unanime à reconnaître qu'avec cette pièce, l'auteur s'engageait dans une voie toute nouvelle, voire à signaler l'originalité de cette œuvre au milieu de la production dramatique contemporaine. La critique eut raison : comparer *Judith* aux pièces antérieures de M. Bernstein et à celles de ses confrères était fort propre à en faire ressortir les hardiesses et les beautés ; mais elle s'arrêta à mi-chemin : il fallait étendre la recherche des termes de comparaison, dépasser les limites de l'époque contemporaine et replacer la nouvelle œuvre dans l'évolution générale du drame au XIX<sup>e</sup> siècle. Au cours de cette enquête, l'attention d'un critique se serait certainement arrêtée à une tragédie portant le même titre que l'œuvre de M. Bernstein : *Judith*, tragédie en 5 actes et en prose du poète allemand Friedrich Hebbel, jouée pour la première fois au Théâtre-Royal de Berlin le 6 juillet 1840 et publiée en volume en 1841. Cette pièce fut traduite en français et publiée en 1912 par G. Gallimard et P. de Lanux. En 1907, M. Bastier avait publié une traduction française d'une autre tragédie du même auteur, *Marie-Magdeleine*, en la faisant précéder d'extraits des essais esthétiques de F. Hebbel.



## I

Avant de comparer ces deux œuvres, il n'est pas sans intérêt de se reporter tout d'abord à leur commune origine.

Une brève analyse du *Livre de Judith* me permettra d'isoler, dans chacune des deux pièces, le fonds commun emprunté à l'Écriture, et de comparer ce que les deux dramaturges ont ajouté au récit biblique.

L'histoire de Judith et celle d'Holopherne (ou leur légende, comme l'on voudra) ne nous sont connues que par le *Livre de Judith*, considéré par les protestants comme apocryphe. Judith n'entre en scène qu'au chapitre VIII, au moment où Béthulie, affamée, est sur le point de se rendre. Les sept premiers chapitres du livre décrivent l'invasion de la Palestine par les armées d'Holopherne, que Nabuchodonosor a envoyées en campagne pour le précéder lui-même et lui frayer le chemin. Les Juifs se préparent à la résistance. Achior, l'un des officiers d'Holopherne, résume devant ce dernier l'histoire des Hébreux. Ce récit excite la colère d'Holopherne, qui livre alors son fidèle Achior aux Juifs de Béthulie.

Depuis trois ans et demi qu'elle a perdu son époux Nannassès, Judith a vécu dans la retraite, le jeûne et les austérités. Ce qu'a été son mariage, la Bible ne nous le dit pas. Les Hébreux considèrent Judith comme une femme d'une vertu éprouvée et d'une piété exemplaire. Ayant appris que la ville doit se rendre dans cinq jours si aucun secours ne lui vient de l'extérieur, Judith mande les chefs et les anciens, leur reproche leur pusillanimité et leur promet la délivrance de la ville avant cinq jours, s'ils s'en rapportent à elle pour un projet qu'elle ne veut pas leur confier. Tous consentent. Après leur départ, Judith se rend dans son oratoire, se revêt d'un cilice et se couvre la tête de cendres (Vulgate). Puis, elle reprend ses parures



d'autrefois. Dieu (dit la Vulgate) ajoute à sa beauté un éclat surhumain.

Accompagnée d'une servante portant des vivres, elle se rend au camp des Assyriens. Elle est conduite devant Holopherne qui l'accueille avec bienveillance. Elle lui expose les motifs de sa venue : Béthulie, dit-elle, est à bout ; les habitants ont mangé des aliments interdits par la loi et la colère de Dieu a été excitée par leur sacrilège. Leur perte est inévitable ; pour y échapper, elle s'est réfugiée auprès d'Holopherne, auquel Dieu donnera la victoire. Holopherne, flatté, l'invite à sa table, mais Judith refuse et le prie de lui permettre de se nourrir, ainsi que sa servante, des aliments qu'elle a apportés. Holopherne y consent et laisse les deux femmes circuler librement à l'intérieur du camp. Il les autorise même à en sortir tous les jours, pour aller prier et faire leurs ablutions.

Le quatrième jour, Holopherne envoie Bagoas (la Vulgate le nomme Vagao), son fidèle eunuque, inviter Judith à assister à un grand festin dans la tente du général. Judith s'y rend, mais ne touche qu'aux mets préparés par sa servante suivant la loi mosaïque. La nuit venue, tous les invités se retirent et Judith reste seule auprès d'Holopherne ivre, pendant que sa servante surveille les abords de la tente.

Alors, sans transition (le texte ne parle ni de tentatives d'Holopherne pour abuser de Judith, ni non plus d'un aveu de la part d'Holopherne de l'attrait que Judith exerce sur lui [chap. XI, verset 19 ; chap. XII, verset 16], ni même de paroles échangées à cet instant entre la Juive et l'Assyrien), Judith prend une épée suspendue au chevet du lit, et, en deux coups, tranche la tête du général ivre gisant sur sa couche. Elle met la tête dans la besace qui renfermait les provisions, appelle sa servante qui fait le guet et, ensemble, les deux femmes sortent du camp sans être inquiétées, comme elles le font chaque jour.

Elles parviennent sous les murs de Béthulie et rentrent



dans la ville. Elles sont accueillies avec enthousiasme, par des bénédictions, des actions de grâce, au milieu d'une joie délirante. Sur les conseils de Judith, on suspend aux murailles la tête d'Holopherne, et, au lever du jour, les hommes de Béthulie font une sortie générale. Les Assyriens, surpris par cette furieuse attaque, courent réveiller leur général et ne trouvent qu'un cadavre décapité. C'est la panique, la déroute de l'immense armée. Les Juifs des villes voisines, prévenus, assaillent les fuyards et les traînards. C'est une tuerie, qui rapporte aux vainqueurs un immense butin.

A ces nouvelles, le grand-prêtre Joacim vient de Jérusalem pour féliciter Judith et il lui adresse ces paroles que Vigouroux compare, à juste titre, à celles que l'Eglise adresse maintenant à une libératrice plus glorieuse que l'héroïne de Béthulie, à la Sainte Vierge : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'orgueil de votre race. » Et tout le peuple répond : *Amen! Amen!* C'est alors que Judith entonne son cantique qui « égale en beauté et en sublime le chant de Débora ou l'hymne de Marie, sœur de Moïse ». Judith consacre à Dieu toute sa part de butin; elle reste fidèle à la mémoire de son mari Manassès et vit entourée de l'admiration et de la vénération du peuple. Elle meurt à 105 ans.

La Vulgate ajoute : « L'anniversaire de sa victoire fut compté par les Hébreux au nombre des jours saints, et il est célébré par eux jusqu'à l'heure actuelle. »

Tel est, résumé, le récit biblique. Peu nous importent ici, et les raisons qui avaient poussé Nabuchodonosor à envoyer son général Holopherne soumettre à sa loi tous les pays alors connus; peu nous importent aussi les discussions qui se sont, de très bonne heure, élevées au sujet de l'authenticité ou de la canonicité du *Livre de Judith*. Retenons toutefois quelques détails : saint Augustin le met dans sa liste des livres inspirés qu'approuva le Concile de Carthage en 397 et que sanctionnèrent les Conciles de



Florence et de Trente. Les Juifs du Talmud, tout en excluant *Judith* de leur canon, admettent que ce livre, composé après les derniers prophètes, c'est-à-dire après que l'Esprit saint eut quitté Israël, fut cependant écrit, comme *Tobie* et d'autres ouvrages, avec le secours de la « Bath gôl » (fille de la voix), sorte d'inspiration inférieure.

Retenons aussi des critiques émises à propos de la valeur historique du *Livre de Judith* que certains, comme Grotius, voulaient y voir une simple allégorie : Jahoudith la Juive, c'est Israël ; Béthulie (Beth-el), c'est la maison de Dieu, c'est le Temple de Jérusalem ; Nabuchodonosor, c'est le Malin, Satan ; l'Assyrie représente le faste et l'orgueil, et Holopherne (= le licteur du serpent), c'est Antiochus Epiphane. D'autres, comme Scholz, y voient une allégorie prophétique où sont magnifiées les futures destinées d'Israël. N'oublions pas non plus que les Pères comblent Judith d'éloges, que Vigouroux parle de sa « chasteté éprouvée », ni que beaucoup de passages empruntés à ce livre sont entrés dans la liturgie catholique.

Or, ces éloges, ces décisions des Conciles, ce respect professé par les Juifs, ce parallèle établi par la liturgie catholique entre Judith et la Vierge Marie confirment complètement (il en était à peine besoin) que tout élément passionnel est absent du livre sacré : aucun commentateur n'a eu l'idée de voir dans cette aventure biblique un drame de l'orgueil, de la séduction ou de l'amour. Cela est d'importance.

## II

Etudions maintenant les façons — ou plutôt la façon — dont les deux dramaturges, Hebbel et M. Bernstein, ont interprété ce texte biblique, ce qu'ils y ont ajouté, comment, en un mot, ils ont transposé le récit à la scène.

Car il est évident que, sur ce canevas, l'on peut broder ; on pourrait, par exemple, tirer du *Livre de Judith* une tragédie patriotique ou religieuse, imaginer dans l'âme de



cette Jeanne d'Arc juive un conflit entre sa douceur, sa bonté, son horreur du meurtre et du sang et l'obligation où la met Dieu d'aller tuer Holopherne. Que sais-je encore ? Les voies qui s'ouvrent sont multiples ; il est piquant et curieux de constater que Hebbel et M. Bernstein ont suivi la même.

L'un et l'autre tout d'abord ont ajouté un personnage dont nous ne trouvons pas trace dans le *Livre de Judith* : un amoureux de l'héroïne que M. Bernstein appelle Saaph, et Hebbel Ephraïm. Addition d'importance, car la Judith biblique est fidèle au souvenir de son mari, elle reste la veuve inconsolable et l'idée même de l'amour humain ne l'effleure pas. L'un et l'autre ont fait également de l'attitude de cet amoureux, dans les épreuves que traverse Béthulie, la cause occasionnelle de la décision que prend Judith d'aller tuer Holopherne : dans le drame allemand, Judith somme Ephraïm d'aller au camp des Assyriens et de tuer Holopherne : Ephraïm tremble d'abord et pâlit (il se décide ensuite et, sous les yeux de Judith, tente de poignarder le général). Judith, enflammée d'orgueil et de mépris, lui déclare alors qu'elle, faible femme, fera ce qu'un homme n'ose tenter. — Dans le drame de M. Bernstein, c'est Saaph qui vient annoncer à Judith son intention de tuer Holopherne ; elle finit par le détourner de ce projet, qu'elle reprend pour son propre compte. Malgré donc les attitudes différentes des deux personnages inventés (Saaph, Ephraïm), nos deux auteurs se sont rencontrés dans le désir de faire ressortir le caractère héroïque et surtout viril de cet acte de meurtre, qu'une faible femme accomplira (1).

Les péripéties ajoutées par l'un et l'autre auteur à l'intrigue biblique sont peu nombreuses et de peu d'importance. Les scènes populaires sont plus nombreuses dans la tragédie de Hebbel, mais la suite et la coordination des faits restent les mêmes dans les deux œuvres.

(1) Notons aussi que, dans les deux pièces, le soupirant (Ephraïm ou Saaph) fait à Judith l'aveu de son amour au début du drame.



## III

Mais le parallélisme que j'ai signalé tout à l'heure apparaît à plein si l'on examine les caractères des deux héros principaux du drame, leur évolution psychologique et morale, la « motivation » de l'acte de Judith et les réactions de cet acte.

Le caractère de Judith d'abord. Aucune trace dans la Bible d'une évolution psychologique chez l'héroïne, aucune trace de ténébreux desseins inspirés par la confiance en la puissance de sa beauté : au milieu de la détresse et de la lâcheté générales, Dieu lui donne une force surhumaine, elle va à Holopherne, le tue et s'en revient triomphante et heureuse. C'est le type juif de ces héroïnes nationales, inspirées d'en haut, que suscite souvent dans l'histoire une grande détresse de la patrie. C'est une Jeanne d'Arc telle que nous la montre l'histoire, et non telle que l'imagina Schiller, qui prêta à la Pucelle d'Orléans la faiblesse d'aimer un ennemi.

Sur ces simples données, Hebbel et M. Bernstein ont construit l'un et l'autre un caractère de grande amoureuse, complexe et sensuelle, d'orgueilleuse passionnée, de « sur-femme » poussée par des sentiments et des volontés parfois inconscientes et parfois contradictoires, un personnage vivant d'une vie intense et profonde, intelligent et lucide.

Quelle a été la vie de l'héroïne avant que s'ouvrent les deux drames ? Hebbel et M. Bernstein nous apprennent qu'elle est veuve de Manassé ; c'est la donnée biblique ; mais ils y ajoutent l'un et l'autre une invention géniale ; ils imaginent, l'un et l'autre, une particularité qui a des conséquences psychologiques incalculables : bien que mariée à Manassé, Judith est restée vierge. Cela nous est dit formellement par l'un et par l'autre auteur, avec plus de détails et plus d'insistance peut-être par Hebbel qui décrit, dans une longue scène, la nuit de noces de Judith : toute jeune et conduite à Manassé par sa mère, Judith entra



dans la chambre nuptiale où Manassé vint la rejoindre. Il s'approcha d'elle pour l'embrasser, puis, tout à coup, recula, pris d'une terreur incompréhensible et soudaine. Malgré les appels de Judith, il resta toute la nuit auprès de la fenêtre, à prier et à balbutier : « Je ne peux pas ! je ne peux pas ! » Et ce fut ainsi jusqu'à sa mort. M. Bernstein est moins prolix sur ce point. (Notons en passant que dans la tragédie allemande comme dans la pièce française, c'est dans une conversation avec sa servante que Judith confie cet important secret). Mais, au lieu du long monologue de Hebbel, M. Bernstein ne met dans la bouche de Yaoudith que de brèves et précises confidences :

(Bernstein : Acte I, sc. II). YAUDITH : Tiens, je te livre mon secret. Ada, je n'ai jamais aimé.

ADA : Mais Manassé ?

YAUDITH : En mon époux j'ai pleuré l'ami le plus noble ; je n'ai pas pleuré l'amour. Le cœur palpitant de Yaoudith et sa chair créée pour l'idolâtrie d'un homme, je les ai gardés follement... Je les ai voués à celui qui n'est pas venu !... Je vais mourir, sans avoir tendu à des lèvres cette fleur que la terre ne portera plus, que les hommes ne verront pas. Mourir sans avoir donné, donné !

Fidèles donc l'un et l'autre en cela à l'antique tradition indo-européenne qui attribue à la vierge une valeur morale supérieure et je ne sais quelle mystérieuse puissance, Hebbelet M. Bernstein ont fait de la veuve biblique une veuve vierge. Cela est capital : Judith-Yaoudith, la belle Juive (les corps et les cœurs s'épanouissent vite au soleil d'Orient), n'est plus l'ignorante ingénue. Elle sait qu'il existe un amour humain qui lie les corps et les cœurs. Sait-elle ? Elle devine, elle pressent. Elle n'ignore pas. De là, de cette initiation partielle lui viennent sans doute, chez Hebbel comme chez M. Bernstein, la curiosité et l'ardent désir de l'amour, une instabilité sensuelle et sentimentale presque morbide, une inquiétude avide. De là lui vient aussi et surtout l'obscur et orgueilleux instinct, la prescience que, respectés par



Manassé, son beau corps et son cœur ardent sont réservés à de hautes et nobles destinées. Judith-Yaoudith, après l'incomplète et bizarre expérience de ce mariage blanc, dont Hebbel a fait comme une manière d'Annonciation, considère son corps comme l'instrument réservé par Dieu à l'accomplissement de grands desseins. Si nos deux auteurs se sont rencontrés dans cette invention géniale, concédons-leur qu'ils sont restés jusqu'ici dans la ligne des commentateurs du livre apocryphe en faisant de Manassé un saint Joseph, puisque certains catholiques, et non des moindres, ont vu dans Judith comme la préfiguration de la Vierge Marie.

Cette épreuve d'un mariage incomplet a aussi développé en elle une sensualité inconsciente, mais, si j'ose dire, aristocratique. Sur ce point aussi, logiques tous deux, nos deux auteurs s'accordent. Judith d'Hebbel et Yaoudith de Bernstein désirent l'amour et l'étreinte, mais veulent choisir l'élu, qui devra être leur égal.

Car l'une et l'autre sont pétries d'orgueil, et la Judith de la Bible ne s'y reconnaîtrait guère. Poétesse (ce trait de caractère est biblique et bien méchants ont été les amateurs de pièces à clé qui y ont vu je ne sais quelle allusion à des figures contemporaines), Judith-Yaoudith a une haute idée de son génie. Unanimement admirée pour ses vertus, la pureté de sa vie, son talent poétique, les adulations de la foule et des lettrés, cette obscure prescience des hautes destinées qui l'attendent l'ont naturellement conduite à se considérer comme un être d'essence supérieure, digne seulement d'un homme supérieur ; ce « surhomme » de la race des maîtres, elle ne le trouve pas dans son entourage, dans la société mesquine et potinière de la petite ville qu'est Béthulie. Holopherne s'approche. Ce monstre oriental, ce despote magnifique et cruel qui détrône les rois et fait tout trembler sur son passage, cet Attila l'intrigue, l'attire. L'une des premières paroles de Judith (Hebbel), quand on lui annonce l'approche de l'armée,



est : « Je voudrais le voir » (acte II). Et Yaoudith, le soir, debout à sa terrasse (Acte I, scène v), s'adressant à Holopherne, dont le camp s'étend sous les murs de la ville, lui clame :

YAODITH. — Et toi, monstre, comment es-tu ? (*Un silence.*) Un peu grand ? As-tu jamais vu que tu es seul ? Connais-tu une autre solitude que celle du chef et du conquérant ? Es-tu, le soir, désespéré ? Dis, Toute-Puissance ? (Bernstein.)

Elle en doute, un instant ensuite, dans le même monologue, de cette supériorité qu'elle lui attribue ; mais, néanmoins, ce monstre l'intrigue ; elle devine que c'est là un être à sa taille. Elle en sera convaincue peu après (Bernstein, tableau II, scène v).

YAODITH (*à Holopherne*). — Tu es grand !... Mais tu as la grandeur ! Tu n'es pas un esclave, toi !... Tu es sans cesse renaissant ! Tu vis, Holopherne !... Je ne me suis pas gardée en vain ! C'est toi que j'attendais, toi le seul vivant !

Cela est si vrai, cette attirance est si réelle que le Holopherne de M. Bernstein la devine : (Tableau II, scène v).

HOLOPHERNE. — Veux-tu savoir pourquoi tu as quitté Béthulie ?

YAODITH. — Bon, bon ! Moquez-vous de ma lâcheté ! Je le mérite. J'ai trahi un grand dessein.

HOLOPHERNE. — Quel dessein ? Celui de m'abattre ? Jamais tu n'y as pensé sincèrement.

YAODITH. — Vous mentez ! Vous tirez avantage d'une défaillance incompréhensible... honteuse, je l'admets...

HOLOPHERNE. — Laisse donc ! Que je te révèle pourquoi tu t'es aventurée chez l'ennemi. La raison profonde, la raison ignorée de toi-même. Ton angoisse !

YAODITH. — Quoi ?

HOLOPHERNE. — Dans ton intolérable angoisse, tu t'es penchée sur la vallée. Tu as regardé vers celui-ci, vers le Tueur. Oui, le Tueur !... Oh ! je vous connais, les femmes !... Tu as espéré en moi pour te livrer enfin le secret dont l'ignorance corrompt la vie !



YAODITH. — Un secret? Je me suis levée au commandement de Dieu et je suis descendue de notre montagne...

HOLOPHERNE. — Tu es descendue de la montagne et tu as couru vers la plaine, et ta bouche criait : « Qu'il périsse de ma main, Holopherne !... »

YAODITH. — Oui!

HOLOPHERNE. — Et ton âme murmurait: Holopherne!

Hebbel et M. Bernstein se séparent donc l'un et l'autre, et de la même façon, des rudimentaires données psychologiques que leur fournit la Bib'e. Judith-Yaoudith va vers Holopherne, disant (et croyant peut-être) que seuls le sentiment patriotique et la soif du sacrifice la poussent, mais, au vrai, attirée, femme supérieure qu'elle est, par le surhomme qu'elle devine (2).

Elle va à lui pour le séduire et, l'égarant par ses embrassements, le tuer. Cela aussi est une double invention dont on ne trouve pas trace dans la Bible. Mise en sa présence, Judith-Yaoudith est rapidement conquise. Voilà donc, en tête à tête, ces deux êtres, supérieurs à la populace assyrienne ou juive qui les entoure, attirés l'un vers l'autre par une force inconnue. Ils vont s'aimer. Ou plutôt, l'amour latent de Judith-Yaoudith va éclater (Bernstein, Tableau II, scène v.; Hebbel, acte V). De cela encore, pas de traces dans la Bible, où quelques lignes seulement nous disent l'attrait que ressent Holopherne pour Judith.

Ici encore, une péripétie librement inventée par l'un et l'autre de nos deux auteurs. Au moment d'entraîner Judith vers son lit, Holopherne apprend de Judith que celle-ci est venue à son camp pour le tuer. Cette nouvelle invention (le *Livre de Judith* ne souffle mot d'un incident de ce genre) est aussi importante, à notre avis, que les précédentes. Car, dès lors, la situation est éclaircie, « déblayée ». Cet aveu

(2) Notons en passant une circonstance librement inventée par nos auteurs : C'est Judith (Hebbel) ou Yaoudith (M. Bernstein) qui, dans ces deux pièces, propose le délai de cinq jours avant la reddition de la ville. Dans le *Livre de Judith*, ce délai avait été fixé, à l'insu de Judith, par les anciens qui administraient Béthulie.



ne laisse plus en face l'un de l'autre qu'un homme et une femme qui croient se haïr et qui, en réalité, s'aiment et se désirent ; ce n'est plus la Juive devant l'Assyrien qu'elle voulait tuer, devant l'ennemi de son Dieu et de son peuple ; c'est la femme en face de l'homme. Ni l'un ni l'autre ne peuvent plus désormais se faire illusion sur leurs sentiments ; le drame est débarrassé de tout élément extérieur, patriotique, national ou religieux ; il devient uniquement et purement psychologique. A vrai dire, le parallélisme constant entre la technique de Hebbel et celle de M. Bernstein, parallélisme que nous découvrons depuis le début de cette étude, devient, ou semble devenir ici une symétrie : dans la tragédie de Hebbel, en effet, c'est Judith elle-même qui avoue son dessein à Holopherne, qui en rit et se condamne ainsi à la mort ; dans le drame de M. Bernstein, au contraire, c'est Holopherne, qui devine ou semble deviner les intentions de Yaoudith et le lui dit sans qu'elle proteste. Cette différence, du reste bien faible, n'est en outre qu'apparente ; il est même permis de la réduire encore et d'admettre que l'affirmation d'Holopherne (M. Bernstein) n'est qu'un moyen astucieux et déterminé de savoir la vérité en provoquant, de la part de Yaoudith, un aveu, un silence (qui équivaut à un aveu) ou une dénégation. Ce qui nous autorise à avancer cette interprétation, c'est que nous apprenons ensuite (Bernstein, Tableau II, scène v) que Holopherne ne croit pas, en réalité, à ce dessein qu'il a feint de supposer chez Yaoudith :

HOLOPHERNE. — Veux-tu savoir pourquoi tu as quitté Béthulie ?

YAUDITH. — Bon, bon ! Moquez vous de ma lâcheté ! Je le mérite. J'ai trahi un grand dessein.

HOLOPHERNE. — Quel dessein ? Celui de m'abattre ? Jamais tu n'y as pensé sincèrement.

YAUDITH. — Vous mentez ! Vous tirez avantage d'une défaillance incompréhensible... honteuse, je l'admets.

HOLOPHERNE. — Laisse donc !... etc.



Vient la scène du meurtre. Judith-Yaoudith se donne à Holopherne. Ici aussi la Bible est muette et nous sommes en présence d'une importante addition au texte sacré. Tous les exégètes, catholiques ou juifs, ont célébré à l'envi, nous l'avons vu, « la chasteté » de Judith ; on l'a comparée à la Vierge Marie. Ces pieux commentateurs et les Pères eux-mêmes ne se seraient pas permis le blasphème de rapprocher de la mère de Dieu une femme venant offrir son corps à un barbare et prenant plaisir à cette débauche.

Holopherne s'endort. Judith-Yaoudith le tue et lui tranche la tête qu'elle emporte. Pourquoi ? Pour sauver son pays ? Non ; nous savons que, depuis la scène de l'aveu, nos auteurs ont haussé le drame au plan purement humain. C'est l'orgueilleuse asservie, c'est la fière vierge veuve conquise qui se venge, par besoin de supprimer cette force virile qui l'a domptée. Hebbel et M. Bernstein nous le disent par la bouche de leur héroïne : l'amour s'est emparé de Judith-Yaoudith.

(Hebbel. Scène V.) JUDITH.— Je ne sais si l'on peut te répondre. Ce qui était autrefois le siège de mes pensées n'est plus qu'un désert ténébreux. Je ne comprends plus même mon propre cœur.

Et ses remords et son désespoir, à la dernière scène, le montreront encore mieux.

(Bernstein. Tableau II, scène v.) (Judith dans un transport de passion, vient de mordre amoureusement Holopherne au cou).

YAOUDITH. — Tu es beau.

YAOUDITH. — Ne détourne pas tes beaux yeux méchants. Qu'ils sont beaux, mon grand barbare !

HOLOPHERNE. — Pourquoi m'aimes-tu ?

YAOUDITH. — Je n'en sais rien. Tu es grand.

Mais après s'être donnée, cette domination de l'homme, du maître, lui devient insupportable ; insupportable aussi l'asservissement à ses propres sens.

(Hebbel. Acte V.) JUDITH (à sa servante). — Ne me regarde pas,



jeune fille ! Personne ne doit me regarder !... Alors, tu souffrirais qu'il m'eût attirée vers lui sur sa couche d'ignominie, qu'il eût étouffé mon âme ? Et maintenant que je veux me payer de l'anéantissement que j'ai ressenti dans ses bras... que je veux livrer dans son sang les baisers déshonorants qui brûlent encore mes lèvres, tu ne rougis pas de m'entraîner loin d'ici ? etc..., etc.

(Bernstein. Tableau III, scène II.) JUDITH. — Je déteste l'amour !... Tu ne peux concevoir le dégoût de moi-même que m'inspirent ta voix qui halette, ton œil luisant, ta bouche humide... Ainsi, je suis descendue jusqu'à cette promiscuité !... j'ai dépouillé non seulement l'honneur et la fierté, mais le goût de vivre, mais tout espoir ! La poésie de mon être a été arrachée comme un plumage d'or... etc., etc.

Que ces extraits, comparés, suffisent. Les points de contact et de ressemblance abondent et les citations pourraient être multipliées. Quelques remarques encore pourtant : Mirza, servante de Judith (Hebbel) souhaite qu'Holopherne se réveille avant que Judith brandisse l'épée sur lui ; elle réproouve le meurtre et prie Dieu de le rendre impossible ; après l'assassinat, elle manque de se trouver mal. — Ada, servante de Yaoudith (M. Bernstein), se lamente ; elle pleure et maudit Yaoudith qui a tué son amant. Les deux servantes sont remplies d'horreur. — Yaoudith (M. Bernstein, tableau II, scène V) mord, dans un transport de passion amoureuse, Holopherne au cou. — Judith (Hebbel, acte V) dit que, haletante de volupté, elle a mordu les lèvres d'Holopherne.

Chez Judith donc comme chez Yaoudith, le meurtre d'Holopherne est la réaction de l'orgueil. Humiliées l'une et l'autre d'avoir aimé, d'avoir subi le maître, honteuses d'avoir été, un instant, esclaves de leurs sens, elles tuent. Nous sommes, avec Hebbel et M. Bernstein, également loin de la simplicité, du pur héroïsme patriotique du *Livre de Judith*.

Le meurtre accompli, Judith rentre à Béthulie, portant la tête de l'ennemi abattu. Fidèle au texte biblique, Hebbel et M. Bernstein nous décrivent l'un et l'autre l'enthousiasme



populaire et les félicitations que reçoit la libératrice. La seule différence est qu'Hebbel se complait à traduire par des scènes populaires les manifestations de cet enthousiasme délirant et que M. Bernstein s'attache plutôt à la description des honneurs officiels dont on comble Judith. Tout cela est du reste conforme au texte biblique. Mais nos deux auteurs nous en éloignent bientôt, et, chose curieuse, encore par les mêmes voies.

Nous avons vu que la Judith biblique triomphe, et chante son allégresse. Elle est heureuse, sans réserves, d'avoir accompli la mission divine et d'avoir sauvé son peuple; elle excite les guerriers, prépare le massacre et le pillage et fait elle-même suspendre aux remparts la tête de l'ennemi abhorré.

Au contraire, au milieu de l'enthousiasme populaire, pendant que l'armée d'Holopherne, privée de son chef et saisie de panique, se retire en déroute, la Judith-Yaoudith de Hebbel et M. Bernstein est saisie de remords et de regrets. D'où lui viennent ils? De quelle profondeur de son cœur complexe sortent-ils? Elle ne le sait pas tout d'abord.

Et puis, peu à peu, elle se rend compte qu'elle a, en cette nuit terrible, tué le seul homme qui fût digne d'elle, le seul homme qu'elle pût aimer... et qu'elle aime. A ce dernier stade de l'évolution psychologique de Judith, nous retrouvons encore une parfaite concordance entre nos deux auteurs :

(Hebbel. Acte V.) YAUDITH. — Oui, j'ai tué le premier et le dernier homme de la terre, afin que (montrant du doigt un homme) tu puisses faire paître tes moutons, que toi (en montrant un autre) tu puisses planter tes choux, et que toi (en montrant un 3<sup>e</sup>) tu puisses faire ton métier d'artisan et engendrer des enfants qui te ressembleront.

(Bernstein. Acte III, scène II.) YAUDITH. — N'ai-je pas fermé la seule bouche, chassé l'unique chaleur, assassiné la caresse, le souffle ?

(Acte III, scène IV.) YAUDITH. — Tête exsangue, vestige suprême, Holopherne, jamais tu ne me parus plus auguste... Je t'ai vu !



Un astre dans la nuit ! O Grave, ô Magnifique, je me prosterne plus bas...

D'autres analogies encore. Dans la pièce de M. Bernstein, Judith a honte d'avoir tué Holopherne pendant son sommeil. Dans celle de Hebbel, ce scrupule lui était venu dès avant le meurtre. Enfin, dans la pièce de Hebbel, Judith donne sèchement l'ordre d'enterrer la tête qu'un prêtre voudrait faire porter sur une pique en avant de l'armée. M. Bernstein a choisi le même symbole pour traduire les remords et l'amour de Judith : la tête coupée ; mais il l'a développé plus longuement, à la façon des romantiques et de Shakespeare, et nous a représenté le douloureux calvaire de Judith montant, les pieds en sang, au milieu de la tempête et de la foudre, vers le gibet où, déjà rongée par les corbeaux, est attachée la tête de l'unique, « du Grave, du Magnifique », du surhomme, son égal, qu'elle aimait et qu'elle a tué.

#### IV

Ainsi donc, de l'héroïne hiératique, froide, résolue, fanatique, de la Jeanne d'Arc juive commise par Dieu à la libération de son peuple, Hebbel et M. Bernstein ont fait l'un et l'autre une « surfemme » orgueilleuse, inquiète de l'amour, que sa curiosité et son désir inconscient entraînent vers le grand chef barbare, qui l'aime, puis le tue par réaction contre l'humiliation subie, et qui, ensuite, souffre mille tourments quand elle sent et comprend qu'elle a supprimé le héros (au sens où l'entendait Carlyle) et l'amant. Trouverons-nous aussi semblable parallélisme dans le dessin du caractère d'Holopherne ? Sur ce point, des différences de conception et d'exécution entre le poète allemand et l'auteur français auraient, à la vérité, moins d'importance ; car (le titre qu'ils ont choisi l'un et l'autre le montre bien) c'est Judith qui est le centre, l'axe de leurs pièces. Voyons pourtant.

Dans le *Livre de Judith*, Holopherne n'est pas peint de



couleurs trop noires. C'est un Assyrien (ou un Perse), à l'occasion cruel, certes, mais ni plus ni moins que maint Hébreu dont la Bible chante la louange. Il est, vis-à-vis de Judith, délicat et plein de tact. Son langage est fleuri, châtié. C'est un barbare déjà affiné. Qu'en ont fait nos auteurs ?

Lorsque Hebbel composa ce personnage, la figure de Napoléon le hantait, comme elle avait hanté Heine, Beethoven, Goethe et bien d'autres. Mais bien faible fut l'effet de cette obsession sur le dessin que Hebbel traça de son héros. Nombre de traits d'Holopherne, par contre, se peuvent expliquer, dans la tragédie de Hebbel, par l'influence de la philosophie hégélienne dont l'auteur s'était, pour ainsi dire, saturé à Heidelberg et dont on retrouve des traces nombreuses dans ses traités esthétiques et dans son *Journal*. Ces œuvres didactiques et ces notations personnelles pourraient être réunies sous le titre : *L'esthétique dramatique d'un disciple de Hegel*, avec, comme sous-titre : *ou La morale de Nietzsche au théâtre*. Je ne sais si M. Bernstein est hégélien ou nietzschéen, mais j'incline à le croire, après avoir constaté, là encore, des analogies nombreuses entre son Holopherne et celui du poète allemand.

Chez Hebbel et chez M. Bernstein, Holopherne est une manière de Wallenstein, le seul lien qui maintienne la cohésion de la horde immense qu'est son armée, composée des peuples les plus divers. Soldat fanfaron par certains côtés, il étale un faste et un luxe tout orientaux. Il aime à montrer sa toute-puissance, fût-ce par des actes de cruauté inutile. Mais tous ces traits de caractère sont esquissés dans la Bible et je ne m'y appesantis pas, car il n'y a rien d'étonnant à constater que Hebbel et M. Bernstein se sont rencontrés sur ce terrain commun du texte sacré dont ils se sont l'un et l'autre inspirés.

Mais voici autre chose : pour nos deux auteurs, Holopherne, enivré de sa toute-puissance, professe pour Nabu-



chodonosor, son roi, le plus profond mépris ; il caresse même le projet de se révolter contre lui, de le détronner, de le tuer et de prendre sa place.

(Bernstein. Acte II, scène IV.) HOLOPHERNE. — Si je terminais la campagne par le sac de Ninoud ?... Veille sur toi, puissant roi Nabuchodonosor ! C'est tout petit, un cadavre !

(Hebbel... Acte I.) HOLOPHERNE. — Nebucad Nègar n'est rien qu'un nombre orgueilleux... Si je me retire de lui avec l'Assyrie, il ne restera rien de lui qu'une peau humaine bourrée de graisse. Je veux lui soumettre le monde, et, quand il l'aura, je le lui repreadrai.

Dans une scène précédente, il s'était raillé, avec une certaine lourdeur, de l'ordre donné par Nabuchodonosor de ne plus adorer d'autres dieux que lui-même ; il avait dit que le meilleur de la gloire de Nabuchodonosor était fait de la valeur de son général. Rien de tout cela dans le *Livre de Judith*, où nous voyons au contraire Holopherne affirmer à chaque occasion sa déférence pour son roi.

Hebbel et M. Bernstein ont fait l'un et l'autre d'Holopherne un sceptique : Hebbel, un sceptique complet qui donne froidement l'ordre de détruire et de brûler, sur l'ordre de Nabuchodonosor, la statue de Baal, en disant ironiquement au grand-prêtre qu'épouvante cet ordre : « Que Baal se défende lui-même », et qui pense que les dogmes s'inventent et s'imaginent à volonté. M. Bernstein nous le montre attaché encore, par superstition et par tradition, à quelques dieux inférieurs de son pays.

La toute-puissance d'Holopherne l'enivre : il la manifeste, chez Hebbel comme chez M. Bernstein, par des actes de cruauté souvent gratuits, mais toujours ostentatoires, et, disons-le, parfois d'une puérile vanité. Il aime à faire régner le silence d'un seul geste de son sceptre d'or, à envoyer au supplice pour la plus légère peccadille un de ses subordonnés (cf. Hebbel, M. Bernstein, actes I et II), à faire transmettre ses ordres par un valet (Hebbel) ou par son eunuque (M. Bernstein), tandis qu'assis sur son trône,



il reste immobile, hiératique et impassible (cf. Hebbel et M. Bernstein), etc., etc. Nos deux auteurs emploient les mêmes procédés et les passages abondent où se marquent ces analogies.

Cette vanité et cette ostentation ne sont chez l'Holopherne de Hebbel et chez celui de M. Bernstein que la manifestation en actes et en paroles de l'idée philosophique que le héros se fait de son importance et de sa valeur personnelles. Cette conception, dans l'un et l'autre drame, est nietzschéenne : l'Holopherne de Hebbel et celui de M. Bernstein se considèrent l'un et l'autre comme des héros à la Carlyle, comme des surhommes nietzschéens commis à brasser l'histoire d'un monde qui évolue selon les principes de la dialectique hégélienne. Le monde dort, dit Hebbel, dans un profond engourdissement ; de temps à autre, aux grandes époques historiques, naît, « s'individue » plutôt, selon la loi hégélienne de la thèse et de l'antithèse, un grand homme, un héros qui réveille le monde de sa torpeur : un Alexandre, un Jésus, un Napoléon, qui, d'une puissante secousse, l'éveille et le pousse en avant. Mais peu à peu cette immense individualité dépasse les cadres normaux ; il faut qu'une « synthèse » se fasse ; le héros ne peut subsister : il est trop grand, trop monstrueux, trop insolite. Il trouble trop profondément l'ordre des choses et l'équilibre des forces. C'est en cela précisément, en cette absence de toute mesure, en cette hypertrophie géniale ou monstrueuse de la puissance, de la cruauté, de la bonté même et de la pureté (Genoveva) que réside « la faute tragique », la cause de sa chute. Car il doit succomber et succombe en effet de l'excès même de sa grandeur. Et le monde se rendort pour des siècles, pour jusqu'au prochain réveil.

Si M. Bernstein n'a pas, comme Hebbel, formulé dogmatiquement cette théorie d'esthétique dramatique, il s'y conforme, lui aussi, en tous points.

(Bernstein. Tableau II, scène v.) HOLOPHERNE. — Ma chute fera trembler la terre jusqu'à Ninoud. Oui, la fabuleuse armée



que je chevauche tombera avec moi et se défera comme une charogne.

Judith le voit bien aussi. (Même tableau, même scène.)

YAODITH. — Toi, tu as la grandeur, tu n'es pas un esclave! Tu t'es affermi comme un buffle sauvage sur la création entière.

L'Holopherne de M. Bernstein se compare à un fléau de Dieu ou à un Dieu :

(Bernstein. Acte II, scène IV). HOLOPHERNE. — J'ai brûlé les temples, j'ai déporté les dieux et, quant aux villes et aux pays... Comme Ramman l'inondateur prit dans sa robe l'eau de la mer et en recouvrit les empires, moi j'ai répandu sur des immensités le silence.

Ou encore (Bernstein, même acte, même scène) :

HOLOPHERNE. — Je viens de briser trente-quatre trônes. Trente-quatre, Excellence! etc., etc.

Dans la tragédie de Hebbel, les citations abondent, je choisis au hasard :

(Hebbel. Acte V.) HOLOPHERNE. — Tuer Holopherne, éteindre l'éclair qui menace d'enflammer le monde, étouffer en germe une immortalité... cela s'appelle prendre en mains les rênes du destin.

Ou encore (même acte) :

HOLOPHERNE. — Ce monde me paraît lamentable; il me semble que je suis né pour le détruire afin que quelque chose de meilleur puisse venir..., etc., etc.

Ce « surhomme » est, chez Hebbel et chez M. Bernstein, « par delà le bien et le mal ». Aucune des règles, des valeurs morales admises par les autres hommes n'est reconnue par lui. Dans les deux drames, il a, pour les femmes, le mépris le plus profond, jusqu'à ce que paraisse Judith. Ce sont pour lui de faibles et amusantes créatures, bonnes tout au plus au plaisir, et dont on se lasse. Justice, pitié, responsabilité sont pour lui des mots vides de sens :

(Bernstein. Acte II, scène II.) HOLOPHERNE. — Toujours ce



mot ! (La justice.) Vous êtes juste, vous, dans vos rapports avec les hommes ?

(Hebbel. Acte V.) HOLOPHERNE. — Vois, femme, ces bras ont été plongés dans le sang jusqu'au coude ; chacune de mes paroles engendre l'horreur et la dévastation ; ma devise est « Mort »... les hommes me maudissent, mais leur malédiction glisse sur mon âme, etc., etc.

Ce surhomme ne jouit pas de son omnipotence. Un profond ennui, le « Weltschmerz », le ronge. C'est qu'il est las de ne voir autour de son trône que des esclaves, des courtisans ou des vaincus ; il cherche fiévreusement dans le monde une puissance capable et digne de se mesurer avec lui. Les voluptés humaines l'ennuient et la soumission des hommes l'écoeure. Nos deux auteurs se rencontrent là encore :

(Bernstein. Acte III, scène III.) HOLOPHERNE. — Ah ! ma fade tristesse auprès des captives que tu jettes le soir dans mon lit, frottées d'huile et de safran...

VAGAO. — Celle de l'avant-dernière nuit, cette princesse de Bosra la Rouge ?... Elle criait dans vos bras que rien n'était plus beau qu'Holopherne dans sa nudité. Alors, à l'aube, vous lui avez crevé les yeux de votre main.

HOLOPHERNE. — Son regard, sous la piqure du stylet, m'offrait une dernière lueur de soumission. Quel ennui !

(Hebbel. Acte I.) HOLOPHERNE. — Si j'avais seulement un ennemi, un seul, qui osât m'affronter ! Je l'embrasserais et quand, après un ardent combat, je l'aurais jeté à terre, je m'affaisserais sur lui et je mourrais avec lui !

Ainsi donc, si l'on compare l'Holopherne imaginé presque de toutes pièces par Hebbel au héros du drame de M. Bernstein, l'on découvre de profondes et troublantes analogies jusque dans les plus fines nuances, jusque dans la technique même et les procédés employés par les deux auteurs pour exprimer, en actes et en paroles, sur la scène, le caractère et les pensées du type original qu'ils ont créé. Une objection semble pourtant surgir : Holopherne, dans



le drame de M. Bernstein, devient amoureux de Judith et se livre à elle, pieds et poings liés, au lieu que, dans la tragédie de Hebbel, il semble conserver jusqu'à la fin sa se-reine et sardonique impassibilité. Il n'en est point tout à fait ainsi : chez Hebbel comme chez M. Bernstein (comme dans la Bible), Holopherne est séduit par la beauté de Judith et lui dit son amour, ou plutôt son désir. Convenons simplement que M. Bernstein a marqué plus nettement, plus violemment que ne l'a fait Hebbel cette évolution si dramatique. Dans la tragédie de Hebbel aussi, Holopherne devient amoureux de Judith ; la passion qui l'emporte alors est assez violente pour qu'il tue de sa main l'un de ses officiers qui avait osé lever les yeux sur Judith. Ses officiers ne se trompent pas sur les sentiments qui l'animent et l'un d'eux va même jusqu'à espérer que la belle captive amenée au camp charmera et calmera par ses baisers cet éternel ennuyé, cet éternel insatiable. Lui-même, Holopherne, nous dit indirectement la violence de sa passion en nous dévoilant qu'il est jaloux du Dieu qui remplit à lui seul le cœur de Judith. Certes, il ne se roule pas romantiquement à ses pieds, comme le fait le Holopherne de M. Bernstein, car Hebbel est un classique. Dira-t-on que sa passion est plus intellectuelle, plus affinée, plus compliquée, presque sadique, parce qu'il savoure à l'avance « cette volupté recuite à la flamme de la haine » (Hebbel, acte V) ? Je ne saurais souscrire à cette affirmation ; je vois au contraire dans ces quelques lignes de Hebbel une simple notation que M. Bernstein développera, avec grandiloquence, dans la grande scène où Holopherne offre sa gorge aux coups de Judith. Dans ces passages des deux auteurs, c'est bien toujours le même Holopherne qui pense et qui parle, et dont les paroles ont cette odeur de haine et ce parfum de mort qui fut, pour tous les rassasiés, un ra-goût de l'amour. Jusqu'à la fin, le parallélisme subsiste.



## V

Il me faudrait maintenant, pour parachever ma démonstration, relever et signaler d'autres analogies, dans les côtés du drame, et notamment dans les personnages accessoires et dans le style. Mais alors cette modeste étude sans prétentions prendrait une ampleur excessive. Et pourtant ! que d'intérêt offrirait la comparaison des effets, symétriques et non plus parallèles, obtenus par l'un et l'autre auteur dans la composition des caractères des servantes (Myrza et Ada), et du rôle occasionnel d'animatrices qu'elles jouent vis-à-vis de Judith et de Yaoudith, la comparaison aussi du style, violent et grandiloquent chez l'un et l'autre auteur.

Mais il me faut résumer et conclure : Hebbel et M. Bernstein ont, l'un et l'autre, tiré de la sèche narration de la Bible, dont le caractère est plutôt épique, un drame psychologique, le drame de l'orgueil et de l'amour ; ils ont, dans l'affabulation, dans les caractères et dans la motivation, ajouté l'un et l'autre à l'intrigue biblique les mêmes éléments ; éléments modernes, et, du point de vue historique, arbitraires, puisque leurs communes modifications ont été souvent, sinon toujours, au rebours des intentions esquissées dans le texte sacré.

L'on peut dire certes que Hebbel a, dans quelques scènes, traité certaines parties de son sujet de façon plus classique, plus philosophique ; que Yaoudith et Holopherne de M. Bernstein sont à la fois plus romantiques, moins « intellectuels » et plus sensuels. Et encore ! Il n'en subsiste pas moins que ces deux pièces se ressemblent autant que deux tragédies, tirées d'un même fait historique ou légendaire, peuvent se ressembler, qu'elles se ressemblent à coup sûr beaucoup plus que la Bérénice de Corneille et celle de Racine.

J'ai rangé ces analogies, rencontrées à chaque page de nos deux auteurs, sous le vocable de « parallélisme ». On



entend bien que j'ai transposé le sens du mot : des parallèles n'existent que dans l'espace. Or ici, ce qui sépare les deux œuvres que j'ai dites parallèles, c'est du temps. Je rappelle que la *Judith* de Friedrich Hebbel fut jouée le 6 juillet 1840 et celle de M. Bernstein le 12 octobre 1922. J'ajoute toutefois, pour être exact, que M. Bernstein (*Courrier des Théâtres*) avait conçu l'idée de son drame dès 1913, un an après la publication (Editions de la N.R.F.) de la traduction de *Judith, tragédie de Hebbel*, par MM. Gallimard et de Lanux.

LOUIS FOURET.



# IMAGES DE PROVENCE

—

## I

### Haute Provence

Je nomme Haute Provence le pays qui a pour clef, au nord, Sisteron où la Durance force le pli rocheux des Baronnies, au sud le défilé de Mirabeau et son pont suspendu secoué par un vent terrible qui apprit au tribun, né dans cette violence, à commander le fracas. A l'ouest le bornent la montagne de Lure et le Léberon, derrière lequel jaillissent les eaux de la fontaine de Vaucluse et s'élève le solitaire Ventoux détaché de la tribu des cimes ; à l'orient, le pays gravit les Alpes jusqu'au lac d'Allos, ce trou de diamant enfoncé à plus de deux milles mètres d'altitude, s'insinue par les vallées de la Bléone, par le col du Labouret, les sauvages cluses de Barles aux parois feuilletées, soumises au plus dur clivage, jusqu'au plateau de Seyne, jusqu'aux approches de Barcelonnette qui nourrit d'émigrants le Mexique. C'est une contrée pauvre, dépouillée et magnifique, avec de grandes solitudes fauves, une illumination continue que ne modèrent pas les pluies, que n'adoucit pas le froid tranchant de l'hiver. Un relief farouche, usé, décharné, qui montre partout la corde, extravagamment morcelé par des rivières sèches en temps de maigres, démentielles en temps de crues. Aucune accommodation entre les choses et les éléments, l'ensoleillement et la glace, des roches presque blanches, incorruptibles, d'autres noirâtres qui tombent en putréfaction, la disette d'eau ou l'inondation soudaine. Des cônes de pierrailles croulent, s'évasent au flanc des monts,



et qui deviennent, en une heure, cascade et trombe ; un terrain mal attaché, aux derniers brins d'herbe rongés par les moutons, aux forêts saignées à la hache, qui déserte, qui tend vers le Comtat Venaissin, la vieille plaine papale bien abreuvée, comme l'or de la chrétienté vers le denier de saint Pierre, à Rome. Le capital humain est rare, la culture partout extensive, sauf en quelques points, jardins des Mées, vignobles au pied des falaises, plateau de Valensole, grenier de blé d'une province qui a faim, où l'humus, partout ailleurs, s'expatrie comme l'habitant, sol découragé que toute rivière épuise au profit de la Provence rhodanienne, peuple épars que toute voie de communication vide sur le port de Marseille.

Je nomme Haute Provence ce pays de chimère, de mirage et de dénuement, incliné contre le rempart des Alpes et qui l'assaille avec ses amandiers, ses vignes, ses oliviers, ses terrasses de pierre crue et de pauvre croît, ses lavanderaies, ses champs de thym, de serpolet, de romarin, plus riches de parfums que de revenu, cette région de passage entre les sommets où vivent le chamois et le bouquetin, les prairies de gentianes et les vergers du Var, les campagnes d'Aix et d'Avignon, entre les pacages alpestres et le royaume d'Arles, entre les immortelles des neiges du pic des Trois Evêchés, du Pelat, et les roseraies de Grasse.

On l'aborde, du nord et du sud, par la route et la ligne de chemin de fer de Grenoble à Marseille. A l'ouest, les massifs mal forés de la Drôme et de Vaucluse le séparent de la vallée du Rhône et de la vieille civilisation latine. Il est gardé, à l'est, par des passes impénétrables durant la mauvaise saison, plus longue que la chaude. Du septentrion pour l'atteindre, on s'élève à travers le Dauphiné hydro-électrique, aux vignes courant sur des lisses de fil de fer, aux gares poudrées de ciment, à travers le canton de Trièves, jusqu'au seuil de la Croix Haute, où repose la plus extrême pointe du ciel et de l'accent méditerranéens. On dévale, à partir du col, dans un paysage d'aride sierra, flanqué de



massifs déforestés, roses, lilas et gris-souris, où la lumière a dévoré la verdure et joue parmi les surfaces nues et reflétantes, toute l'humidité de la terre et du ciel, bue par un soleil qui brûle sans réchauffer. Voici Veynes, gare mélancolique et affreusement claire, centre d'un vaste signe de croix de voies ferrées, le Père au nord, le Fils au midi, le Saint-Esprit au levant vers l'Embrunois, le Gapençais, la forteresse de Briançon, à l'issue du mont Genève, l'Ainsi-soit-il au-delà de Die ; Veynes, la première gare des mouches, des buvettes qui sentent l'olive noire et de la fatigue par la lumière. Le train, l'auto roulent et gagnent de vitesse l'écume du torrent glauque. L'intonation des crieurs de stations chante de plus en plus ; la poussière tire-bouchonne à la manière provençale ; l'amandier paraît, cet arbre qui a perdu son ombre et dont la fleur ne dure qu'un jour, à peine le temps de fournir une métaphore. Des hommes d'un blond doré, aux jambes un peu courtes, aux épaules larges, aux hanches réduites, coltinent des cages à poules, des paniers d'osier tressé, des peaux de renard. On passe Serres, pâté en croûte de tuiles, que garrotte le Buech, Laragne pareille à quelque petite ville andalouse cerclée de sa huerta et, enfin, un tunnel franchi, on a, dans l'œil gauche, une escarbille et, dans le droit, Sisteron, la cité où je ne sais quel comte de Provence réunissait ses troubadours, à l'abri du château, d'où partit plus récemment, à l'exemple de son cousin Mitre, le Jean des Figues de Paul Arène, pour devenir disciple du Parnasse à Paris, où le chef de gare mérite chaque année les félicitations du Touring-Club pour la beauté des jardins qui bordent les quais encombrés de cabris bêlants et d'estagnons de fer qui brillent. Un beau portefaix en espadrilles, dépenaillé, ceint d'une taillote rouge, culotté d'un pantalon de velours à côtes d'un vert olivâtre fourbu, ardent à la nonchalance, chantonne devant la lampisterie : *Et si, par hasard, tu vois ma tante...* Malgré son visage de guerre, Sisteron fut toujours la ville de la Gaie Science et de l'Amour



courtois. Nous avons pénétré dans la Provence Haute.

Du sud, le chemin offre moins de contraste ; ce n'est que la modulation alpestre d'un paysage méditerranéen qui durcit ses traits et rafraîchit sa voix et son haleine. On arrive d'Aix, la plus littéraire des villes d'art, qui rattrape chaque jour l'avance prise sur elle par Bruges, Venise, Versailles, en papier noirci, qui mourra bientôt, si Dieu et les barbares n'y veillent, d'*encropisie* et de *cézannite* ; ou bien on remonte d'en Avignon, de Cavaillon, cité des évêques et des melons (dix de tâtés pour un de bon), de Pertuis, célèbre par ses haricots, d'Apt, d'où l'on extrait l'ocre et la confiture, où les carrières, ouvertes à fleur de terre, semblent des bassines de marmelade d'abricot. Une brise constante anime les feuillages. De Mirabeau on voit les Alpes, les montagnes de Castellane, le double sommet du Cousson, Fushi-Yama des Dignois, et leur pèlerinage, le fond des grandes cimes de la frontière italienne. La Durance moyenne est l'artère, le vide-poche et le silo de cette contrée, le ruban qui la noue au monde...

Rivière sournoise, violente, impulsive, elle forme la seule voie largement praticable, le sillon de la grand'route, de la ligne de chemin de fer, du vent, des graviers, des alluvions. Son lit majeur, autour duquel divaguent cent filets, serpente et dessine des courbes molles, des raccourcis furieux. Une série de chutes plutôt qu'un fleuve. Depuis le Mont Genève, elle bondit d'une auge dans une autre auge, par des fissures où elle se presse et s'irrite. Entre ses deux derniers étranglements, avant que le libre Comtat ne l'accueille, entre le verrou de Sisteron et le robinet de Mirabeau, elle prend ses aises, s'épanouit, devient cet abreuvoir qui irrigue les champs de Peyruis et de Manosque, alimente les usines de force électrique, souffle sa puissance fantasque dans les fils musiciens portés par les pylônes.

Je nomme Haute Provence ce territoire de solitude, de lavanderaies et de soleil froid, cette Durance moyenne et son arrière-pays de l'est, inextricable, montueux, qui se



brouille et se chevauche vers les glaciers, qui s'entasse à la rencontre de l'aurore, dernière vague de la montée méditerranéenne, là où l'olivier s'essouffle et où la lumière le relaie.

## II

**Etoiles, philosophes, papillons, œuvres d'art, transhumants.**

Le principal habitant de Digne est un philosophe mort, coulé en bronze sur un piédestal, dominant le pré de foire, face à la caserne qu'il regarde sans bienveillance, car il n'aime pas le clairon et préfère, comme son disciple Molière, la trompette marine, dominé lui-même par la vieille ville et le bloc de la cathédrale et de la prison ; philosophe et prêtre à la fois, il se soumet au dogme et aux lois de la république, au spirituel et au temporel. Je n'ai jamais lu ses œuvres, écrites en latin, langue que je comprends mal, comme toutes celles que j'ai apprises au collège, mais mon père les a si bien digérées, tome par tome, que je me trouve gassendiste héréditairement, sans peine, sans trop savoir en quoi cela consiste. C'est un état agréable, et qui n'engage à rien, une ignorance flatteuse que je partage avec les autres Dignois si férus de leur Gassendi, leur Illustre, leur parangon, qu'ils l'ont fourré partout, que son nom sert d'enseigne aux bazars, aux épiceries, aux bars, aux chapelleries, aux débits de tabac et que, si la réclame lumineuse avait pénétré dans le département, sa gloire fulgurerait et éblouirait jusqu'aux aigles endormis du pic des Trois Evêchés. En attendant, le boulevard la propage en ligne droite, lui ouvre un chemin de triomphe, du pont de pierre à la fontaine corinthienne mangée de capillaires. Impossible d'aller de Grasse à Barcelonnette, de Marseille à Coni sans baigner, un demi-kilomètre durant, dans sa renommée. Digne n'est pas une ville pour les cartésiens. Partout le rival de leur maître ; qu'ils boivent, qu'ils mangent, qu'ils



fument, qu'ils achètent un cigare ou garent leur torpédo, c'est toujours sous le signe de Gassendi. Il n'existe pas de ville plus attachée à une doctrine. Essayez de lire le *Discours de la Méthode* sur un banc du jardin public ; je gage que vous n'y arriverez pas. Le vent, les oiseaux, le soleil, les garnements de la rue, les disputes des lavandières, tout se liguera pour empêcher votre méditation hérétique. On ne peut dire ici : *je pense, donc je suis*, sans une manière de sacrilège ; il faut se résigner à ne pas penser, à ne pas être. Ma grand'mère elle-même, qui certes ne s'occupait guère de preuve ontologique, de glande pinéale, d'automatisme ou de matérialisme, et qu'Epicure troublait moins que la mercuriale des pruneaux, nourrissait une admiration profonde pour le philosophe local. C'était, selon son dire, un berger né à Champtercier, au bas du pain de sucre qui couronne le village ; il connaissait si bien les astres qu'on l'avait envoyé à Paris pour enseigner aux gens de là-haut à distinguer la Grande Ourse de la Petite et à préférer aux dames les jours d'ombrelle ou de parapluie. Elle l'estimait un peu au dessous du rebouteux de la Robine, un peu au dessus du prêtre le mieux chantant ; et il avait, affirmait-elle, appris le latin tout seul dès son jeune âge, rien qu'à paître ses brebis et à boire le vin de la messe qu'il dérobait au curé.

Gassendi est mort ; mais il y a des habitants plus morts encore, occis dans les cataclysmes bien avant que ce maudit *Discours de la Méthode* fût sorti de son poêle de Hollande ; ce sont des étoiles noires. Elles foisonnent aux roches des alentours. Jadis, à moins que les géologues ne nous en content, au lieu de ces calcaires trop durs ou trop effritables, de ces monts ébouleux, de ces marnes sombres et pulvérulentes, régnait une mer torride peuplée d'êtres étranges qui n'étaient ni des plantes ni des animaux, fleurs d'un règne hybride, balancées au faite de tiges composées d'un enchaînement d'étoiles à cinq branches, astres fossiles aujourd'hui et dispersées dans le terroir sec. Les savants



les appellent *pentacrinites*, et les gens de rien des pierres de saint Vincent. J'ai connu ce vieil orfèvre qui les domestiquait, les enchâssait d'argent, en fabriquait des bijoux en forme de constellations, des boutons de manchettes et des breloques qui vous prêtaient un air d'astrologue, des pendants d'oreilles qui faisaient ressembler les femmes aux prêtresses d'une religion stellaire qui ne se serait maintenue qu'à Digne, avec le jurassique et le lias. Il demeurait au centre de la ville haute ; les galopins ramassaient pour lui des moissons de pentacrinites qu'il payait en gros soas, le jeudi, à l'heure de l'apéritif. Toute la semaine, il travaillait à polir ses étoiles, à les encadrer, à les combiner selon leur grandeur, jusqu'au soir. Alors il secouait la noire poudre d'astre de sa blouse et allait se promener au delà des faubourgs, dans la campagne où les oiseaux le chérissaient ; car l'hiver, par les temps de neige, il suspendait pour eux, aux buissons, des coquilles de noix remplies de graines. Ils accouraient à sa rencontre, voletaient autour de sa tête, se posaient amicalement sur ses épaules, tiraient sa barbe, becquetaient son chapeau de feutre à larges bords, criaillaient, s'ébrouant, cabriolant, fientant même avec cette grâce ailée, cette alacrité céleste qui rendent aimables leurs moindres actions. Mais le dimanche, quand il avait revêtu sa redingote, ses protégés ne le reconnaissaient plus et le fuyaient comme un humain. Aussi, dès l'octroi passé, jetait-il une blouse par dessus son habit pompeux, afin que la musique du ciel ne fût pas effarouchée. Le vieil orfèvre savait parler aux petits enfants. On le voyait, parfois, à la sortie de l'école maternelle ; la sœur ronde, rougeaude, comme une pomme qui aurait eu deux yeux pour pleurer et un plissement pour sourire, le saluait de la cornette. Il discourait des étoiles, des oiseaux, et les fils des hommes ouvraient la bouche, reniflaient, oubliaient de se sucer le doigt et de se moucher le nez, sentaient fondre en eux la cruauté de leur race maligne. Voilà bien longtemps qu'il a trépassé, le vieil horloger orfèvre, qu'il ne visse plus la



loupe dans son orbite, qu'il ne règle plus le chronomètre du Conservateur des hypothèques et du Trésorier Général. J'espère que les étoiles vivantes lui ont réservé bon accueil, à lui qui témoignait tant de sympathie à leurs sœurs défuntes, et qu'il veille là-haut au bon ordre des constellations, à la lubrification de leurs rouages. Mais, hélas ! que les fils des hommes profitent mal des harangues ! Ils ont beaucoup tué, pour une seule génération, et personne ne suspend plus de coquilles de noix aux arbres, afin de nourrir les oiseaux.

On trouve aussi à Digne — décidément les trésors de cette ville sont innombrables, même si l'on néglige les croissants incrustés d'amandes de pommes de pins et les macarons que pétrit le pâtissier du boulevard — on trouve aussi des papillons, qui sont rares et se vendent cher, bien que, ma foi, ils ne paraissent pas plus beaux qu'ailleurs. Le *Thaïs médesicaste*, quand il possède quelques taches rouges de plus ou de moins, je ne sais pas au juste, change d'état civil et se nomme *Thaïs Honoratii*, variété aberrante fort recherchée de ces fous qui piquent les insectes dans des boîtes vitrées, où roulent des billes de naphthaline. Parmi les habitants notables de Digne, on compte toujours un chasseur de lépidoptères qui condescend, les années de vaches maigres, à courir le coléoptère. On remarque également le conservateur du Musée d'histoire naturelle, antiquités et peinture ancienne et moderne. Que vaut cette peinture ? Je l'ignorerai toujours. Dans ma jeunesse, avant qu'on eût bâti un vrai Musée, de style musée, précédé de bustes et d'aérolithes, les richesses artistiques dormaient d'un sommeil profond dans les salles d'un bâtiment délabré, haut perché, sous la garde d'un vieux sculpteur ornementaliste retiré de l'action continue et qui se contentait de modeler parfois quelque rinceau de feuillage, quelque guirlande d'amours ou quelque emblème religieux et funéraire pour le cimetière, tout en sacrant le nom de Dieu et de la Vierge. Il avait horreur de la religion et de la mort, les



meilleurs clients pourtant des gens de sa profession ; les nièces de curés lui paraissaient les seuls personnages de l'Eglise catholique qui ne fussent pas répugnants. Brave homme, mais un peu arabe de tempérament, incapable de concevoir un paradis sans filles ; brave homme, mais trop artiste pour une si mince cité, pour un musée si réduit. Il lui eût fallu un plus vaste champ d'expérience, au moins le Louvre. Il partait d'un double principe, inattaquable en sa source, dont il épuisait les plus farouches conséquences. Il existe deux sortes de tableaux, les bons et les mauvais, et un seul ordre de visiteurs de musée, les imbéciles. Le devoir, l'honnêteté commandent de ne pas leur montrer les mauvais tableaux qui pervertiraient plus incurablement encore leur intelligence, ni les bons, où ils seraient incapables de rien comprendre, devant lesquels leur stupidité, leur ricinement peut-être insulteraient à la majesté de l'art. Il avait donc, en vertu de ce dilemme, retourné toutes les toiles, excellentes ou détestables, contre le mur, et faisait la sourde oreille quand, d'aventure, un curieux tirait le pied-de-biche de la sonnette. Il cuisinait dans un coin du musée, malaxait le beurre d'anchois et rôtissait la bartavelle, étant gourmet. Les escargots, captifs d'un panier à salade, jeûnaient entre une inscription probablement phénicienne et une bourguignotte rouillée ; un melon d'hiver, au cuir lisse, à l'ovale exquis, mûrissait sur la croupe d'un lion du x<sup>e</sup> siècle, rendu poreux par les autans ; un beau Moustiers décoré de loups bistres servait de pot à tabac. Le conservateur hachait le persil et m'instruisait dans la science érotique, guidait mes premiers pas, m'apprenait à révéler les belles formes féminines, à les deviner sous la défroque : « Quant à la peinture, ajoutait-il, je te la montrerai plus tard, quand *tu auras des yeux*. » Avant que j'eusse des yeux, hélas ! il a gagné un paradis, pas trop immatériel, j'espère, et où Dieu lui réserve une béatitude joviale, sapide et palpante ; il a sauté outre, comme les étoiles, comme Gassendi, le prêtre-philosophe de Champtercier, comme l'orfèvre aux oiseaux,



comme les *Thais Honoratii* piqués dans les collections de Paris, de Berlin et de Londres, comme le vieil Honorat lui-même, archéologue, naturaliste, paléographe, baptiseur de lépidoptères aberrants. Je n'ai jamais osé franchir, par la suite, la porte du Musée neuf, descendu maintenant sur le boulevard, qui se glorifie d'un fronton grec, d'un vrai conservateur sans doute et d'un catalogue. Musée si propre que les antiquités romaines semblent dater d'hier, et où les tableaux faussement attribués à des maîtres, à des disciples de maîtres, à des ateliers de maîtres, brillent d'un éclat qui éblouit le visiteur, après s'être si longtemps reposés à l'ombre, le dos rafraîchi de solitude, de silence et de clair-obscur, le revers imprégné de cuisine à l'huile et à la tomate.....

On dénombrerait beaucoup de Dignois à Digne, principalement les jours de marché, les soirs de musique municipale et à la sortie du cinéma, mais, quoi qu'en dise le dictionnaire, pas un seul *Dinien*. C'est une tribu éteinte, qui ne survit que pour mémoire, confite par les lexicographes. Prenez, une fois, par le bouton de sa jaquette ou de son gilet chacun des passants et interrogez : « Monsieur, êtes-vous *Dinien* ? » Personne ne vous répondra, ni le marchand d'essence de lavande et de fruits secs, ni le propriétaire, ni le rentier, ni le fonctionnaire, ni le manœuvre, ni le journalier, ni le boutiquier qui revient de son jardin, chargé de courgettes et d'aubergines. Vous passerez pour extravagant auprès du Dignois stable et patenté. N'interrogez pas non plus les errants, les bohèmes, les forains qui ne font que traverser la ville, au temps des migrations ; ceux-là ne vous comprendraient même pas, ils ne parlent pas votre langage ; ce sont des voitures et des moutons.

Au printemps, les automobiles de louage, les cars de circuit, les taxis, tous bien empaquetés, fuient l'été de Nice et la Riviera, font escale avant de repartir pour les stations de Savoie où la saison s'ouvre, un peu en retard sur les bourgeois ; ils redescendent à l'automne, quand il pleut à Aix-



les-Bains, quand l'eau d'Evian, filtrée par tant de reins à change élevé, est retournée au lac le plus pur, quand commence le sommeil des roulettes de cercle et des marmottes savoyardes. La file monotone épouse la route comme un long serpent annelé dont chaque anneau posséderait son propre moteur ; et chaque chauffeur connaît une martingale infailible. Migration plus vénérable, née avec la montagne et les saisons, au printemps aussi montent les transhumants. Ils arrivent de la Crau, précédés de leurs béliers à sonnaille, accompagnés de leurs ânes, flanqués de leurs chiens inquiets et vociférateurs, dont le poil couvre les yeux, dont la langue est semblable à l'étamine d'un drapeau rouge. On ne sait pas qui a commencé, des bergers ou des bêtes, si les bêtes laineuses et enchevêtrées dirigent les hommes, si les hommes silencieux, embossés dans leurs vastes limousines, conduisent leurs ouailles vers la fraîcheur de l'altitude et les immémoriaux terrains de parcours, du côté de Seyne aux beaux mulets, et de Barcelonnette quia pour port Vera-Cruz, où l'on paie son tabac en piastres mexicaines, où les fermiers sont des hacienderos. Il s'est établi jadis un pacte, oublié aujourd'hui, mais scellé de sang, inviolable, quoique secret aux parties elles-mêmes. La horde, berger ou troupeau, forme un tout qui s'élève, avec la température le long des vallées des Alpes, d'étape en étape, de pâtis en pâtis, de parc en parc, qui retombe à l'automne en même temps que le mercure du thermomètre et glisse selon la pente des eaux, les jeunes agneaux bêlant dans les paniers doubles que secouent les ânes. Dès que les sumacs cramoisissent au flanc des montagnes, que les tourdres picorent les vignes vendangées, que la neige coiffe les sommets de l'est, commence l'exode vers le pays d'Arles. Les jeunes chiots font du zèle, montrent leur savoir aux citadins, mordillent juste au gras de la cuisse, sans la blesser, la brebis qui s'égare ; l'armée ovine houle devant le philosophe en bronze qui fut berger. Ce sont des images d'une poésie très antique, des ta-



bleaux de Bible et de Nativité, de pastorale de Noël. Le boulevard et le clair de lune sentent le suint et le petit-lait. Les hautes maisons du pré de foire et la masse de la cathédrale se donnent l'illusion d'avoir été peintes par quelque peintre constructeur, plus solidement que nature ; les crêtes appuyées contre le ciel appartiennent aux roches les plus denses du monde de la nuit. L'alliance entre l'homme et son troupeau est indestructible, et leur traité de transhumance, où chacun croit contraindre l'autre à le suivre, prorogé au delà du dernier jugement.

Deux autres ambulants de marque ont traversé Digne : Napoléon et la Peste. Ils valent bien un chapitre.

### III

#### **Deux ambulants de marque : Napoléon et la peste**

La peste venait à de certains intervalles où les savants du cru ne comprenaient rien, même ceux qui avaient étudié à Aix et à Montpellier auprès des illustres docteurs. Le pays était tranquille et en paisible santé ; il ne mourait de gens qu'autant qu'il en fallait pour entretenir le cours banal de la vie et ne pas suspendre l'échéance des casuels et des héritages, ne pas tarir le recrutement du purgatoire, de l'enfer, et peut-être du paradis. Des troupes avaient séjourné sans encombre, sans plus de maraudes, de grivèleries, de maris bernés et de détournements de bouteilles et de filles qu'à l'ordinaire ; les soldats allaient en Piémont ou s'en retournaient. On entendait des rumeurs de mortalité à Lyon et à Grenoble ; on rapportait qu'à Marseille, malgré les plus sévères quarantaines, les corbeaux (c'est ainsi qu'on nommait les fossoyeurs) ne chômaient guère. Cependant, le peuple ne s'alarmait pas, la canaille parce qu'elle n'a pas coutume de s'inquiéter du lendemain et hume son pot au jour le jour, ayant, sur ses épaules, le poids du pré-



sent qui pèse assez, les bourgeois parce que l'isolement de leur cité, la pureté de leur air, la propreté de leurs maisons, la bonté de leur vin, les mesures prises par leurs bureaux de notables pour défendre les portes des campsvolants, et surtout leur placidité béate de riches bien nourris, bien vêtus, bien purgés, bien saignés, leur donnaient cette suffisance de se croire à l'abri des ruines et des catastrophes mieux que le commun des hommes et des villes de la province. Le printemps montrait sa pointe; il faisait beau et chaud; de lourds orages éclataient soudain et se dispersaient aussitôt, ne laissant qu'une touffeur insupportable et une lumière noire sur la montagne. Un soir, une langue de feu traversait la ville, du pied à la tête, après avoir décrit de grands zigzags et comme des nœuds de foudre dans le mitan. Le lendemain, les citadins commençaient de mourir et les oiseaux quittaient le pays avant le jour, sans que personne s'en avisât, ceux qu'on tenait en gage ayant péri contre leurs barreaux. Alors c'était la panique; les plus rassurés, les plus endormis de sécurité montraient la plus grande fureur de détresse. Ils chargeaient les voitures de meubles et de linge, cachaient ou emportaient leurs bijoux et leur or monnayé. Trop tard déjà. Le Parlement d'Aix, informé des nouvelles avec une vitesse incroyable — car la terreur est une messagère qui vole — le Parlement avait interdit aux habitants de la ville de sortir, à peine de vie, afin que la contagion ne se répandît point, et fixé des bornes. En attendant les gens d'armes réguliers qui occuperaient les postes, les plus proches villageois assuraient la garde, et farouchement, armés de fourches, de faux et de quelques vieilles arquebuses à mèche braquées sur les pestiférés.

Cela durait quelques mois, jusqu'à l'automne. Une ville silencieuse, éventrée, pillée, pleine de cadavres. Autour d'elle le cordon resserré qui empêchait toute évasion, qui encerclait le foyer trop étroit, bouillonnant de morts. Parfois, des tentatives de forcer le siège échouaient misérable-



ment. Des malades, à demi fous, presque nus, et des valides qui ne valaient guère mieux, enfiévrés par une épouvante assidue, se rassemblaient à un carrefour, sous la conduite de quelque prophète de rencontre. Ils ne manquaient pas, ceux qui présidaient les choses futures, qui sentaient en eux l'esprit de Dieu ou du diable et qui soufflaient la flamme et la bave avec leurs paroles. La petite troupe hagarde s'élançait sur le pont, dépassait les limites ; une fusillade la décimait, semait le désordre autour du chef délirant qui jetait l'anathème sur les soldats, le Parlement, le Roi, l'évêque, tâchait à rassembler sa cohorte, faisait des moulinets avec un gourdin ou une pique, était couché enfin par une décharge et restait par le travers du tablier, abandonné des fuyards, au milieu de ceux qui avaient devancé la sépulture, supposé qu'on s'en souciât encore.

Les jeunes, les hommes dans la plénitude de l'âge étaient principalement frappés par la maladie ; les vieillards coriaces, épargnés, avaient honte, filaient comme des ombres, de peur des insultes, se réjouissaient, se frottaient les mains dans le secret de leurs chambres, comme si tant de printemps tranchés devaient ajouter à leur existence quelques hivers. Aucun ne trépassa, ni l'ancien échevin Elzéar Esmiol, presque centenaire et perclus, ni Félicité, la mendicante aveugle de nonante ans, qui reniflait la pourriture avec un sourire de revanche, guidée par son chien galeux. La racaille avait saccagé tout d'abord ; elle dédaignait maintenant le pillage, quand les possédants ne préservaient plus leurs biens, laissaient leur clef sur la serrure et les barres gisantes au pied des vantaux des portes. Les signes de la peste étant fort divers, bubons, charbons, élevures, taches bigarrées, rouges et jaunes, bleues et noires, convulsions, sommeil invincible qui durait jusqu'à quatre jours d'affilée, il arrivait souvent que les fossoyeurs, qui pourtant ne suffisaient pas à tant de charogne humaine, enterraient des hommes ou des femmes qui respiraient encore ; mais ils grattaient si négligemment la terre que les ensevelis échappaient parfois au



charnier, retournaient à leur maison, s'asseyaient à table, les yeux fixes et le poil blanchi, les membres raides ou agités de tremblote.

Enfin les grandes chaleurs d'août tombaient; septembre rafraîchissait la cuve des montagnes et les orages épais fondaient sous le vent pur de l'automne. La mortalité décroissait; chacun reprenait courage, se lavait, nettoyait sa demeure, brûlait la sauge et la rue, révisait son bien, entrait à l'église où un prêtre disposait les cierges, remplissait le bénitier, où un sonneur tâtait la corde de sa cloche. Un jour on entendait chanter un oiseau. Le cordon de garde empêchait encore le passage et recevait à coups de carabine les parlementaires qui franchissaient la barrière. Le peuple se fâchait, accusait les soldats de tirer profit d'un effroyable malheur, de retenir la bonne part des vivres et vêtements que lui envoyaient les consuls des communautés voisines, de vouloir prolonger une sorte de siège perpétuel, sans assaut ni tranchées, où ils trouvaient leur avantage, et d'agir, de concert avec les officiers et les vilains d'alentour, plutôt en pirates qu'en troupe régulière. Il attaquait les sentinelles par surprise et les postes à face ouverte, égorgeait les mercenaires ou les ramenait prisonniers. La Cour d'Aix, pour apaiser les séditions, déléguait un commissaire et levait, sur sa foi, les décrets de rigueur. La peste voyageait au loin, tenant à l'œil ces bonnes terres où elle avait été si bien repue, où elle reviendrait en visite inopinée, à sa fantaisie. Mais par bonheur elle ne se gorgeait pas toujours ainsi à pleine godaille; elle se contentait souvent de piquer sa fourchette dans la marmite, sans prendre quartier.



Napoléon n'a traversé Digne qu'une fois, au retour de l'île d'Elbe, et il ne s'y est guère arrêté. A-t-il seulement retiré ses bottes, à l'hôtel du Petit Paris, que fréquentent toujours les voyageurs de commerce, au Pied-de-Ville, près de l'ancien collège, et d'où l'on entend jacasser les lavan-



dières du torrent des Eaux-Chaudes? Il trouva, dans son appartement, un fauteuil qu'il éventra tout soudain, après avoir jeté ce coup d'œil du maître qui jauge immédiatement les hommes, les fauteuils et ce qu'ils ont dans le ventre. Il sortit d'entre la bourre et les ressorts des papiers, des cartes, des renseignements secrets. On ne sait pas qui avait préparé ces documents, le préfet lui-même peut-être, ce Duval qui, depuis la veille, avait en poche la dépêche qui lui apprenait le débarquement de l'usurpateur, sa marche sur Castellane, sur Barrême et qui devisait, jouait au billard avec ses invités, semblait ne s'occuper de rien, ne prévenait même pas le général commandant les 150 hommes de la garnison.

Bonaparte était inquiet. Pour la seconde fois de sa vie, il pénétrait dans les Basses-Alpes. Il se souvenait de 1793, du temps où il prenait, petit officier, une tasse de café à Castellane, où il voyait sa fortune à conquérir. Maintenant, vingt-deux ans plus tard, il avait sur le dos ce monde conquis et perdu, qui l'écrasait, qui l'étouffait. Il chevauchait le long des précipices de la vieille route de Nice, parmi les terres noires et croulantes; il fuyait contre l'Angleterre, la Russie, la Prusse; il se débarrassait, en les refoulant, de l'Europe, des Autrichiens, du gros Louis XVIII, ce roi attaché à son trône par une élastique, et qui s'y recollait toujours, qui ne le perdait jamais, même de loin. Bonaparte avait déjeuné, à midi, d'une omelette, à Bedejun. Personne ne l'arrêtait; tout allait à souhait; les obstacles s'évanouissaient devant sa misérable armée, ses quelques grenadiers de la garde, ses chasseurs corses, ses flanqueurs, ses chevaux-légers polonais. Pourtant son inquiétude ne le quittait pas, à cause de son foie peut-être, déjà malade, de sa graisse jaune, de son âge aussi, quoiqu'il ne fût pas vieux; mais il avait vécu triple par les femmes, la guerre, les ambitions comblées qui renaissaient, sans cesse, monstrueusement. Et cette famille corse, avide d'emplois et de charges, les scènes furieuses quand il ne casait pas un



cousin! Pas d'enthousiasme à son passage ; les sous-préfets, les maires, les juges de canton le recevaient, ménageaient celui qui pouvait redevenir empereur, sans toutefois trahir trop évidemment le Roi, en se réservant des excuses, des raisons de nécessité. Les gens en avaient assez d'être massacrés en Espagne, en Russie, en Allemagne; il fallait, pour les rassurer, leur annoncer la paix définitive, leur jurer que pas une goutte de sang ne coulerait. C'est ce qu'on jure toujours, quand on veut l'empire et pour exciter les hommes à se battre. Il avait promis déjà trop souvent; il était fatigué de faire tant de promesses, et les autres de les entendre. La gloire militaire, il s'agit de l'acquérir en quatre ou cinq ans, une fois pour toutes, et de vivre tranquille après. Au delà, ce n'est plus de jeu ; la carrière de héros fatigue vite. Au débouché de Castellane, un mutilé des guerres avait réclamé de l'argent, pour le dommage de ses infirmités. Cela avait jeté un froid; les belles dames s'étaient retirées de leurs fenêtres; les bourgeois portaient la main à leurs chapeaux, sans les agiter. Napoléon avait jeté vingt francs à l'homme, pour le ragaillardir. Alors, si tous les invalides exigeaient des réparations, jusqu'à Paris, avec quoi achèterait-on les valides, ceux qui ont du prix encore et de bons membres à perdre, qui ne se contentent pas d'une aumône ? Pour comble de malchance, le mulet qui portait le trésor avait glissé dans le ravin, s'était perdu corps et biens près du rocher des Bains. La rivière, pendant plus de cinquante années ensuite, a roulé des pièces d'or à l'effigie de Napoléon; les paysans en trouvaient parfois, les enfants en maraude et, plus bas, les femmes qui lavent le linge, sous leur battoir. A Digne, le préfet s'était retiré à la faveur d'un beau prétexte administratif, et le général s'était dérobé stratégiquement, selon les règles de l'art militaire. Il n'y avait plus, avant Grenoble, qu'un point dangereux; Sisteron, où il faut passer le pont de la Durance, que cent braves suffiraient à défendre, et sous le feu de la citadelle. Bonaparte ne s'arrêta que deux ou trois heures à Digne;



le temps d'étudier les documents trouvés dans le fauteuil, de casser la croûte, d'essayer d'embaucher quelques anciens soldats ou officiers, en leur donnant de l'avancement. Peine perdue, ils étaient tous mariés, pères de famille, rhumatisants; ils serviraient mieux l'Empereur dans leur trou qu'en courant les aventures. Ils protestaient de leur dévouement avec quelque chose de méfiant dans la mâchoire et une ironie amère du regard. Ah ! que les hommes sont lâches ! Même ses ennemis qui ne le combattaient pas, ne tentaient pas de l'assassiner en route. Voilà qui en disait long sur l'affaiblissement des Français et leur renoncement. Une nation en pantoufles, mûre pour les tisanes. Et ce notable, capitaine en demi-solde, propriétaire, qui répétait : *Vous avez abdiqué, Sire, vous avez abdiqué...* Il ajoutait intérieurement, cela se lisait sur son visage : *Nous aussi. Et on ne nous la refait pas.*

Bonaparte se remit en selle, à la nuit. Mgr Miollis était évêque, ce prélat qui a laissé une légende de sainteté et que le vieil Hugo a rendu populaire aux premiers chapitres des *Misérables*. Il ne parut pas; la sainteté n'empêche pas la prudence. Quelle scène peut-on imaginer, et combien photogénique ! La violence et la douceur, l'ambition et l'humilité, le sang et l'évangile, et dans un pays sec, où les paysages viennent bien. Mais la scène n'a pas eu lieu. Monseigneur arrosait ses fleurs, lisait les Pères de l'Eglise, ou songeait à ce Jean Valjean qui lui avait emporté ses chandeliers et ses couverts, à ce forçat sympathique qui aurait une belle postérité littéraire. Si l'évêque, pourtant, avait réussi à convaincre l'empereur honoraire, qui aspirait à l'activité, de retourner à l'île d'Elbe, de planter ses choux là-bas en achevant de traduire Ossian... C'eût été trop beau. Ne nous abandonnons pas au penchant de recommencer l'histoire et de la bifurquer avec des *Si*. Le nez de Cléopâtre... a dit Pascal. Le nez de Cléopâtre était ce qu'il était, ni plus long ni plus court, et Mgr Miollis ne descendit pas de son évêché, d'où la vue sur



les montagnes embrasse un sauvage et magnifique décor, jusqu'à la barre des Dourbes encore neigeuses au mois de Mars. Il songeait peut-être qu'avec ces coureurs de chemins, ces évadés, ces vagabonds sans papiers, on n'est jamais assuré de conserver sa vaisselle; et sa gouvernante, qui veillait à la batterie de cuisine, s'arrangeait pour le retenir, pour l'empêcher de mettre le nez à la fenêtre et le pied dehors.

A la sortie de Digne, un homme du peuple s'approcha de Napoléon et lui baisa la main. « Bon, pensa l'Empereur, voilà de quoi chauffer ces glaçons de Français. » Il regarda le pauvre diable, grand et décarcassé, mal vêtu, le nez rouge, de pauvre apparence, ivre peut-être. Ménager de ses écus à cause de la perte du trésor, il lui pinça l'oreille et le gratifia de cinq francs. « Vive l'Empereur, s'écria l'homme, vive l'Empereur et à bas Napoléon! » Personne n'a jamais compris exactement le sens de ce double cri, qui traduisait sans doute assez bien la trouble profondeur populaire, qui acclamait l'Empereur glorieux, déchu, enseveli dans une île, qui repoussait sa forme tangible, vivante, napoléonienne. C'était l'opinion de la France; elle exaltait le Corse, mais à condition qu'il fût mort. Bonaparte n'insista pas, il salua la foule assez clairsemée et muette. L'ivrogne redoublait : « Vive l'Empereur, à bas Napoléon! » Puis il alla boire son écu en compagnie de quelques lurons et l'Empereur franchit la Bléone, gagna les Sièyes et Malijai, où il coucha, pendant que Cambronne, en pleine nuit, forçait diplomatiquement Sisteron, bluffait le maire et paralysait les tentatives de défense. Jamais à Digne, par la suite, on n'a revu un si grand homme, chevauchant le derrière entre deux empires, et semant l'or à sa propre effigie dans les ravins.

Pourtant, pendant la guerre, la vraie, la dernière, les Corses n'y manquaient pas, en 1915, au dépôt du troisième régiment d'infanterie que commandait un colonel manchot, surnommé Bras-de-fer, qui ne dérangeait pas d'être limogé, si l'on peut appliquer ce terme à l'exil dignois. J'ai connu



Bonaparte, âgé de vingt ans, ou son double, un garçon mince, au teint de citron, et d'une si ambitieuse élégance, d'une crasse si insulaire. Il ressemblait, trait pour trait, au héros qu'a peint Willette et qu'on pouvait voir jadis à Paris, comme enseigne d'un café, au coin de la rue Bonaparte et de Saint-Germain-des-Prés. Il faisait la coqueluche des filles du continent et se promenait, le dimanche, sur le boulevard, une fleur à la boutonnière de sa capote. Il était arrivé en retard de sa classe à cause de quelque peccadille et d'un séjour au maquis de l'île ; on m'avait chargé de l'instruire en particulier, de lui enseigner le maniement d'armes, le demi-tour à gauche, le démontage du Lebel et les principes du service en campagne, les connaissances, en un mot nécessaires pour périr selon les formes, et non pas en amateur de hasard. Il régnait un froid terrible ; la plaque de couche du fusil brûlait la main à travers les moufles de laines. J'ai eu l'honneur de diriger les premiers pas de Napoléon dans les rudiments de l'art militaire. Nous battions la semelle de compagnie, du côté de Gaubert, sur la terre gelée jusqu'aux entrailles, dure comme le diamant, et nous nous racontions des histoires peu véridiques en grillant du gros tabac. Quand un gradé approchait, je me mettais à insulter le garçon, à le traiter de noms empruntés aux choses du sexe et de la vidange. Le gradé disparu, nous redevenions camarades. Voilà tout l'art militaire. L'authentique Napoléon n'en connaissait rien de plus. Muni de ce bagage, j'ai repris l'Alsace et la Lorraine, avec l'assentiment de quelques copains. Le sort, hélas ! m'a séparé de mon élève corse. Je partais aux Eparges quand il s'embarquait pour les Dardanelles. Je ne sache pas qu'il soit devenu empereur. Si les Turcs lui ont prêté vie, il a gagné, à coup sûr, son galon d'adjudant et a rempilé, comme tous les Corses. Napoléon, qui avait je ne sais combien de campagnes et d'annuités, rempilait bien pour cent jours.

ALEXANDRE ARNOUX.



# ROBES

—

## I

*Blouses du temps jadis, beaux chiffons de brocart  
Qui vous fanent catalogués dans les vitrines,  
Les yeux sont clos, les yeux dont l'avidé regard  
Devinaient sous vos plis la splendeur des poitrines.*

*Et les lèvres, les bras tendus, les doigts pressés  
Qui se crispaient sur le trésor d'une chair rose,  
Ils partirent aussi par des chemins glacés  
Vers les limbes puants de la Métamorphose.*

*Songez-vous à l'ardeur odorante des peaux,  
Aux battements des cœurs — votre âme transitoire?  
Regrettez-vous le feu comme ces vieux drapeaux  
Que secouait un jour le vent de la victoire?*

*Votre rôle est fini. Vos frères les linceuls  
Enveloppent d'oubli les inertes atomes;  
Vous aussi vous dormez, et les poètes seuls  
Des amours d'autrefois évoquent les fantômes.*

*Ils se trompent souvent, ces parias maudits  
Qui vont cherchant l'azur dans tous les coins du monde,  
Et vos plis comparés au seuil du paradis  
Ont peut-être abrité mainte carcasse immonde.*

## II

*Dans un coin chaud et triste du Pérou  
Les femmes portent sur leur peau brûlante*



*Un froc tout noir sans plis et sans froufrou,  
Ample, raide et tendu comme une tente.*

*Sans soupçonner qu'elles traînent le deuil  
De l'Inca mort aux mânes tyranniques,  
Ces femmes, du berceau jusqu'au cercueil,  
Gardent toujours leurs funèbres tunique.*

*Sous la robe assez large pour deux corps  
L'amant trouve la place nécessaire,  
Et quelquefois les couples y sont morts  
Surpris par le poignard d'un adversaire...*

*Ah! mignonne, complète mon bonheur!  
Je suis jaloux de ta chemise noire :  
Elle est tout près, trop près de la douceur  
De ces seins adorés qui font ma gloire.*

*Elle devrait se tendre et s'élargir  
Pour pouvoir m'embaumer de son mystère,  
Voiler ma joie et me laisser mourir  
Dans l'extase à son ombre funéraire.*

### III

*Elle allait, fière, au milieu  
Du cortège, un clair Dimanche,  
Sachant combien le bon Dieu  
Aimerait sa robe blanche.*

*Elle avait depuis longtemps  
Attendu la grande joie :  
Ce beau voile aux plis flottants  
Et ces doux frissons de soie!*

*Et quand le prêtre tendit  
Son hostie à la fillette,  
Le petit corps se raidit  
Pour mieux montrer sa toilette.*



## IV

*Robes d'hiver, robes d'été, lourdes, légères,  
De mousseline vaporeuse ou de velours;  
Toujours les mêmes enveloppes mensongères  
Attirant nos regards et nos désirs; toujours*

*Les mêmes plis gênant l'essor des nobles lignes  
Dont ils cachent, jaloux, la pure nudité,  
Tandis que sur les corps grossiers, peintres indignes,  
Ils forgent lâchement une fausse beauté...*

*Je me rappelle une lointaine cathédrale  
Où fleurit le premier de mes amours défunts.  
L'encens qui caressait sa robe de percale  
Imprégna mon désir de mystiques parfums.*

*Cette forme avait pris sa grâce à la fumée  
Qui montait en spirale aux gothiques plafonds.  
Qui m'aurait dit alors, ma pauvre bien-aimée,  
Que tout cela n'était qu'un bon tour de chiffons!*

*Qui m'aurait dit : « Prends garde aux secrets que recèle  
Cet extérieur charmant!... » Plus tard, épouvanté,  
J'ai vu pourtant jaillir la divine étincelle  
De l'humble et triste corps sans force et sans beauté.*

*Depuis j'ai vu l'aurore au fond d'un crépuscule,  
La royauté des lys à l'ombre d'un haillon,  
Et, fuyant les palais, mon soulier minuscule  
N'a trouvé qu'aux taudis le pied de Cendrillon.*

*Mais, hélas! sous les nus aux grâces souveraines  
Qu'Aphrodite elle-même a nimbés de splendeur,  
J'ai découvert parfois les crimes, les gangrènes,  
Le répertoire entier de l'humaine laideur.*

*Et cherchant l'idéal et les battements d'ailes  
Dont la gloire est souvent voisine de l'enfer,*



*J'appris à redouter les toilettes trop belles,  
Qu'elles soient de brocart, de velours ou de chair.*

ENVOI

*Je me souviens de ta robe flottante,  
De ta voix un peu triste disant : « Viens,  
Amour! » — Je m'en souviens, je m'en souviens. —  
Ah! quel baiser après la longue attente!*

*Et ta robe, corbeille palpitante,  
M'offrit tous ces trésors qui furent miens...  
Je pourrais vivre encor ces jours anciens,  
Malgré le temps et la vie inconstante;*

*Je n'aurais qu'à sortir de mon tiroir  
Cette chemise et ce petit mouchoir  
Qui connurent ta joie et mon délire.*

*Hélas! — je cherche en vain des alibis, —  
J'ai, vois-tu, dans l'armoire et dans la lyre  
Plus de reliques qu'un marchand d'habits.*

ARMAND GODOY.



## LA CRÈCHE DE BETHLÉHEM

Dans une étude publiée par le *Mercur*e de France, le 15 décembre, de l'année 1922, j'ai admis, avec la plupart des exégètes et critiques dits libéraux, comme Renan, que le Messie juif du temps de Tibère et de Ponce-Pilate, que l'on a divinisé sous le titre de Jésus-Christ, dont les Evangiles ont fait la légende avec des éléments historiques « travaillés » à cet effet, durant plusieurs siècles, est né non pas à Bethléhem, mais dans une autre ville, dite Nazareth, toujours désignée comme sa « ville », ou sa « patrie ». Sous deux réserves, cependant, et substantielles : la première, que Nazareth est un pseudonyme pour signifier « ville du Nazaréen » ; la seconde, que son emplacement actuel, où on l'a construite depuis, n'a été choisi qu'au VIII<sup>e</sup> siècle, pour nous tromper sur le véritable nom et l'emplacement véritable, — Gamala, sur les bords du lac de Génézareth, — qui, avec bien d'autres preuves, tirées des Ecritures sacrées ou d'auteurs profanes, permettent d'affirmer que le Messie juif, crucifié sous Tibère par Ponce-Pilate, et divinisé ensuite en Christ-Jésus, fut le fils aîné de Juda le Gaulonite ou le Galiléen, en Evangile Joseph, époux de Marie.

Parmi les objections qui m'ont été faites, qu'a publiées le *Mercur*e de France, — critiques de points de détail, — aucune n'est venue infirmer le fond de mes conclusions (1).

(1) On a fait observer que si *Nazir* pouvait être interprété par « voué à Dieu (Iahveh) », le mot, appliqué, comme je l'ai fait, à Joseph, fils de Jacob le patriarche, ne permet pas de conclure que les fils aînés des familles juives étaient nécessairement *nazirs*, — Joseph n'étant pas le fils aîné de Jacob. Je pourrais répondre que Joseph est l'aîné des en-



## §

Mais contre cette conclusion, que « Jésus-Christ » est né à « Nazareth », épithète évangélique de Gamala en

fants que Jacob eut de Rachel, en reconnaissant d'ailleurs que, par Léa, Jacob avait eu auparavant d'autres enfants, mais que Joseph fut son fils de prédilection. A quoi bon? Ceci n'enlève rien à la certitude que le fils aîné du Joseph évangélique fut *nazir*, « consacré à Dieu (Iahveh) », dès le jour de sa naissance, ou mieux, dès le sein de sa mère. Et c'est l'essentiel.

A mon affirmation que le nom de Nazareth est inconnu avant les Evangiles, on a opposé qu'on le rencontre dans le premier livre des Macchabées (XI, 67) sous l'appellation approchée de Gennésar, — et je me demande pourquoi on n'y ajouta pas Flavius-Josèphe où le nom de Gennésar peut se relever au moins huit fois, — désignant le pays et le lac de Genezareth ; en sorte que le nom de Genezareth ne dériverait pas de Nazareth, mais de Gennésar, vocable dérivé lui-même, on le suppose, d'une forme hébraïque *Gan-èser*, Jardin des Dix, et on ajoute au petit bonheur : les Dix Villes constituant la colonie de la Décapole. Prétention audacieuse et désespérée que n'a pas même osée Renan qui, pourtant, ne manque jamais de hardiesse dans ses hypothèses les plus inexplicables. Je ne sais pas, pour ma part, si, étymologiquement, *Gan-èser*, Jardin des Dix, peut expliquer Gennésar, puis Genezareth. Mais je suis bien sûr que, chronologiquement, historiquement, ce n'est pas possible. *Gan-èser*, jardin des dix villes, de la Décapole, impliquerait qu'en 180 avant notre ère, les Romains sont déjà les maîtres en Judée. Or, ils n'y apparaissent que cent ans plus tard, avec Pompée. *Gan-èser*, expliqué par Jardin des dix villes, est un anachronisme. Veut-on toute ma pensée?

A quelle date les livres des Macchabées ont-ils paru? L'Eglise, qui n'admet comme « non apocryphes » que les deux premiers livres, prétend que le texte primitif du premier fut écrit en hébreu, vers 135 avant notre ère. Si c'était vrai, l'auteur serait un Juif, de beaucoup antérieur au Christianisme. Pourquoi les Rabbins n'auraient-ils pas conservé ce texte, au même titre que les autres livres hébraïques? Or, ils ne le connaissent pas. L'Eglise non plus ne peut le montrer. Elle ne produit qu'une soi-disant traduction grecque, « très ancienne » dit-elle, mais postérieure tout de même d'un ou deux siècles à l'an I de l'ère chrétienne. Ce texte est-il vraiment une traduction? N'est-il pas plutôt, en original, un texte grec? Tout le prouve. Mais fût-il une traduction, c'est une traduction d'Eglise, une œuvre de Judéo-Hellène, messianiste. Rien d'étrange, sous sa plume, dans l'appellation Gennésar. Le contraire serait plus surprenant. Travail d'approche vers l'invention de Nazareth. Et j'en dirai tout autant de Flavius-Josèphe que les scribes ont falsifié injurieusement. Je tiens donc toujours que le lac de Genezareth ne s'appelle ainsi que parce que « Nazareth » se trouvait sur ses bords.

Les livres des Macchabées, qu'on le remarque, sont une œuvre « messianiste » au premier chef, exaltation enthousiaste des luttes juives contre la domination étrangère. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'Eglise a été obligée de les adopter, comme l'Apocalypse, comme certaines épîtres (Jude, Pierre), comme le gnostique IV<sup>e</sup> Evangile, dit de Jean. L'Eglise n'a été longtemps, jusqu'au III<sup>e</sup> et au IV<sup>e</sup> siècle, que la synagogue.

Un dernier mot. Origène, scribe ecclésiastique, donné comme du II<sup>e</sup> siècle après J.-C., avoue (*In Matth.* XI, 6) qu'il ne connaît pas la signification de Nazareth. Dans le *De nomine hebraicis*, le même Origène qui cite *Geneser* traduit par : jardin des princes, comme si le nom était : *Gan-sârim*. *Gan-sârim* est bien le nom véritable de cette délicieuse terre de Néphthali. Dans le Talmud (*Berèschit Rabba*, 98), c'est aussi *Gan-sârim*.



Galilée transjordanienne, s'inscrivent les récits de deux Evangiles, le Selon-Matthieu et le Selon-Luc, qui font naître Jésus à Bethléhem. Et c'est l'opinion de l'orthodoxie chrétienne. Comme date de naissance, il y a, il est vrai, entre les deux Evangiles, un écart d'au moins dix ans, 750 à 760 de Rome. Et les deux Evangiles expliquent cette naissance d'une manière si miraculeuse, ils l'entourent de circonstances qui, en plus de la date, apparaissent si inconciliables, quand on n'y regarde pas de trop près, que les exégètes n'ont rien compris à cette histoire de la Crèche de Bethléhem, alors qu'à la vérité, les deux récits se complètent et s'encadrent assez bien l'un dans l'autre, nous le verrons, et peuvent s'expliquer lumineusement, comme le soleil explique la lumière.

« Jésus étant né à Bethléhem de Judée, dit le Selon-Matthieu (II, 1), aux jours du roi Hérode », c'est-à-dire en 750 au plus tard, ère romaine.

« Lors du recensement de toute la terre, » — le scribe exagère; il ne s'agit que de la Judée, — « ordonné par César-Auguste, Quirinius étant gouverneur de Syrie, dit le Selon-Luc (II, 2-7), — 760 de Rome, — Joseph monta (2) de Galilée en Judée, de la ville de Nazareth à la ville

Qui peut croire, — à part les exégètes, bien entendu, — que Gen-esar vient de Gan-esar, jardin des dix, sauf par fraude, dont on peut suivre l'évolution? Genésar n'est entré dans Flavius-Josèphe et les Macchabées qu'au IV<sup>e</sup> siècle, — avec effet rétroactif. Saint Jérôme, au III<sup>e</sup> (*In Matth.* XIV, 34) répète ce que disait Origène au II<sup>e</sup> sur le sens de Nazareth. La cause est jugée.

(2) « Monta » est impropre. C'est le contraire qui est vrai. Nazareth se trouve sur une montagne. Voir l'épisode du Selon-Luc lui-même, où Jésus étant à Nazaret, — le texte grec de cet Evangile ne met pas d'h à Nazaret, — ses compatriotes veulent le précipiter « du haut de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie (IV, 29-30) ». De Nazareth à Bethléhem on descend.

Il y a bien des raisons de penser aussi que « la ville de Juda, au pays des montagnes », où Marie s'empresse d'aller, après l'Annonciation, pour saluer Elisabeth, c'est Nazareth, donc Gamala, — la ville de Juda, de Juda de Gamala, le Galiléen ou le Gaulonite, l'Evangile, ici, désignant Joseph par son nom historique. Entrée dans la maison d'Elisabeth, Marie quitte sa « parente », — le texte grec emploie un terme bien curieux, συγγενίς qui signifie : née ensemble ; Elisabeth n'est, en effet, que le double métaphysique de Marie, — « pour s'en retourner dans sa maison ». Il semble que si « sa maison » n'était pas dans cette ville de Juda-Joseph, l'Evangile la ferait s'en retourner à Nazareth. Ce qu'il ne fait pas.



de David qu'on appelle Bethléhem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour y être enregistré avec Marie qu'il recherchait en mariage, étant enceinte. Pendant qu'ils étaient là, le jour où Marie devait enfanter arriva. Elle mit au monde son fils, le premier-né, τὸν πρωτότοκον (d'où l'on peut conclure qu'elle eut ensuite d'autres enfants) ; elle l'emmailota et le coucha dans une ou dans la crèche. » Le texte grec dit : ἐν φάτνῃ.

L'accord des deux Evangiles sur Bethléhem, comme ville natale de Jésus, est donc absolu. Ce qui ne les empêche pas, ensuite, quand ils parlent de Jésus-Christ de l'appeler, comme le Selon-Marc et le Selon-Jean, « le Nazaréen », qu'on interprète par Jésus-de-Nazareth, et de proclamer Nazareth sa ville, sa patrie.

Je suis prêt à reconnaître, d'ailleurs, s'il plaît à l'orthodoxie de l'Eglise, que l'appellation Jésus-de-Nazareth, traduction impropre à dessein de Jésus Nazaréen pour donner le change sur le sens vrai de Nazaréen, en grec ὁ Ναζωραῖος ou ὁ Ναζαρηνός, et que le fait de citer toujours Nazareth comme ville ou patrie de Jésus, ne sont pas inconciliables avec la naissance à Bethléhem, puisque c'est à Nazareth, « où il a été élevé », qu'il fut amené tout enfant pour y habiter, et puisqu'on ne l'a connu que là, Bethléhem n'intervenant que pour y placer la délivrance de Marie, la Vierge, quoique enceinte (3).

Mais la preuve de l'identité Marie-Elisabeth dépasserait le cadre de cette étude sur « la Crèche de Bethléhem », et sera faite au moment, plus tard, où seront identifiés en un même et unique Messie-Christ Joannès, Jésus-Christ et Jean-Baptiste.

(3) A ceux que ces questions intéressent, je signale que Saül, le Pharisien, — gardons-nous de traduire: de la ville de Pharis, — Saül, avec un tréma sur l'u, devenu l'apôtre des Gentils sous le nom de Paul, nous informe par deux fois qu'il est Tartlote, né à Tarse de Cilicie ; et il est désigné trois fois comme tel dans les *Actes des Apôtres*. Cependant Hiéronymus ou saint Jérôme, Père de l'Eglise, nous apprend qu'il était de Giscala, et qu'il fut dit de Tarse, parce que ses parents s'étaient fixés dans cette ville après sa naissance (*De Viris illust.*, 5).

J'ai d'ailleurs le regret de ne rien croire à la raison qu'invoque, sur l'origine et l'épithète *de-Tarse* donnée à Paul, natif de Giscala, l'indiscret et imprudent saint Jérôme. Sans discuter sur le vocable *Tarseus* des Ecritures, traduit par Tartlote, qui se dit en grec *Tarsios*, je constate



Aussitôt après la naissance, suivie de l'épisode des Mages, puis de la fuite en Egypte, dans le Selon-Matthieu, et de l'épisode des Bergers dans le Selon-Luc, avec retour à Nazareth, qu'avait précédé un court voyage à Jérusalem pour la présentation de l'enfant au temple, ni dans le Selon-Matthieu, ni dans les trois autres Evangiles, il n'est plus question jamais de Bethléhem (3 bis).

## §

Quand on analyse les récits évangéliques sur la naissance à Bethléhem, à la lueur d'une raison moyenne, dégagée de tout aveuglement confessionnel, il est impossible de n'en pas relever les détails éminemment étranges, invraisemblables, toute question de miracle mise à part.

Dans le Selon-Matthieu, on voit les Mages demander à la cantonade et à tout venant : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? » C'est par la rumeur publique qu'Hérode apprend et l'arrivée des Mages et la nouvelle

que la racine grecque *Tars* a formé quelques mots auxquels s'attache le sens de claie, panier tressé, navire à rames. Si l'on veut bien se souvenir que Saül, pour échapper aux Juifs qui, à Damas, voulaient le faire périr, gardant les portes de sa maison, ne fut sauvé qu'au moyen d'une corbeille dans laquelle les disciples le descendirent, — les *Actes IX, 5* emploient le mot *σπυρίς* pour nous dérouter, — je soupçonne l'épithète *Ταρσεύς* de n'être qu'une allusion à cet événement. Saül *Ταρσεύς*, ce n'est pas Saül Tartiate ou de Tarse, mais Saül « l'encorbeillé ». A Jérusalem, peu après, menacé encore, Saül n'échappe au péril qu'en entrant dans une corbeille : *ἐν ταρσόν*, cette fois, le mot y est, ou dans Tarse. Enfin, il n'échappe aux Juifs définitivement, après sa comparution devant Festus et Agrippa, qu'en en appelant à César, à Rome, où l'on ne peut aller que par mer, sur un navire à rang de rames : *Tarsos*, toujours.

(3 bis) J'ai dit, dans l'étude sur *Nazareth*, qu'il existait une autre Bethléhem, en Galilée, justement auprès de la Nazareth actuelle. Or, dans le Talmud (voir A. Neubauer, *Géographie du Talmud*), on rencontre une ville : Seriyeh, dont le nom est accolé à celui de cette Bethléhem, pour dire Seriyeh-ès-Bethléhem. A. Neubauer en conclut que le nom de Nazareth vient de Seriyeh, qui serait mis pour N'Seriyeh; l'N ou *nun* initial aurait été omis par des copistes. Non. Mais N'Seriyeh fait comprendre l'emplacement actuel de Nazareth. C'est sur la Seriyeh talmudique, et profitant d'une lointaine ressemblance entre les deux noms, qu'au VIII<sup>e</sup> siècle, l'Eglise a créé Nazareth en l'identifiant avec (N) Seriyeh. La vérité est là. On la sent. On la touche. Le nom de Bethléhem, voisine, bien que galiléenne, ne pouvait être un obstacle, au contraire. Si l'Eglise avait pu faire, dans les livres hébreux de la Bible, la substitution entre les deux Bethléhem, David serait, non de Juda, mais de Zabulon, quitte à refaire les prophéties.



qu'ils rapportent de cette naissance, et sans savoir où elle a lieu mieux qu'eux-mêmes. Il réunit les scribes et les sacrificateurs pour s'informer auprès d'eux, non pas où est né, mais où *devait* naître, et non point le roi des Juifs, mais le Christ, le Messie. Hérode sait donc que cet enfant, dont il apprend par des Mages la naissance, c'est le Messie. Et, dans la réponse des sacrificateurs et scribes, on aperçoit aussi que c'est à Bethléhem que ce Messie *doit* naître. Excellente raison, peut-on conclure, pour l'y *faire* naître en effet, envers et contre tout, même contre la réalité historique, surtout contre elle. Les érudits ont deviné ce point.

Hérode envoie alors les Mages à Bethléhem pour faire une enquête. Il veut aller, lui aussi, adorer le Messie. « Ce renard » d'Hérode, comme dira de lui ou de son fils, plus tard, le Jésus des Evangiles, comment croire, avec la police serrée dont il disposait, qu'il ait eu besoin des Mages pour s'informer exactement ?

Quant à l'Etoile qui a guidé les Mages, nous découvrirons en temps voulu qui elle est et d'où elle vient. Car elle ne s'est point perdue. Elle est toujours à sa place dans le ciel. Elle n'a pas fait que passer comme un météore ou comme une comète. On éprouve quelque humiliation pour la raison humaine à la pensée que de graves savants, d'Allemagne principalement, ont écrit de compacts volumes pour identifier « l'étoile des Mages » avec la Comète de Halley ou autre astre exceptionnel. C'est chercher « minuit » à quatorze heures, véritablement.

Dans le récit du Selon-Luc, pas de Mages. Ils sont remplacés par des bergers à qui les anges, — pas d'astre boussole non plus, — annoncent la naissance. Au lieu de l'Etoile, un Signe : l'enfant couché dans la Crèche. Il est venu tant de voyageurs à Bethléhem pour se faire enregistrer lors du recensement de Quirinius, qu'il n'y a plus de place dans l'auberge, l'unique qui soit, paraît-il, dans la ville. On ne dit pas où Marie enfante. On suppose



que c'est, car les Evangiles ne le disent pas, dans l'écurie, dans l'étable, puisqu'elle couche l'enfant dans la mangeoire aux bestiaux.

Ainsi, dans cet Orient, où l'hospitalité est presque une religion, il ne s'est pas trouvé un voyageur, une voyageuse pour céder à une femme enceinte, comme Marie, et à terme, arrivant aussi d'un long voyage, une place, une chambre, dans l'hôtellerie ? Je dis que c'est une calomnie. Mais fatale, car le récit, au moins sur ce point fondamental, n'est fabriqué que pour la Crèche. La Crèche domine toute l'affabulation et la commande. La preuve va venir.

D'autres ont fait remarquer qu'il n'est pas conforme à l'histoire que, pour se faire enregistrer à un recensement romain, les individus aient été obligés de revenir à leur ville d'origine. Si le Selon-Luc y force Marie, lui imposant un voyage très dur, de Nazareth à Bethléhem, à la veille de sa délivrance, ainsi que Joseph, son compagnon, son fiancé, c'est donc pour y *faire* naître, — et rien que dans ce but, — le Christ qui *devait* y naître, et qui donc n'y est pas né réellement, étant natif de Nazareth.

Quant à l'hôtellerie, sans concurrence, le Selon-Matthieu ne la connaît pas, et non plus la Crèche : point important à noter pour comprendre la manière de cet Evangile. Marie et l'enfant sont pour lui dans une « maison » (en latin *mansio*, séjour, étape; en grec *οἶκος* » habitation).

Il est essentiel, enfin, de faire ressortir ici qu'aucune Ecriture canonique n'a jamais parlé d'une *grotte* où serait né Jésus. La grotte n'intervient que dans des textes dits « apocryphes », sans autorité pour l'Eglise, et que je tiens cependant pour antérieurs aux Evangiles.

J'expliquerai pourquoi cette grotte, qui existe en effet à Bethléhem, est liée à cette histoire de la Crèche de Bethléhem. Elle renforce ma démonstration.

Tous ces détails, discordants en apparence, ne sont



pas relevés pour le plaisir de faire ressortir les contradictions, invraisemblances, incohérences des récits évangéliques. Je prie le lecteur, au contraire, de les bien retenir comme les morceaux d'un puzzle, écartelés pour le besoin de cacher les sources de ce scénario. Les exégètes les déclarent inconciliables. Ils ne savent donc rien expliquer, encore qu'ils s'y évertuent.

### §

Quant à nous, nous reconstituerons tout cet ensemble indiscipliné ; nous lui rendrons sa cohésion et sa cohérence ; et l'on saisira tout le sens et toute la portée de la naissance du Christ dans la Crèche de Bethléhem, que les Evangiles ont gâchés à dessein. Un peu de patience. Le jeu l'exige.

De même que par l'invention de la ville de Nazareth, — nom et lieu, — on dépiste la géographie et l'histoire, de même, par la Crèche de Bethléhem, on comprend comment on crée des mystères et ces miracles : immaculée conception et naissance virginale, et comment on substitue, par assimilation, le culte de Jésus au vieux culte du Soleil. Par les deux, Nazareth et Bethléhem, on fausse en outre la chronologie.

### §

Les exégètes, — je leur rends cette justice, — ne m'ont pas attendu pour relever dans les récits évangéliques l'anachronisme du Selon-Luc. Le Christ étant né « aux jours d'Hérode », ayant été emmené en Egypte pour fuir la colère du Prince, réintégré en Palestine après la mort du tyran, qui est de 750, — c'est-à-dire de quatre ans antérieure à l'année choisie par l'Eglise elle-même pour l'an I de l'ère qu'elle a créée sous Charlemagne, — ne saurait être venu au monde lors du recensement de Quirinius, en 760, dix ans passés depuis la mort d'Hérode. Recensement qui fut la cause d'une des plus violentes révoltes juives, menée par Juda le Gaulo-



nite ou de Gamala, contre les Romains et leurs protégés, rois et ethnarques hérodiens (4).

Mais les erreurs de date n'impliquent pas nécessairement l'erreur sur la ville natale elle-même. Le Selon-Matthieu reste, avec la naissance à Bethléhem, et sans anachronisme, puisqu'il la place bien « au temps d'Hérode » (4 bis).

Les exégètes, alors, pour rejeter Bethléhem comme lieu de naissance, font appel à l'argument des prophéties à accomplir, qui a du poids.

« La croyance universelle (en Judée, bien entendu) était, disent-ils,— voir Renan qui exagère, comme le fait le scribe, parlant du recensement de toute la terre, — que le Christ devait naître à Bethléhem : les deux Evangiles ont tout simplement fait cadrer l'événement avec les anciennes prophéties qu'il fallait accomplir. »

Il est bien vrai que le Selon-Matthieu, quand il fait répondre par les chefs des prêtres et les scribes du peuple à qui Hérode demande « où le Christ *devait* naître » : c'est à Bethléhem, — ajoute de son propre mouvement pour justifier sa réponse : « Car voici ce qui a été écrit : Et toi, Bethléhem, terre de Juda, tu n'es certainement pas

(4) J'ai dit dans l'étude sur *Nazareth*, « *Mercure de France* » du 15 déc. 1922, p. 627, que si les Evangiles font monter Joseph à Bethléhem en 760, pour qu'y naisse Jésus, c'est à cause de ce souvenir historique, qu'on n'a pas pu effacer, et qui est resté, pour les initiés, le signalement de « l'homme du Recensement », Juda, devenu Joseph en Evangile. Je me borne à le rappeler. Saül est de même « l'encorbellé », pour les raisons que j'ai signalées plus haut ; et Simon, le disciple, n'est Pierre, surnom qui lui vient de Pappias (Képhas, en hébreu) que pour avoir descélé la pierre du tombeau, et enlevé le corps, avec la complicité de Joseph d'Arimatee, pour faire croire à la survie, puis à la résurrection du Messie juif et le transfigurer en Rédempteur du monde.

Nul n'a jamais connu la ville d'Arimatee ; nul n'a jamais su où elle se trouve. Joseph d'Arimatee, c'est Joseph « de l'enclos-des-morts », — *har'm* : enclos ; *mâth* : mort), c'est le gardien et le fossoyeur du cimetière.

(4 bis) Le recensement de Quirinius n'est pas d'ailleurs évoqué pour la date. La date n'intéresse pas le scribe qui a fait la Crèche de Bethléhem. Croit-on vraiment que le scribe n'a pas assez d'imagination pour trouver un prétexte plausible à la présence de Marie et de Joseph à Bethléhem, lors de la délivrance de Marie, sans aller chercher un événement qui, *chronologiquement*, les gêne ? Le recensement est évoqué pour une raison historique relative à Joseph, à qui le scribe restitue ainsi sa personnalité propre : Juda le Gaulonite.



la moindre entre les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira un chef qui paîtra mon peuple, le peuple d'Israël (5). »

Jusqu'ici les exégètes y voient clair. Prophétie à accomplir, en effet. Mais où ils se trompent, c'est quand ils vont, admettant ce prétexte, jusqu'à nier, ce qui est contradictoire, la descendance davidique du Messie, contre le texte et l'esprit des Evangiles, contre l'impression vivante qu'on ressent à les lire, contre tout ce qui, échos de la vérité historique atténuée, dans Eusèbe et ailleurs, sonne comme une certitude : le Messie juif, divinisé en Jésus, descend de David, fils d'Ishai ou Jessé (6).

Mais, en opinant que les Evangiles font naître le Christ à Bethléhem pour accomplir les prophéties, les exégètes n'ont vu que la moitié de la vérité, qui brille comme une demi-lune seulement, mais avec assez de clarté dans le Selon-Matthieu, — il fallait cela ! — pour qu'ils l'aient vue.

Que tous les Messies sont de Bethléhem, c'est un fait acquis et qui ne s'applique pas au Jésus-Christ évangélique seulement. On en trouve la preuve dans un Thargoum sur Ménahem, — l'un des fils, et le seul, de Juda le Gaulonite, qui fut Christ-Messie, pendant deux jours, à Jérusalem, sous Vespasien et Titus, généraux de Néron,

(5) Reproduit de Michée V, 2. « Et toi, Bethléhem Ephrata, petite entre les milliers de Juda, de toi sortira pour moi celui qui dominera sur Israël, et dont l'origine remonte aux temps anciens, aux jours de l'éternité. » Le Selon-Matthieu a coupé la fin. On verra pourquoi. De même plus loin on verra qu'il supprime le début d'une citation d'Esaïe pour voiler la vérité.

(6) Je renvoie encore à l'étude sur *Nazareth*, p. 626, à cet égard. Les révélations d'Eusèbe, qui ne laissent aucun doute sur l'existence de la famille de David jusqu'à Domitien, nouent, d'un lien impossible à briser, le christianisme à Juda le Gaulonite et à sa descendance, qui est ce qui reste alors de la famille de David. Voir aussi sur Juda le Gaulonite et les révoltes juives, menées par les Simon, Jacob, Eleazar, Ménabem, Jaïrus, Bar-Koziba, contre les Hérodes et les Romains pendant plus de 150 ans, l'étude « Bar-Abbas, le Crucifié de Ponce-Pilate », *Mercur de France* du 1<sup>er</sup> avril 1923, p. 39-42. Tous ces chefs de révolte sont à la fois de la famille ou race de David et de celle de Juda le Gaulonite, et de son fils premier-né, « Jésus-Christ », né homme à Nazareth-Gamala.

Ce que l'on appelle les « persécutions » ne sont que la répression de ces révoltes.



et bientôt empereurs. Il y est raconté qu'un Arabe annonce à un fils de Juda que le Roi-Messie vient de naître (*Talmud, traité Bérakhot, II*) :

— Comment s'appelle-t-il? demande l'Israélite.

— Ménahem.

— Et son père ?

— Ezéchias. (C'est le nom du père de Juda le Gaulonite ; le scribe talmudiste saute une génération. Cet Ezéchias périt, d'ailleurs, par Hérode. Toute la famille, vous dis-je, cinq ou six générations successives, davidistes, ont mené la révolte messianiste, « chrétienne » ou chrétienne, contre les Hérodiens et Rome, et y ont tous péri successivement.)

— Et d'où est-il ?

— De la ville royale de Bethléhem en Judée.

La mère de Ménahem, — pas nommée, mais c'est Marie, évidemment, de son vrai nom Salomé, — dit aux femmes de la ville :

— Oh ! que je voudrais voir étranglés tous les ennemis d'Israël ! Car au jour de la naissance du Messie, j'apprends la ruine prochaine du temple de Jérusalem (7).

— Nous sommes certains, dit le pèlerin, que si, à cause de lui, le Temple doit être ruiné, il sera rebâti par lui.

(Détruisez ce temple, dit Jésus, et je le rebâtis en trois jours. — Mais il parle du temple de son corps, d'après l'Évangile qui veut prédire la résurrection.)

L'enfant disparaît. Et quelque temps après l'Israélite demande à la mère :

— Qu'en as-tu fait ?

— Je ne sais, répond-elle. Depuis que tu m'as vue, des

(7) A rapprocher de l'hymne d'allégresse chanté par Marie dans le Selon-Luc en apprenant qu'elle va être mère du Messie, et de celui de Zacharie, dont on a atténué la violence haineuse, sur la naissance de Jôannès (Jean-Baptiste). Je prouverai un jour, bientôt, que Zacharie, Joseph, Juda le Gaulonite, Zébédée sont le même individu, ainsi que Marie, Elisabeth, Marie-Magdeleine, la mère des fils de Zébédée, sont la même femme et Jean-Baptiste et Jésus-Christ, le même Messie.

Il ne s'agit ici que de la Crèche de Bethléhem.



vents d'orage et des tempêtes sont survenus et me l'ont enlevé des mains (8).

Pour les contemporains, Ménahem, le plus jeune des fils de Juda le Gaulonite, donc frère de celui qui est devenu Jésus, a mérité, plus que son aîné, le titre de Messie-Christ (8 bis).

### §

Mais pour quelle raison première toutes les prophéties veulent-elles que le Messie naisse à Bethléhem ?

C'est l'autre moitié de la vérité, dont les exégètes n'ont

(8) Comment ne pas être frappé des points de contact de ce Thargoum ou similitude messianiste avec les Evangiles « chrétiens » ? On affecte trop d'oublier que les Evangiles ont une source judaïque, aussi judaïque que les Talmuds et autres spéculations littéraires des Juifs pendant les trois, sinon quatre, premiers siècles. Je ne suis pas loin de penser qu'il y eut même une certaine collusion, une probable complicité plus ou moins tacite, entre les « chrétiens » des trois ou quatre premiers siècles et les docteurs juifs avant la grande coupure entre les juifs *minim* ou chrétiens et les autres. Qu'on ait ensuite amendé les Talmuds, côté juif, comme on a, au cours des temps, à mesure que le fossé s'est creusé plus profond entre le « messianisme » pur, d'une part, et, d'autre part, les Juifs, judéo-hellènes et païens, — côté non plus chrétien, mais chrétien, — c'est évident. Mais l'origine est la même, et l'esprit aussi. Les auteurs du Selon-Matthieu et du Selon-Luc n'ont pas ignoré, soyez-en sûrs, le Thargoum de Ménahem, d'un si pur judaïsme messianiste.

Ce Thargoum, — vents d'orage et tempêtes, — résume en trois mots et deux images, toute l'histoire des christes, fils de Joseph-Juda et de Salomé-Marie, depuis « Jésus » jusqu'à Ménahem, en passant par Simon-Pierre et les deux Jacques.

(8 bis) A ce point que l'entrée de Jésus à Jérusalem sur l'Ane provient du fait que Ménahem a été vraiment christ pendant deux jours. Nul ne peut croire que Jésus soit entré à Jérusalem ridiculement juché sur un âne. L'âne est symbolique. C'est le « signe » de la victoire.

Dans l'*Histoire de la Magie*, M. Eliphas Lévi fait assez bien comprendre que le Scilo ou Messie des Juifs correspond au *Tharthak* syrien, l'Ane au manteau de pourpre, ce manteau dont on revêt Jésus au prétoire (*Matth.* XXVII, 28). Dans la prophétie relative au Scilo : « Le sceptre ne se départira pas de Juda... », on lit : « Il attachera l'Ane à la Vigne. » Et c'est au moment de son avènement (*Genèse* XLIX, 10-12). La Vigne aussi est symbolique : le vin de la victoire, le vin de la fureur ; le vin où il lavera sa tunique, etc. L'Ane d'or d'Apulée, parodie de l'Apocalypse, provient du même mythe juif. Quand, dans l'*Octavius*, on veut faire allusion à l'Ane, on traite un philosophe de « race de Plaute », le comique latin, auteur de l'*Asinaire*, et qui, esclave, tourna la meule, comme l'âne. Sur les *graffiti*, — voir le graffito du Palatin, où Alexamenos adore Dieu, l'inscription le dit, — le dieu est un homme à tête d'âne.

Le Messie ne peut pas entrer à Jérusalem, dans sa capitale, sans monter *symboliquement* sur l'Ane. Les scribes des Ecritures en ont fait un acte matériel.



pas eu l'intuition. Ce pourquoi le Selon-Luc fait *monter* — ou descendre — Joseph et Marie à Bethléhem, sans pitié pour Marie, grosse et presque à terme, au nom des imaginaires formalités administratives du recensement, et au prix d'un anachronisme de dix ans au moins sur la date de la naissance, c'est, d'ordre juridique, l'impérieuse nécessité pour les scribes de se conformer aux prescriptions du droit mosaïque. Les racines du christianisme plongent dans l'hyper-judolâtrie, on ne le reconnaîtra jamais assez.

Ouvrons le Lévitique : XXV, 10, 13, 23, 28.

— Vous sanctifierez l'an cinquantième... Ce sera celui du Jubilé (après sept sabbats d'années ; sept fois sept ans). Vous retournerez chacun en sa possession, en cette année du jubilé... La terre ne sera pas vendue absolument ; car la terre est à moi, Iahveh ! et vous êtes étrangers et habitants chez moi... A l'année du Jubilé, le pauvre qui aura vendu sa terre et n'aura pas le prix du rachat retournera en sa possession.

Régime sur la propriété immobilière qui peut se défendre, au point de vue social.

Qu'on applique cette loi mosaïque, si claire, au fils de Joseph. Qu'est-ce à dire, sinon ceci ? qu'au moment où les Evangiles nous le présentent comme Messie-Christ, Fils de David, prétendant au trône de Judée, comme « celui qui délivrera Israël », et qu'Israël attend avec une foi ardente, visionnaire, comme chef politique et religieux qui rétablira le royaume davidique, il importe que ce Messie, Oint d'Iahveh, rentre dans la ville de ses pères, sur laquelle les usurpateurs iduméens, les Hérodes, protégés de Rome, ont mis la main aux portes de Jérusalem, et qu'il en reprenne possession juridiquement. Si la conquête réelle, en fait, a besoin de la force pour se réaliser, on verra plus tard. Ce qu'il faut d'abord, bien qu'au siècle où le scribe écrit tout espoir dans la force ait été anéanti par les Romains (8 *ter*), ce qu'il faut, c'est légitimer cette

(8 *ter*) Que « Jésus-Christ » a bien été le Messie juif, et rien que cela,



royauté à laquelle on a cru, c'est lui assurer, même dans le cri de la protestation imprescriptible, la forte assise du Droit, du droit judaïque, « dont l'origine remonte aux jours anciens, aux jours de l'éternité ». Les prophéties sur Bethléhem ont leur source, leur cause dans ces dispositions du droit qui les expliquent et les justifient.

Les auteurs des Evangiles, que la tradition la plus volontairement trompeuse se plaît à représenter comme d'« épais » Galiléens, humbles pêcheurs ignorants du lac de Tibériade, cumulaient la science de plusieurs Conciles, Nicée et autres. S'ils font naître le Christ à Bethléhem, c'est, autant que pour accomplir les prophéties, qui n'en sont que l'effet pratique, c'est au nom du droit pur, de par la loi de Moïse, bien plus antique. Voilà la cause. Le Messie devait sortir de la souche davidique. David était de Bethléhem. Ses descendants, pour des motifs inconnus, — peut-être, avec la domination romaine, pour se réfugier loin de Jérusalem, — avaient quitté la patrie de l'ancêtre. Au retour d'Egypte, Joseph se retire à l'écart, sur les confins de la Galilée, en Gaulanitide, à Gamala-Nazareth, nous le savons. Il y habitait précédemment, on peut l'inférer, sans invraisemblance. Au moment où son fils premier-né va naître, Messie futur, il doit reprendre possession de Bethléhem, retourner « en sa possession ». Pour mieux marquer cette reprise de possession, le Selon-Luc n'hésite pas à le lier, exaltant les courages et la foi, au souvenir d'un événement historique mémorable : le recensement de la Judée, — « de toute la terre », dit-il même, car, en bon Oriental il amplifie, et afin que nul n'en ignore, car il s'agit de la naissance du Messie qui paîtra toutes les nations, « avec une verge de fer ». Et il fait enregistrer cette naissance. Justement, le recensement provoqua une révolte : celle de Juda de Gamala, qui en fut l'âme et l'animateur.

historiquement, rien ne le prouve mieux, malgré les déceptions de l'histoire; les scribes n'ont pu effacer ce rôle, où ils se complaisent comme dans un regret immortel.



Raison de plus. Et que pèse un anachronisme devant d'aussi impérieuses nécessités du Droit, transposé en prophéties, si cet anachronisme, par surcroît, sert à l'exaltation des courages. Et puis, peut-on parler de Joseph, même sous ce nom qui le cache, sans le lier au souvenir de la révolte du Recensement dont il fut l'âme, où il périt, comme Zacharie, tué entre le Temple et l'Autel ? Ce serait trahison. Les initiés protesteraient.

## §

Mais prophéties à accomplir, comme disent les exégètes, droit mosaïque à appliquer, comme nous l'ajoutons, n'expliquent point les discordances des récits évangéliques, ni leurs invraisemblances, ni leurs incohérents détails.

Pour comprendre, il faut se refaire une âme d'enfant. La Crèche de Bethléhem, en effet, ce n'est plus qu'un jouet, une toute petite chose rustique : une espèce d'étable, un peu de paille de blé sur laquelle sourit aux anges un nouveau-né tout nu, les bras tendus vers la Vierge, sa mère, en extase ; un bœuf et un âne, par simplification scénique, car il faudrait plusieurs bœufs et deux ânes. Cet ensemble de bergerie que, depuis dix-sept cents ans, — pas plus, — on révère à la Noël, il a été le rêve, en Chaldée, pendant des millénaires, il a enchanté les regards des pâtres contemplateurs d'astres, et, de tout temps, il a fait la joie et la béatitude des anges dans le ciel. C'est dans le ciel que sont allés le prendre pour en faire une nativité miraculeuse sur la terre, l'y ramenant par les voies de l'Allégorie et du Symbole, ceux qui l'ont offert au besoin de merveilleux des âmes.

Pour réussir, dans la mesure que nous allons voir, leur travail littéraire, — le même par lequel Homère transforme un ancien volcan éteint en Cyclope « moins semblable aux hommes mangeurs de blé qu'à un pic chevelu de hautes montagnes », avec son œil unique,



rond, au sommet du front, comme un cratère, — les scribes qui ont composé la fable s'y sont repris à plusieurs fois, dont nous connaissons trois étapes certaines : l'Apocalypse, point de départ, puis le Selon-Matthieu et le Selon-Luc, reprenant le thème à l'Apocalypse, et y introduisant des variantes à leur façon, mais sans sortir du thème.

Venons au fait.

La naissance à Bethléhem, fiction juridique, est en plus une allégorie solaire. Les scribes ont transposé sur la terre, en lui donnant la réalité anthropomorphique, le phénomène astronomique du solstice d'hiver, nuit du 24-25 décembre : l'ascension annuelle du soleil, sa naissance dans la constellation de la Vierge, qui va allonger la durée de la lumière, décrue depuis le solstice d'été (9).

Reprenons les Ecritures chrétiennes.

Jésus est né d'une vierge restée vierge après sa délivrance. Pourquoi cet événement si contraire aux lois naturelles ? Le Selon-Matthieu, qui a déjà fait appel à Michée pour le choix de Bethléhem, va emprunter au prophète Esaïe un texte justificatif en en coupant le début.

« Tout cela eut lieu, dit-il, afin que s'accomplît ce que le Seigneur (Iahveh, nécessairement) avait dit par le Prophète : « Voici, la *Vierge* sera enceinte, et elle enfantera un fils ; et on le nommera Emmanouel (Dieu avec nous). »

C'est excessivement simple, comme on voit.

Seulement, cette prophétie, faite par Esaïe en faveur du roi Achaz, entouré d'ennemis, pour lui promettre ou

(9) Il y a des millénaires, quand on croyait que le soleil tournait autour de la terre, comme il le fait en apparence aujourd'hui encore, comme il semble que c'est le paysage qui fuit et défile pour le voyageur dans un train rapide, le soleil naissait de la *Vierge* ; il en sortait au solstice d'hiver. La *vierge* est un des douze « signes » du Zodiaque. Si le soleil ne naît plus de la vierge aujourd'hui, c'est que les signes se sont déplacés sur la sphère céleste, par suite du phénomène dit : la précession des Equinoxes.



lui faire espérer un appui divin, n'a aucune arrière-pensée miraculeuse, et ne peut s'appliquer au Messie ou Christ, qui n'est, au surplus, jamais nommé Emmanouel. D'abord, en traduisant Esaïe, le Selon-Matthieu a commis un volontaire contresens. Le texte hébreu ne parle pas d'une vierge, mais d'une jeune femme. En hébreu, le substantif employé est *halema*, qui équivaut au grec νεανίς, jeune femme. Jeune fille, en grec παρθενός, se dit en hébreu *bethoula*. Dans le *Dialogue de Tryphon*, opuscule grec attribué à Justin, du II<sup>e</sup> siècle, c'est la traduction παρθενός, jeune fille, que l'on rencontre. Justin était d'origine samaritaine, d'après l'Eglise. Irénée, autre israélite, — il s'appelait Salomon, avant de se camoufler en grec, avec un nom qui signifie Paix, — Irénée, qui connaissait les nuances des termes hébraïques, interprète Esaïe en traduisant *halema* par jeune femme (*adv. omnes haeret*, III, 21, 1). Secondement Esaïe fait allusion à sa propre femme. Le chapitre III, 3, d'Esaïe, ne laisse aucun doute : « *Je m'étais approché de la prophétesse*, dit-il, avouant que sa prophétie n'était pas bien difficile; elle conçut, et elle enfanta un fils. » Si la prophétesse eût été stérile, tout le pénible échafaudage édifié par le Selon-Matthieu croulait.

Pour ruiner l'autorité du pseudo-Justin et d'Irénée, par qui, en dehors de la preuve onomastique, nous pouvons affirmer qu'Esaïe parle de sa femme, l'Eglise, au IV<sup>e</sup> siècle, au milieu d'une ardente controverse sur la traduction erronée du Selon-Matthieu, a fait écrire, dans le *Contra Celsum*, I, 35, en le mettant sous la signature d'Origène, pour l'antidater de deux siècles : « Il faut qu'il y ait eu miracle (donc que l'enfant naisse d'une vierge); car Esaïe parle d'un signe. »

En effet. « C'est pourquoi Iahveh lui-même vous donnera un Signe », avait dit Esaïe, « devinant » que, s'étant approché de sa femme, un fils lui naîtrait. Et c'est cette



naissance qui devait être le « signe » promis à Achaz. Rien de bien miraculeux.

Le *Contra Celsum* essaie de nous donner le change, et de nous faire prendre un signe au sens propre, une manifestation, une marque, — les nuages sont un signe de pluie, — pour un prodige, un miracle. Mais dans son tour de passe-passe il laisse tout de même tomber la clef de la vérité.

Car ce « signe » qui est dans Esaïe, et que révèle bien maladroitement le *Contra Celsum*, c'est justement ce que le Selon-Matthieu tenait à cacher. Il s'est bien gardé de faire précéder sa citation d'Esaïe de la phrase « au signe » qui en est le début. S'il a fait un contresens dans sa traduction, ce n'est pas parce qu'il ignorait l'hébreu ; c'est parce qu'il veut concentrer la seule attention du lecteur sur ce contresens, et escamoter le « signe ». Pendant que l'on discutera à perte de vue sur le sens d'un mot bien ou mal traduit, — les exégètes et critiques érudits y sont passés maîtres, — on ne pensera pas au reste du texte d'Esaïe. On ne trouvera pas le « signe », dont il craint la découverte.

Pour parler clair et conclure, le Selon-Matthieu, en aiguillant le lecteur sur un contresens, où il l'égare, et en subtilisant ainsi le « signe » par escamotage, dans sa citation faussée et tronquée, — tu vois l'erreur, tu ne connais pas la coupure, — veut cacher qu'il a pris son récit de la Nativité, — l'idée première au moins, — à l'Apocalypse que le Selon-Luc, opérant de même, utilise aussi, pour aboutir, en une allégorie où le merveilleux se mêle à l'humaine réalité, à la Crèche de Bethléhem (10).

### §

Le thème original de la Nativité des deux Evangiles se trouve, en effet, dans l'Apocalypse (11). Le voici :

(10) Escamotant le signe, le Selon-Matthieu est forcé d'escamoter la Crèche et de corser son récit par les Mages qui n'appartiennent pas à l'allégorie de la Crèche et sont là pour une autre raison.

(11) Chapitre XII, qui a d'ailleurs été déplacé dans l'adaptation de



« Et un Signe de première grandeur parut dans le ciel : une femme, *grosse du soleil* (12), la lune sous ses pieds, sur sa tête une couronne de douze étoiles, et portant dans le ventre, ἐν γαστρὶ ἔχουσα, crie en éprouvant les douleurs de l'enfantement et torturée d'accoucher.

« Et l'en vit un autre Signe dans le ciel, savoir : un Dragon rouge, grand, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes. Sa queue entraînait le tiers des étoiles du ciel et les jeta sur la terre. Et le Dragon se tint devant la femme qui allait enfanter, afin de dévorer son enfant dès qu'elle l'aurait enfanté. Et elle enfanta un fils, un mâle, qui doit paître (c'est le futur Bon Berger, en effet), toutes les nations avec une verge de fer (13)... Et la femme s'enfuit dans le désert où elle a une retraite préparée par Dieu afin qu'elle y nourrit (14)... pendant mille deux cent soixante jours. »

Pathmos tirée de l'Apocalypse araméenne, détruite naturellement. La Nativité de l'Apocalypse n'a de sens qu'au début de l'œuvre.

(12) Et ici admirez les savants qui ont traduit les Ecritures. Toutes les traductions sans exception portent : « enveloppée » ou « vêtue » du soleil. C'est un contresens évident. Le terme grec employé est un participe passé qui peut être au passif, si l'on y tient. Mais comme il a le soleil comme complément direct, à l'accusatif, il est impossible de le prendre à la voix passive, qui appellerait son complément direct au datif. C'est donc la conjugaison moyenne. La femme n'est pas enveloppée par le soleil ; elle l'enveloppe « pour elle ». Hérodote se sert du même participe passé, voix moyenne, au neutre, et substantivement, pour dire : « ce qui entoure une ville », l'« enceinte ». La femme « enceint » le soleil. Elle est donc bien grosse de lui. Il est à propos de faire ressortir ici, ne serait-ce que pour essayer de comprendre pourquoi Juda de Gamala est devenu Joseph en Evangile, que dans le décor astral s'inscrit le songe de Joseph, fils de Jacob, le patriarche (Genèse, XXXVII, 9) : « Voici, le Soleil, la Lune et Onze étoiles (Joseph est la douzième) se prosternaient devant moi. » La généalogie, dans le Selon-Matthieu, donne naturellement comme père du Joseph évangélique un Jacob, au lieu de l'Ezéchias historique.

(13) Ici, une addition ecclésiastique certaine : « et son enfant fut enlevé vers Dieu et vers son trône ». La suite le prouve. Comment, enlevé vers Dieu, cet enfant pourra-t-il paître les nations ? Du moins cette addition prouve bien que l'enfant, c'est le Messie. L'addition provient d'une parenthèse insérée au profit du dogme de la Résurrection.

(14) A la suite de l'interpolation qui précède, les scribes ont substitué, et devaient nécessairement substituer, après : « afin qu'elle y nourrit » le pronom féminin : elle-même (αὐτήν, en grec), au pronom masculin αὐτόν, lui, l'enfant, par un simple changement de l' en ο. La femme ayant enfanté, — et si son fils fut en effet enlevé ou non plus tard vers Dieu, à cause de la résurrection, — lors de la naissance où nous sommes, c'est l'enfant qui a besoin d'être nourri. Il ne peut venir à l'idée de personne que la mère doit fuir au désert pour s'y nourrir, alors que le texte



Nous sommes d'abord dans les astres, à travers les constellations et les signes du Zodiaque.

Cette femme enceinte, — le texte dit bien γυνή, femme, pas même νεῦνις, jeune femme, alors qu'on pourrait s'attendre à παρθενος vierge, jeune fille ; mais après tout *gunè* est un terme générique, et la femme enceinte, fût-elle vierge, est bien vieille, on va le voir, — cette femme enceinte du soleil, qui a sur sa tête une couronne de douze étoiles et la lune sous ses pieds, qui accouche dans le ciel, qui est-elle ? Une déesse ou une mortelle ?

C'est la *Vierge*, astre et constellation, sixième « signe » du Zodiaque, à la suite du signe du Lion.

Venu des mythes chaldéens, comme toute l'astrologie et la cosmogonie hébraïques adoptées ensuite par le christianisme, le nom du sixième signe du Zodiaque, la *Vierge*, correspondant au sixième mois, est le signe du « message », — les Chrétiens diront : de « la Bonne nouvelle (évangile) », — de la déesse Ishtar, à laquelle le sixième mois était consacré.

Dans les représentations zodiacales des Chaldéo-Babyloniens, on voyait la *Vierge*, — la figure manque dans celle que nous avons, — dans la « mansion » solaire d'Ouloul, sous sa forme d'archère des dieux. Ses traits sont les rayons mêmes de l'astre. Les Grecs et les Romains, dont l'esprit concevait mal les allégories compliquées des Orientaux, avaient consacré à Cérès, déesse des moissons, épis drus et dorés comme les rayons solaires, le Signe de la *Vierge*, représentée en jeune femme tenant une faucille d'une main, et de l'autre une gerbe de blé mûr.

Et voici le phénomène astronomique dû au mouve-

a précisé que ce n'est pas elle qui importe au Dragon, mais l'enfant, qu'il veut dévorer. Sauvante son enfant, la mère fuit au désert, pour l'y nourrir, du moins jusqu'à ce qu'il puisse digérer les sauterelles et le miel sauvage. C'est l'évidence même. Si Dieu l'avait alors enlevé au ciel, il n'y aurait pas d'Évangiles.



ment du soleil dans sa course annuelle, qui est à la base du Signe de première grandeur paru dans le ciel, que décrit l'Apocalypse et que les Evangélistes matérialiseront dans la chair.

Tous les ans, au solstice de juin, les jours, comme on dit, se mettent à diminuer, jusqu'à ce qu'à l'équinoxe d'automne, la durée de la lumière du jour se fasse égale à la durée de la nuit. Le soleil, à cette époque, entre dans la constellation de la Vierge céleste, qui l'enveloppe, l'absorbe, devient grosse de lui. Le cercle zodiacal traverse la Vierge, « portant dans le ventre », dit sans délicatesse l'Apocalypse (XII, 2), et le Selon-Matthieu (I, 18) répète mot pour mot, forme pour forme, parlant de Marie enceinte ; ce qui n'a rien d'étrange, car il compose son évangile avec l'Apocalypse sur la table. Et puis les ténèbres vont tomber, s'appesantir de plus en plus tôt sur tous les chemins par suite de cette grossesse de la Vierge. Que répond l'ange Gabriel à Marie, quand il lui annonce qu'elle sera enceinte et qu'elle lui demande comment ce prodige se pourrait, étant vierge et ne connaissant point d'homme ? Ceci : « La vertu du Très-Haut te couvrira *de son ombre* ». Le phénomène astronomique est traduit dans la chair vive. L'ange Gabriel connaît l'Apocalypse, mieux que vous et moi, et l'astronomie de même.

Jusqu'au solstice d'hiver, la Vierge, couverte par l'ombre, restera en gestation. Mais alors, le Soleil, comme un enfant à terme, va sortir de la Vierge délivrée ; il s'élève sur l'horizon. Il naît. Que dit du Jôannès, Christ aussi, son père Zacharie ? « Le soleil levant nous a visités d'en haut, sorti des *entrailles* compatissantes de notre Dieu. »

Et que dit du Christ le Selon-Jean ? « Il est la lumière qui éclaire tout homme venant au monde. » Quel aveu !

### §

La Nativité de l'Apocalypse, amorcée dans le ciel, s'achève sur la terre, dans la personne de la mère du



Messie, dégagée de son double astral, par la naissance d'un enfant qui doit gouverner les nations avec un sceptre de fer. C'est bien le Christ. Et quand le Selon-Matthieu et le Selon-Luc écriront leurs nativités, ils n'ajouteront pas d'autres personnages aux trois éléments primordiaux de la nativité céleste et de la nativité apocalyptique : une vierge qui conçoit sans homme, un enfant de père inconnu, qui en naît, et, dans la coulisse, le signe du *Lion* qui précède la Vierge, attribut de Juda, de Juda devenu Joseph et dont l'allégorie tout à l'heure achèvera de préciser le rôle.

— Juda est un jeune lion. Quand il se couche, qui le fera lever ? dit Jacob (*Genèse XLIX, 9-10*).

C'est de Juda que devait sortir le Messie, avant d'entrer dans la Vierge comme le soleil pour naître au jour.

— Le sceptre ne se départira pas de Juda, ni le bâton souverain d'entre ses cuisses, jusqu'à ce que le *Scilo* (le Messie) vienne, et que les peuples lui obéissent, — prophétise Jacob après qu'il a proclamé que Juda est un lion.

Mais voici l'enfant sur la terre. Roi futur, il ne peut l'être qu'en détrônant les Césars et les Hérodes, qui ne sont pas décidés à le laisser faire. Le drame se noue aussitôt avec le Dragon roux, leur personnification. S'il a dix cornes en Palestine, les dix villes de la Décapole, il porte les couleurs d'Hérode, l'édomite, l'iduméen, c'est-à-dire, comme Esaü, au poil roux. Il cherche à dévorer l'enfant-Christ, dont la mère fuit au désert, en Egypte, précise le Selon-Matthieu qui comprend l'Apocalypse et que le pays qu'elle ne nomme plus, avec son fleuve, c'est bien l'Egypte du Nil, où il fait en effet voyager Joseph, Marie et l'enfant, poursuivi par Hérode. Le Dragon ayant manqué son coup contre la femme, « s'en alla faire la guerre au reste de ses enfants, — textuel, dans l'Apocalypse (XII, 17), — qui observent les commandements



d'Iahveh (15) ». Le texte retouché dit : de Jésus, ce qui est incohérent.

Si l'on a tenté « d'enlever » l'enfant, dans l'Apocalypse, le Selon-Luc semble ne se souvenir que de lui et se soucie à peine de la mère. « Le petit enfant, dit-il, grandissait et se fortifiait en esprit (16), et *demeura dans les déserts* jusqu'au jour (l'an quinzisième du règne de Tibère) de sa manifestation à Israël. » Ce n'est point le Selon-Luc que l'interpolation apocalyptique sur l'enlèvement de l'enfant vers Dieu pourrait tromper.

Le récit du Selon-Matthieu garde toute la simplicité farouche et tragique du drame mi-terrestre mi-céleste de l'Apocalypse. Juif jusqu'aux moelles, l'auteur de cet Evangile, dès la naissance, nous met à même de mesurer cette haine implacable, d'odeur spéciale, haine de famille, dirait-on, et c'est bien cela, qui sépare les Hérodes du Christ, et que l'on suit à la trace, tout au long des Evangiles, jusqu'à la crucifixion.

L'intervention des Mages, venus pour adorer « le Roi des Juifs », a pour but d'attester la soumission à Israël, si longtemps subjugué par eux, des Chaldéo-Babyloniens,

(15) Le symbolisme juif est à double, parfois triple détente. La « femme » de l'Apocalypse, vierge au ciel, mère du Messie ici-bas, personnifie aussi la Judée. La Judée avait beaucoup d'enfants, alors que Marie n'en a qu'un encore, son premier-né. Elle en aura d'autres. Mais bien que peuplée, la Judée fut stérile, comme la vieille Elisabeth, tant qu'elle n'eut pas enfanté le Messie, par l'intermédiaire de Marie.

Mais ce qui doit surtout retenir l'attention, c'est la guerre que s'en va faire le Dragon *au reste des enfants de la femme*. C'est un éclair de vérité historique que le scribe laisse ou fait flamboyer : il vise toutes les révoltes juives dont j'ai parlé dans *Bar-Abbas*, et noue une fois de plus les origines du christianisme à ces révoltes et à leurs auteurs, Juda, le Christ Messie, Eléazar, Jaïrus, Ménahem, etc. Pour amortir le trait, l'Eglise a substitué à la fin du verset Jésus à Iahveh.

(16) Phrase lapidaire, qui revient trois fois dans Luc : I, 80, II, 40 et II, 52, se rapportant une première fois à Joannès (c'est lui qui est dans les « déserts), les deux autres fois à Jésus (qui n'est plus que « devant Dieu et devant les hommes »). Il n'y a qu'un enfant et non deux. On aime à croire que, dans les déserts d'Egypte, la mère n'a point été séparée de son enfant.

L'Apocalypse compte, on l'a vu, 1260 jours avant la manifestation du Christ à Israël, soit 42 mois, — des mois de Pâques; et 42 Pâques font 42 ans. En l'an 15 de Tibère, 781 de Rome, le Christ a 42 ans. Il est donc né en 739, et non en 754. Il meurt en 789, donc à 50 ans. Et c'est bien ce qu'on lit dans Irénée, et ce qui ressort de certains traits des Evangiles.



des Assyriens et des Perses. La fête des *Purim* ou des Sorts, fondée sur l'histoire d'Esther, grâce à qui les destins contraires d'Israël et les destins favorables à ses ennemis avaient été renversés, ne pouvait mieux avoir, comme corollaire, que cette adoration des Mages, portant aux pieds du Messie juif l'encens, le nard et la myrrhe.

L'horoscope entre en jeu. L'Etoile, c'est un signe, un prodige, mais horoscopique. On pourrait être certain que l'an est sabbatique et même pro-jubilatoire, si le Lévitique et la naissance juridique ne l'avaient prouvé déjà.

Les Mages, les Chaldéens, maîtres ès sciences astronomiques, ne pouvaient pas ne pas voir l'Etoile. Ils se sont mis en marche à son « signe », à l'équinoxe d'automne, — ils viennent d'assez loin ; trois mois de voyage à pied, — quand le Tout-Puissant a couvert de son ombre la Vierge céleste. Vraiment, elle marche devant eux. A mesure que le soleil décline sur l'horizon, rognant la durée de la lumière, la Vierge prend de l'élévation, dominée, comme par le Lion la Constellation entière, par le *Bouvier* qui chemine non loin d'elle, lui sert de compagnon, — son homme, dit le Selon-Matthieu, pas son mari, — jusqu'au moment où, au plus haut dans le ciel, au solstice d'hiver, sous le signe du Capricorne, le soleil, arrivé à bon terme, remonte sur l'écliptique vers la ligne équatoriale. La lumière va croître et les jours allonger. C'est la naissance du Soleil. La Vierge est à sa délivrance. Le soleil a l'air d'en sortir ; il en sort vraiment.

Et à minuit, le 24 décembre, le *Bouvier* se lève, fiancé matutinal, qui ouvre la nouvelle année solaire, et, en une conjonction sidérale, s'unit enfin avec la Vierge, hyménée céleste, qui sert d'exemple à Joseph et à Marie. C'est parce que le *Bouvier* reste le compagnon de route, au ciel, de la Vierge, grosse du Soleil, c'est parce qu'il n'entre en conjonction avec elle qu'au 24 décembre, à minuit, une fois le soleil né, que Joseph ne peut s'empêcher de rester le fiancé de Marie, bien qu'enceinte, pour ne l'épouser



qu'après la naissance de Jésus. « Elle lui avait été promise en mariage, dit le Selon-Matthieu, *avant qu'ils ne fussent venus ensemble.* » Qu'est-ce à dire, sinon que le Selon-Matthieu transpose toujours dans deux vies humaines le phénomène astronomique de la nuit du 24 au 25 décembre ?

Après quoi, les Mages peuvent disparaître. « Ils s'en retournent dans leur pays *par un autre chemin* », dit le Selon-Matthieu. Comment, en effet, l'Etoile les y reconduirait-elle ?

### §

Le Selon-Matthieu, avons-nous dit, ne connaît ni hôtellerie, ni grotte, ni étable. Les Mages aperçoivent Jésus quand l'étoile s'arrête au-dessus du « lieu » où il est. Ils entrent dans ce lieu, qui devient ensuite une maison, mieux : une « mansion », une des douze « mansions » solaires. « Il y a, dira Jésus plus tard, plusieurs demeures dans le ciel de mon Père. » Plusieurs ? Douze exactement, comme dans le Zodiaque. Le Selon-Matthieu n'épuise pas le thème astrologique, mais il s'y tient quand même. Il n'en sort pas.

Le Selon-Luc non plus, et de même. Mais avec lui l'allégorie, tout en tournant à la pastorale par l'entrée en scène des Bergers qui se substituent aux Mages, va achever de prendre toute sa valeur.

Le travail du Selon-Matthieu est d'un Juif, avons-nous remarqué. C'est un Grec, un Judéo-Hellène, un Alexandrin, sans doute, qui a inspiré le Selon-Luc, imagination riante s'il en fut, avant notre Florian et Marie-Antoinette.

Si l'on en croit les exégètes, — on lit cela dans le *Contra Celsum*, où ils ont pris l'idée, — Joseph et Marie auraient été « des gens de médiocre condition, — je cite Renan de mémoire, — des artisans vivant de leur travail, le mari charpentier et la femme ménagère, tous



deux d'une extrême simplicité de vie, ni pauvres ni riches, plutôt pauvres que riches, obscurs Israélites quasiment anonymes ».

Descendants de David ? Le Selon-Luc, et les autres Evangélistes ont beau le dire. On ne se moque pas aussi manifestement des exégètes.

Fils de David, ce Joseph et cette Marie, pauvres pèlerins qui, montés à Bethléhem pour le recensement de Quirinius, couchent à l'auberge où ils sont, — y sont-ils ? ce n'est pas sûr ! les Ecritures ne le disent pas, — dans l'étable, parce qu'il n'y a pas place ailleurs ? Si méprisés, qu'aucune des autres voyageuses juives, — pas un homme ! — n'a la charité d'offrir une couchette, une natte dans une chambre à la malheureuse Marie, dans son état. Quel monde ! Et après avoir enfanté on ne sait où, — car on peut tout supposer : place publique, corridor, cour, coin quelconque, — Marie trouve tout de même un berceau pour son enfant. Elle le couche dans la crèche.

Eh bien ! toute la Nativité du Selon-Luc n'est bâtie que sur cette crèche, pour cette crèche. Si son récit est une pastorale, c'est à cause de la crèche. Et si le Selon-Matthieu ne présente qu'un drame farouche, c'est parce qu'il n'a pas voulu de la crèche, dont il ne dit rien. Bethléhem seule pour lui importe. Mais vous verrez que le sens du mot suppose la crèche. Exégètes, critiques, des milliers de savants ont écrit sur le christianisme, aucun n'a jamais su, personne n'a découvert cette crèche, ni d'où elle vient. C'est cette crèche qui, seule, permet de comprendre comment on fabrique des Evangiles. Où le Selon-Luc l'a-t-il trouvée ?

Vous pensez évidemment à la mangeoire des bestiaux. Et ces crèches-mangeoires sont dans les étables. Mais le Selon-Luc nous dit-il que Marie et Joseph logent dans une étable ? Dit-il même qu'ils sont à l'hôtellerie ? Il déclare qu'il n'y a plus de place pour eux, voilà tout. Sont-ils



allés ailleurs dans la ville, en dehors de l'hôtellerie, dans une maison où on les avait certainement accueillis ? On ne sait pas. Ils sont dans Bethléhem. Relisez votre Evangile. Insinuerait-il qu'ils campent « à la belle étoile » ? Il ne l'insinue pas, il le sous-entend, et jamais sous-entendu n'a pu se traduire par une expression plus juste.

En vérité, en vérité, je vous le dis, la Crèche tombe littéralement du ciel. Si Marie était sous un toit, elle n'aurait pu coucher Jésus dans la crèche.

Que ceux qui ont des oreilles pour ouïr, entendent !

La Crèche : en grec *Phatné*. Aucun dictionnaire français ne vous dira ce que c'est. Mais un dictionnaire grec-français ancien vous l'apprendra. *Phatné* : la Crèche, espace au firmament, compris entre les deux Etoiles du *Cancer*. Le *Cancer* ? signe du Zodiaque. Quel rapport ? Aucun évidemment sous ce nom. Mais ce nom du *Cancer*, qui est grec, est celui du signe zodiacal que les Chaldéens et les Juifs appelaient les *Anes*. Deux étoiles, *Gamma* et *Delta*, dans la constellation du *Cancer*, sont encore les *Anes*.

Nous brûlons.

Les Anes ? Certes, ils ont disparu des Evangiles, du moins dans les Nativités. Ils n'interviennent plus, et pour des motifs horoscopiques toujours, qu'à l'entrée triomphale du Christ à Jérusalem. Mais soyez sûrs qu'ils ont réchauffé de leur souffle le corps du petit Jésus qui venait de naître. La tradition, qui veut qu'il y ait un âne, et même deux, dans la Crèche, ne le veut ainsi que parce qu'il les y faut. Il ne saurait y avoir de Crèche sans ânes, ni sur la terre, ni dans le ciel, pas plus que de Petite Ourse sans la Polaire, — sans quoi l'allégorie sonne faux ; la tradition est blessée, car elle a de l'oreille, des oreilles même, et justes. Elle entend.

A côté de l'Ane unique, par simplification, la tradition veut un bœuf. Pourquoi n'est-il plus dans les Evangiles,



quand Joseph, fiancé de Marie, s'y trouve ? Qu'est-ce que ce Bouvier, qui se laisse subtiliser ses bœufs ? Le Selon-Luc souffre tellement de cette absence, qu'il envoie un ange du Seigneur chercher des bergers « qui gardaient leurs troupeaux dans la même contrée, pendant les veilles de la nuit ». Une multitude de l'armée céleste apparaît chantant : « Gloire à Dieu *au plus haut des cieux !* » Où sommes-nous ? Sur la terre ? ou dans le ciel ? Nous sommes dans l'espace interplanétaire que pâturent les Anes et les troupeaux du Bouvier ? A quoi les bergers reconnaîtront-ils le Christ dont l'Ange leur annonce la naissance ? « A ce *signe*, — qui n'est un prodige que dans le ciel, — que vous le trouverez couché dans la Crèche. » La traduction avec l'emploi de l'article indéfini est une faute. On doit traduire dans la Crèche (17). Il n'y en a qu'une : la Crèche, et nulle autre.

Quoi de plus clair ? Les autres détails de l'allégorie se comprennent tout seuls.

Ces anges qui vont et viennent entre ciel et terre, — sur l'échelle de Jacob, sans doute, — ils ne quittent les bergers pour retourner au ciel, au troisième, sinon au septième, que pour une année, et les bergers rentrent à Bethléhem de même ! C'est tout naturel.

Dans la crèche, il faut de la paille. Il y en a, c'est certain, sur laquelle s'étend le petit Jésus, comme un soleil levant, jaune et brillant comme elle. La Vierge mère ne l'a-t-elle pas fauchée, ou empruntée tout simplement, comme première layette, à cette corne d'abondance qu'est son épi, l'Epi de la Vierge, qui tient encore la fau-

(17) Si vous voulez vous souvenir que les exégètes ergotent toujours sur ces Bergers qui gardaient leurs troupeaux, pour nier que le Christ est né à Noël, la saison, même en Palestine, ne permettant pas de coucher dehors à cause du froid, vous aurez une idée de la pusillanimité de la critique exégétique de nos savants. Leurs explications sont toujours enfantines, quand elles ne sont pas bouffonnes. Je suis bien sûr, pour ma part, que le Christ n'est pas né à la Noël. Si l'Eglise le fait naître à cette date, c'est qu'elle y a été obligée. Elle a longtemps hésité entre Pâques, le 25 décembre, l'Epiphanie. La Crèche de Bethléhem n'a aucun sens à une autre époque. Et ceci prouve encore, si c'est nécessaire, que ce récit provient bien du phénomène astronomique.



cille, Cérès aux moissons fécondes dans les vastes champs de l'Orient ?

Et Bethléhem c'est, pour couronner le tout, — car vous ignorez le sens de ce mot, — « la Maison du pain » ?

« Je suis le pain de vie, dit Jésus dans les Evangiles... Mon Père vous donne le vrai pain du ciel, *car le pain de Dieu est celui qui est descendu du ciel* (Jean, VI, 32, 33, 35, 48). »

Vous savez maintenant pourquoi le Christ, le Messie qui dominera sur Israël, et dont l'origine remonte aux jours anciens, est de Bethléhem, de toute éternité, comme le déclare le Prophète Michée.

### §

Les premiers « chrétiens » n'ont jamais ignoré le symbole de la Crèche de Bethléhem, et ne lui ont jamais attribué d'autre signification que celle de l'allégorie astrologique et horoscopique. Leur foi, qui n'était pas chrétienne, eût été ébranlée si on avait soutenu devant eux que le Christ est né, effectivement, c'est-à-dire en chair, à Bethléhem, et qu'il a reposé, enfant qui vient de naître, dans une mangeoire à bestiaux. La poésie mystique de leur foi messianiste, comment croire qu'elle se fût prêtée à des matérialisations aussi grossières ?

Il existe un certain nombre de monuments chrétiens primitifs sur lesquels est figuré le zodiaque : un bracelet, publié par Boldetti, une peinture, reproduite par Bottari, montrent un homme debout, près d'une montagne, indiquant du doigt un segment du Cercle zodiacal sur lequel figurent quatre étoiles. C'est un chrétien marchant au « Signe », vers la « mansion », vers la Crèche, autour de laquelle brillent la Vierge, le Bouvier, les deux Anes.

Les scribes successifs qui, au cours des premiers siècles, ont fait et refait les Evangiles, ont dissipé peu à peu, par des retouches de textes, que l'on sent, presque toute cette atmosphère d'horoscope, d'astrologie, bref, le mythe



solaire, sans réussir à donner à leurs récits une totale couleur terrestre. De là ces contradictions, ces invraisemblances, ces incohérences, ces détails inconciliables dans la lettre, mais qui tous se réduisent et s'expliquent à la lumière de la constellation de la Vierge et du Soleil naissant. Et ce qu'il y reste de naïf, de poétique, d'« adorable », provient toujours de la similitude astrale.

Tertullien (*De l'idolâtrie*, 9) semble même, sous prétexte de flétrir les interprétations astrologiques des païens, en avoir cristallisé, accaparé, monopolisé l'essence en faveur du seul dieu chrétien.

« Ne cherchez pas hors de l'Etoile, n'allez pas plus loin que l'Etoile. En naissant, Jésus a aboli (absorbé même) les signes... Il a tout tué. Ce sont des morts. L'astrologie finit, du jour où l'Evangile commence. Jésus né, que personne n'interprète plus les nativités d'après les astres. »

C'est que la Crèche de Bethléhem les synthétise toutes, dans le microcosme des Evangiles. Il n'est pas possible d'en faire l'aveu plus clairement que Tertullien.

Mais on ne supprime pas, même quand on est père de l'Eglise, des fétichismes populaires. Eusèbe d'Alexandrie, — pas celui de Césarée, — rapporte que les Chrétiens d'Egypte adorent le Christ dans le Soleil levant. La Crèche! Le pape Léon le Grand, au v<sup>e</sup> siècle encore, relève cette adoration comme une « impiété », mais *invétérée*, chez une foule de gens *croquant agir selon la religion*. Ils étaient fidèles. C'est le Christianisme qui avait changé. Ils cherchaient la Crèche et le pain de vie à leur place céleste, d'où les scribes les ont fait descendre sur la terre.

Quant à la Grotte, que les Ecritures canoniques, Evangiles et autres, ignorent, saint Jérôme, mort à Bethléhem au v<sup>e</sup> siècle, nous apprend que le culte d'Adonis y était célébré. Des femmes y pleurent la mort du bel adolescent et se réjouissent de son retour, suivant l'époque (18).

(18) Hiéronymus, Lettre 49 *ad Paulam*. « Elle vit, dans la grotte,



Dans l'œuvre de Justin, donnée comme du II<sup>e</sup> siècle, on a « glissé » un passage sur la grotte de Bethléhem qui est comparée à la caverne de Mithra, dans laquelle se faisait l'initiation des adorateurs de ce Dieu iranien et mazdéiste, qui n'est pas autre chose que la personnification divine de la lumière. Mythe solaire toujours. Le passage accuse les démons d'avoir tendu le piège de cette analogie avec la grotte où « tout enfant, le Christ vagissait », comme dira saint Jérôme. Langage de théologie déjà, qui avoue l'invention tardive grâce à laquelle on a substitué le mythe chrétien au mythe iranien, en localisant la naissance à Bethléhem dans la grotte mithriaque. L'adresse de l'Eglise a toujours été de placer ses fêtes à la même date que les fêtes des autres religions pour créer ainsi une confusion profitable et ne pas changer les habitudes des fétichismes supplantés ensuite. Jésus a tout absorbé : astres, soleil, Adonis, Zeus, Mithra, mythes et cérémonies cultuelles. C'est pourquoi on le fait naître dans la nuit du solstice d'hiver, où naît le soleil, à la Noël ou nouvelle année solaire.

On a interpolé de même l'œuvre d'Origène, à qui l'on fait dire, au IV<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle : « Ne voit-on pas à Bethléhem la grotte où Jésus a vu le jour ? » En sorte qu'Origène, du II<sup>e</sup> siècle, même si on le suppose authentique, et Justin tout autant, et Jérôme au V<sup>e</sup> siècle entre 380 et 420, parlent de cette grotte qu'ignorent les Evangiles.

Et les exégètes soutiennent gravement que les Evangiles étaient faits à la fin du I<sup>er</sup> siècle !

Epiphane, un saint aussi, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, malgré l'autorité de Justin et d'Origène, ignore ces deux auteurs, — ils n'étaient pas encore interpolés, — au point qu'il trébuche entre la grotte, la crèche, l'étable, la maison ou mansion, l'hôtellerie, sans choisir.

*l'étable où le bœuf reconnaît son maître, et l'âne, l'étable de son Seigneur. Salut, Bethléhem, maison du pain, dans laquelle naquit ce pain qui est descendu du ciel. »* Si Jérôme avait travaillé aux Evangiles, il n'aurait pas laissé disparaître l'âne et le bœuf. Le détail pastoral est si joli !



Et l'Eglise sur « le lieu », comme dit le Selon-Matthieu, où se trouve le nouveau-né, ayant décidé que la grotte est bien le lieu de naissance, explique comme suit toutes ces « fraudes pieuses », — Renan *dixit* : « Ce lieu est appelé une *maison* (dans le Selon-Matthieu), d'où divers commentateurs ont voulu que la Sainte Vierge et saint Joseph avaient quitté la grotte et l'étable, et avaient été reçus dans une maison proprement dite, avant l'arrivée des Mages. Il est cependant *possible* que le mot de *maison*, dont la signification est très large dans les langues orientales, — en grec ! — soit appliqué ici à la *grotte*, et pris principalement dans le sens de demeure, *habitation*. » Je n'insiste plus sur la Grotte. J'y aurais mauvaise grâce.

Que faut-il de plus sur la Crèche de Bethléhem ? Les explications de l'Eglise ? Vous les trouverez dans le nouveau dictionnaire Larousse illustré, direction Claude Augé. Les voici :

« On lit dans l'évangile de saint Luc que l'enfant Jésus fut déposé, lors de sa naissance, dans une crèche. (Non, on ne lit pas tout à fait cela dans le Selon-Luc. On y lit que Marie mit au monde son fils premier-né... et le coucha dans une crèche. Elle opère elle-même. Pas d'intermédiaire. Autrement dit, l'enfant tombe dans la crèche, au sortir du sein de sa mère, comme le soleil entre les Anes après être né de la Vierge. Le Selon-Luc transcrit anthropomorphiquement le phénomène astronomique.) C'est là qu'il reçut la visite des bergers, guidés par les anges. (L'auteur de l'article, un ecclésiastique, ne dit rien des Mages de Selon-Matthieu.) Cette crèche devint, dès les premiers temps, l'objet du culte des chrétiens, à Bethléhem, où on la conservait. (Pas du tout, car il n'y a de crèche que dans la Bethléhem céleste ; la crèche est au ciel et ne l'a jamais quitté, sauf par la plume des scribes. Les chrétiens, — va pour les chrétiens, — l'adorent, oui, mais ceux des origines tout au moins, les chris-



tiens, de la terre, et c'est la Crèche solaire : voir la peinture de Bottari.) Transportée à Rome, au VII<sup>e</sup> siècle, d'après Benoît XIV (pape du XVIII<sup>e</sup> siècle. D'où tenait-il, où a-t-il pris les renseignements si tardifs qui permettent cette affirmation, et dont pendant 1.100 ans l'Eglise a privé la Chrétienté? Benoît XIV veut dire, en style ecclésiastique, qu'il a fait fabriquer la crèche avec effet rétroactif. Toute la légende chrétienne provient de morceaux successivement modernes que l'on fait passer comme des antiquités), avec quelques fragments de la *grotte* (celle d'Adonis, car aucune Ecriture canonique, ai-je dit, ne connaît cette grotte), elle fut placée dans la basilique libérienne, à Sainte-Marie-Majeure, où on la voit encore aujourd'hui. Pendant l'année, elle est renfermée dans un reliquaire d'argent et déposée dans une galerie souterraine. On l'expose publiquement à la vénération des fidèles le jour de Noël. Elle est en bois, de forme rectangulaire ; un côté a été fortement dégradé par le temps. »

Ainsi ! elle est en bois. Même un côté a été fortement dégradé par le temps. Saint Thomas l'incrédule, qui mit les doigts dans les blessures au flanc droit, pourrait la toucher. Et devant une aussi naturelle, une aussi réaliste preuve d'authenticité, et aussi palpable, il s'inclinerait pour adorer, comme si le petit enfant y était encore. « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

DANIEL MASSÉ.



## LE TRAITÉ DE BJOERKOE

D'APRÈS LES DOCUMENTS ALLEMANDS

A la fin de 1904, la crainte d'une attaque subite de l'Angleterre avait crû en Allemagne au point que, le 30 novembre, l'amiral Büchsell alla trouver le secrétaire d'Etat von Richthofen et lui dit « qu'il avait reçu l'ordre de l'Empereur de préparer tout pour le cas d'une attaque anglaise au printemps suivant ». C'est pour une hypothèse de ce genre que Guillaume recherchait l'alliance de la Russie, afin que celle-ci se joignît à lui pour nous contraindre à prendre parti contre l'Angleterre. Le refus du Tsar lui fit adopter le 28 décembre un nouveau plan : cultiver l'amitié de l'Amérique et du Japon, donner des coups de griffe à Paris à l'occasion (voir *Mercur*, 1-III-26). C'était la forme donnée par lui à la suggestion de Bülow : parler désormais davantage à Roosevelt du groupement à quatre (Angleterre, France, Russie, Japon) que du péril jaune.

Dans les mois suivants, Bülow chercha à inquiéter Roosevelt en le faisant entretenir par l'ambassadeur Speck von Sternburg de ce groupement à quatre et du plan qu'auraient eu la France et l'Angleterre de le constituer pour le partage de la Chine. Il est peu probable que Roosevelt y ait cru, mais il trouvait son avantage à jouer le rôle d'ami du Kaiser. Il déclara donc à Speck que son vœu était que l'Empereur allemand fût choisi comme médiateur, mais Speck conjectura qu'il s'était bien gardé de le dire à l'ambassadeur japonais. « Je crois au peuple allemand », avait ajouté Roosevelt (21 mars). Vers le 1<sup>er</sup> avril, il assurait à Speck qu'il avait attiré l'attention de l'ambassadeur anglais sur la haute valeur qu'il attribuerait à de bonnes relations



entre l'Allemagne et l'Angleterre. « C'est étonnant ce que le gouvernement anglais peut s'imaginer, ajoutait-il. Pendant une phase de cette guerre, il me demanda subitement d'envoyer une partie de notre flotte sur les côtes anglaises, parce qu'il avait des renseignements positifs que la Russie, l'Allemagne et la France méditaient une alliance contre l'Angleterre. » C'était une façon spirituelle de prouver à Bülow qu'il n'avait pas cru au grossier mensonge du groupement à quatre, ce qui n'empêcha pas Bülow, le 16 mai, de recommander de nouveau à Speck l'emploi de cette insinuation ; mais ce jour même, Speck en ayant fait usage, Roosevelt avait manifesté sa croyance dans les dénégations anglaises en disant : « Ils haïssent la Russie plus que l'Allemagne... D'ailleurs, ils sont hargneux, s'ils ne sont pas menteurs. »

En dépit de leur mécontentement contre Nicolas à cause de sa fidélité à l'alliance franco-russe, Guillaume et Bülow ne pouvaient être insensibles à la fermentation en Russie. Une lettre de Bülow au prince Henri de Prusse, du 30 mars 1905, en est la preuve pour ce ministre.

La mort du Tsar, suivie d'une régence du grand-duc Michel protégé par Witte, pourrait facilement amener la fin du tsarisme et la transformation en République. Nous avons presque toujours vécu en bons termes avec le tsarisme depuis 180 ans... Il n'a en réalité presque rien de russe dans le sang. Les choses iraient vraisemblablement autrement avec une république russe. L'inclination naturelle des Slaves pour les Français s'exprimerait alors bien plus que maintenant dans la politique. L'empereur Nicolas II est pour moi l'objet d'une sympathie respectueuse et sincère. Mais je déclare franchement qu'elle ne m'aurait pas suffi pour me décider à importuner V. A. R. Seule la perspective d'une fin violente du Tsar et des graves conséquences de la fin du tsarisme pour notre patrie ont pu me décider à demander à V. A. (si elle voit les événements comme moi) d'écrire à l'empereur son beau-frère une lettre d'avertissement sur ces trois points :

- 1° exécuter bientôt les réformes approuvées par le Tsar ;
- 2° réprimer énergiquement les troubles intérieurs qui sont en



grande partie des machinations tendancieuses ou même payées par l'étranger; 3<sup>o</sup> utiliser les immenses étendues de l'empire russe pour fatiguer les Japonais et pour ne pas conclure actuellement une paix désavantageuse.

Nous ne savons si le prince écrivit. A ce moment d'ailleurs, il existait encore pour la Russie une raison d'espérer : la flotte de Rojestvensky. Guillaume, le 9 janvier, croyait encore (ou plutôt feignait de croire) qu'elle pourrait vaincre, car il conseillait au Tsar de faire occuper par elle une base sur la côte ennemie. La bataille de Tchousima (27-28 mai) anéantit ces espérances. Le 3 juin, Guillaume, dans une fort belle lettre, conseilla au Tsar de traiter par l'intermédiaire de Roosevelt. Le 8, le Tsar, recevant l'ambassadeur américain, accepta l'offre de médiation de celui-ci. Peu après, le Kaiser partit faire sa croisière sur les côtes suédoises. Le 18 juillet, de l'entrée du golfe de Finlande, il télégraphia à Nicolas : « Aurai-je le plaisir de vous voir ? » Le Tsar lui donna rendez-vous à Bjoerkoe près de Saint-Pétersbourg. Le Kaiser télégraphia aussitôt à Bülow pour avoir le texte du traité rejeté par le Tsar en novembre précédent. Bülow à son tour télégraphia à Holstein pour lui demander ce texte.

Joignez-y, lui dit-il, ce que vous me conseillez de proposer à S. M. Je crois que votre esprit ingénieux saura trouver dans cette trame imparfaite les fils dont on pourra constituer quelque chose d'utile. Intervenir pour la Russie dans les négociations de la paix n'est pas en question. Mais il serait avantageux d'engager assez le Tsar pour que Witte et Lamsdorff ne puissent, aussitôt après la paix, frayer le chemin à une entente russo-franco-anglaise...

Holstein fut d'avis que le traité était encore « acceptable », à l'exception de l'addition proposée par Lamsdorff : « Leur entente cordiale subsisterait également... à l'égard des négociations de paix entre la Russie et le Japon. » Il ne voyait d'ailleurs d'utile pour la Russie dans les autres articles que la force morale que lui donnerait « l'accession de l'Allemagne à la Duplice ». Ayant reçu cette réponse,



Bülow télégraphia à Holstein pour savoir si l'on pouvait « permettre au Tsar d'initier la France avant de s'engager lui-même ». Holstein fut d'avis qu'on le pouvait, car les Russes, ayant besoin de l'argent français, ne feraient rien d'important sans l'assentiment de la France. D'ailleurs il croyait que Rouvier, Witte, Lamsdorff et les *deux* tsarines diraient à Nicolas : « Mieux vaut s'allier à l'Angleterre qu'à l'Allemagne. » Entout cas, pour « ne pas perdre la confiance de Roosevelt et des Américains », le traité, *après* sa signature par les *trois* puissances, devrait être publié.

Ces suggestions furent agréées par Bülow qui y ajouta la possibilité de substituer comme *casus fœderis* à l'attaque « par une puissance européenne » celle par « deux puissances ».

Le 24, Bülow n'avait encore télégraphié à Guillaume qu'une partie de ce qu'il avait à lui conseiller quand il reçut ce télégramme du Kaiser :

Le traité vient d'être signé... Le Tsar y fut de suite disposé, « puisque nous sommes bien avec la France maintenant », ce dont il se réjouit particulièrement. Il y voit la fin de la question de l'Alsace-Lorraine pour toujours... *Je vous félicite de ce grand succès de la façon dont vous avez traité la France.*

Ce ne fut que le 27 (?) que Bülow reçut la lettre explicative écrite par Guillaume le 25 :

Le traité a été essentiellement simplifié par la suppression de l'ancien § 4 [actes pendant la guerre]. Dans le § 1, on a expressément spécifié qu'il ne s'applique qu'à l'attaque « par une puissance européenne en Europe », de sorte que l'Asie et l'Inde cessent d'entrer en compte pour nous. Par le nouveau § 4, le Tsar s'oblige expressément à initier la France, *après la paix*, à y participer. Le traité n'entrera en vigueur qu'après la paix, l'état de guerre actuel ne nous engage donc nullement.

Et maintenant que ça a réussi, on en est émerveillé et on dit : Comment fut-ce possible ? La réponse, pour moi, est très claire : Dieu l'a voulu... Ses voies sont autres que les nôtres et ses pensées plus hautes. Ce que la Russie avait cherché à changer à



notre désavantage, elle l'a maintenant accepté avec une joyeuse reconnaissance comme un beau don, après avoir été abaissée par la main terrible, dure et humiliante du Seigneur. J'y avais tellement pensé les jours précédents que la tête m'en faisait mal. Je voulais être sûr de ne pas me tromper, ayant sans cesse les intérêts de mon pays devant les yeux, mais non moins ceux de l'idée monarchique en général. Finalement, j'ai élevé mes mains vers le Seigneur, je m'en suis remis de tout à lui et je l'ai prié de me conduire comme il voulait, n'étant qu'un simple instrument entre ses mains et devant faire ce qu'il m'inspirerait, si pénible que ce pût être ; j'y ai ajouté le vœu du vieux prince de Dessau à Kesselsdorf : « Si tu ne m'aides pas, au moins n'aide pas mes adversaires. » Alors je me sentis merveilleusement reconforté... Et qu'ai-je trouvé ? Un accueil chaud, aimable, enthousiaste, comme on ne peut en recevoir que d'un ami qui vous aime du fond du cœur. Le Tsar m'a embrassé comme un vrai frère ; il tournait sans cesse vers moi ses yeux pleins de joie et de reconnaissance. Son entourage russe était d'une cordialité que je n'avais jamais vue... Le Tsar me prit à part... et me dit qu'il était particulièrement heureux de notre arrangement au sujet du Maroc, qui ouvrait la voie de bons rapports durables avec la France. Il approuva vivement mon espoir d'en voir résulter une entente durable et peut-être même un arrangement avec la Gaule... Lorsque je lui fis remarquer que, malgré les excitations anglaises, la France avait refusé net de se mesurer avec nous et ne voulait donc plus se battre pour le Reichsland, il s'écria : « Je l'avais vu ; il est tout à fait clair que la question d'Alsace-Lorraine est liquidée une fois pour toutes, grâce à Dieu. » La conversation en vint à l'Angleterre et il fut vite évident que le Tsar était furieux contre elle et contre son roi. Il appela Edouard le plus grand semeur de discorde et l'intrigant le plus faux et le plus dangereux du monde. Je ne pus que l'approuver et remarquer qu'il avait la passion d'amorcer partout un petit accord. Le Tsar, alors, m'interrompant par un coup de poing sur la table, s'écria : « Il n'en conclura jamais avec moi, et surtout pas contre l'Allemagne ou contre vous, je vous en donne ma parole d'honneur. »

On parla ensuite de la médiation Roosevelt et de la nomination d'un roi de Norvège, puis on alla dîner. On ne se



sépara qu'au jour. Guillaume apprit alors que Frédérick et Heyden avaient déclaré carrément qu'une alliance russo-franco-allemande serait la meilleure solution de la situation ; peut-être le Japon pourrait-il y adhérer plus tard. Il en conclut que le terrain était bien préparé pour son action.

Le lendemain matin, disait Guillaume dans sa lettre, j'ouvris au hasard « Les Versets des Frères Moraves », et je tombai sur ce texte : « Chacun sera récompensé suivant son travail. » Le traité en poche, je descendis joyeusement dans le bateau qui me mena au Tsar... Nous déjeunâmes à trois avec Micha... Je pus alors voir combien le Tsar avait été blessé de l'attitude de la France dans l'affaire du Doggerbank et de sa façon de chasser Rojestvensky de Cochinchine sur l'ordre de l'Angleterre, le livrant pour ainsi dire aux Japonais. « Les Français se sont comportés comme des coquins, s'écria le Tsar. Par ordre de l'Angleterre, mon allié m'a laissé dans l'embarras. Et maintenant, voyez comme ils fraternisent à Brest avec les Anglais, sans même m'en avoir demandé la permission. Peut-être ont-ils même pactisé ensemble. » — « Ils auront, dis-je, sans la coopération de l'allié, conclu un petit *agreement*. Edouard VII a un faible pour cela. » — « Oh ! ça serait trop vilain », dit le Tsar en baissant la tête tristement... Je sentis que le moment était venu... « Si nous concluions aussi un petit *agreement*, lui dis-je. Nous en avons déjà parlé cet hiver, mais ça n'a pas abouti à cause de Delcassé et de la tension avec la France, mais maintenant que nous sommes devenus de bons amis avec les Gaulois, il n'y a plus d'empêchement (1). » — « Oh ! oui, je me rappelle ce projet, mais malheureusement je n'en ai pas le texte là. » — « J'en ai *une copie* dans ma poche », lui répondis-je.

Le Tsar me prit par le bras, m'entraîna dans la cabine de son frère, en ferma la porte lui-même et me dit : « Montrez-la moi »... Je mis la feuille devant le Tsar qui la relut par trois fois. Je priais

(1) Le 18 août, Guillaume II raconta à Bülow que « le Tsar ayant expliqué qu'il n'avait pu signer le traité en 1904 à cause de l'attitude souvent inamicale de l'Allemagne envers la France, il lui répondit que les relations franco-allemandes s'étaient améliorées depuis le retrait de Delcassé, qu'il souhaitait de bons et amicaux rapports avec la France, que l'affaire du Maroc n'était pour lui qu'un marche-pied pour arriver à de meilleurs rapports avec celle-ci, qu'il n'avait pas de vues égoïstes au Maroc, qu'il traiterait cette question d'une façon amicale et coulante et arriverait sûrement à s'entendre avec la France à son sujet ».



le Seigneur d'être avec nous et de guider le jeune monarque. Après un grand silence... le Tsar s'écria : « Mais c'est tout à fait excellent, nous sommes tout à fait d'accord. » Mon cœur battait si fort que je l'entendais. Je me ressaisis et je dis d'un air détaché : « Voulez-vous signer? Ce sera un gentil souvenir de notre entrevue. » Il relut encore une fois la feuille, puis dit : « Je le veux »... et signa... Je signai ensuite. Me serrant alors avec émotion dans ses bras, il s'écria : « Je remercie Dieu et je vous remercie. Cela aura les meilleures conséquences pour mon pays et pour le vôtre. Vous êtes le seul ami réel de la Russie, je l'ai senti pendant toute la guerre. » J'en avais les claires larmes de la joie dans les yeux (la sueur me coulait d'ailleurs sur le front et sur le dos). Je pensai à Frédéric-Guillaume III et à la reine Louise, à grand-papa et à Nicolas I<sup>er</sup> ; ils ont dû être bien près de nous à ce moment-là...

On parla aussi beaucoup du Danemark. Le Tsar exprima le vœu que l'on trouve un moyen pour que tous deux nous garantissons ses Etats au roi Christian, de façon à ce qu'en cas de guerre nous puissions défendre la Baltique au nord des Belts... Je promis d'en délibérer avec vous...

Bülow reçut à Norderney le 26 le texte du traité. Il le plongea dans une grande perplexité. C'était un texte nouveau. Il télégraphia aussitôt à Holstein : « Etes-vous d'avis que l'addition « en Europe » rend le traité sans valeur pour nous?... Le vœu de S. M. de faire connaître le traité à Roosevelt répond-il à vos idées? » Holstein (qui croyait que les modifications du Traité venaient du Tsar), fut d'avis que sous sa forme nouvelle, il était encore nettement avantageux à l'Allemagne, mais d'utilité douteuse pour la Russie, que d'ailleurs il était impossible d'en parler à Roosevelt. Puis le 28, sans doute impressionné par l'opinion tout à fait contraire de Bülow, il lui envoya un mémoire concluant qu'il y avait lieu de demander la suppression des mots « en Europe ». Peut-être même avant d'avoir reçu ce mémoire, Bülow télégraphia à Guillaume pour lui dire qu'il y aurait à obtenir cette suppression, mais que la chose ne pressait pas, le traité ne devant entrer en vigueur qu'après la paix.



Le Kaiser répondit de Danzig le 30 juillet :

Les mots « en Europe » ont été ajoutés par moi après réflexion... Sans eux, nous aurions été obligés à coopérer en Asie. Or, la « pression sur l'Inde », dont on parle si volontiers en diplomatie... est absolument illusoire. J'ai fait étudier la question l'année dernière par l'état-major. Il est comme impossible de mettre en marche une armée contre l'Inde sans des préparatifs énormes durant environ une année. L'Angleterre aurait le temps de faire ses contre-préparatifs... En cas de guerre contre elle, l'importance du secours russe pour nous n'est pas en Asie... mais en Europe, de sorte que la guerre contre deux fronts, que nous avons préparée pendant les 20 dernières années, se change en une guerre contre un front et que toute l'armée allemande peut être employée contre la France comme en 70, *naturellement dans l'hypothèse que celle-ci pour aider l'Angleterre ait mobilisé contre nous*, ce qui n'est pas exclu. Reuter a transmis hier cette nouvelle surprenante que la flotte anglaise de la Manche va être envoyée dans la Baltique... Il est invraisemblable qu'elle y fasse un coup de tête, car elle serait coupée immédiatement par l'occupation du Danemark et le barrage du Belt... Mais si l'Angleterre commence la guerre contre nous, *deux dépêches de Votre Excellence doivent partir aussitôt pour Bruxelles et Paris avec sommation de se déclarer dans les six heures pour ou contre nous. En Belgique, nous devons entrer immédiatement, quelle que soit la réponse.* Pour la France, l'important est qu'elle reste neutre, ce que je ne crois pas exclu, quoique peu vraisemblable. Si elle mobilise, c'est une menace au profit de l'Angleterre, et les régiments russes doivent marcher avec nous. Je crois que la perspective de piller la belle Gaule réjouirait assez les Russes pour les attirer. On pourrait examiner si, comme amorce pour la France, on ne pourrait pas lui offrir de s'arrondir aux dépens de la Belgique...

Bülow répondit aussitôt qu'il persistait à croire que le traité serait bien meilleur si la limitation « en Europe » ne s'y trouvait pas, et que les Anglais les plus influents croyaient qu'une attaque russe contre l'Inde pouvait réussir. Il approuvait en revanche ce qu'avait dit le Kaiser sur l'utilité de l'alliance russe en Europe.



Ce que V. M. dit de la Belgique, ajoutait-il, est tout à fait juste. Tout revient à ce que les Belges ne soupçonnent pas le cas échéant, que nous voulons les placer devant une telle alternative. Autrement, ils engloutiraient quantité d'argent dans de fortifications et renseigneraient les Français pour que ceux-ci arrangent leurs plans pour cette éventualité<sup>(2)</sup>.

Cette lettre est du 30. Elle ne parlait pas de démission. Mais, sans qu'on voie pourquoi, Bülow, peu après, trouva sa responsabilité gravement engagée. Pour la dégager, il commença par télégraphier, le 2, « d'éviter désormais le plus possible des frottements avec la France à raison de la situation créée par le traité de Bjoerkoe et par l'addition *en Europe* », puis le 3, il écrivit au Kaiser qu'il donnait sa démission, ne pouvant prendre la responsabilité de cette addition. Le Kaiser reçut cette lettre le 5. Elle s'était croisée avec l'envoi par celui-ci à Bülow d'un projet de lettre au Tsar, qui fut apporté par von Moltke (le futur vaincu de la Marne). Il y était expliqué au Tsar que la phrase : « aidera en Europe de toutes ses forces de terre et de mer », « impliquait aussi une démonstration contre la frontière de l'Inde ». Bülow le 9 août proposa une modification à cette lettre qui ne partit jamais. La correspondance entre Bülow, Holstein et le secrétaire d'Etat suppléant, von Muhlberg, du 5 au 10 août, prouve d'ailleurs que la démission de Bülow n'était pas prise très au sérieux et que ses subordonnés n'étaient pas bien sûrs que des corrections au traité fussent indispensables.

Le Kaiser était forcé de prendre la démission plus au tragique. Ce ne fut cependant que le 11 qu'il y répondit, mais, alors, il exagéra réellement. Il se déclara hors d'état de comprendre que les mots « en Europe » pussent être si dangereux. Il rappela l'importance des déclarations du Tsar : 1° que la question d'Alsace-Lorraine était un inci-

(2) Par une lettre de Holstein du 5 août, on voit que Bülow et son conseiller n'admettaient pas notre neutralité en cas de guerre anglo-allemande.



dent clos ; 2° qu'il ne conclurait jamais d'alliance avec l'Angleterre contre l'Allemagne :

Bismarck, continuait-il, eût été hors de joie d'un tel succès... Rappelez-vous vos dernières paroles quand vous m'avez quitté à Sassnitz : « Oh ! s'il vous était possible de vous rencontrer avec le Tsar... » Et maintenant, quand je crois avoir fait quelque chose de remarquable, vous m'envoyez deux lignes froides et votre démission!!!... Etre traité ainsi sans motif sérieux par le meilleur ami que j'aie depuis la mort de votre frère Adolphe, cela a été pour moi un coup si terrible que j'en suis complètement brisé et que je dois craindre une grosse maladie de nerfs. Vous dites que la situation, avec « en Europe » dans le traité, est si grave que vous ne pouvez en prendre la responsabilité. Si réellement une situation grave a été créée par ma faute (ce que je ne crois pas), je l'ai commise d'entière bonne foi, et vous me connaissez assez pour l'admettre. Votre personne a pour moi et pour la patrie 10.000 fois plus de valeur que tous les traités du monde... N'oubliez pas que vous m'avez personnellement engagé à Tanger contre ma volonté, pour remporter un succès dans votre politique marocaine. Lisez mes télégrammes sur cette visite. Vous m'avez vous-même avoué que, quand vous avez su que j'en étais sorti, vous avez eu une crise de larmes. Pour vous faire plaisir et parce que la patrie l'exigeait, je suis monté à cheval, quoique mon bras gauche atrophié me prive de capacité équestre. Il suffisait d'un rien pour que le cheval me tue et c'était votre enjeu. J'ai chevauché au milieu d'anarchistes espagnols parce que vous le vouliez.. Et après que j'ai fait pour vous tout cela et bien plus encore, vous voulez vous séparer de moi parce que ma situation vous paraît trop grave. Je ne l'avais pas mérité. Mais non, mon ami, vous resterez en charge... Vous y êtes obligé envers moi par ce à quoi j'ai été employé cette année. Vous ne pouvez pas me le refuser, sans quoi vous désavoueriez votre politique de cette année, j'éprouverais un affront et je n'y survivrais pas... Télégraphiez-moi donc au reçu de cette lettre : *All right*. Je saurai alors que vous restez. Le lendemain d'une nouvelle démission ne trouverait plus votre Empereur en vie ! Pensez à ma pauvre femme et à mes enfants !

Guillaume avait dit dans cette lettre : « J'ai aussitôt fait



auprès du Tsar les démarches nécessaires pour affaiblir ou éliminer les deux mots ». Il n'en avait rien fait. D'autre part, en réponse à un télégramme où Bülow étudiait toutes sortes de moyens de faire modifier le traité, Holstein lui répondit le 14 : « Employez votre autorité pour empêcher tout changement et même toute interprétation ». Evidemment, Bülow avait envoyé le télégramme *All right*. Quand ensuite il revit le Kaiser à Wilhelmshohe le 18 août, ils tombèrent d'accord pour suivre le conseil de Holstein et pour tenir le traité secret jusqu'à sa publication d'un commun accord.

Une lettre de Nicolas du 7 octobre vint prouver la sagesse de cette résolution ; la conclusion de la paix russo-japonaise (et par suite l'entrée en vigueur du traité) approchant, il écrivait à Guillaumé :

Ce document d'une immense valeur (le traité de Bjoerkoe) doit être renforcé ou rendu plus clair pour que toutes les parties puissent remplir leur devoir honnêtement et franchement. La grande question est d'y inclure la France... pour construire une puissante « ligue continentale », comme vous l'appellez si justement. Mais si la France refuse de se joindre à nous, non seulement l'art. IV tomberait, mais la signification de l'art. I changerait radicalement aussi, car son libellé actuel vise toute puissance européenne et par suite la France aussi, qui est l'alliée de la Russie. A Bjoerkoe, je n'avais pas avec moi les documents signés par mon père, qui définissent clairement les principes de l'alliance franco-russe... Les premières démarches entreprises pour sonder le Gouvernement français, afin de savoir si on pourrait l'amener à se joindre au nouveau traité, ont prouvé que ce serait une tâche difficile et longue. Si l'on poussait l'affaire brutalement, la France, elle pourrait être jetée dans les bras de l'adversaire et ne pas garder le secret. Je crois donc que l'entrée en vigueur devrait être ajournée jusqu'à ce que nous connaissions les dispositions de la France. Si elle refuse absolument de se joindre à nous, les art. I et IV devront être modifiés pour les mettre en accord avec les obligations de la Russie envers la France.

Le 17 octobre, le Kaiser répondit au Tsar :

Le texte du traité ne peut être en contradiction avec l'alliance



franco-russe si celle-ci ne vise pas directement l'Allemagne... Votre alliée vous a d'ailleurs abandonné pendant toute la guerre... Les indiscretions de Delcassé ont prouvé qu'elle avait traité avec l'Angleterre et était sur le point de surprendre l'Allemagne en pleine paix, pendant que je faisais de mon mieux pour vous aider... Il ne faudrait pas qu'elle recommence et vous devez m'en garder... D'ailleurs, nous avons signé devant Dieu... Je pense donc que le traité peut entrer en vigueur...

L'Allemagne continuant à nous menacer au sujet du Maroc, Nicolas revint à la charge le 23 novembre :

Les événements des dernières semaines ont montré qu'il n'y avait pas beaucoup de chances de gagner la France à notre traité à trois, au moins à présent. *La Russie n'a pas de raisons pour abandonner son ancien allié subitement ou pour lui faire violence...* D'autre part, si le secret de Bjoerkoe transpirait, je suis sûr qu'une forte coalition (alliances de Crimée, etc.) se formerait contre nous deux... Je crois donc nécessaire de compléter le traité par la déclaration suivante :

... L'art. I ne pourra avoir aucune application dans l'éventualité *d'une guerre* avec la France...

Le 26 et le 28 novembre, le Kaiser essaya de convaincre le Tsar de l'inutilité de cette déclaration si l'alliance franco-russe était purement défensive. « Elle l'est, » répondit Nicolas le 2 décembre. La négociation cessa avec cette lettre, mais en juillet 1907, le ministère des Affaires étrangères allemand considérait le traité comme subsistant encore « en droit ». L'entrevue de Swinemünde mit fin à cette fiction.

ÉMILE LALOY.



## LA DISPARITION DES DERVICHES

---

Une nouvelle mesure aussi prompte que radicale vient de marquer une fois de plus la profonde évolution sociale de la Turquie. Le gouvernement d'Angora a pris en effet la décision de fermer tous les tékkés, soit tous les couvents musulmans, et de dissoudre toutes les congrégations religieuses turques, c'est-à-dire toutes les dervicheries existant dans le pays. Les dirigeants de la République ont estimé que ces institutions ne cadraient plus avec l'esprit des temps nouveaux. Dans le discours de Castamouni, où il annonçait toutes les réformes qui viennent de se réaliser au cours de ces dernières semaines, Moustapha Kémal lui-même s'est exprimé comme suit : « Nous n'avons plus besoin du concours de ces cloîtres. La République turque puise sa force dans la science et les arts, dans la civilisation... »

Bien que le Koran condamne en des termes très nets la vie monastique « comme une innovation des disciples de Jésus », les confréries musulmanes s'étaient fortement développées parmi le peuple turc. Toutes les principales sectes monastiques nées en Arabie, en Perse et dans l'Afrique du nord, les Rufaïs, les Kadéris Nakchabendis, Halvétis, Saadis et bien d'autres encore, voisinaient en Turquie avec les Bektachis et les Mevlévis, ces deux derniers ordres seuls étant d'origine spécifiquement nationale. Bref, c'était dans chaque bourg, et même jusque dans les moindres villages perdus dans les régions les plus reculées d'Anatolie, une floraison étrange d'associations religieuses, soumises aux pratiques les plus diverses. Les unes, presque semblables dans leur organisation aux ordres monastiques chré-



tiens, prescrivaient le détachement absolu, les prières prolongées, les pénitences, le silence, le jeûne et même le cénobitisme. Les autres, par contre, correspondant à des tendances mystiques particulières à l'Asie et issues probablement d'anciennes théogonies païennes, comme les mystères de Dionysos, Baal, Astarté, s'adonnaient à des rites extravagants, allant même parfois jusqu'à l'orgie et à l'autotorture. Quoi qu'il en soit, dans ces sectes monastiques musulmanes répandues en Turquie, se manifestaient tous les degrés de sagesse et de folie que peut susciter le mysticisme religieux. Des rêveurs, des sages, et même des saints, s'y rencontraient avec des malades, des cyniques, voire des déments. Quant aux règles de ces ordres, elles comprenaient d'abord une initiation des plus compliquées. Les néophytes étaient obligés de passer par la filière d'un long noviciat, de subir des épreuves, de prononcer des vœux, jusqu'au jour où, au cours d'une cérémonie solennelle, ils recevaient l'investiture de la robe et du bonnet, en même temps que les secrets de la confrérie. Enfin, dans le tékké même, où seuls habitaient les adeptes à demeure, les fonctions de chaque membre de la communauté étaient strictement délimitées. Ceux-ci étaient balayeurs, porteurs de tapis, préposés aux lampes, chantres, lecteurs, joueurs de flûte ou de tambourin, ceux-là préparaient le café, tiraient l'eau, coupaient le bois, faisaient le marché et la cuisine et, dans certains cas même, jardinaient, labouraient et rentraient les moissons (1).

## §

Trois ordres de derviches ont joué un rôle important dans la société turque : les Rufaïs ou derviches hurleurs,

(1) Chez les Mevlévis, à Konia, tout Néophyte devait, avant d'être admis comme membre, servir ses futurs collègues pendant mille et un jour (soit environ 2 ans et 9 jours) de la façon suivante : 40 jours, pansage des quadrupèdes ; 40 jours, balayage ; 40 jours, tirer de l'eau, et ainsi de suite pour étendre les matelas, couper le bois, faire la cuisine, aller au marché et servir l'assemblée des derviches. Il devait ensuite recommencer cette même série de travaux jusqu'à ce que le temps fixé fût accompli.  
C. Huart : *Konta*.



les Mevlévis ou derviches tourneurs et les Bektachis. Ces derniers étaient appelés de la sorte du nom de leur patron Hadji Bektach qui vint de Perse en Anatolie au xiv<sup>e</sup> siècle et fut très probablement un Turc iranisé. Le fait est que leurs croyances étaient essentiellement un mélange de doctrines islamiques chiites et de vieilles théogonies d'origine persane. Leur secte ne possédait d'ailleurs aucun *credo* codifié, ni même une œuvre écrite quelconque contenant un exposé de sa liturgie. Le sens secret du dogme bektachi se transmettait par conséquent par simple tradition orale. Mais déjà le seul cérémonial, ainsi qu'il nous a été décrit par un ancien membre de la congrégation, prouve sans l'ombre d'un doute que le bektachisme, tel qu'il fonctionnait encore en Turquie avant novembre 1925, constituait le curieux débris d'une des religions des plus anciennes du monde, celle de Zoroastre. C'est ainsi que les Bektachis continuaient encore à adorer le feu. Leur rite prescrivait par exemple de se prosterner au début de chaque séance devant un chandelier de douze bougies allumées (2) dont les flammes ne pouvaient être éteintes par la bouche. Car un tel acte était considéré comme sacrilège.

Les Bektachis ont possédé jusqu'à cette heure à Constantinople et dans la banlieue, à Merdivenkeuy, Tchamlidja, Roumeli-Hissar, Yédicoulé et à Eyoub, plusieurs tekkés où la cérémonie rituelle, généralement très courte et ne dépassant pas cinq minutes, se déroulait chaque jour dans des salles circulaires, entourées de divans et dont le centre était occupé par le chandelier sacré. Vêtus de longues robes de toile ou laine blanche, les assistants, après s'être prosternés en silence devant le feu, se contentaient de s'accroupir et se plonger ensuite dans une silencieuse méditation. Lors de leur initiation, les néophytes devaient prêter trois serments, sur la main, sur la langue et sur le ventre, le

(2) Le nombre douze avait été choisi parce qu'il était celui des imans de la descendance directe d'Ali, le gendre du Prophète. Pour la même raison, le bonnet appelé *tatch*, que les Bektachis portaient au cours de leurs cérémonies, était divisé en douze sections.



premier signifiant qu'ils ne commettraient jamais de mal, le second qu'ils ne diraient jamais de mensonges, le troisième qu'ils ne s'adonneraient pas à la luxure. Les adeptes bektachis consacrant leur vie à la congrégation devaient être célibataires et se reconnaissaient au port de boucles d'oreilles. Le statut de la communauté comportait la hiérarchie suivante. Au-dessus des simples derviches régnait le *baba*, le « père », qui, dans chaque tékké, faisait fonction d'initiateur. Puis venaient les *khalifes*, dont la juridiction s'étendait sur toute une contrée, et enfin le supérieur de la secte, le *dédébaba*, le « grand-père ». Ce pontife des Bektachis habitait entre Kirkchéir et Césarée, dans une localité dite Hadji Bektach, parce qu'elle renfermait le tombeau du patron de la secte et qui, tout entière, avec de nombreuses terres et de riches fermes, appartenait à la congrégation. La suppression des dervicheries a naturellement eu comme conséquence la nationalisation de tous ces biens. Et le dernier *dédébaba* d'Hadji Bektach, un Albanais, a finalement vidé les lieux en novembre dernier, pour se rendre dans son propre pays où les ultimes sectateurs de Zoroastre peuvent encore impunément se prosterner devant le feu sacré (3).

A maintes époques de l'Empire ottoman, la secte des Bektachis, quoique chiite, c'est-à-dire taxée d'hérésie par les musulmans orthodoxes sunnites comme le sont les Turcs en général, disposa d'une réelle influence jusque dans le palais du sultan. La raison doit en être cherchée dans le fait que le fondateur de l'ordre Hadji Bektach, avait pour une grande part contribué à organiser les premières levées de Janissaires, qui n'étaient autres, comme on le sait, que des enfants chrétiens élevés dans la foi de Mahomet. Il avait même béni ces nouveaux soldats de l'Islam selon une for-

(3) Il est curieux de constater que la doctrine bektachi s'est répandue davantage dans la Turquie d'Europe qu'en Anatolie. C'est en Macédoine et surtout en Albanie que les tékkés bektachis furent de tout temps les plus nombreux. L'un des grands vizirs d'Abdul Hamid, Férid pacha, était un Bektachi albanais.



mule particulière. C'est pourquoi les adeptes de l'ordre conservèrent un prestige considérable sur ce fameux corps de troupe. Les Bektachis participèrent de ce fait à tous les triomphes des Janissaires. Ils partagèrent même leur sort, à tel point qu'en 1826, ils furent compris en partie dans le fameux massacre ordonné par le sultan Mahmoud. Cependant leur organisation, bien qu'atteinte dans ses forces vives, réussit à se relever au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, mais sans retrouver sa vigueur d'autrefois et pour déchoir bientôt irrémédiablement.

Les agissements de cette secte de derviches furent de tout temps revêtus d'un certain mystère. Les Bektachis constituaient en somme une sorte de société secrète musulmane avec laquelle devaient compter les pouvoirs publics. Leur foi, si nous pouvons user de ce terme à leur égard, n'avait rien de spécifiquement religieux ou même mystique. Tout au plus professaient-ils un vague panthéisme qui s'adaptait d'ailleurs fort bien à leur morale tout épicurienne, consistant à jouir le plus et le mieux possible des biens de ce monde, sans toutefois nuire en quoi que ce soit à personne. Sceptiques, frondeurs, indépendants, libres penseurs, ils furent en somme les francs-maçons de l'Islam turc. Sur deux points importants, en faisant de l'usage de l'alcool une pratique de dévotion et en admettant la présence de la femme dans l'exercice du culte, ils bravaient directement la doctrine de Mahomet. Dans un roman, *Nour Baba*, qui provoqua il y a quelques années des polémiques violentes à Constantinople, un jeune écrivain turc, Yaacoub Kadri bey, actuellement député de la Grande Assemblée à Angora, a décrit par le menu ces pratiques bektachis qui jetaient un perpétuel défi aux lois religieuses de l'Islam orthodoxe. Il y montre une dame turque de l'élite constantinopolitaine subissant l'ascendant d'un monstrueux chef de couvent bektachi et se laissant déchoir dans les vices les plus abjects. Le fait est que les derviches adeptes de cette secte avaient peu à peu sombré, en Turquie, et surtout



depuis le début du xx<sup>e</sup> siècle, dans un matérialisme des plus vulgaires. A tel point qu'il n'y avait pas de vice, sans en oublier ceux de Sodome et de Gomorrhe, qu'on ne leur attribuât. La rumeur publique les a toujours accusés, par exemple, de se livrer nuitamment dans leurs tékkés aux plus démoniaques orgies. Et le fait paraît exact. Dans une de leurs sentences, il était dit que l'amour charnel mène par un long chemin à la passion spirituelle... Mais il est bien certain que la plupart restaient en route.

Il n'en demeure pas moins que, malgré toutes ces faiblesses de la chair et grâce à l'esprit d'indépendance qui les animait à l'égard des dogmes orthodoxes, les Bektachis constituèrent à maintes reprises, dans l'empire, un refuge excellent pour tous ceux qui, parmi les Turcs, étaient en secret les ennemis de l'absolutisme temporel et religieux. C'est pourquoi il y eut de violents conflits entre eux et les sultans-khalifes. Abdul-Hamid surtout, qui comblait d'honneur cependant les autres confréries, et spécialement celle de ses favoris, les derviches hurleurs, poursuivait les Bektachis d'une animosité farouche. A tel point que pendant son règne leur nom même fut sévèrement proscrit. A cette hostilité du monarque à leur égard, s'ajoutait encore la haine que leur portait le clergé officiel, les ulémas, muftis, hodjas et softas, qui ne cessaient de dénoncer l'hérésie de leur croyance.

Toutefois ni les sultans, ni les enturbannés n'arrivèrent jamais à les dominer entièrement. Comme doctrine de réaction, de protestation même contre le rigorisme de l'Islam orthodoxe, le bektachisme s'adaptait fort bien à certains besoins et tendances de la société ottomane. Mais avec la République, la confrérie ne correspondait vraiment plus à aucune nécessité sociale. Frappée d'une mort naturelle, elle a donc disparu sans secousse et sans bruit.

## §

L'ordre des derviches hurleurs, fondé en Irak au vi<sup>e</sup> siècle



de l'hégire par Sidi Ahmed Rufaï, se distinguait en Turquie par l'exaltation hystérique déployée dans ses rites. Une fois par semaine, dans les faubourgs de Scutari et de Kassim pacha, à Constantinople, cette confrérie organisait des liturgies convulsionnaires, qui constituaient très certainement comme prière, les plus folles divagations que l'esprit de l'homme ait jamais inventées. A Scutari, la scène se déroulait dans une petite maisonnette en bois, à la turque. Au centre d'une salle carrée à plafond bas, aux parois recouvertes de versets du Koran, à côté de cercueils contenant les restes vénérés de deux saints de la congrégation, un groupe d'une dizaine de derviches se tenait d'abord à genoux, silencieux. En face d'eux, et dans la même position, le cheik commençait alors à pousser un soupir à peine sensible... « Allah ! » « A'lah », répondait le chœur comme en un souffle. Puis, toujours accroupie, la « chapelle » entière se prosternait, frappant le front sur le tapis. Un long silence succédait, coupé de nouveau par un Allah plus sonore du cheik, repris par tous les derviches et répété maintenant de façon continue. Allah ! Allah ! Allah !... Cent, cinq cents, mille, deux mille, cinq mille fois même le seul et même mot, Dieu ! Dieu ! Dieu ! était psalmodié, hurlé à l'unisson dans une clameur de plus en plus forte. Allah ! Allah !... Voix fêlées de vieillards, voix claires de jeunes, voix grave du cheik dans la force de l'âge, voix sonores, voix fausses, perçantes, criardes, déchiraient l'air en une symphonie atroce, faite tour à tour de cris de tendresse, de désespoir, de prière, de menaces, d'amour, de supplications qui finalement n'étaient plus que des ah !... ah !... ah !... pressés et haletants !

Après ce premier acte, la célèbre formule islamique : *La illah ill'Allah*, « il n'y a de Dieu que Dieu », était lancée par tous les derviches, debout cette fois-ci, se tenant à l'épaule et se laissant aller sur toute la chaîne à un dandinement ininterrompu. Puis les têtes elles-mêmes commençaient à se balancer d'une épaule à l'autre et peu à peu, de même



qu'une machine augmente insensiblement sa vitesse, les mouvements s'accéléraient, la clameur devenait de plus en plus forte. A tel point que ce n'était bientôt plus qu'une rythmique convulsive de têtes secouées et de corps frappés d'épilepsie au milieu de cris toujours plus déchirants et plus rapides. La cadence toutefois, donnée par le cheik, ne se perdait jamais, si bien qu'à certains moments, le halètement uniforme de toutes ces poitrines rappelait le souffle rauque et mécanique d'une forge monstrueuse.

Puis le diapason montait encore. A genoux maintenant, les mains à plat, les membres agités, les lèvres torves, ils aboyaient lugubrement comme de gros molosses de steppe à la levée de la lune ; et la maisonnette tremblait sous les secousses frénétiques des corps et des hurlements exaspérés déchirant les larynx... quand, brusquement, cette démence collective s'apaisait sur un signe du cheik.

Et pendant trois grandes heures, le même « oratorio » se poursuivait sur cent thèmes divers. Parfois l'incantation, après avoir exigé des cris aigus, saccadés et sauvages à faire frémir, n'était plus qu'un murmure confus. Alors, sur la note sourde et grave du chœur, un chanteur isolé, accroupi près des cercueils, lançait une mélodie aiguë et nasillarde, pleine de modulations et de rythmes étranges, escaladant, descendant toutes les gammes, courant, se déroulant, s'enchevêtrant comme une ligne d'arabesque. Parfois enfin, le balancement rythmique et accéléré des têtes, des corps, la répétition forcenée des ah ! ah ! ah ! déclenchait soudain une scène tragique d'hystérie. Malgré l'ordre impératif du cheik, quelques derviches en pleine transe n'arrivaient plus à cesser leurs aboiements et continuaient encore à pousser, seuls et sans frein, l'appel guttural, ah ! ah ! ah ! en sursautant sur leurs genoux, les yeux chavirés, la bouche écumante et en frappant à le briser leur front contre le sol.

Dans les grands jours enfin, des scènes d'autotorture accompagnaient l'effroyable symphonie. Quelques derviches



s'enfonçaient des dards acérés dans leur chair, comme dans des troncs d'arbres. D'autres éteignaient dans leur bouche les braises ardentes d'un brasero. Des mères venaient étendre côte à côte sur le plancher des garçonnets et fillettes, sur le dos desquels déambulait le cheik. Et lorsque, pieds nus, il s'avançait sur cette chair frêle et mouvante, les Allah ! Allah ! éperdus continuaient à déchirer l'air, tandis que les petits enfants, les yeux exorbités, subissaient sans mot dire l'énorme pression.

Et l'on cherchait à comprendre comme devant un mystère le sens caché de ces étranges manifestations. Étions-nous en présence d'une extase religieuse collective, ou simplement de quelque curieuse défaillance de la pensée humaine, ou peut-être devant les grimaces de quelques radoteurs, spéculant sur la crédulité des foules ? On ne savait. Mais l'esprit s'inquiétait, s'irritait surtout de ces rauques aboiements qui vous faisaient ressentir, avec une intensité presque diabolique, l'opposition formidable de deux mentalités, de deux sociétés, de deux mondes : Orient et Occident.

Toute l'antique Asie avec ses déserts, ses hordes, ses civilisations disparues, son fouillis de religions hostiles, avec ses haines inassouviées, ses carnages, ses ruines ; toute l'Asie millénaire était là, dans ces cris tragiques d'appel à la divinité, dans ces hurlements que poussèrent peut-être les premiers hommes devant l'inconnu de la destinée.

### §

Les derviches tourneurs, dits Mevlevi, s'exhibaient encore jusqu'à ces derniers jours dans la plupart des villes de Turquie. A Constantinople, chaque vendredi à une heure de l'après-midi, ils opéraient sur le parquet ciré de la salle circulaire d'un tékké de Péra. Douze d'entre eux, en hauts bonnets citron, aux torses moulés dans d'étroites casaques vertes, blanches et mauves, terminées par de longues jupes



de même couleur, marchaient d'abord en rond, à pas lents mesurés, aux sons frêles de flûtes et de tambourins. Puis le rythme s'accélérait, tandis qu'une voix d'homme psalmodiait des vers en des modulations étranges. Et voici que l'un des derviches étendant les bras, la tête renversée, se mettait à tourner lentement sur le plancher poli ; sa jupe s'envolait, formait cloche en dévoilant des pieds nus glissant sans bruit d'un mouvement bien réglé. Un autre l'imitait, puis un troisième et tous enfin tourbillonnaient dans une tranquillité sereine, comme mus par une force de gravitation surnaturelle. Les uns, aux bras et mains raidis de paralytique, gardaient leurs yeux grands ouverts comme dans une extase. D'autres, paupières closes, tête penchée, tournoyaient dans des poses de Christ crucifié. Mais les tambourins accéléraient encore le rythme, la voix lançait des vocalises éperdues, les flûtes sifflaient avec frénésie et nos derviches-toupies de suivre la cadence folle. Têtes, bras, jupes, jambes, tout tournait avec un automatisme de mécanique ; et le plancher lui-même, la tékké, les spectateurs, vous-même enfin sembliez participer à cette giration forcenée. A ce point culminant que n'auraient pu dépasser les forces humaines, l'arrêt se faisait brusque et tombant à genoux, mains à plat, prosternés, nos douze derviches baisaient humblement le plancher. Cependant, la sueur qui perlait sur leur front n'était pas encore sèche que le « tourais » mystique reprenait, à la fois trépidant et froid, sublime et fou ; puis nouvel arrêt, nouveau départ plus échevelé, plus frénétique encore, comme si dans cet acte d'adoration qu'étaient leurs ébats, leur propre vitesse les rapprochait de plus en plus de la divinité. Pour la troisième fois, ils tombaient à genoux, et leur chef, un vieux derviche à l'attitude solennelle, qui n'avait fait jusqu'alors que contempler la scène, jetait finalement un grand *Ho !* mystérieux qui s'en allait *diminuendo, diminuendo*, jusqu'à se perdre en un soufle. Les douze voix reprenaient *Ho !* en une clameur qui, elle aussi, pendant toute une minute,



s'atténuait, s'amenuisait et finissait par se fondre dans le silence. La prière était terminée...

Dans le célèbre récit qu'il a laissé d'une visite au tekké des derviches tourneurs de Péra, Théophile Gautier se laisse aller à une douce exaltation romantique. Il écrit même avoir été tout près de s'abandonner à son tour « aux ondulations enivrantes du rythme ». Par contre, voici comment s'exprime au sujet de ces mêmes derviches le maréchal Marmont, duc de Raguse :

Ce mélange de gravité et d'extravagance chez des hommes d'une apparence respectable, qui croyaient ainsi honorer et prier la divinité, m'inspira une profonde tristesse. Un sentiment de commisération s'empara de moi, comme il m'arrive toujours lorsque, dans une maison d'aliénés, je me trouve en face de la dégradation de l'intelligence humaine. Je sortis en m'étonnant des excès auxquels les hommes peuvent être conduits par la bizarrerie des conceptions de leur esprit.

Ainsi de deux voyageurs célèbres, l'un est attiré, cherche sympathiquement à comprendre, et finalement conclut à quelque « extase religieuse » de la part des tourneurs. L'autre par contre ne voit dans toute cette crise de tournoiement qu'une vilaine grimace ! Que conclure ? Il est certain en tout cas qu'à l'origine, la dervicherie des Mevlévis a pris naissance dans des milieux auxquels la spiritualité n'était nullement étrangère. C'est un grand poète persan, de race royale, Djelaleddine Roumi, qui fonda à Konia, dans les premières années du XIII<sup>e</sup> siècle, l'ordre des « tourneurs ». Ses descendants directs, appelés les grands Tchélébis, n'ont cessé au cours des âges et dans la même ville, de présider aux destinées de cette confrérie. Ils possédaient en outre un privilège d'une rare importance. Jadis en effet, Djelaleddine avait été choisi pour présenter la couronne et ceindre l'épée au fondateur de la dynastie des Osmans. Dès lors, ses successeurs eurent l'honneur insigne de conférer à chaque nouveau padischah l'investiture du sabre d'Osman, symbole du pouvoir temporel. C'est



donc le grand Tchélébi, chef des derviches tourneurs, qui jouait l'un des rôles les plus importants à la cérémonie solennelle du couronnement, dans la mosquée d'Eyoub, au fond de la Corne d'Or (4). L'illustre origine de la famille des Tchélébis, de même que le droit qui leur était dévolu de participer à l'intronisation des sultans, donnèrent à la secte des Mevlévis une sorte de préséance sur toutes les autres dervicheries turques et lui permirent d'exercer une réelle influence dans le pays. C'est ainsi que chaque cité de province possédait un tekké où nos moines allaient « tourner » à heure fixe. Leur doctrine ne les empêchait nullement d'ailleurs d'être de gais lurons, amoureux de bonne chère, en même temps qu'adversaires de tout fanatisme. En fait, ils étaient des plus libéraux, et les étrangers étaient toujours admis avec empressement à leurs curieuses cérémonies. Nombre de gens érudits de l'élite de la société turque ne craignaient pas en outre d'adhérer à cette secte dont les pratiques, relevant de la danse, n'avaient rien de forcené, mais offraient au contraire, comme toute chorégraphie, un réel attrait.

La doctrine mevlévi ne cessa d'ailleurs, à travers les âges, d'être animée par la flamme d'un ardent mysticisme. Djelaleddine Roumi restera certainement dans ce sens l'une des plus curieuses et des plus attachantes physionomies parmi les nombreux « inspirés » de l'Asie médiévale. La légende rapporte que, tel le roi David devant l'arche, non seulement il chantait, mais « dansait » ses œuvres. Selon Djelaleddine, « tourner donne du plaisir à l'esprit et de la nourriture à l'âme ». Et il ajoutait : « L'amour attire mon corps terrestre vers le ciel et fait danser les collines de joie... ». D'après la tradition, il aurait pour la première fois « dansé » dans les circonstances suivantes. Passant un

(4) Le sabre d'Osman fut présenté pour la dernière fois par le grand Tchélébi, au sultan Mehmed VI, lors de son couronnement en 1917. Lorsque Abdul-Medjid fut intronisé Khalife en janvier 1923, le gouvernement d'Angora interdit la cérémonie de la remise du sabre, pour raison que le nouvel élu ne devait plus posséder aucun pouvoir temporel.



matin dans le bazar de Konia, il entendit un orfèvre forgeant une pièce d'or. Aussitôt, subissant l'influence du rythme, le poète se mit à tourner (5). Cependant, comme le batteur ne cessait de marteler le métal, ses confrères l'avertirent qu'il détruisait peu à peu son ouvrage et perdait son or. Mais l'artisan de répondre qu'il acceptait de se ruiner, plutôt que d'interrompre l'enthousiasme de Djelaleddine! Et ce dernier tourna de la sorte jusqu'à la prière du soir. Dès lors, notre mystique se mit à danser chaque fois qu'il voulait « exalter son âme ». Djelaleddine a laissé d'ailleurs deux œuvres poétique, dont l'une le, *Mesnévi*, est certainement la plus lue et la plus étudiée dans tout l'Orient turc musulman (6) après le Koran. La seconde, le *Divan*, n'est autre qu'une série de poèmes dédiés à la mémoire de son meilleur ami Chemseddine, et qui, recueillis par ses disciples, étaient improvisés pendant le délire de la danse. Et c'est pour cette raison que de nombreuses strophes restèrent simplement ébauchées, leurs derniers vers n'étant plus que les ah! ah! de l'extase. Dans une de ses crises mystiques, Djelaleddine aurait une fois tourné sans arrêt pendant trois jours et trois nuits. Regardant alors la voûte céleste, il se serait écrié : « O ciel qui tournes en cercle autour de nos têtes dans l'amour du soleil, tu exerces le même métier que moi... ». Le fait est d'ailleurs que la tradition s'était conservée intacte, dans toutes les derviches mevlévis, que la danse rituelle circulaire n'était autre que l'imitation du mouvement des astres et de la terre.

Cependant Djelaleddine voyait dans la giration à laquelle

(5) Le grand Tchélébi, interrogé par Maurice Barrès sur cette coutume de tourner, répondit toutefois qu'elle existait bien avant la fondation de l'Islam et venait du Turkestan. (Maurice Barrès : *Enquête aux pays du Levant*.)

(6) « Le *Mesnévi* n'a rien de didactique ni de doctrinal; il est toute émotion, imagination, et ses vers exaltés semblent battre contre le ciel. Un petit groupe d'admirables idées y sont reprises à l'infini dans des milliers d'images ambiguës, énigmatiques, qui laissent beaucoup à la conjecture. Le lecteur doit chercher sa voie à travers les apologues, les dialogues, les interprétations coraniques, les subtilités métaphysiques, les sermons; et les plus hautes difficultés y sont submergées sous un flot d'harmonie. » (Maurice Barrès : *Enquête aux pays du Levant*.)



il se soumettait, autre chose qu'une simple obéissance à la loi universelle du rythme, qu'une invite à participer à la gravitation universelle. Selon lui, tourner favorisait la vie religieuse et conduisait à la connaissance d'Allah. « Il y a plusieurs chemins pour conduire de l'homme à Dieu », déclarait-il, « moi j'ai choisi celui de la danse, de la musique et de la poésie ». Bref, Djelaleddine introduisit en quelque sorte en Turquie la danse religieuse rituelle. Et ses disciples, les Mevlévis, ne furent d'autres que les chorégraphes de l'Islam.

Dans le tournoiement prolongé auquel ils se soumettaient, les Mevlévis cherchaient ainsi, non seulement à obéir au rythme cosmique, mais aussi à susciter la naissance de l'extase. La danse était en quelque sorte pour eux un adjuvant ou, si l'on veut, un moyen matériel cherchant à créer un état mystique, une méthode artificielle pour mieux atteindre l'anéantissement, le nirvâna, l'absorption en Dieu. La crise tournoyante était d'ailleurs facilitée par le concours de la cadence, de l'harmonie et de la rime. C'est ainsi qu'à mesure que les derviches déroulaient leur farandole sacrée au rythme des flûtes et des tambourins, un chanteur modulait, à la façon des muezzins, les vers du Mesnévi : « Je monte, je vais au ciel, car c'est là qu'est mon pays... Y a-t-il quelqu'un, à droite, à gauche, qui veuille me suivre... » Sous l'effet de la poésie, de la musique, du chant, du rythme, la transe alors, peu à peu, commençait. Dans le vertige physique qui les étourdissait et les mettait en complet état d'insensibilité, les tourneurs s'anéantissaient mécaniquement dans une autre vie de rêve et d'oubli (7). Ils

(7) Les rites de toutes ces confréries s'efforçaient en somme de susciter chez les derviches un état d'ivresse mystique. Et c'est principalement dans ce fait que ces ordres monastiques s'opposaient à l'Islam, qui est avant tout une foi simple, claire et harmonieuse, opposée à tout « délire », quel qu'il soit. C'est pourquoi, au point de vue purement religieux, le gouvernement de la République a agi en complet accord avec l'Islam orthodoxe lorsqu'il a supprimé toutes les dervicheries. Toutefois, en agissant de la sorte, Angora ne cherchait nullement à sacrifier les derviches à l'orthodoxie musulmane. Le gouvernement voulait avant tout briser leur influence politique, telle qu'elle s'était manifestée dans la révolution



devenaient des êtres immatériels. Ils croyaient voler. Ils volaient, absorbés jusqu'à la moelle, dans un bonheur d'allègement, d'évasion, de libération...

Mais malheureusement, à aucun moment cette expérience mystique ne se traduisit humainement par quelque réalisation. Pendant sept siècles et jusqu'en novembre 1925, les Mevlévis tournèrent, dansèrent par façon de prier Dieu et de s'anéantir en lui, sans que cette méthode les inclinât à une véritable piété. Ils dissipèrent leur amour du divin dans une mécanique stérile, qui ne cessa de les éloigner de tout altruisme, de toute charité. Et leur religion ne fut plus finalement qu'un fakirisme étroit et borné. C'est pourquoi, contrairement aux grands ordres chrétiens, on ne les vit jamais s'absorber pieusement dans quelque recherche intellectuelle savante ou soulager les misères et les souffrances des hommes.

§

Ainsi, toutes ces sectes, Bektachis, Rufaïs, Mevlévis, ne participaient plus depuis longtemps à la vie spirituelle du pays. La flamme d'ardent mysticisme qui les animait jadis s'était peu à peu muée en une lumière glacée. Leurs cérémonies n'étaient plus que la morne répétition de rites vides, bizarres, dont les exécutants eux-mêmes avaient oublié la véritable signification. C'est pourquoi l'opinion turque unanime a approuvé le décret d'Angora, mettant fin dans tout le pays aux manifestations de tous ces ordres monastiques si curieusement greffés sur le corps de l'Islam turc.

La révolution kurde avait prouvé d'ailleurs que, parmi les chefs de ce mouvement dirigé contre la République et ses réformes, se trouvaient nombre d'affiliés à ces dervi-

kurde, comme nous le dirons plus loin. N'oublions pas, d'autre part, que les dervicheries sont encore des plus nombreuses et influentes dans tous les pays musulmans, où elles continuent à agir dans un sens panislamique. En fermant les tekkés, la Turquie nouvelle a donc manifesté une fois de plus qu'elle rejetait le panislamisme comme doctrine politique.



cheries. Sous le couvert de pratiques dont toute véritable religion était absente, quelques cheiks kurdes avaient de la sorte réussi à poursuivre des buts nettements politiques et à tromper des innocents. C'est pourquoi, dès la fin de l'insurrection, le gouvernement d'Angora estima de son devoir de combattre une mentalité qu'il jugeait pernicieuse dans le domaine social (8).

Le décret abolissant les ordres de derviches comportait en outre, comme nous l'avons déjà dit, la fermeture de tous les tekkés où se déroulaient les rites que nous avons décrits. A Constantinople seulement, ces constructions étaient au nombre de plus de deux cents, appartenant aux diverses confréries et s'échelonnant aux divers endroits sur les rives du Bosphore et de la Marmara et le long de la Corne d'Or. Ces bâtiments, tout en bois, étaient d'ailleurs pour la plupart en ruines (9). Leur état lamentable prouvait on ne peut mieux l'évidente désaffection du peuple à l'égard de toutes ces dervicheries qui n'arrivaient même plus à recruter de nouveaux adhérents.

Seuls d'ailleurs les touristes amateurs de pittoresque avaient conservé la coutume de s'y rendre pour assister au spectacle des hurleurs et des tourneurs. Les Turcs eux-mêmes ne s'y montraient guère et ne les considéraient plus que comme l'une des dernières caractéristiques d'une époque déjà révolue. Depuis longtemps d'ailleurs, la presse libérale dénonçait ces tekkés comme des asiles d'oisiveté et des foyers de superstition. En février 1925, un de nos

(8) Dans le discours qu'il prononça à l'ouverture de la session parlementaire, le 10 novembre 1925, Ismet pacha s'est exprimé en ces termes au sujet de la fermeture des tékkés : « La décision que nous avons été contraints de prendre procédait de cette conviction que l'existence et l'activité de ces institutions étaient incompatibles avec les exigences de la tranquillité morale et matérielle du pays. » Dans sa séance du premier décembre, la Grande Assemblée a approuvé à l'unanimité l'attitude du gouvernement à l'égard des dervicheries.

(9) Le *tekké* que visita Th. Gautier existe encore à Péra au haut de la ruelle de Youksek Kaldérim. Cette bâtisse fortement décrépite, et entourée d'un terrain vague d'où émergent quelques tombes, occupe de la sorte, sans profit aucun pour la population, un espace précieux situé au milieu d'un quartier d'affaires des plus achalandés de la ville.



confrères, rédacteur à l'*Akcham*, après avoir décrit une cérémonie d'autotorture chez les derviches hurleurs de Kassim pacha ajoutait : « Tous ces tekkés nous arrachent maintenant des larmes de honte... » Bref, pour tous ces couvents qui ne répondaient plus depuis longtemps à l'esprit de leurs fondateurs dont le but avait été de faire d'eux des centres de piété et de culture, l'heure de la fermeture avait véritablement sonné (10).

En même temps que les tekkés, les turbés, c'est-à-dire les petits mausolées de tous genres, si fréquents en terre musulmane, ont dû clore leurs portes. Plusieurs d'entre eux abritaient à Brousse et à Konia les restes des membres de la famille d'Osman et des princes Seljonkides. Autour d'eux, végétait tout un petit monde de gardiens, portant turbans et costumes religieux, et dont la principale fonction était de tendre la main aux visiteurs. Le gouvernement de la République n'a plus voulu que ces édicules fussent utilisés plus longtemps dans ce but, qui n'avait rien à voir avec le respect des morts. D'autres turbés enfin, élevés sur les tombeaux de chefs derviches ou même de simples thaumaturges, étaient devenus dans l'imagination du peuple des sortes de lieux saints, où sorciers et pythonisses marmottaient incantations et formules magiques. M. Barrès, qui cependant ne peut être suspecté de malveillance à l'égard de tout ce qui touche à quelque spiritualité, a noté lui-même « l'odeur fade » de tous ces mausolées, sentant « le moisi, le désœuvrement et la pensée stagnante ».

Méditations des Bektachis, hurlements des Rufaïs, chorégraphies des Mevlévis sont maintenant du domaine du passé. Disparus à jamais également, les pantalons bouffants, les grandes robes de bure, les larges ceintures, les mocassins, les turbans, les bonnets en tromblon. Car conformément aux décrets du nouveau régime, les derviches ont dû

(10) Par ordre du gouvernement, les tekkés, qui pourront être transformés en école, ont été remis dans ce but au ministère de l'Instruction publique.



non seulement fermer leurs tekkés et dissoudre leurs associations, mais aussi s'habiller selon « la tenue des peuples civilisés... ». Vêtus maintenant à l'occidentale, ils portent vestons, souliers, casquettes ou chapeau, et dans la rue personne ne les reconnaît des autres passants. En outre ils ne peuvent plus, comme jadis, compter pour vivre sur la charité publique. Mais pour la première fois de leur vie, alors que jusqu'à ce jour ils refusaient de profaner les jours d'Allah par le travail, ils doivent s'astreindre à gagner leur pain comme le commun des mortels. Les uns se sont mués en gardiens d'école ou de mosquée, les autres, devenus artisans, façonnent l'écume de mer, fabriquent des ustensiles de cuisine ou, comme ceux de Konia, confectionnent pour leurs compatriotes des chapeaux en poil de chèvre...

Quant au chef des tourneurs, le descendant de Djelaled-dine, le dernier dépositaire de l'enthousiasme sacré qui pendant sept siècles fit danser en rond des milliers d'hommes, le grand Tchélébi de Konia, Mevlévi Halim, la fermeture de son tekké le frappa de stupeur. Comme ces intoxiqués d'opium et de hachich qui ne peuvent supporter la brusque suppression du poison dispensateur d'extase, il sentit sans doute son esprit chavirer devant une mesure qui le privait à jamais des joies mystiques du tournoiement. Il quitta Konia. A Constantinople, où il fut aperçu quelques jours plus tard, il tenta probablement une dernière fois de s'adapter aux décrets modernisateurs de la République. Il fit couper sa barbe, ses longs cheveux, échangea son turban contre un chapeau, remplaça sa robe par une redingote. Ainsi métamorphosé, il revint à la chambre qu'il occupait au dernier étage à l'Hôtel Impérial, aux Petits-Champs, à Péra. Que se passa-t-il alors ? Jugea-t-il insupportable la transformation à laquelle il venait de se soumettre ? Ou bien, repris soudain par une crise giratoire, se mit-il, étendant les bras, tête renversée, à tourner dans le tekké improvisé de sa chambre d'hôtel ? Entendit-il, dans



quelque hallucination, les trilles de la flûte, le bourdon du tambourin et l'enchantement des vers du *Mesnévi*, et crut-il alors qu'il battait des ailes, qu'il planait et se perdait dans l'azur?... Le fait est que, soudain, un corps s'abattait lourdement sur le ciment de la cour. De la salle à manger, des touristes accoururent. Sur le sol, le grand Tchélébi, revenu de la région des étoiles, râlait ensanglanté...

P. GENTIZON.



# SUR LE QUAI WILSON<sup>1</sup>

## DEUXIÈME PARTIE

### IV

Les discours de Mac Donald et d'Herriot eurent dans la Civilisation un profond retentissement. Un soupir sortit de la poitrine des peuples de toutes couleurs, le soupir qui ouvre les lèvres d'un malade à l'instant où il sent qu'il a vaincu la mort. Dans le monde de la Société des Nations, sans prêter, comme Morchaud, à ces événements une allure sacrée, on s'accorda d'abord pour reconnaître leur importance politique.

Au Palais du quai Wilson, Morchaud le constata tristement, de nombreux fonctionnaires envisageaient au fond d'eux-mêmes ces mémorables journées d'un tout autre point de vue. Il leur semblait — et ils le dissimulaient mal — qu'ils étaient enfin lavés d'une longue humiliation. Un malaise s'était dissipé : jusqu'à ce jour la Société, raillée par les uns, dénigrée par les autres, s'était présentée sous un aspect humble de débilité, d'incertitude, sous une apparence d'enfant malade.

Sans doute avait-elle déjà à son actif une belle série d'études utiles, même de décisions réellement importantes. Mais un mémorandum sur les problèmes monétaires, des projets sur la superposition des taxes, des conférences à propos des communications et du transit, des rapports sur la standardisation des sérums et des réactions

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 665.



sérologiques, des statistiques officielles des prix de détail, même la reconstitution financière de l'Autriche, n'avaient pas suffi à donner aux hommes assoiffés de sécurité, avides de labeurs enfin paisibles et de lendemains rassurés, l'impression indiscutable que la création wilsonienne leur apportât enfin le terme de leurs angoisses. La Société pouvait encore se prévaloir de son arbitrage dans la question de Haute-Silésie. Mais le manque de décision nette, tranchée, hardie, la cote mal taillée à laquelle il avait en somme abouti, les créations artificielles et peu viables qui en étaient sorties, le mécontentement général qu'il avait soulevé parmi les intéressés, n'avaient guère fortifié l'autorité de l'arbitre. Jamais encore la Société n'avait rencontré, au cours de sa brève existence, le fait souverain qui l'imposât, la circonstance qui lui permit de réaliser les espoirs placés en elle.

Mais voici qu'Herriot et Mac Donald avaient parlé! De la haute tribune universelle, leur Verbe avait tout à coup fait surgir devant les foules terrestres l'invincible force pacifique en puissance dans les bureaux de Genève. C'est Genève, c'est la Société qui avaient été les foyers de ces éclats de lumière dont les feux d'aurore avaient coloré dans la nuit du monde le pâle fantôme de la Paix. C'est Genève, c'est la Société qui avaient apaisé les yeux brûlés des générations attentives. Une heure avait enfin surgi du Pacte de 1919 : l'Heure essentielle.

Morchaud débuta au palais du quai Wilson au milieu de cet état d'esprit nouveau qui se nuançait de l'outrageance la plus insolente jusqu'à l'orgueil le plus légitime. Les chefs, plus maîtres d'eux, plus rompus à l'art de dissimuler leurs intimes satisfactions, se contentaient d'avoir dans leurs regards une lumière plus claire. Les subordonnés triomphaient moins modestement. Du jour au lendemain, leur assurance se carrait dans leurs épaules, s'affirmait dans leur démarche, s'étalait dans leur manière de porter leur serviette, dans leur poignée



de main. Il n'y avait pas, d'ailleurs, dans ces attitudes un peu énervantes, qu'une manifestation de gloriole personnelle. Nombre d'entre ces secrétaires, sous-chefs ou expéditionnaires étaient animés par la plus respectable passion pour leur Maison et pour l'Œuvre qui s'y élaborait.

Morchaud, lui, le plus désintéressé de tous, était soulevé par une allégresse intérieure. Il entrait de plain-pied dans son rêve. Avait-il eu raison contre Duvillier quand, hier encore, il affirmait, en face de son vieil ami, sa foi dans un avenir meilleur ! Que n'était-il là, ce compagnon de sa jeunesse, à ses côtés, enfin convaincu et bercé avec lui dans cette détente morale qui le délassait délicieusement comme un sommeil dans des draps frais après la fièvre.

L'écho lointain de leurs interminables discussions bourdonnait autour de lui, tandis qu'il prenait possession d'une pièce dont on avait déménagé la veille un secrétaire de la section d'hygiène. C'était un ancien salon privé de l'Hôtel National, tapissé d'un papier velouté de ton bleu foncé à raies noires zigzagantes. Contre le plus grand panneau, une bibliothèque en citronnier, de style Majorelle, était à moitié pleine des publications de la Société et de volumes sociologiques, juridiques, historiques, en anglais, en norvégien, en espagnol, en français. Trois fauteuils en cuir sombre, un bureau et un classeur américains en bois clair constellé de boutons de cuivre, un canapé en faux-Beauvais constituaient l'ameublement. Aux murs, l'inévitable portrait du président Wilson, quelques cartes de pays sous mandat de la Société et, entre les ébrasements des fenêtres, le plus bel ornement de la pièce, des éclats de saphir, — le lac — d'émeraude, — les collines — de perles, — les Alpes. Le tapis beige clair, mêlé aux lumières bleues qui venaient du dehors, mettait dans cette chambre une note d'aurore légère et joyeuse. Immédiatement, Morchaud se sentit à l'aise, harmonieusement balancé dans le cadre de sa nouvelle vie. Il ouvrit



l'enveloppe épinglée à une gerbe de fleurs posée sur son bureau et lut :

M<sup>me</sup> ROCCO-MONTÈS

*avec ses souhaits de bienvenue au  
Palais des Nations.*

Les deux dactylos qui lui étaient dévolues s'établissaient à côté de lui, dans l'ancienne salle de bain de l'appartement. Il les entendait avec satisfaction commenter le grand événement de la veille : la naissance du Protocole. Le luxe de détails et la science des dessous diplomatiques dont elles assaisonnaient leur conversation, en même temps que l'autorité de leur langage, le convainquirent du rôle important qu'elles et leurs collègues jouaient dans la maison.

Il n'eut guère le temps de s'attarder à la joie qu'il éprouvait de se sentir enfin attelé au grand œuvre. Sir Eric Drummond lui avait immédiatement confié une grave besogne, d'une extrême urgence. A l'unanimité des quarante-six Etats représentés, l'Assemblée avait voté la résolution suivante, déposée à la fois par MM. Herriot et Mac Donald :

L'Assemblée, prenant acte des déclarations des gouvernements représentés, y voit avec satisfaction la base d'une entente tendant à établir la paix définitive,

Et décide,

Afin de concilier les divergences qui demeurent entre certains points de vue exposés et, cette conciliation une fois opérée, de pouvoir faire convoquer dans les délais les plus rapides possibles, par les soins de la Société des Nations, une conférence internationale sur les armements :

1° La troisième commission est chargée d'examiner les documents relatifs à la sécurité et à la réduction des armements, notamment les observations des gouvernements sur le projet de traité d'assistance mutuelle, préparé en vertu de la résolution 14 de la troisième Assemblée, et les autres plans préparés et présentés au secrétariat depuis la publication du projet de traité, ainsi que d'examiner les obligations contenues dans le



pacte de la Société en vue des garanties de sécurité qu'un recours à l'arbitrage ou une réduction des armements peuvent nécessiter.

2° La première commission est chargée :

a) D'étudier, en vue d'amendements éventuels, les articles du Pacte relatifs au règlement des différends;

b) D'examiner dans quelles limites les termes de l'article 36, paragraphe 3, du statut de la Cour internationale pourraient être précisés, afin de faciliter l'acceptation de cette clause, en vue de renforcer la solidarité et la sécurité des nations du monde en résolvant par des voies pacifiques tous les différends susceptibles de s'élever entre les Etats.

Or, Morchaud avait comme mission de réunir, annoter, commenter les documents destinés à la I<sup>re</sup> et à la III<sup>e</sup> Commission, de faire rapport, de préparer tout le travail enfin.

Besogne délicate, destinée à traduire en dispositions pratiques l'envolée sublime, mais naturellement théorique et vague, des discours. De ce fait, il se trouvait être, dans la coulisse, l'organisateur de la paix définitive. Il n'avait jamais osé rêver un tel rôle. Ce n'était plus, en l'espèce, l'âme d'une malheureuse prostituée qu'il avait à façonner; on offrait à ses mains enthousiastes l'énorme bloc des angoisses et des espérances humaines pour y sculpter d'un marteau joyeux l'effigie de sa belle idole. Sa lourde responsabilité, l'ardeur avec laquelle il s'était, pour ainsi dire, jeté dans son devoir, l'intérêt prodigieux qu'il prenait à sa tâche, le sentiment très profond que des réalités incalculables allaient naître des papiers qu'il maniait, des lignes qu'il dictait, l'avaient physiquement transfiguré. Son corps baignait dans une sorte de monde idéal qui affinait ses chairs, qui ruisselait en lumière à sa barbe, aux pans de sa cravate, le long des mèches rebelles de sa chevelure. Ses méditations graves avaient enlevé toute couleur précise à ses yeux. Il se sentait en état de parfaite euphorie.

Besogne délicate, mais besogne compliquée aussi par la



source hostile qui, la première exaltation un peu atténuée, avait repris son action funeste de division entre ses dactylos. L'une d'elle, Lise Lingeron, avait épousé un fonctionnaire de première catégorie à la Section du désarmement et, de ce fait, tenait Claire Latoucosse, collée avec un secrétaire des Commissions administratives, en assez médiocre estime. Elles étaient, dans le service de Morchaud, les représentantes des deux grands clans entre lesquels se répartissait le personnel subalterne du palais. Morchaud, tout en tenant ses distances, non par morgue, mais par respect pour la gravité de ses fonctions, rôdait à l'heure du thé plutôt dans les salles où se réunissait hâtivement le clan des faux-ménages que dans celles réservées aux légitimes, dans l'espoir d'y rencontrer Eva Marine, car il ne doutait pas que son amant ne fut de la maison. En effet, il l'avait aperçue deux ou trois fois et, non sans une secrète jouissance, il avait cru remarquer la lassitude mélancolique de son visage. Avec une belle fatuité, il n'hésitait pas à l'attribuer aux regrets et aux souvenirs que sa présence avait remués.

Il savait rester « le chef » au milieu du personnel inférieur qu'il ne redoutait pas de fréquenter. Celui-ci d'ailleurs, fortement payé, en bonne monnaie saine, s'était vite dégagé des manières populaires, du luxe en toc et à bon marché des années de misère et de traitements de famine qu'il avait, dans sa grande majorité, connus avant l'aubaine de la Société des Nations. Toutes, ou presque toutes, ces femmes à cheveux coupés portaient maintenant des boucles d'oreille de valeur, des fantaisies précieuses. Les crêpons cossus et les soies confortables avaient remplacé, en général, les velours de laine, les draps et les serges des coupons au rabais des magasins populaires de Paris, de Varsovie, de Londres ou de Madrid. Presque plus de souliers fatigués, sauf aux pieds des éternels maladroits ou malchanceux, mais des chevreaux, des veaux claqués ou vernis impecca-



bles. Sans être plus modestes qu'elles, le parti des Indépendantes n'en critiquait pas moins le luxe des femmes mariées dont elles affectaient de suspecter l'origine.

Toutes ces promiscuités, en dépit de la stricte discipline que la haute administration s'efforçait de faire régner, quelques bruits louches qui venaient parfois à lui de certains bureaux quand il circulait dans les couloirs, le contact permanent de toutes ces femmes commençaient à rendre sensible à Morchaud le poids de la chasteté qu'il n'avait pas rompue depuis son arrivée à Genève. Il avait d'abord prodigué dans son œuvre tant de véhémence et de passion que, pendant quelques jours, ses sens s'étaient presque assoupis ou, du moins, raffinés, idéalisés par l'envolée de son cerveau, avaient-ils désiré autre chose que l'aventure facile et banale dont ils s'étaient contentés jusque-là. Les femmes qu'il eût pu cueillir aisément ne le tentaient plus, mais pourtant réveillaient sa nature ardente.

Ses relations de plus en plus nombreuses avec M<sup>me</sup> Rocco-Montès n'étaient pas faites pour le calmer. Elle venait assez souvent le trouver dans son bureau du quai Wilson. Sans avoir l'air de lui imposer ses conseils, elle lui parlait avec une science si exacte du milieu de la Société, avec une connaissance si sérieuse et si profonde des manœuvres en cours ou des problèmes à l'étude qu'il modifiait spontanément nombre de ses points de vue personnels après chacune de ses visites. Il l'écoutait, la considérant avidement, tandis qu'elle argumentait. Elle était assise dans un vaste fauteuil, souple, ondoyante, racée, jouant à merveille le détachement : sa grâce et sa distinction conféraient à ce meuble banal une sorte de préciosité. Il y avait dans tout son être un mélange de jeunesse corporelle et de maturité intellectuelle qui troublait le jeune homme. Comment, si fraîchement belle, si voluptueusement légère, possédait-elle une expérience aussi complexe ? Il sentait en elle une maîtresse et



une Égérie, cependant que son désir et son admiration se teintaient d'une crainte confuse. Inquiet qu'il était à ses débuts en comparant ses ressources et les besognes graves qui lui étaient confiées, il éprouvait moins de gêne à se laisser assister par cette femme, qu'il aimait obscurément et qui le guidait avec tant de tact, que par n'importe lequel de ses collègues. Mais quand, quittant ses préoccupations professionnelles auxquelles elle s'était habilement mêlée, il se laissait entraîner vers des images et des projets amoureux, il frissonnait de découragement! Pouvait-il espérer posséder jamais ce corps qui lui paraissait pour toujours interdit, défendu qu'il était par tant de luxe miraculeux, par tant de beauté hautaine! Comment songer même à tenir un jour entre ses mains, sous ses lèvres, une tête que sa splendeur surhumaine rendait immatérielle!

Tourmenté par cette femme qu'il plaçait lui-même hors de ses atteintes passionnées, devinant bien pourtant, à quelques signes non équivoques, en des instants de lucidité, que, pourtant, elle l'entraînait quand même vers ces paradis qu'il osait à peine entrevoir, il fut envahi peu à peu par une véritable terreur et, avant de s'abandonner à la tempête qui grondait en lui, il résolut, pendant qu'il en était temps encore, du moins le croyait-il, de se renseigner plus complètement à son sujet. Il décida d'interroger discrètement des hommes de haute autorité morale et qui devaient être documentés. Au cours des visites que la suite de ses travaux rendait nécessaires, il songea en premier lieu aux Suisses, qui, peut-être, avaient connaissance des rapports de leur police.

M. Rocco-Montès surtout l'inquiétait. Un instant arraché à ses habitudes par le tumulte et le tourbillon des inoubliables séances du début de septembre, il était bientôt retourné, il le savait, à son vice. Il passait littéralement sa vie au Cercle du Léman ou, quand il s'agissait de changer la chance, dans des tripots clandestins. Il s'y



installait, sans rentrer chez lui, pendant des jours et des nuits entiers. Quand, par hasard, il quittait les salles enfumées et s'arrachait aux émotions du baccarat ou de l'écarté, c'était pour traîner un instant son épuisement nerveux, ses complets verts, ses bottines éclatantes, ses pantalons trop corrects, ses bijoux en platine, au Café Lyrique. Il s'asseyait quelques minutes parmi les consommateurs olivâtres ou bronzés, aux joues bleues, aux moustaches cirées, ou, vers la mi-nuit, en smoking impeccable, il venait tremper ses lèvres amères dans une coupe de champagne au Maxim, au dancing du Casino, au Tabarin. Il écoutait distraitement les conversations, tandis que ses doigts maniaques faisaient éternellement le geste de donner des cartes.

Morchaud trouva M. Motta dans un salon de l'ancien Hôtel Victoria qui servait à ses rendez-vous, le Président de l'Assemblée n'ayant pas de bureau particulier.

L'homme d'Etat avait l'aspect d'un prélat civil. Il était papalin dans tous ses gestes et surtout dans son accueil austère et onctueux; ses mains, très italiennes, s'accordaient bien avec ce que son accent avait de sifflant et de mazarinesque.

— Mon ser monsieur Morsaud, dit-il à son visiteur, tenez compte que l'ordre du jour de la troisième commission est sursarsé pour cette cession... Préparez votre dossier de façon à ce que, dans la discussion de la partie du Protocole qui incombe à la troisième Commission, le contrôle du trafic des armes, la fabrication privée, la limitation des armements navals soient au moins déblayés en principe...

Ayant dit, il se souleva en s'appuyant sur les bras de son fauteuil, se rassit, se releva encore, comme s'il allait saluer, regardant son interlocuteur avec un sourire un peu attristé.

Morchaud tournait autour de la question, se rapprochant de plus en plus du couple Rocco-Montès.



— Ze connais très peu ces gens... Mais des amis, des banquiers les connaissent très bien...

Et prudent, bénin, M. Motta ajouta en se frottant les mains comme s'il se savonnait :

— C'est tous les renseignements que je puis vous donner.

M. Ador reçut aimablement le jeune homme dans le jardin de sa villa de Cologny. Il lui tendit sa main franche avec gravité, l'examinant de son œil clair. L'esplanade où il l'attendait, sa maison cossue, cent détails de rideaux, de formes de fenêtres, de couleurs de pierres composaient avec lui-même un tableau essentiellement genevois, sans gaîté, sans abandon, mais solide et sérieux : une précision méticuleuse et exempte de toute fantaisie dominait jusqu'à l'ordonnance des belles corbeilles de fleurs rutilantes. Le vieux et illustre homme d'Etat philanthrope méditait, les yeux perdus, au delà de la nappe bleue du lac, sur la ligne régulière du Jura noyée dans la brume des dernières chaleurs. Ayant tant et si longtemps contemplé ce sublime paysage, il paraissait ne plus même le voir, enfoncé qu'il était dans des préoccupations moins poétiques.

— Vous êtes personnellement très intime avec les principaux délégués français, cher Monsieur, fit Gustave Ador de sa voix de basse noble. Dites-leur bien que la délégation suisse est enchantée de la tournure que prennent les événements. Si la Suisse s'est abstenue, au vote récent, ce dont on s'est un peu étonné, c'est uniquement parce que, puissance neutre, elle n'était pas directement intéressée au grand débat de la dernière semaine. Mais notre pays, qui a proclamé maintes fois son attachement au principe de l'arbitrage, qui a signé un des premiers le protocole additionnel prévu par l'article 36 du statut de la Cour de justice internationale, ne peut que se réjouir dans son cœur de constater que deux grands Etats proclament leur adhésion à ce principe.



Morchaud voyait passer dans le regard froid, un peu solitaire de cette tête émaciée et huguenote, tout l'effort et tout le rêve d'une vie.

« Au fond, se disait-il, les grands parmi nous ne sont pas ceux que nous jugeons tels au bruit qu'ils font. Ce sont ceux qui s'attachent obstinément à une idée simple et humaine. »

Quand, la bière fraîche ayant été apportée, le jeune homme en vint au sujet qui le préoccupait, M. Ador toussota :

— Hum, hum... Les Rocco-Montès... Oui... L'Etat de Batang... Grave question et qui déchaîne les convoitises générales. Elle intéresse autant la finance que la politique. Mon ami Norot connaît très bien la question. Il s'occupe d'une société internationale... Quant à moi, je dois rester en dehors de ces choses... M. Rocco-Montès, un joueur effréné... C'est de notoriété publique. Des dettes, c'est certain, beaucoup de dettes, malgré le radium de Batang... A Paris, il n'a pas été affiché à l'Epatant. Mais on lui a fait comprendre qu'il ferait mieux de ne plus se présenter au cercle.

Morchaud s'en revint de ces deux visites, mordu par un malaise. Ce qu'il venait d'apprendre de M. Rocco-Montès fournissait un aliment nouveau et substantiel aux inquiétudes dont le harcelait une passion naissante et à laquelle il ne pouvait déjà plus échapper. Mais son cœur n'était pas seul en jeu dans ses préoccupations. Il avait entendu le Président de l'Assemblée et un de ses membres principaux l'entretenir de l'activité du synode sacré : l'un s'était placé au point de vue purement administratif et parlementaire, l'autre sur le terrain exclusivement juridique... Il éprouvait l'impression qu'ils avaient ainsi diminué l'envergure de l'Institution, qu'ils la ramenaient aux proportions des organismes déjà existants, — parlements ou tribunaux internationaux. Ce concile des Peuples ne devait-il pas attendre sa réussite d'une grande



nouvelle, indiscutée, inconnue jusqu'à lui et surtout libérée de toutes les conceptions limitées, mesquines, terre à terre du passé?

D'ailleurs une question plus matérielle contribuait à énerver Morchaud : son installation. Il rencontrait Dawson de temps en temps qui le rassurait, lui annonçait que les deux collègues dont ils attendaient l'appartement avaient commencé leur déménagement. Mais il ne contenait plus que difficilement son impatience de se sentir chez lui. Si la combinaison de l'Anglais ne lui avait pas présenté des avantages nombreux et considérables, il n'eût pas hésité à la dénoncer et à s'installer seul autre part, au plus vite. Jamais la vie incertaine et décousue qu'impose l'agitation politique n'était arrivée à lui enlever le goût, qu'il tenait de ses origines de petite bourgeoisie, de la pantoufle, de la nappe frippée mais familiale, du veston déformé que l'on enfile le soir pour veiller au coin du feu et dans lequel on s'épanouit à son aise. Le restaurant où on demeure guindé, le café où on reste contraint, le hall d'hôtel où on ne cesse pas de parader, devenaient pour lui, à la longue, une véritable torture.

Et puis, bien qu'il eût l'habitude de poser en face de lui-même à l'esprit fort, affranchi des contingences sentimentales et absorbé par sa haute tâche, les lettres de Duvillier et d'Arlette lui paraissaient de plus en plus rares et de plus en plus vides. Lui qui avait quitté son ami et sa maîtresse avec tant de désinvolture, il éprouvait le besoin, depuis qu'il était à Genève, de sentir souvent et avec précision qu'ils ne l'oubliaient pas, même qu'ils souffraient de la séparation, en tout cas qu'ils ne l'avaient pas éliminé complètement de leurs vies parisiennes. La résignation silencieuse d'Arlette lui était souvent douloureuse. Non qu'il eût la nostalgie de sa chair ou qu'il la regretât. Il en avait épuisé tous les plaisirs et tous les caprices au cours de leur longue liaison. De plus belles joies physiques, il en avait le pressentiment, l'attendaient au bord



du Léman. Mais Arlette! c'était toujours et malgré tout son apostolat! Celui auquel ses nouvelles fonctions l'appelaient avait une autre majesté et une autre portée, certes, mais il n'était encore qu'en puissance. Arlette! C'était la première étape de l'œuvre humaine qu'il était en train de couronner, c'était la Femme qu'il avait sauvée, rachetée, avant de sauver et de racheter le monde, c'était la certitude de sa grandeur atteinte et matérialisée : le demi-détachement de sa disciple le frappait dans cet égoïsme spécial qu'il combinait si bien avec son amour réel des hommes, et dans son orgueil de prophète.

Ah! le hall de cet hôtel sans cesse bourdonnant et agité, dont l'air paraissait lourd des passions, des désirs, des ambitions, des intrigues qui tourbillonnaient, se heurtaient, se nouaient, se mesuraient autour des tables, entre les fauteuils, devant les colonnes! Ce hall qui vomissait intarissablement, sous l'œil mort des sphinx en plâtre de l'escalier jusqu'au trottoir de la rue du Mont-Blanc, toutes les couleurs de peaux marquées de tous les stigmates des déceptions, de la fièvre ou de l'espoir! Et ces couloirs! Encombrés jour et nuit de gaillards moustachus aux yeux si brillants qu'ils paraissaient vernis, qui discutaient dans de rudes langues, avec des gestes désordonnés, monotones et tranchants! On entendait les voix s'affronter jusqu'au petit matin dans les chambres, tandis que des argousins balkaniques, terribles, comitadjis égarés dans une ville civilisée, montaient la garde devant les appartements des politiciens les plus visés par les haines de parti. Barrant même les portes des water-closets, les groupes discutaient encore fort et haut, tandis que l'un de leurs membres y était enfermé.

Et là aussi, à l'hôtel comme au Palais du quai Wilson, quelle contagion d'amour subissait Morchaud! Des femmes paraissaient un jour, troublantes, installées à l'heure du déjeuner à de petites tables solitaires, qui n'y étaient pas la veille, qui n'y seraient plus le lendemain.



Chacun se demandait pour quelle heureux homme de la salle elles s'étaient dérangées. Il y avait les passantes... Il y avait aussi les amours, légitimes, libres ou adultères, fixes, à demeure et qui répandaient partout autour d'elles des visions d'étreintes. Il y avait les actrices du casino ou les actrices en congé des capitales venues là, en curieuses, les mondaines et les demi-mondaines aspirant aux grands rôles internationaux et également prêtes à assumer les obligations de leur orgueil... Il y avait les parfums violents et intimes que soulevaient les jupes, les soupirs dans les chambres, les couples étranges de lesbiennes ou d'hommes entre eux trop tendres... Il y avait les coups d'yeux, les serremments de mains, les promesses sans paroles... Il semblait parfois à Morchaud que, contre cette discipline du monde que la Société des Nations avait mission d'établir et d'imposer, c'était la protestation, l'insurrection de l'amour déchaîné, des appétits débridés, des sexes rués l'un vers l'autre sans lois, sans règles, sans respect, comme une affirmation d'anarchie éternelle et, malgré tout, victorieuse.

Les travaux de l'Assemblée et du Conseil se déroulaient suivant le rythme prévu, — réfugiés russes et arméniens, coopération intellectuelle, reconstruction financière de la Hongrie, protection des femmes et des enfants, radiotéléphonie et espéranto, examen des budgets, Géorgie, revendication chinoise, frontière entre l'Irak et la Turquie, tout défilait, un peu pêle-mêle, soit devant les délégués de la Réformation, soit devant les membres du Conseil. L'éloquence polyglotte coulait à flots, mais les chambrées étaient maintenant clairsemées; on obtenait aisément des cartes pour assister aux séances, ce dont se désolaient aussi bien les orateurs que les mille secrétaires généraux, mâles ou femelles, envoyés à Genève de tous les coins du monde par des groupements, des sociétés, des associations, des fédérations et qui s'imaginaient, chaque fois que l'objet de leur mission venait



en discussion, que l'intérêt suscité serait considérable et universel.

Pour Morchaud, toutes ces questions, quelle que fût l'importance qu'il leur reconnût, n'avaient qu'une médiocre valeur. Souvent même, il suivait leur discussion par devoir, mais avec une sorte de haine énervée, parce qu'elles diluaient, qu'elles noyaient le souvenir des deux fameuses journées Mac Donald-Herriot. A son sens, elles rapetissaient peu à peu la session en banalisant le magnifique élan de son début, en le dérivant en cent petits canaux. Rien ne comptait que le Pacte de garantie. Tout s'arrangerait par la suite et se fondrait dans sa souveraineté proclamée.

Alors, à quoi bon se perdre dans des détails ?

Il s'était rué avec une allégresse débordante dans la tâche qui lui avait été dévolue. Grâce à lui, un peu avant le milieu de septembre, la discussion générale sur le Protocole avait pu être ouverte. Mais alors il commença à monter sa voie douloureuse : d'innombrables orateurs qui, pour la plupart, n'apportaient aucun élément nouveau à la résolution du problème, en embrouillaient les termes, en enveloppaient dans une nuit d'éloquence la solution. La magnifique unité de l'Idée était morcelée, déchiquetée, grignotée par tant de discours et tant d'arguments. Ce n'était plus l'apothéose vers laquelle il eût souhaité que l'Assemblée fût enlevée d'un seul élan. C'était une sorte d'exercice de rhétorique, une controverse byzantine. Soumis à un débat parlementaire, le Protocole n'était plus un évangile. Il devenait une simple proposition de loi.

Morchaud, énervé, et voulant bien marquer le peu d'importance qu'il attachait à cette parlote, n'en était plus à l'immobilité recueillie, à la concentration pieuse du premier jour. Il affectait de circuler sur l'estrade, d'aller de l'un à l'autre, de descendre dans la salle pour s'entretenir avec l'un ou l'autre délégué, tandis qu'à la tribune,



sous la protection de M. Motta, discouraient M. Munch pour le Danemark, M. Guassi pour l'Uruguay, M. Branco Clark pour le Brésil ou Duca ou Branting.

Pourtant, le 20 septembre, il y eut dans les couloirs de la Réformation, au quai Wilson, dans les cafés et les hôtels, un brusque émoi. On apprit tout à coup que Nansen, à la suite d'une entrevue demi-secrète avec lord Parmoor, était parti subitement pour Berlin. Il portait, affirmait-on, au chancelier Marx, l'assurance que, si l'Allemagne posait sa candidature à la Société des Nations, elle obtiendrait certainement le siège permanent au Conseil dont elle faisait la condition de sa candidature. Était-ce un coup de tête de l'Angleterre? La France était-elle d'accord? On se posait ces questions avec inquiétude.

Morchaud fut d'abord un peu désorienté quand on lui apprit ce départ. Sa première pensée, sa première réaction fut pour le Pacte de garantie. Qu'allait-il devenir au milieu de ce bouleversement total de la situation? Bientôt son invincible optimisme emporta son inquiétude sur ses ailes ouvertes. D'abord Nansen était-il vraiment parti? Était-il parti pour les raisons qu'on colportait? Il fut submergé par une nouvelle vague d'inquiétude : Le Reich à Genève! Quel esprit y apporterait-il? Ne serait-il pas un allié éventuel du bloc anglo-saxon? Que d'intrigues en perspective! Puis, ayant douté, il rêva! L'Allemagne adhérant au Covenant et souscrivant, le Protocole adapté aux circonstances nouvelles!... Mais c'était l'Empire de la Société des Nations établi tout à coup, définitivement, incontestablement. C'était le triomphe et un triomphe d'une autre envergure que celui qu'il escomptait et dont il se contentait la veille!

Il courut aux Bergues, à la délégation française. Il fut immédiatement reçu dans un salon privé, sobrement décoré dans des tons gris verdâtres superposés, meublé de fauteuils de tapisserie et de cuirs, de tables, de bureaux d'une tenue sobre et belle. M. Briand qui, avec sa



rapide lucidité, avait déjà envisagé toutes les faces de la question, semblait plutôt posé qu'installé sur son siège; il avait à portée de sa main, de sa main longue comme un fuseau, légèrement veinée et blanche, un cendrier plein de cigarettes fumées. Il discutait devant les délégués l'événement possible en attendant sa confirmation. L'obligation de réfléchir longuement durcissait encore la figure combattive de Loucheur; Henri de Jouvenel était plus mélancoliquement grave que de coutume; les beaux traits révolutionnaires de Paul Boncour s'accusaient dans l'ombre et la lumière également troubles d'une vasque.

Une clarté sortait du rude front breton de Briand, modelé pour les grandes conceptions. Ses yeux pénétrants, glacés et moqueurs à la fois, déjà pleins de sa résolution, commentaient, eux aussi, l'essentiel du fait nouveau. On y lisait clairement les décisions qu'il imposait à la France. Sa tête, tassée dans son dos voûté, et tout son corps étaient, à cette minute sérieuse, pétris à la fois d'une volonté inébranlable et de sa joie d'avoir à jouer au plus fin.

— Nous ne sommes pas les ennemis éternels de l'Allemagne, disait-il. Nous avons fourni assez de preuves de notre désir de conciliation et de rapprochement. Mais pouvons-nous pourtant tout oublier? Et l'agression et les horreurs dont la guerre a été volontairement aggravée et la mauvaise foi de la Paix? Pouvons-nous surtout donner une prime au vaincu, responsable de la catastrophe, en lui accordant des avantages exceptionnels que personne n'a obtenus, que personne n'a réclamés d'ailleurs pour se joindre à nous dans le sein de la Société des Nations? Nous sommes prêts à admettre l'Allemagne à Genève, mais selon la loi commune, au même titre que les autres nations, sans conditions.

La voix grave, pleine, sonore comme un orgue, se tut et un lourd silence s'étendit dans le salon. Les trois ou quatre officieux intimes admis à cette réunion s'enseve-



lissaient, émus et immobiles, dans l'ombre des coins. Les sons étouffés des tangos et des shimmys du jazz et la rumeur du thé rappelaient seuls la frivolité de la vie lointaine.

— C'est dans ce sens, ajouta Briand, que je vais télégraphier à Herriot.

Et il sortit pour dicter sa dépêche.

Cette phrase terminait la partie officielle de l'entretien.

La conversation devint alors générale.

Un journaliste fit remarquer :

— Les ministères ne sont pas éternels. L'étreinte Herriot-Mac Donald n'aura de prolongement qu'autant que ces deux chefs resteront au pouvoir. On reverra, sinon deux partis, du moins deux tendances s'affronter à Genève : la tendance française et la tendance anglaise. Car on peut ergoter tant qu'on voudra, eux et nous n'avons pas la même manière de concevoir l'organisation du monde. Quel rôle alors pourront jouer les délégués allemands s'ils savent manœuvrer entre les deux groupes ! Et ils sauront.

Cette phrase traversa physiquement Morchaud comme une douleur. Que signifiaient ce langage de chancellerie, ces mots, ces prévisions sinistres empruntés à la plus vulgaire diplomatie, alors qu'il s'agissait d'un autel et d'un acte de foi ?

Il profita d'un va-et-vient général pour s'esquiver. Il n'avait qu'à traverser la rue pour rentrer chez lui. Mais échauffé, inquiet, il se mit à marcher au hasard, suivant des trottoirs, enfilant des rues, montant des côtes, s'abandonnant volontairement à un tohu-bohu d'idées confuses pour échapper le plus longtemps possible à la précision de la seule idée claire qu'il sentait monter en lui et qui était un reproche.

Tout à coup il s'arrêta. Sans s'en apercevoir, il avait gagné Saint-Jean : la Ville était à ses pieds... la Ville



aussi, plus Éternelle que l'Autre figée dans la perennité d'un dogme immuable... La Ville qui, sur un rythme inéluctable, tous les deux ou trois siècles, fécondait ou formulait, pour la jeter ensuite sur la Terre, une nouvelle proposition de Salut. La Réforme — salut religieux — avait grandi d'abord au soleil de l'Esplanade de Saint-Antoine et du Parvis de Saint-Pierre. La Démocratie — salut politique — avait balbutié dans ses rues tortueuses et montantes avec la jeunesse de Jean-Jacques. Et voici que, pour mûrir plus ardemment, la Société des Nations — salut humain — était venue chercher la lumière joyeuse de ses eaux... De cette glèbe prophétique, largement irriguée de flots lumineux, de ce sol genevois, riche en semences de foi, montait jusqu'à Morchaud l'odeur fiévreuse des moissons d'idées. Il se grisait, à s'en trouver mal, comme des fumées d'un vin capiteux, des relents de dogme, de révolution et de paix qui traînaient dans le trouble doré de l'automne. Il entendait dans le vent léger chanter des bribes de *l'Institution chrétienne*, des échos du *Contrat social*, des phrases du Pacte.

Genève était à ses pieds : le faubourg, accroché à une ancienne moraine, comme les villes rocailleuses d'Italie, dévalait vers la ligne liquide du Rhône, barrée de ses ponts, remontait ensuite, bousculade de vieux toits roux, coupée par les plaques grises de toits neufs, vers les deux tours du monde protestant. Le théâtre, blanchâtre, cubique, coiffé de zinc bleuté, jaillissait des bas quartiers, en pleine ville de Rousseau, comme un défi. Morchaud apercevait très vaguement, au coude du Pont des Bergues, pendre dans l'eau limpide l'île du Penseur, perle au bout d'un collier... Au premier plan, des fabriques, des usines, toute une rumeur et toute une vie industrielles... A droite, une immense falaise plongeait ses pieds de sable dans l'eau trouble du grand fleuve déjà grossi de l'Arve limoneuse... Partout, sur les tuiles et les ardoises, sur l'eau et sur la blancheur poussiéreuse des



quais, sur les arbres et sur les places, éclatait la fête nuancée de la lumière bleue ou cendrée, dorée ou blanche, limpide ou aveuglante, qui, émergée mystérieusement de la grande masse d'eau voisine, allumait des vitres, soulignait des arêtes, fondait des masses. Sur le Salève surtout, dont la muraille gigantesque semblait jaillir des confins de la cité même et l'enserrer, l'étreindre, la couvrir ou la menacer de ses longues bandes de rocs nus, striées de sombres verdure, sur le Salève surtout, baigné tout entier dans la joie d'une gloire blonde, la lumière lacustre se jouait et s'étalait, glissait et riait comme une impalpable déesse aquatique couvrant les humains des tendresses de ses aurores azurées. Genève!...

Soudain, Morchaud ne put plus échapper à l'idée qu'il fuyait. Pourquoi, en apprenant le départ de Nansen pour Berlin, s'était-il rué au siège de la délégation française? Quel sursaut, à l'annonce d'un danger, l'avait donc poussé instinctivement, inconsciemment vers ceux de son pays? La possibilité de l'entrée de l'Allemagne dans la Société des Nations n'était-elle pas une de ces éventualités qui intéressait d'abord et avant tout le grand cerveau international dont il était une des cellules? Alors pourquoi avait-il couru d'une haleine à l'Hôtel des Bergues et non au Palais du quai Wilson ou à la Réformation? Était-il toujours si profondément enfoncé dans l'Idée nationale, si loin encore de l'Idée humaine qui s'élaborait dans la Cité étalée à ses pieds? Et, si chacun des membres de la famille universelle en gestation était, comme lui, lié irréductiblement aux formes les plus traditionnelles de la Patrie, si chaque événement jetait chacun des enfants de la Société vers les réactions les plus égoïstes, quand, comment, où s'édifierait enfin la Paix, la grande Paix des Hommes que des millions de voix misérables appelaient dans la nuit?



## V

Le 23 septembre, le comité mixte des troisième et cinquième sous-commissions des troisième et première commissions adoptèrent, en grande partie d'après le travail très poussé et très complet de Morchaud, les chapitres essentiels du document désormais officiellement appelé : le Protocole... C'est-à-dire le préambule, l'article 1<sup>er</sup> amendé, l'article 2 sur l'arbitrage, l'article 5 qui définissait l'agresseur, l'article 7 sur les sanctions économiques, l'article 8 sur les sanctions militaires, l'article 9, plan de désarmement. Puis les 25 et 26 septembre, les commissions elles-mêmes, en séances plénières, se mirent à la besogne.

Morchaud trépignait d'impatience, au point de considérer avec terreur le retour du dimanche où, tout travail étant suspendu, la discussion de projets qu'il arrivait à considérer comme son œuvre personnelle subissait régulièrement un nouveau retard.

Cet état d'esprit l'isolait peu à peu au milieu de ses collègues. Certes, le Premier Secrétaire général, les directeurs et hauts employés des sections importantes et particulièrement actives, étaient pris, eux aussi, pendant les Assemblées, d'une espèce de petite fièvre qui, tout en les maintenant en haleine, n'avait cependant rien de commun avec la passion vibrante et agissante de Morchaud. Et encore ces quelques hautes personnalités de la maison étaient-elles des exceptions. Le personnel, en général, sauf quelques cas particuliers, tout paré de titres internationaux, tout chargé de responsabilités universelles, tout excité par de hauts traitements qu'il fût, avait bel et bien adopté un état d'âme essentiellement « fonctionnaire » qui, pour s'exercer sur un plan plus vaste, n'en était pas moins très proche de l'état d'âme des fonctionnaires de toutes les administrations officielles et nationales du monde. Rassuré, confirmé dans l'idée de son



importance par les sensationnels événements du début du mois, il expédiait quotidiennement le travail en cours avec une conscience évidente et irréprochable, mais mêlée de routine et d'indifférence aussi, que ce fût à la Section Politique ou à la Section d'Hygiène, à la Section des Mandats ou à la Section des Transits, sans attacher plus de valeur à l'une qu'à l'autre besogne. La fin de la semaine, annonciatrice des excursions sur le lac ou au Salève, des matinées au Casino, à la Comédie, à l'Alhambra ou aux cinémas, était toujours saluée avec un contentement marqué et général.

Morchaud eût désiré qu'il n'y eût ni fête ni repos. Il eût voulu bouleverser cet état d'esprit, galvaniser les apathies, soulever les énergies...

Un vendredi soir, il s'habillait dans sa chambre, quand une de ses dactylographes lui apporta une lettre déposée par un chauffeur, après son départ du Palais, et qui portait la mention : « très urgent ».

Il reconnut aussitôt l'écriture et, sans prendre le temps de fixer au bouton la dernière boutonnière de son faux-col, il fit sauter l'enveloppe :

28 septembre.

*Cher Monsieur,*

*Mon mari est parti subitement pour Berlin...*

Il leva les yeux et réfléchit deux secondes : « Berlin... Nansen... Marx... Batang... Quelle intrigue nouvelle allait jouer là-bas le diplomate décaqué? Le gigantesque gisement de radium allait-il échapper, au profit de l'Allemagne, à la meute acharnée? »

Il reprit sa lecture :

*Dans ma solitude, je caresse avec joie un projet. Ne le faites pas échouer. Voulez-vous m'offrir une tasse de thé ce soir à 11 heures dans le hall des Bergues? Je vous y rejoindrai en sortant du mortel dîner des Matti-Saccard et je vous expliquerai...*



*Choisissez une bonne table et recevez les meilleurs sentiments de*

MAGDA ROCCO-MONTÈS.

Toute la chair de Morchaud frissonna. Il avait déjà reçu bien des billets de la belle intrigante, mais il eût immédiatement la sensation impérieuse que celui-ci annonçait enfin un proche dénouement. En tout cas, il se sentait, ce soir-là, l'audace de préciser brutalement cette cour mondaine et platonique qui durait depuis plus d'un mois, d'avouer sans timidité et sans mots hésitants le désir ravageur qui, comme monte une marée, le submergeait à chacune de leurs rencontres de plus en plus fréquentes, de parler franc et net à cette femme affolante et lointaine... Oui, ce soir-là, il se sentait hardi et conquérant comme il ne l'avait jamais été, d'une hardiesse qui ne reculerait pas, le moment venu, ainsi qu'il lui était arrivé dix fois déjà. Pourquoi ce soir-là? Parce que ses yeux étaient pleins de la blancheur vermeille d'un coucher de soleil sur le Mont-Blanc, si prodigieux qu'il l'avait soulevé hors de ses propres limites, parce qu'il était un peu grisé de la légèreté de l'air crépusculaire de septembre, parce que la semaine s'ouvrait où « son » Protocole, discuté, examiné, amendé, mais voté, ouvrirait enfin ses ailes neigeuses d'ange pacificateur... surtout parce qu'il dînait pour la première fois chez les Waltaire, chez cette Elisabeth qu'il n'avait cessé de rencontrer dans les salons, au golf d'Onex, au tennis des Eaux-Vives, depuis le jour où elle lui avait fait les honneurs du buffet des Rocco-Montès. Sans savoir exactement ce qu'il attendait d'elle ni le vrai goût du plaisir qu'il éprouvait en sa présence, force lui était de constater qu'une dilatation voluptueuse s'insinuait dans sa chair et dans son cœur quand il écoutait, quand il regardait cette jeune fille puissamment, mais harmonieusement construite, blonde, éperdument blonde par les cheveux, par la peau, par le regard, d'une intellectualité solide, reposante, qu'il avait appréciée peu à



peu, mélange d'un modernisme de bon aloi et d'un juste sens traditionnel. Oui, c'était bien cela : l'euphorie, l'équilibre de forces dans lequel il était bercé, qui lui rendait tout aisé, tout possible, était en liaison étroite avec la perspective de ce dîner... Parce qu'il allait retrouver, respirer Elisabeth Waltaire, il se sentait capable ce soir, de donner assaut à la magnifique aventurière ! Mystère des contradictions masculines.

Ce dîner fut pour lui, en même temps que la dégustation savoureuse d'une virginité charmante, un sujet d'étonnement, pour lui et pour les autres convives. Ils étaient au nombre de cinq, tous soigneusement choisis, on le comprenait aisément à leur conversation, pour servir les intérêts — moraux ou matériels — de la famille Waltaire. Ils représentaient les mœurs, les mentalités, les affaires et les organisations les plus diverses. Il y avait là un Italien, un Polonais, un Anglais, un Français, un Norvégien.

L'entrée de la villa, sur la route de Lausanne, les arbres de son parc, les portes-fenêtres du rez-de-chaussée, les corbeilles à fruits de la table étaient pavoisés, suivant une coutume ancestrale des hôtes, de drapeaux et de lampions aux couleurs nationales des convives ; mais de toute évidence, le bleu, blanc, rouge dominait, même avec une affectation un peu naïve au milieu d'un luxe qui portait la marque très perceptible d'un arrière-goût nettement germanique. On souriait de voir une profusion peu naturelle de Mariannes en plâtre, de portraits de Joffre, Foch, de pelotes et de tapis tricolores, même une gravure, presque introuvable ailleurs, représentant la fameuse scène du « libérateur du territoire ».

Démentant tout cet étalage francophile compliqué d'un effort visible pour l'accorder avec un européanisme mis à la mode par la S. D. N. planait impalpables, impondérables, ou au contraire hurlantes, manifestes en cent détails, les origines lointaines indé-



lébiles, des habitants de cette maison. Pour toute sensibilité affinée et clairvoyante, entre ces murs tendus d'imberlines, le long de ces acajous et de ces chênes cirés, sur ces tapis de laine et de fourrure, enveloppant cette argenterie lourde, autour de ces bibelots trop riches, de ces vingt objets destinés à classer, à ranger, à ordonner, à cataloguer, à noter, le germanisme rôdait, partout repoussé, mais présent partout, avec son ordre discipliné, dénué de toute fantaisie et de tout imprévu, avec sa méthode rigide, avec sa raideur glacée, avec son empreinte administrative, jugulant, étranglant chaque minute de la vie privée. Rien ici n'était laissé à l'initiative de l'individualité. Le mobilier était un uniforme. Des maximes saintes, pyrogravées au-dessus des portes ou brodées sur des coussins, maintenaient l'âme comme tel tiroir obligeait les mains à y classer jusqu'aux bouts de ficelle et aux bagues de cigares. La vie et les choses étaient organisées pour imposer sournoisement une inéluctable obligation.

Dans le parc, on s'étonnait, le long du quai qui bordait le lac, parmi l'éclat des roses d'automne, de voir surgir les bonnets en plâtre peint de gnomes de la Forêt Noire. On s'étonnait aussi de voir M. Waltaire sortir de sa poche un sifflet d'argent pour appeler un jardinier comme on appelle un chien. Les deux valets, bien stylés, servaient, en gants de filoselle blanche, des plats excellents, mais où trop de farine rappelait les sauces germaniques. Seul, Morchaud, bien qu'il fût transporté tout à coup dans un monde qu'il n'avait jamais entrevu, plus loin de son éducation et de sa mentalité qu'il ne l'avait supposé au premier abord, échappait un peu à la gêne commune, ravi qu'il était et troublé par la présence à son côté d'Elisabeth et par la perspective de retrouver deux heures plus tard M<sup>me</sup> Rocco-Montès dont il s'était mis à tant espérer.

M<sup>lle</sup> Waltaire versait en lui une singulière paix. Près d'elle, ses passions se fondaient, se diluaient; elle distil-



lait autour de lui de la béatitude; en la respirant, il sentait comme une blancheur qui l'envahissait. Mais, malgré cette exquise détente, à la dérobée, il regardait souvent les aiguilles d'un coucou de la Forêt-Noire.

Il prit congé des Waltaire vers dix heures, sauta dans un tramway et fut heureux de constater que le hall des Bergues était peu encombré. Il put choisir une « bonne table », c'est-à-dire une table dissimulée derrière une des hautes jardinières, mais d'où il surveillait aisément l'entrée.

Alors, bien installé, attendant l'apparition adorée de minute en minute, il s'abandonna à cette angoisse supérieure qui précède les prochaines et nouvelles possessions.

Les nuances du décor choisi — gris directoire, verdâtre, à bandes blanches — les divans tentateurs, les fauteuils profonds inventés pour l'inguérissable lassitude contemporaine, les velours épais, les Beauvais, les portes discrètes dont le vitrage semblait s'ouvrir sur des perspectives mystérieuses, les dorures étouffées, les tapis aux teintes assourdies, les dessus de table couleur mousse pâle, tout se teintait pour lui, sous la lumière dorée et diffuse des lampadaires, de l'irréalité du rêve que cette soirée allait rendre vivant. Tout s'élargissait, s'imprégnait de fantastique... Des détails lui paraissaient lointains, à peine entrevus, d'autres prenaient des précisions effarantes. Et dans ce monde féerique qui l'entourait, son émotion coulait en torrent. Certes, son passé était plein d'aventures sentimentales et charnelles. Mais, sous les noms que sa mémoire lui présentait, il ne voyait que de pauvres figures de travailleuses fatiguées ou de femmes faciles, à l'exception toutefois de l'ombre lointaine d'Arlette, parée à ses yeux du rayonnement d'une Madeleine rachetée. C'était la première fois que ses mains allaient frôler une créature de l'essence, du monde, de la beauté, du luxe de M<sup>me</sup> Rocco-Montès. En réalité, cet



amour sur le point d'éclater devait non seulement lui apporter une volupté sensuelle démesurée, mais il constituait encore pour son orgueil, pour sa destinée, une sorte de promotion, de consécration.

C'en était fini des robes des Galeries Lafayette, des dessous bon marché, des parfums populaires. Il allait dénouer des voiles de deux cents louis, s'épanouir dans les linons et les crêpons, se baigner dans les essences les plus chères de Guerlain.

Sa pensée incertaine, et qui eût désiré grandir cette inoubliable attente de mille souvenirs ou projets, s'égarait sur la dernière lettre d'Arlette, toute noircie du frottement du cuir dans son portefeuille, quand M<sup>me</sup> Rocco-Montès parut.

Un vertige d'aurore emplit d'abord ses yeux et l'empêcha de la bien voir. Il ne put, jusqu'à ce qu'elle fût près de lui, se griser que de sa démarche ondoyante et qui brassait de mystérieux effluves de charme et de désir.

Elle émergea de son trouble, devant la table, la main tendue. Sa blondeur, l'eau moirée de ses yeux, les vieux argents et les pastels roux de sa robe, la neige radieuse de son manteau d'hermine chantaient comme un paradis. Une fois de plus, en l'adorant de ses yeux émerveillés, Morchaud sentit que son audace se désagrégait. Que pouvait-il espérer de cette idole lointaine, inaccessible!

En habitué de la tribune publique, il savait que l'on surmonte la première émotion en la noyant dans des banalités. Il parvint, jusqu'à ce qu'il se fût ressaisi, à demeurer dans le vague des phrases sans portée. Puis, quand il se retrouva maître de lui, il attendit qu'un mot ouvrît la voie à l'attaque préméditée. Eût-il voulu, au dernier moment, saisi par la terreur, reculer, que la chaleur frémissante du corps magnifique presque serré contre lui, que les ambres et les santals qui, tenus,



le submergeaient et le grisaient comme un opium, que la contemplation de cette beauté aimable et sans morgue, l'eussent rejeté à tout son instinct de conquête.

— En somme, interrogea M<sup>me</sup> Rocco-Montès, en laissant, exprès, dans un sourire de ses dents d'enfant rouler sur sa lèvre une perle blonde de thé, vous vous êtes très vite acclimaté à la vie genevoise... Vous vous plaisez ici?

— Oui, répondit lentement Morchaud, il ne m'y manque qu'un peu d'amour.

Elle fit semblant d'éclater de rire :

— Qu'est-ce qu'il vous faut! On aime dans toutes les chambres ici, pendant la grande époque des Assemblées. Et même au Palais des Nations, malgré la garde qu'y monte Drummond, je crois que...

— Oh! on raconte beaucoup de choses!... On exagère!

— Peut-être avez-vous laissé à Paris...

Il résolut instantanément d'éprouver par la jalousie les sentiments de Magda à son égard. Il répondit de la tête affirmativement.

Puis, après un silence plein de souvenirs :

— Une Arlette. Il n'y a pas deux cœurs comme le sien.

Il comprit tout de suite que sa manœuvre faisait long feu et la rectifia :

— Enfin! Le passé est le passé, fit-il comme s'il s'arrachait à ses pensées. Mais Arlette me restera toujours précieuse... D'un point de vue qui ne va pas sans égoïsme, je l'avoue... Parce que j'ai rempli vis-à-vis d'elle le plus noble devoir d'un homme : je l'ai sauvée.

— Evidemment, répondit M<sup>me</sup> Rocco-Montès, un peu décontenancée, un peu ironique aussi, comme si elle faisait la remarque pour elle seule... Ici on ne mêle guère à l'amour l'idée du salut. On est moins compliqué. Si vous avez besoin de Rédemption pour vous-même...

Elle éclata de rire.



Il enfonça ses yeux dans les yeux de sa compagne.

— Je ne demande qu'à connaître des amours moins austères, lui lança-t-il.

Elle soutint ce regard ardent avec une fermeté qui révélait sa décision. Mais, quand l'éclair de désir, quand l'éclair révélateur se fut éteint, ils se retrouvèrent tous deux muets, ne sachant trop comment continuer la conversation.

Ce fut elle qui reprit pied la première :

— Je ne suis pas en peine de vous. Avant peu, quand vous le voudrez vraiment, vous serez pourvu... peut-être même d'un sérail.

Cette fois, leurs yeux ne se rencontrèrent plus spontanément : ce furent le ton de sa voix et la fixité des yeux du jeune homme qui attirèrent ceux de M<sup>me</sup> Rocco-Montès.

— Vous me connaissez mal, répondit-il. Quand mon cœur et une certaine exaltation de mes sens, si impérieuse qu'elle finit par en devenir mystique, sont en jeu, j'éprouverais une insurmontable gêne morale à ne pas m'enfermer dans ma passion comme un moine dans son couvent.

Elle comprit cette fois qu'elle le tenait, qu'elle l'avait ferré, qu'elle régnait définitivement sur une âme de véhémence et de dévouement et, lâchant sa main, sûre désormais de la victoire, elle se mit à jouer avec lui.

— Je regrette, dit-elle, en s'installant mieux, comme pour un spectacle qui va durer, dans les profondeurs du divan, je regrette de n'être pas libre et de ne pouvoir être candidate à un si bel amour.

Morchaud était trop fin et trop averti par les circonstances qui avaient précédé cette entrevue, pour être dupe. Sans répondre, il saisit dans sa main la main de M<sup>me</sup> Rocco-Montès qui traînait à côté d'elle sur l'hermine de son manteau. Il la sentit palpiter dans sa paume comme un oiseau tiède, et, se risquant pour la première



fois à prononcer son nom, il murmura dans le soupir de sa poitrine gonflée : « Magda ».

Elle savoura une seconde, les yeux clos, la joie de sa conquête, puis éteignant brusquement l'exaltation du jeune homme :

— Appelez donc le garçon. J'ai envie d'un cocktail et d'un sandwich au poulet.

La commande donnée, le garçon parti, elle reprit :

— Toutes ces bêtises m'ont empêchée de vous dire le projet dont je vous parlais dans mon billet. C'est samedi, demain, c'est-à-dire « vacances » à partir de onze heures du matin. Je suis seule puisque mon mari est absent. Je vous propose de partir à dix heures...

— C'est bien tôt, j'ai sur ma table des dossiers urgents...

— Il ne peut y avoir aucune urgence le samedi. Mon Hispano vous prend à dix heures au Palais. Vous me cueillez à dix heures cinq minutes; à onze heures et demie, au plus tard, nous sommes au Lac Vert. Vous verrez ce qu'est le Lac Vert dans une belle lumière d'automne. C'est le coin de la vallée que je préfère.

Il semblait à Morchaud que, tout à coup, une source tiède, une source de joie surhumaine l'inondait. Les dossiers, le Protocole, la S. D. N... S'il l'eût fallu, il eût allègrement tout sacrifié aux heures bénies qui se levaient pour lui et qu'il n'eût jamais osé espérer si proches. Quelques mots tombés de belles lèvres venaient de lui révéler l'immensité des égoïstes joies de l'amour et il demeurait stupéfait et honteux que leurs flots de désirs pussent submerger toutes les ivresses intellectuelles, dont seules, jusqu'ici, il avait dégusté les douceurs.

Après la scène de la soirée, l'espoir d'une journée en tête à tête avec M<sup>me</sup> Rocco-Montès, blotti contre elle au fond de sa voiture, la perspective de la solitude alpestre, de la lumière aphrodisiaque de l'automne, de toute la splendeur charnelle de la terre et de la femme



dont il allait respirer le trouble mystique dans le corps déjà accordé, toutes ces promesses bouleversèrent terriblement sa nuit.

Morchaud ne devait plus jamais oublier ce dimanche de septembre. Ils étaient seuls au bord de cette larme transparente de la Montagne, foulant des mousses encore tièdes, dans le silence éternel des sapins et des pierres, reclus au fond de cette haute solitude. Autour d'eux, la forêt, en face d'eux le monstrueux mur de rocs qui bornait la vie, finissait la Terre, les enfonçaient dans l'effroi des mystères muets.

Seules, les neiges dominatrices du Mont-Blanc, surgissant des arbres, hachées par leurs troncs droits, salies d'ombres immenses, permettaient encore à leurs âmes troublées de s'évader vers le bleu de l'air libre, vers le ciel!

Morchaud et M<sup>me</sup> Rocco-Montès suivaient le rocailleux petit sentier qui tourne autour de cette eau glacée dont les verdeurs baignent des miniatures d'îles, des troncs d'arbres morts, mais debout, et dont la limpidité révèle en ses profondeurs des débris monstrueux d'avalanches, toute une vie végétale anéantie. Profitant des blocs granitiques, des branches tombées, il aidait la marche de la jeune femme, heureux que les difficultés lui permissent de la saisir par la taille, de garder longuement sa main dans la sienne, de la prendre sous le bras, de la tenir contre lui. Soudain, sur une partie plane et sablonneuse du chemin, Morchaud s'arrêta, les yeux rivés vers le fond du lac glauque... Un sapin, un sapin entier, complet, bien branchu, y était couché, rigide, trépassé. Sa forme était intacte, mais estompée, flottante sous un agglutinement gélatineux de mousses aquatiques dont la vie se repaissait de la chair du géant mort.

M<sup>me</sup> Rocco-Montès, désespérée, attendait que le jeune homme se remît en route, se demandant ce qui pouvait bien se passer au fond de la cervelle de son compagnon,



obstinément muet; elle suivait des yeux son regard fixe, jusqu'au fond de l'eau. Après un instant de gêne, ayant consulté son bracelet-montre, elle se décida :

— Il est midi, dit-elle, nous pouvons déjeuner à Chamonix et y goûter. Il y a un bon pâtissier.

Le déjeuner au restaurant du Chamonix-Palace fut très gai. Déjà les dernières contraintes étaient tombées; déjà, à table, ils étaient installés avec plus de désinvolture, plus d'abandon, plus près l'un de l'autre. Mais, après une promenade à pied sur la route des Praz et le goûter, quand ils regagnèrent l'hôtel pour remonter en voiture, ils cherchèrent en vain le chauffeur. Enfin, le chasseur le découvrit et le ramena : impossible de repartir avant huit ou dix heures du soir ! Il avait fallu démonter la magnéto qui, sans cette réparation immédiate, risquait de « griller » et le travail était long.

Une randonnée, serrés l'un contre l'autre, sur une route sûre, par une belle nuit d'automne, n'avait rien qui les effrayât. Pour attendre l'heure du dîner, M<sup>me</sup> Rocco-Montès, fatiguée, désira se reposer et demanda une chambre :

— Allez, dit-elle à Morchaud, acheter chez Payot le *Journal Intime* de Frédéric Amiel. J'adore ce triste bouquin. Vous me lirez les chapitres que je vous indiquerai.

Alors l'heure décisive rôda dans la chambre avec le crépuscule, ardente, pressante, inévitable. Morchaud s'était installé dans un fauteuil près, très près du lit où M<sup>me</sup> Rocco-Montès s'était étendue. Chacune des phrases de Désespéré, qui jamais n'avait pu aimer, les rapprochait de l'amour. Le désir vierge du pauvre Genevois les submergeait de sa marée vivante, leur restituant, en quelque sorte, la candeur passionnée des premières tentations. La nuit d'octobre, fatiguant peu à peu les yeux du lecteur, s'épaississait autour d'eux tandis que, dans l'encadrement de la fenêtre, un Mont-Blanc livide, s'enve-



loppait de brumes et semblait donner une leçon d'éternité à leur passion passagère.

Morchaud se tut enfin, faute de lumière. Il ferma le livre. Il ne voyait plus qu'un fantôme pâle, étendu sur la masse sombre du lit et qui, d'un mouvement lent, approchait de lui... Il sentit sur son front le frôlement lisse d'une main. Il la prit dans la sienne et, la tenant étroitement, sans un mot, sans qu'il rencontrât de résistance, sans qu'elle fût réprimée, il hasarda la caresse impatiente qui prenait possession de formes encore voilées et qui déjà ondulaient de plaisir... Un bras attendri passa autour de sa tête courbée. Sa bouche rencontra d'abord la chaleur palpitante des paupières, puis l'offrande humide des lèvres; ses doigts, plus hardis, frôlèrent enfin une peau cachée, fine et tiède comme une peau de perle... Presque sans geste, il se trouva étendu contre un corps brûlant... Il posséda!...

L'auto les ramena à une allure folle dans la nuit des vallées. Ils avaient besoin de s'inonder d'air et de vitesse, elle pour exalter les récents souvenirs, lui pour empêcher son esprit de contempler, avec trop de précision, sa folie. Maintenant, il avait peur! Elle était étroitement serrée contre lui au fond de la voiture et, dans la chaleur qui montait de ce corps déjà frémissant de nouveaux désirs, se fondaient sa volonté, sa liberté, l'élan magnifique de son Idéal. Elle essayait de parler, de murmurer des promesses, de prolonger l'heure de passion. Il ne répondait rien, muré dans sa dépendance nouvelle, dans son esclavage, averti secrètement que, dans ses bras, l'amour humain avait étouffé l'amour des hommes.

Oui, il avait peur : évadé des derniers émois de la volupté, rendu à lui-même, il se rappelait avec précision tous les bruits qui couraient sur sa maîtresse, tout ce qu'on lui avait raconté du ménage, tout ce qu'il y avait de louche et d'obscur dans leur vie, dans leurs moyens d'existence, dans leur luxe insensé, toute la suspicion,



plusieurs fois immonde enfin, qui planait sur ce foyer d'aventuriers. Il était désormais plongé dans le borbier, lui, débarqué aux rives du Léman pour une œuvre pure! Il se taisait, elle finit par lui demander :

— Pourquoi ne me répondez-vous pas? A quoi pensez-vous?...

— Je ne pense pas, je tremble... J'ai comme un goût de cendres aux lèvres... Pourquoi suis-je obsédé par le sapin qui gît au fond du Lac Vert? Il a la forme d'un arbre encore et pourtant ce n'est plus qu'une pauvre chose décomposée! Est-ce que notre amour ne lui ressemble pas.

MARCEL ROUFF.

(A suivre.)



# REVUE DE LA QUINZAINE

---

## LITTÉRATURE

Albéric Cahuet : *Moussia ou la vie et la mort de Marie Bashkirtseff*, E. Fasquelle. — *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, t. IV, Armand Colin. — Mémento.

Le *Journal* de Marie Bashkirtseff est un document humain de haute qualité. Depuis l'âge de 13 ans, où elle prend réellement conscience d'elle-même jusqu'à l'âge de 24 ans où elle meurt, une jeune fille y étale, avec une sincérité complète, raisonnée, voulue, toutes les réflexions de son être moral, toutes les sensations de son être physique. De là le succès de ce récit écrit au jour le jour, en d'innombrables cahiers, publié malheureusement tronqué de plusieurs de ses parties.

Il semblait qu'après cette publication, le vœu de la charmante jouvencelle, qui souhaitait de survivre dans la mémoire des hommes, fût réalisé. Pourtant, depuis quelques années, le nom de Marie Bashkirtseff tombait peu à peu dans l'oubli. Beaucoup, parmi ses lecteurs, ne savaient aucun gré à la défunte de son admirable franchise. Ils se souvenaient seulement de l'extrême vanité qu'ils rencontraient partout dans les pages de son *Journal* et de l'agacement que procurèrent à leurs nerfs les témoignages incessants de cette vanité. Peut-être n'avaient-ils pas compris la véritable psychologie de la mémorialiste. Des renseignements biographiques leur manquaient, et le goût aussi d'assembler les éléments épars de cette fugace physionomie morale.

Depuis peu de temps, Marie Bashkirtseff retrouve une faveur posthume. Les travaux de M. Borel, mille études et articles dispersés dans les revues et journaux, tendent à replacer dans son cadre réel et à situer à sa vraie hauteur intellectuelle une jeune fille qu'une mort prématurée empêcha de donner sa mesure. Il faut le préciser : ces écrits fragmentaires ne sauraient y parvenir.



M. Albéric Cahuet l'a bien compris. Ce qui était nécessaire pour procurer à Marie Bashkirtseff cette renommée définitive dont elle était avide, c'était une synthèse du *Journal*, des documents mis au jour, des pièces encore inédites, des témoignages des contemporains survivants. Ainsi, il a été amené à étudier (ayant conçu pour son héroïne une admiration très vive) tous les faits de sa courte existence, tous les papiers que le temps avaient épargnés, tous les lieux et les milieux où se déroulèrent des incidents souvent mal rapportés, et il a de même entendu des confidences très précieuses. Il nous apporte les résultats de sa longue enquête dans **Moussia ou la vie et la mort de Marie Bashkirtseff**.

L'émouvant romancier du *Missel d'Amour*, le parfait psychologue de *Régine Romani*, le pittoresque évocateur du *Masque aux yeux d'or* ne cherche point à construire une biographie romanesque. Un grand souci d'exactitude l'anime. Ses dons lui servent à présenter dans un bel équilibre, tantôt avec force, tantôt avec grâce, les circonstances d'une carrière aussi mouvementée que brève. Marie Bashkirtseff sort de son ouvrage expliquée, purifiée, débarrassée de fâcheuses légendes avec un merveilleux visage de vierge prédestinée à la gloire.

Pas un instant M. Albéric Cahuet ne songe à nier que, par ses fantaisies, ses exagérations, son orgueil, son héroïne ait pu exciter contre elle, de son vivant, et contre sa mémoire, après sa mort, le ressentiment des gens qui la connurent ou qui la lurent. Il fait un tableau plaisant de son enfance, à Nice, en compagnie d'un aïeul impotent, d'une mère inconsistante, d'une tante un peu fantasque, d'une cousine, de domestiques, d'un nègre, de chiens, le tout venu de Russie et le tout en adoration devant la petite merveille aux mille caprices toujours satisfaits. Milieu étrange, vivant à l'hôtel, milieu bohème alimenté par les ressources de la tante fantasque, tantôt ruisselant de luxe et tantôt réduit à manquer de pain. Le père de la jeune Marie, maréchal de la noblesse en sa province, vivant mal avec sa femme, est demeuré en Russie.

De bonne souche patricienne, ces gens ne parviennent point à obtenir considération du monde cosmopolite auquel les conjonctures de la vie les mêlent. Tout d'abord, Marie ne songe qu'à jouir du luxe et du plaisir et s'y adonne frénétiquement. Mais voici



qu'un jour elle prend conscience de sa fausse situation, des humiliations qu'elle lui vaut. Elle ne changera rien à son culte de la joie, mais la volonté se manifeste en elle de forcer le respect, de gagner, pour elle et pour les siens, égards, estime, honneurs.

Son premier soin consiste, dans ce but, à devenir une femme supérieure par la culture de l'esprit. Elle choisit elle-même ses maîtres, travaille, acquiert en peu d'années des connaissances profondes et variées. Elle souhaite ensuite ramener, auprès de sa mère, son père défaillant, réussit, au cours d'un voyage en Russie, à raccommoder suffisamment ce ménage désorienté, pour qu'à Rome ou à Paris, on sache que Marie Bashkirtseff n'est point fille d'aventurière.

Entre temps, elle fait ingénûment, mais toujours sur la défensive, l'expérience de l'amour, voue son cœur, non ses sens à divers galants qui, lui donnant le dégoût des sentiments médiocres, la vouent à la recherche du héros. Un moment, elle croit rencontrer en Paul de Cassagnac ce héros, choit de son rêve, les ailes brisées, ne renonce pas pour cela à la poursuite d'un idéal. Cet idéal, elle le trouvera dans l'art.

La seconde partie de sa vie, la plus poignante (car la jeune fille est dès lors atteinte du mal qui l'emportera), la montre acharnée à conquérir cet idéal. Là encore, Marie Bashkirtseff témoigne de cette volonté magnifique qui est la caractéristique de sa nature, et qui explique son orgueil, orgueil sans lequel elle demeurerait impuissante. Elle souhaite, n'ayant point partagé les exaltations d'un héros, devenir, du moins, une grande artiste, l'un de ces sommets de l'intelligence humaine que le monde contemple avec une impression de vertige.

M. Albéric Cahuet trace de ses études à l'atelier Julian, de l'âpre lutte qu'elle livre pour grandir jusqu'au génie le talent naturel dont elle dispose, un tableau tour à tour délicieux et pathétique. Souvent, trop souvent, le mal accable la main qui s'acharne sur les crayons et les pinceaux, mais n'étouffe pas la flamme intérieure. Bientôt Marie, dans ce domaine nouveau, rencontre, en la personne de Jules-Sébastien Lepage, le vrai initiateur, l'homme sur le cœur de qui elle eût voulu appuyer sa fragilité et modeler son concept de la beauté. Cette rencontre se produit à l'instant où elle vient de recevoir, au Salon de 1884, pour sa toile : *le Meeting*, une consécration admirative. Ce



peintre est, comme elle, frappé par un mal invisible, continu, incurable. Tous deux se réconfortent, pourchassent ensemble leur trop beau rêve. Ils sont deux moribonds au seuil de l'éternité et qui, l'un l'autre, avec une tendresse exquise, une sollicitude fraternelle, s'encouragent à croire aux apothéoses du lendemain. Ainsi Marie s'en ira de ce monde avec cette douceur amoureuse dans l'âme.

M. Albéric Cahuet examine dans son livre quelle part de réalité on doit rechercher dans le roman d'Edmond de Goncourt : *Chérie*, où l'on a cru voir une image de Marie Bashkirtseff. Il termine sa belle biographie par le portrait moral de son héroïne, célébrant avec raison et justice la jeune fille vraie qui, à l'heure de la mort, put écrire sur son testament : « Je meurs absolument pure de cœur, d'esprit et de corps. Je crois n'avoir jamais eu de pensées basses, intéressées ou dépravées. » Le rayonnement posthume de Marie Bashkirtseff tient sans doute à cette pureté.

### §

Il n'était pas pur à son exemple, le grand Jean-Jacques dont les *Confessions* servirent peut-être de modèle au *Journal* de Marie Bashkirtseff ; mais il cultivait avant elle le goût de la vérité. Nul homme n'a été plus que lui cependant accusé de mensonge, et c'est miracle que son génie ait pu surmonter tant d'attaques sans en être diminué.

Cette réflexion nous est inspirée par le quatrième tome de la **Correspondance de J.-J. Rousseau**, récemment mis au jour par M. Pierre-Paul Plan d'après les collations, les notes et les commentaires de Théophile Dufour. Chaque tome nouveau de cette correspondance contribue, en effet, à prouver, de la façon la plus péremptoire, que le philosophe fut, dans ses mémoires secrets, d'une sincérité admirable et qu'il ne chercha point à embellir sa personnalité morale. N'aurait-il donné que l'exemple de cette loyauté qu'il mériterait l'estime des lettrés.

Le tome IV susdit embrasse les années 1758-1759 et correspond au livre dixième des *Confessions*. Rousseau vient de quitter l'Hermitage, après une lettre assez vive à M<sup>me</sup> d'Epinaÿ, et de s'installer à Montlouis. Il souffre cruellement au physique de ses incommodités, obligé de subir les continuelles persécutions des médecins. Son moral n'est pas meilleur. La trahison de Diderot



l'a beaucoup affecté, et il envisage avec crainte les manœuvres, souterraines menées contre lui par ce qu'il appelle la coterie hobbachique.

C'est le temps où il lance, pour répondre à l'article *Genève* publié par d'Alembert dans l'*Encyclopédie*, sa fameuse *Lettre à d'Alembert sur les Spectacles*, l'un des ouvrages auxquels il travailla avec le plus d'ardeur et auquel il conserva une sorte de prédilection. Le texte s'imprime chez Rey, à Amsterdam. La *Correspondance* nous met au courant de toutes les inquiétudes, impatiences, exaspérations de l'écrivain à cause du retard des épreuves, des inégalités et des défaillances de l'imprimeur. Elle nous fait assister à la carrière du livre et à son succès.

Nous voyons aussi, dans ce tome IV, naître les relations du philosophe avec le maréchal de Luxembourg et sa femme. On sait que Rousseau craignait beaucoup d'aliéner sa liberté et qu'il appréhendait d'être gêné dans ses travaux par des visiteurs inconsiderés. Son caractère d'ours mal léché éclate dans ses premières épistoles au grand seigneur et à cette charmante maréchale qui lui témoignera, dans la suite, une sollicitude pleine de douceur. Il accepte néanmoins l'hospitalité de l'un et de l'autre et s'installe au petit château de Montmorency où il connaîtra des heures de parfaite sécurité.

Selon son habitude méritoire, M. Pierre-Paul Plan, à la suite de Théophile Dufour, a ajouté à la *Correspondance* un grand nombre de lettres inédites. On trouvera, en outre, dans son texte, éclairci par des notes composées avec un soin minutieux, divers fragments, entre autres (p. 211 et suiv.) trois pages de la *Préface* de la *Lettre à d'Alembert*, que Rousseau avait préparées pour rectifier plusieurs passages de cette préface et qui parvinrent trop tard au libraire Rey pour être utilisées en tête de la première impression.

L'ouvrage est orné, comme les précédents, de cinq planches hors texte où figurent, d'après des originaux du temps, les portraits de Coindet, d'Alembert, Abauzit, Duclos, De Luc.

MÉMENTO — Dans le tome VII des *Smith Collège Studies in modern Languages*, M. Albert Schinz, professeur au Smith Collège de Northampton, publie un inventaire des documents relatifs à J.-J. Rousseau que possède la Bibliothèque Pierpont-Morgan à New-York. Parmi ces documents figurent neuf lettres du philosophe, dont six étaient encore



inédites, quelques fragments autographes de musique, et des éditions originales d'œuvres imprimées de Rousseau, dont trois exemplaires portant l'*ex-libris* et l'*ex-dono* de ce dernier. Par les textes inédits qu'il révèle, M. Albert Schinz apporte une précieuse contribution à la *Correspondance générale* qui utilise l'un d'eux, précisément dans le tome IV examiné plus haut (p. 363).

ÉMILE MAGNE.

### LES POÈMES

Hélène Hardant : ... *Cailloux blancs*, « les Humbles ». — Thérèse-Marie de Cours : *Librement*, « les Presses Universitaires ». — M. Y. Pangalos : *Poèmes Fardés-Syncopés*, François Bernouard. — M<sup>me</sup> A. Maury-Laroche : *les Trois Echeveaux*, Verdolin-Castellani, Nice. — Paule Lavergne : *La Joie de l'Été*, « les Tablettes ». — M<sup>me</sup> Iskouï Minasse : *Flore attique*, E. Figuière. — M<sup>me</sup> Iskouï Minasse : *Voix dans la nuit*, Figuière. — Guy Lévis-Mano : *C'est un tango pâmé*, H. Parville.

L'âme farouche, sensuelle et révoltée de M<sup>me</sup> Hélène Hardant tantôt cède au pouvoir de l'Amour, tantôt se rebiffe, se piète dans un désir de fière indépendance, aspire à la solitude. Mais elle est d'une femme sincère, qui est entraînée aux ardeurs naturelles, et sensible. Les élans maternels en pensée se mêlent aux joies, aux tristesses, aux lassitudes de l'amante. Elle se retourne vers son enfance ; elle s'y voit renaître, parmi les arbres de la province où la rejoignent ses souvenirs, ou aux lueurs austères de la lampe, sous les regards doux et intelligents de sa mère.

Une femme dont le bondissement ingénu est contrarié par des retours sur elle-même, des aspirations vers une sorte de renoncement à soi et surtout aux ivresses charnelles qu'elle se sent impuissante à refréner, et qui regrette, et qui crie son dégoût, puis se replonge et s'enorgueillit de ses pâmoisons, et du don superbe de son être corporel non moins qu'intellectuel, ne sera-t-elle pas toujours, me demandais-je en lisant le livre de M<sup>me</sup> Hélène Hardant : ... **Cailloux blancs**, impuissante à acquérir l'absolue maîtrise d'art et le contrôle de ses sentiments, de sa pensée ? « Leur sens est de leurs sens tout mêlé », comme dit le poète anglais ; leur cerveau n'est point un ouvrier qui travaille indépendant la matière que lui a fournie l'expérience des sens ; il s'efforce de produire au moment même qu'il ressent. Voilà qui explique, non les imperfections (quelle œuvre est parfaite ?) mais les défaillances, les insuffisances, les négligences qui déparent les œuvres féminines les plus nobles, la plupart du temps, et, en



particulier, les poèmes de M<sup>me</sup> Hardant. Cependant, que de vers d'une belle frappe :

La face de l'été chante dans les jets d'eau...

.....  
La détresse adorable et vaine des automnes...

.....  
Et brusquement l'amour a le goût de la haine...

.....  
Tu ne veux pas céder, je ne céderai pas ;

Tu railles ; défié, tu griffes ; je déchire...

Des suites aussi d'une belle tenue ; l'idée, plus que l'expression par endroits incertaine, du poème *Conception* ; l'admirable finale, les dix derniers vers de la *Maison*, et ce quatrain qui fait songer à Moréas et à Shelley :

O Musique, ton souffle, à peine, a dû passer  
Et l'âme sans défense et lourde, et molle, penche  
Comme un fruit hésitant qui se retient aux branches,  
Qu'un instant a mûri, qu'un autre va blesser.

Est-ce ici le recueil par lequel M<sup>me</sup> Hélène Hardant débute ? C'est un vrai poète qui se lève.

**Librement**, suivi de « MES POLITIQUES D'AMOUR », *Herriot-Daudet, le Roi des Gauches, A François Albert, l'Inquiétude, le Vote des Femmes, A l'Eglise Catholique*, et de « PROMENADES DANS NOS PYRÉNÉES », *Argelès, Gavarni, Cauterets*, tel le titre complet, un peu désordonné, du livre de M<sup>me</sup> Thérèse-Marie de Cours. Mais ce titre n'a pas suffi ; la même page porte encore un avertissement : « Et j'ouvrirai ton âme à de telles lumières que les yeux de ta chair t'en paraîtront pesants. Ecoutez ces musiques de ma pensée — et de la vôtre. » Dans ce recueil confus, comme rédigé et surtout composé au hasard de l'inspiration et des actualités les plus futiles, se trouvent par bonheur des vers et des poèmes charmants et musicaux, comme *Je suis l'étang qui dort...* et surtout *Ton bras blanc...*

Brusque, je suppose, et hardie avec ingénuité, M<sup>me</sup> M. Y. Pangalos prolonge sur le temps faible le poème ou le vers commencé avec le temps fort. Soit ! Mais elle apprête un peu à la hâte leur visage de brique en poudre rouge ou de noir gras. Ses **Poèmes Fardés-Syncopés** ainsi arrangés sont, en réalité, à peine des poèmes. Une notation amusée, une fébrile impatience,



un désir d'image, une assurance par rencontre, tout cela s'emmêle au petit bonheur, et voilà qui lui suffit à bercer d'enchantement les aspirations, les regrets de son âme ou de sa cervelle, qui risque d'apparaître frêle. Musiquette aigre, sons aventurés, la mélodie se propose et bientôt lasse défaille. Plus d'étonnement que de joie.

Un peu de bon sens ne nuit pas. M<sup>me</sup> A. Maury-Laroche serait étonnée, je pense, si on lui attribuait proprement du génie. Je ne vois guère, dans les poèmes qu'elle réunit sous le titre **les Trois Echeveaux**, une faculté d'invention rare ou surprenante. Mais tout y est à sa place, proprement, décentement exprimé. C'est très bien. Si la moyenne des poètes qui publient atteignait à ces qualités de convenance et de sobriété tranquille, le critique attentif n'aurait point à se plaindre. Mais déjà ce niveau est peu fréquemment observé. Des éclats, des réussites soudaines, momentanées, peu de maîtrise, et l'abîme odieux des insanités obscures et de l'outrecuidance. Chez M<sup>me</sup> Maury-Laroche, un parfait équilibre du ton et des sentiments ; la plus grande loyauté d'expression ; de la justesse, à défaut de hardiesse et de découvertes.

Pour le poème en prose, il faut des délicatesses de maniement dont ne semblent pas se douter tous ceux, toutes celles qui prétendent en écrire. Peut-être la joie de l'été inspire-t-elle à M<sup>me</sup> Paule Lavergne des voluptés nuancées qu'il lui eût été précieux de se rappeler et de fixer en chants appropriés. Vraiment l'instinct du rythme et le don de l'image neuve ou nette lui font défaut, ce pouvoir de suggérer au delà de l'expression, par quoi le poème en prose se distingue de la prose coutumière. Les deux livres de M<sup>me</sup> Iskouï Minasse, **Flore Attique**, **Voix dans la Nuit**, contiennent des poèmes d'un mouvement ample et sonore, plus d'éloquence véhémence que de passion profonde et qui se communique. Et l'un de ces livres s'orne d'un beau portrait de l'auteur, ce qui n'est point indifférent.

C'est un tango pâmé, avec images de Gaston Poulain et préface de Maurice Magre. L'auteur, M. Guy Lévis-Mano, a, paraît-il, vingt ans. Aucun ne donne plus le sentiment de la tristesse et de la misère des choses de ce temps. Voilà donc un tout jeune homme, à vingt ans, qui n'a de foi en quoi que ce soit, ni en l'amour, ni en la beauté de la vie et du printemps, ni, certes !



en l'amitié, ni en l'art. Partout, il a dépisté la présence de l'intérêt et le jeu d'une duperie. Or, il prétend n'être pas dupe et profiter, dans la mesure où elles s'offrent à lui, de toutes les réelles voluptés que la vie lui peut présenter, fantômes si l'on veut, mais qu'importe si le tango où se rythme la vie aboutit à la pâmoison d'un vertige, et qu'il soit bref et qu'on s'en tire avec un sarcasme qui le nie, et sans y croire plus qu'à tout autre mensonge ? Les raisons d'enthousiasme, de joie, sont, avant d'avoir été éprouvées, mortes en lui. Du cœur, il se rit, il se rit et du cerveau et de l'âme. Je ne sais d'instant plus pénible que lorsque, « mon amante sans pareille », comme il l'appelle, il évoque « la chaude sécurité de cet amour » qu'est celui de sa mère ! Il y a là, en dépit qu'il en ait, un mouvement où perce presque contre son gré de la tendresse, et, en vérité, un abandon qui révèle la prodigieuse douleur que ce jeune homme dissimule. Mais il se ressaisira, « un poète n'a pas toujours des ailes de colombes » ; il s'en rend compte affreusement : « Si la désespérance obscurcit mes prunelles, c'est que je traîne en moi la dispute atroce de mon âme et de ma chair prostituée », confesse-t-il, le poète.

Si l'on plaint l'attitude déserte et amère de ces jeunes gens avides de saccades soudaines, qu'ils confondent avec le plaisir, incapables de doter d'aile et d'horizon les aspects sinistres de leur froideur agitée intérieurement et muette à la surface, ce n'est pas qu'ils cherchent l'extase et la grandeur de vivre en d'autres domaines que ceux qui nous enchantaient, ou que nos pères ont hantés, mais parce que, de leur propre aveu, cette extase et ce ravissement, ils ont beau les poursuivre, ils les rencontrent si peu qu'ils ironisent et feignent même en leur propre présence de n'y pas croire, satisfaits de jouissances factives que, parbleu ! ils estiment viles non moins que décevantes.

Aucune époque n'a été victime au même point que la nôtre des faux mirages qu'elle se crée. La cause des misères sociales et de la désaffection générale est par malheur plus sérieuse que dans d'autres temps. Toujours les hommes ont su que la masse vit plutôt de mensonge que d'illusion, mais certains se rendaient compte que la seule irréalité, c'est ce qui est réel. Les formes sociales, le despotisme de la richesse, la lamentable nécessité de voler son prochain afin de s'assurer le pain de chaque jour, ne pe-



saient pas sur chacun aussi implacablement qu'à l'heure présente. On pouvait poser des limites aux labeurs intéressés qui procurent la subsistance, on pouvait même, comme notre saint François à nous qui est Verlaine, vivre résolument en marge de la société ; aujourd'hui, on n'échappe point à l'engrenage ; si l'on se rebiffe, on est happé ou broyé. N'est-il plus possible, même en son for, de se réserver quelque oasis ?

Que la forme et le mouvement des poèmes correspondent à ce qui, dans l'esprit et dans l'activité des jeunes gens, se détermine par heurts, sursauts, reprises de soi, dédains, hauteurs, violences brusquées et meurtrissures intimes et cachées, regrets qui ne s'avouent et sans doute ne se connaissent pas, cela ne saurait nous surprendre. Le chant harmonieux ne se constitue que de contrastes dont la mesure même ne présente rien de certain. Les vers, ce sont des vers et néanmoins rien de ce qui normalement appartient au vers n'y demeure apparent. Constatations rapides, sèches, brièvement surgies et toujours ce heurt, l'ensemble en devrait grincer de discordance. Non ; il y passe un frisson amer qui engendre une unité de ton telle qu'une harmonie, barbare, même en ce temps d'art nègre et de danses mécaniques et disloquées, en résulte. De ce délire inassouvi ou qui se dérobe au larcin où il se complairait, une atmosphère fuligineuse s'est épanchée, que traversent en désarroi hâtif les éclairs effarés de visions sinistres et malades.

M. Maurice Magre a raison de noter qu'en ses poèmes M. Guy Lévis-Mano, sincère, enclôt son émotion, mais voilée, mais cachée. « Elle se présente obliquement et elle repart dès qu'elle s'est laissé apercevoir. » Non point « de larmes déguisées, ni de chagrin contenu, à peine de l'ironie, mais quelque chose d'indéfinissablement amer qui nous étreint ».

ANDRÉ FONTAINAS.

### LES ROMANS

ROMANS HISTORIQUES. — Claude Anet : *La fin d'un monde*, B. Grasset. — Gustave Kahn : *Contes Juifs*, E. Fasquelle. — Jacques des Gachons : *Gens de France au labeur*, Les Beaux-Livres. — Octave Aubry : *Marie Walewska*, A. Fayard. — Jean Beslière : *De sable au chef d'azur*, Emile-Paul. — Raymond Escholier : *Quand on conspire*, B. Grasset. — Victor Llona : *Les pirates du whisky*, Baudinière. — Memento.

**La fin d'un monde**, par Claude Anet. Tandis que les



romans d'anticipation me laissent assez froids qui préfigurent, en général de façon arbitraire ou conventionnelle, un monde où je ne serai plus, les romans préhistoriques, et qui ressuscitent le passé lointain de l'espèce humaine, me causent un plaisir analogue à celui qu'on éprouve, à de certaines heures, à évoquer ses souvenirs d'enfance. Je m'y recueille, avec une curiosité mêlée d'attendrissement, et je me fie à l'adhésion que, comme à mon insu, je ne sais quelle obscure mémoire donne à leur fabulation pour juger que celle-ci est plausible ou vraisemblable. Sans doute, cette mémoire n'est-elle pas purement héréditaire.... Il y entre maints éléments que je dois à mes lectures. N'empêche que pour me faire revenir sur mon opinion, si je ne trouvais pas que le ton fût juste ou l'atmosphère réalisée, aucun argument scientifique ne saurait prévaloir contre ma secrète antipathie. L'ouvrage de M. Claude Anet, qui nous reporte à douze mille ans en arrière, en pleine époque paléolithique, chez ces dolichocéphales de la vallée de la Vézère, en Dordogne, qui furent de prodigieux artistes, a été établi sur les plus rigoureuses données des ethnographes et des archéologues modernes, mais c'est pour des raisons indépendantes de l'exactitude de son information qu'il est suggestif. Loin d'avoir insisté, par désir du pittoresque, sur les dissemblances — trop faciles à relever — qui séparent les hommes de l'âge de pierre des hommes d'aujourd'hui, M. Anet s'est appliqué à montrer les affinités qui les en rapprochent, et il a réussi, ce faisant, à nous mettre de plain-pied avec eux. Il n'a pas rompu le fil mystérieux qui nous relie à nos ancêtres, si, peut-être, il a trop adouci leurs mœurs ou trop négligé d'en montrer le côté farouche. Il nous a aidé à nous reconnaître en eux, et plus d'une fois, en analysant leurs sentiments et leurs pensées, il a éveillé dans nos âmes des échos à peine endormis. Riche de traditions, sans doute millénaires, l'humanité qu'il décrit subit d'une façon qui influence directement ses croyances, et finit par les ruiner, l'effet des changements, alors rapides, des conditions climatériques de la planète. Les rennes, principale ressource de cette humanité, ont fui vers le nord, à cause de l'amollissement de la température, hier glaciale, et les rites magiques se révèlent inefficaces à les ramener, en qui toute confiance était établie. D'autres hommes, venus de l'est, et mieux adaptés aux nouvelles conditions d'existence, prospéreront à côté de la tribu



décimée des fils de l'ours, et en absorberont ou s'en assimileront peu à peu les derniers types... C'est d'une très réelle beauté et d'une poésie mélancolique, fort différente de celle, optimiste, qui se dégage des évocations plus hautes en couleurs des Rosny. M. Anet ne brosse pas, comme ces grands artistes, de vastes fresques épiques. Il a le goût sobre, l'intelligence précise, l'imagination un peu sèche, mais je le loue de n'avoir pas craint de traduire en langage simple — sans doute — mais assoupli par des siècles d'exercices intellectuels, les raisonnements encore gauches de ses hommes primitifs. C'est que si l'instrument leur manquait, ces hommes avaient de la subtilité dans l'esprit et une sensibilité active. Les peintures et les sculptures qu'ils nous ont laissées se montrent, à cet égard, assez probantes. Aussi bien, le moindre intérêt du livre de M. Anet n'est-il pas son illustration reproduisant les merveilleuses figures humaines ou animales que l'on a retrouvées dans leurs grottes.

**Contes juifs**, par Gustave Kahn. Cette suite de courts récits, de caractère satirique pour la plupart, et qui s'étendent de l'époque biblique jusqu'à nos jours, révèlent, en même temps qu'une inspiration, un tour poétique tout à fait particulier et d'un très grand charme. Il y a vingt façons d'écrire des contes, et celle de M. Gustave Kahn, qui tient un peu de toutes, n'en rappelle aucune. « Diversité, c'est ma devise », assurait La Fontaine. Cette déclaration, M. Gustave Kahn la pourrait reprendre à son compte, dont la fantaisie s'est toujours réclamée de la liberté la plus absolue et qui, dès ses débuts dans la littérature, érigeait en principe que l'écrivain ne doit obéir à d'autres lois que celles du rythme, c'est-à-dire du mouvement même de l'émotion. Ce qu'il y avait de nostalgie orientale dans les premiers ouvrages du poète des *Palais nomades* et du *Domaine de fée*, nous le retrouvons dans ce recueil de contes qui nous présentent chacun un aspect différent de l'âme juive avec assez d'attendrissement — à travers la rigueur de l'observation qu'une discipline critique nuance d'ironie — pour ne point douter qu'il s'agit avant tout, ici, d'une œuvre lyrique. On a créé un certain poncif de la psychologie sémitique, et c'est probablement qu'il s'imposait. Mais je n'en éprouve l'obsession et bientôt la gêne ni l'ennui, en lisant les contes de M. Kahn. Ils me procurent l'impression de voir s'élaner de nouvelles branches, au feuillage épais et aux fruits



savoureux du vieil arbre de la race élue, dans lequel bien des noms sont déjà gravés. S'il me fallait choisir parmi les récits de M. Kahn, je recommanderais tout particulièrement *Les marchands du temple*, *Isaac*, *Le portrait*, *Psychologie*. Mais il vaut mieux lire ces récits dans l'ordre ingénieux où leur auteur les a disposés. Ils prennent ainsi valeur de document historique, ce qui ne laisse pas d'ajouter à leur intérêt littéraire.

**Gens de France au labeur**, par Jacques des Gachons. Que, pour caractériser cette forme d'application supérieure de l'homme qu'on appelle « labeur » et qu'il distingue, du reste, du « travail », M. des Gachons ait choisi ses personnages dans le grand siècle, rien de plus légitime, il me semble. Je ne crois pas qu'on ait jamais, chez nous, apporté à l'étude ou à l'exécution d'une œuvre la même méthode ni la même persévérance qu'à l'âge dit classique. Non qu'on n'ait produit, et peut-être davantage à d'autres époques. Mais on était plus hasardeux ou plus impatient ou moins sûr de soi et de ses moyens... La Bruyère, Le Nôtre, saint François de Sales, Colbert et Poussin, tels sont les êtres d'élite dont M. des Gachons a fait une judicieuse sélection (son dessein lui interdisait de prendre, par exemple, La Fontaine ou même Racine) et qu'il nous a montrés vivant une des journées de leur vie énergique ou mesurée. Par l'arrangement des scènes, M. des Gachons a tant soit peu romancé, selon la mode du jour, ses petits récits édifiants ou d'un caractère moral, qu'il n'a point cherché à dissimuler. Il ne s'est permis, toutefois, aucune infraction à la réalité, et il est bien possible, en particulier, que La Bruyère ait jeté sur le papier, comme il nous le montre, les réflexions que lui inspirèrent les impertinences de son élève. M. des Gachons s'adresse surtout à la jeunesse ; et c'est en pensant à elle que je recommande son livre, très agréablement présenté, d'ailleurs, et qu'illustrent des gravures sur bois de Maximilien Vox et Bertault.

**Marie Walewska**, par Octave Aubry. M. Aubry excelle dans l'art, très difficile, de mêler sans produire de monstres la réalité à la fiction. C'est qu'il est doué de beaucoup de tact et qu'il possède un sens délié de l'histoire. Le désir de multiplier les circonstances romanesques ne l'induit pas à fausser les événements et à dénaturer les caractères. Il profite seulement, pour introduire des éléments de son invention dans ce qu'on sait ou



croit savoir de la vérité, de ces hiatus mystérieux que ne laissent pas de voir à tout instant s'ouvrir dans la trame, en apparence continue, de la chronique, ceux qui en suivent de près le déroulement. Cette fois, c'est autour du divorce de Napoléon qu'il a cherché les points obscurs ; et s'il est possible que rien ne se soit passé de ce qu'il raconte, on peut du moins admettre que l'Empereur a eu la plupart des pensées ou des intentions qu'il lui prête. Pour moi, j'incline à croire que, du jour où Napoléon sut, par la grossesse de Marie Walewska, qu'il pouvait être père, il décida de répudier Joséphine. Qu'il ait songé, un moment, à épouser la tendre et délicieuse jeune femme dont il avait fait la connaissance à Varsovie, je le crois aussi. Mais, tout de suite, les difficultés d'une telle entreprise durent lui apparaître, et il est permis de douter qu'il en ait envisagé sérieusement la réalisation, Marie se fût-elle prêtée aux intrigues que M. Aubry attribue à Fouché. Les personnages évoqués par M. Aubry sont parfaitement conformes à ce que nous connaissons d'eux, et le portrait qu'il a tracé de Marie Walewska, notamment, a quelque chose, à la fois, de la grâce d'un Prud'hon et du réalisme d'un David. Dans les propos qu'il prête à l'Empereur, M. Aubry insère avec adresse la plupart des paroles célèbres du grand homme, et c'est tout à son honneur qu'il réussisse, ce faisant, à leur donner un caractère aussi heureusement homogène.

**De sable au chef d'azur**, par Jean Beslière. C'est fort ingénieusement que M. Beslière a choisi l'époque de la Restauration pour y situer son drame qui ressortit aux problèmes de la plus actuelle psychiatrie. Je ne crois pas lui prêter gratuitement des intentions qu'il n'avait point, quand il composait son livre, en découvrant dans celui-ci une manière de symbolisme ou d'allusion satirique d'une très heureuse expressivité. L'opposition que faisaient les « ultras » aux idées nouvelles, ou l'ignorance dans laquelle ils étaient, sous le règne de Charles X, des aspirations qui allaient fougueusement s'épanouir sous le nom général de romantisme, l'histoire que M. Beslière nous conte, dans un style volontairement archaïque, ne les illustre-t-elle pas, en effet, de saisissante façon ? Aussi bien, les désordres et les excès de la Révolution ne sont pas étrangers, sinon à la naissance, du moins au développement du trouble d'Anne, trouble que son mari ignore jusqu'à sa confession, et qu'il condamne ou impute



aux puissances infernales, tout comme M. de Villèle l'esprit libéral. La difficulté n'était pas mince que rencontrait M. Beslière à se servir du truchement d'une psychologie encore étroitement spiritualiste, pour exprimer le réalisme tragique du cas de son héroïne. Il en a triomphé avec aisance ; et l'art dont il a fait preuve dans ce récit, en apparence sans éclat, se révèle, à mon sens, d'une qualité supérieure.

**Quand on conspire**, par Raymond Escholier. Comme il y avait en province, du temps de Molière, des précieuses qui singeaient les grandes dames de l'Hôtel de Rambouillet, il a existé, sous le second Empire, à peu près par toute la France, des républicains qui conspiraient contre *Badinguet* « à l'instar » de ceux de Paris. C'est la physionomie d'un de ces petits foyers clandestins que M. Escholier s'est amusé à évoquer dans ce joli roman, sans doute à l'aide de souvenirs de famille ou de traditions oralement transmises. Loin d'avoir pris ses personnages au tragique, il a malicieusement souligné leur allure d'opérette, et j'imagine que, pour se donner le ton, il a dû demander à sa collaboratrice habituelle, c'est-à-dire à M<sup>me</sup> Marie-Louise Escholier, de lui jouer quelques airs d'Offenbach sur le piano... Vous devinez qu'on palabre plus qu'on n'agit dans les réunions de « rouges » au milieu desquelles M. Escholier nous introduit, et qui se tiennent dans un café, comme il sied. M. Escholier a très spirituellement assorti une médiocre aventure amoureuse à la gravité des projets de ses révolutionnaires, et il a réussi à faire revivre avec fidélité un moment de notre petite histoire. Je lui signalerai, cependant, un anachronisme. Il fait quelque part un de ses personnages feuilleter un recueil de portraits de famille. Or, son récit se passe, si j'en ai bien fixé la date, aux environs de 1856, et je ne sache pas qu'à cette époque on ait tiré des photographies sur papier. On ne fixait encore les images que sur des daguerréotypes, plaques métalliques qu'il eût été bien difficile de rassembler en album.

**Les pirates du whisky**, par Victor Llona. Si, comme il est probable, les Etats-Unis annulent, dans un avenir prochain, leur fameuse loi de prohibition, ce roman, qui relate les méfaits causés par ladite loi, ne laissera pas de prendre valeur de document historique. Il est, en tout cas, fort attachant et bourré de détails pittoresques qui le situent, c'est-à-dire qui lui donnent



un caractère américain bien déterminé. M. Llona est familier avec les mœurs yankees et, à traduire en français les œuvres de langue anglaise, il a acquis une vigueur de style qui sauve de la vulgarité son récit, encore que les péripéties en soient violemment romanesques.

MÉMENTO. — Le poète Maurice Magre a réussi, dans *Priscilla d'Alexandrie* (Albin Michel), une reconstitution colorée de l'ancienne capitale de la province romaine d'Égypte au ve siècle. Le drame mystique de la vie de Priscilla ne sert peut-être que trop visiblement de prétexte à l'évocation du décor, selon la manière de Flaubert, mais il ne laisse pas de s'en dégager une philosophie. — Dans *la barque d'Isis*, par Jean Bertheroy (Renaissance du Livre), est le roman de la réincarnation. Sous les figures de Taïa, de Dionyse, de Béatrice et d'Adrienne, c'est la femme unique qui, en poursuivant le bonheur, se laisse conduire par « la Déesse voilée » vers la lumière pure. — Les curieux de vénerie liront avec intérêt le nouveau roman du Marquis de Foudras : *Un capitaine du Beauvoisis*, que réédite la librairie Emile Nourry. Il y a de la verve et de la couleur dans ce journal de route d'un gentilhomme campagnard du xvme siècle, et les descriptions de chasses à courre princières, en particulier, sont des plus brillantes.

JOHN CHARPENTIER.

### THÉÂTRE

*L'École du Bonheur*, trois actes de M. Paul Gavault, au théâtre Daunou.  
— *Dalilah*, trois actes de M. Paul Demasy, au théâtre de l'Odéon. — « *Chi-pée !* », trois actes de M. Alex Madis, au théâtre de l'Avenue. — M. Silvain au Music-Hall.

Depuis douze ans, l'entrepreneur d'intrigues Paul Gavault avait fermé boutique. La guerre avait interrompu son aventure. Le temps a marché, mais le sens échappe, au célèbre fournisseur, de la transformation des modes. Le mécanisme antique de sa verve est fatigué. Aucun à-propos ne l'engage de jour, simplement, dans sa mémoire, avec discrétion, de ses succès fanés. Entraîné peut-être par l'aventureux exemple de M. de Carel, autre fabricant, de même illustration, mais travaillant sur une branche plus sinistre de la même industrie, lui aussi tâche à sortir de la trappe. Mais d'inquiétants soupçons ont sans doute encore éreinté le gouvernement de ses moyens : M. Gavault met en effet son progrès à compliquer, de manière insensée, ses scénarios. Est-il quelque chose de plus malséant qu'un tel état d'esprit chez un auteur ?



N'est-ce pas à ce besoin de démultiplier les incidents que l'on reconnaît les cuistres, aussi bien dans le drame que dans la comédie, aussi bien dans l'art d'écrire que dans l'art plastique, alors, par contre, que la recherche du relief dans la simplicité est le signe de l'esprit ? Le lecteur comprend bien que je prête seulement ces inquiétudes à M. Gavault qui, ayant commis un nouvel imbroglio, nous a fait assister à l'exemplaire méprise d'une cuisine théâtrale très inférieure et, tout de même, aujourd'hui par trop indigeste, si indulgent que, par nécessité devant la pénurie générale, le sens critique doive se montrer.

Bref, M. Gavault donne sa pièce, **l'Ecole du Bonheur**.

Un jeune et riche crétin défait ses fiançailles, parce que son secrétaire et une adroite modiste machinent que celle-ci lui donnera la comédie de l'aimer pour lui-même. La fiancée réussit de montrer et de défaire le jeu et la noce aura lieu. Est-il possible que les planches aient jamais rien vu de, spirituellement, plus bas ? Oui, et dans la même soirée : c'est la manière dont l'auteur, dans ce vide, décuple les détails, tous mort-nés. Des êtres aux idées absentes ne parlent que pour expliquer les minuties de la complication des trucs de l'auteur. Vraiment, à de tels spectacles on touche le fond de la misère de notre pauvre scène. Belle leçon en vérité. Mais il est pénible de voir employés à une telle démonstration M<sup>mes</sup> Jane Renouardt, qui consent à débiter une procession de phrases inanimes, et que toute sa grâce personnelle en soit alors comme voilée, Alice Beylat dont la qualité sensuelle serait si avenante selon un texte qui ne l'étoufferait pas, Andrée Guize, exquisement enrobée, et qui fait l'oie avec esprit, Yo Maurel, Germaine Sergys et Médiane ; MM. André Dubosc, ironique et résigné à tout, Lurville qui ressemble à Lugné-Poe, avec un comique d'autant plus décisif qu'il est plus volontairement mesuré, Pierre Pradier, étourdissant marchand de chapeau, et le « jeune premier » Jacques Gaudin, qui l'est un peu trop, et si mignon qu'il a l'air en travesti ; il dirige sans relâche, et cruellement, sur les dames de l'orchestre et du balcon, comme un phare assassin, la dentition éblouissante de sa bouche ouverte et promenée.

• §

Chacun connaît l'histoire de Samson et **Dalilah**. Aujourd'hui on ne s'embarrasse plus autant pour des cheveux qui tombent sous



les ciseaux. M. Paul Demasy s'arrache lui-même les siens avec conviction dans une belle fureur dramatique. Du vieux mythe biblique il a tiré un cauchemar plein de luxure et de neurasthénie, mis, comme est la mode, à la sauce moderne, au moyen de la trivialité. L'auteur veut montrer généralement que la Femme (avec un grand F) est écrasante au destin et à la volonté de l'Homme (avec un grand H)... Holà ! pas si vite, cher monsieur, l'affaire n'est pas tellement entendue !

Pièce volcanique, avec beaucoup de fumée, où M<sup>lle</sup> Vera Korême est violente et serpentine, MM. Hervé nerveux et athlétique, Pasquali larvaire et empoisonneur ; Donneaud, de Rigoult, Clariond, Charpin et Louis Raymond, philistins et juifs convaincus

## §

« Chiper » ? Nous nous exprimions de la sorte au collège lorsqu'on nous dérobait nos billes, ou lorsque nous étions pris en fredaine. Aussi bien, sur le théâtre, ici, est-ce encore une récréation très enfantine, mais où de l'argent, une fille et de l'amour (si l'on peut dire) sont en jeu : inséparable breelan. Récréation enfantine, oui, certes, car, par la complicité de l'auteur et d'un lot d'interprètes bien choisis, on nous livre des idées et des manières qui sont celles qu'on a plutôt coutume de rencontrer chez les plus jeunes Lovelaces. Ainsi des personnages assez simplement bêtîtres, et qui ont tout l'extérieur d'hommes et de femmes faits, parlent et gesticulent selon le train primesautier des gamins et des gamines. Ah, que c'est drôle !

En tête de la distribution, on ne pouvait mieux choisir que cette turbulante petite poupée faunesque qu'est M<sup>me</sup> Maud Loty, et M. Charles Lamy le célèbre grotesque. Maud Loty est uniformément elle-même. Par sa gouaille, elle paraît une sorte de petite cousine fort éloignée de Mistinguett, dont elle n'a d'ailleurs ni la science des planches, ni l'abatage, ni le sabbat enivré des jambes ; petite cousine aussi de Lavallière dont elle rapporte, amenuisés, la voix et les gestes, mais de qui elle ne possède pas la sourde anxiété personnelle, qui donnait un tel drame au fond du comique de la sombre étoile des anciennes *Variétés*. Maud Loty fait son possible parfois pour donner à son visage une expression tendre ou sérieuse, où la pensée ne serait plus celle d'un étourdi et vif petit gavroche de luxe... Nous l'aimons mieux dans



les menus gestes d'une mimique animale, précieuse, gaie et un peu crispée, où ses bras, et ses belles mains comme en verre de Venise, se jouent mécaniquement, mais qui sont une vision de grâce comme fragile et cassable, peut-être unique de la sorte, sur nos scènes. J'avoue, à ma confusion professionnelle de critique théâtral, que mon attention a bien souvent lâché le scénario pour le jeu que j'indique, y trouvant le grand plaisir de la soirée. M<sup>me</sup> Loty joue, au surplus, avec la crânerie simple de ce qu'elle est; de ce qui chez d'autres serait défaut elle réussit à faire du sel. Cela vient à plaisir que sa voix ne passe pas très bien par le nez, qu'elle soit un peu comme enrhumée; l'intonation est amusante, et tant mieux si elle prononce : *bé don*, pour : mais non; si elle dit qu'« il veut qu'on *chasse* qu'il a une maîtresse... » Au second acte, et sous un portrait d'elle-même du Boldini des snobs actuels, Van Dongen, elle gazouille deux petits couplets, qu'on voudrait entendre, tant elle y met trop de discrétion...

La pièce où elle mène ses séduisantes syllabes et ses ravissants petits étirements, tour à tour en chemise, en pyjama, ou vêtue et ceci pour notre chagrin, a sans doute surtout pour mérite d'avoir été écrite par un homme, à part soit ironique, et qui savait ce qu'il faisait pour tel public cosmopolite. C'est la cruauté de notre office que devoir retenir et rapporter de pareilles calembredaines. Il faut pourtant bien que le lecteur sache de quoi il est privé, si nos avis ne suffisent pas à le précipiter au spectacle.

Des deux directeurs d'un Grand Magasin de confection, l'un est fortement attaché à l'exploitation, l'autre, plus occupé des femmes, se repose entièrement sur lui et ignore tout de l'affaire. En sorte que, lorsque le premier, dégoûté de ne pouvoir jamais être aimé que pour son argent, se décide à fuir Paris à tout jamais, l'autre concerte, avec la petite vedette Zizi, qu'elle donnera à son associé, Chabrat, un amour désintéressé, que lui-même, Masson, paiera de ses écus à Zizi, et cela dans l'intérêt supérieur du Grand Magasin que le départ de Chabrat ferait certainement périlcliter. Tout va bien, car Chabrat, trouvant rondement ainsi son idéal en Zizi, ne tarde pas de la coucher et de l'aimer, tant et si heureusement, que Zizi pourtant avertie, et « moralisée » par sa tante expérimentée qui la gronde, devient « **Chipée !** » (être *chipé*, en argot de galanterie, veut dire : aimer) pour Cha-



brat. Celui-ci y perd le goût des affaires, et prie même le Président du Conseil d'Administration de « lui fout' la paix ». Masson, furieux du résultat imprévu de ses libéralités, coupe sa rente à Zizi, qui, plutôt que de se séparer de son amant, vend ses perles et ses fourrures, « sa grande amour » lui donnant scrupule d'engager davantage. Naturellement, par ces liquidations, qu'il apprend en même temps que la farce initiale, Chabrat saisit néanmoins qu'il est aimé pour lui-même. Désormais il règlera lui-même ses consommations ; pour quoi son intérêt aux affaires du Magasin lui reviendra.

J'ai parlé longuement de M<sup>me</sup> Loty ; ses partenaires y sont bien adaptés : MM. André Alerme (Masson) qui a une belle voix profonde à la le Bargy, Jean Dax (Chabrat), et Charles Lamy dans un rôle de soupirant éconduit ; il y a aussi les deux ou trois jolies filles accessoires. Puis il y a, par-dessus tous, M<sup>me</sup> Moréno. En dehors de son naturel, M<sup>me</sup> Loty ne saurait composer un personnage ; une telle préoccupation déborderait sa veine. Cette condition fait d'autant ressortir le grand talent opposé et la grande et spirituelle science de Moréno. Le personnage qu'elle crée dans cette pièce a, contrairement aux autres, relief et vivacité. Ce que joue cette femme est tout vivant d'intelligence ; elle a son art d'être et de parler dans sa pleine saveur. C'est une très heureuse idée du distributeur des rôles d'avoir mis en face d'une actrice attrayante, mais exclusivement soudaine comme Maud Loty, une autre artiste réfléchie et savante dans une pittoresque composition de gouvernante maquerelle.

## §

M. Silvain, le doyen de la Comédie-Française, vient de donner une fière leçon à ses camarades, jaloux et impatients, qui l'ont chassé de son doyenné. Mais l'illustre grognard a de l'abatage, et toujours le sang prompt. Il vient de triompher, au Palace, dans des scènes de *Tartuffe*, numéro, parmi d'autres numéros de clowns, d'acrobates, de danseurs, exécuté avec maîtrise et hardiesse. Molière le garde : c'est éclatant.

## §

Apparemment, mon très ancien camarade André Billy s'est plu à mon intérim, et a trouvé bonne l'invention, puisqu'il a proposé à notre Directeur que je tienne désormais, alternativement avec



lui, cette chronique. La maison m'est familière, les plus lointains abonnés s'en souviennent peut-être. Mon plaisir n'est pas mince d'y travailler à nouveau.

ANDRÉ ROUVEYRE.

### LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

J. M. Kolthoff : *La concentration des ions hydrogène*, Gautier-Villars. — Leonor Michaelis : *Physicochimie et chimie des colloïdes*, Masson. — Paul Job : *Les méthodes physiques appliquées à la chimie*, Doin. — Ferdinand Henrich : *Les théories de la chimie organique*, Payot. — Mémento.

Dans une de ses récentes chroniques (1), mon collègue et ami Georges Bohn a insisté sur l'intérêt que présentait, pour les biologistes, l'exposant d'hydrogène ou indice de Sørensen, par abréviation  $p_H$ . Il s'agit là d'une notation relativement nouvelle, qui se rapporte à des idées déjà anciennes, puisque leur forme actuelle remonte à 1887. C'est le grand physicochimiste suédois Svante Arrhénius qui montra le premier que, lorsqu'on dissout du sel — du vulgaire sel de cuisine — dans l'eau, non seulement ses particules constitutives se trouvent écartées les unes des autres, et ceci d'autant plus que la solution est moins concentrée, mais encore que les molécules du sel se trouvent, dans la solution, décomposées complètement (ou presque) en fragments de molécules, chargés d'électricité et qui ont reçu le nom d'ions.

De tous ces ions, le plus important est l'ion hydrogène (chargé d'électricité positive), car il est présent, en grande quantité, dans les solutions acides (telles que le vinaigre, le jus de citron et le suc gastrique), alors que sa concentration est infiniment plus faible dans les liquides alcalins (tels que le sang et l'ammoniaque). On précise la plus ou moins grande abondance d'ions hydrogène par cette mystérieuse notation  $p_H$ , la lettre H étant la première du mot hydrogène et la lettre p ne signifiant pas grand'chose... Il m'est impossible, sans recourir à des nombres négatifs et à des logarithmes, de mieux définir cette constante nouvelle : il suffit de savoir qu'elle varie entre 7 et 1 pour les solutions de plus en plus acides et entre 7 et 14 pour les liquides de plus en plus alcalins. La valeur 7 correspond à l'eau pure, moyen terme exact entre les acides et les bases.

Le livre français le plus complet sur cette question vient de

(1) *Mercur de France*, 1<sup>er</sup> février 1926, p. 722-723.



paraître ; c'est un ouvrage de J. M. Kolthoff (d'Utrecht), intitulé **La concentration des ions hydrogène** et traduit par Edmond Vellinger. Tous ceux qui sont susceptibles de s'intéresser à la question, au double point de vue industriel et biologique, y trouveront une mine de renseignements précieux : dosage des acides et des bases, indicateurs colorés, solutions tampons, examen des jus sucrés, des produits alimentaires et pharmaceutiques, du sol, des liquides biologiques... La traduction est passable ; Vellinger a même ajouté à l'ouvrage des compléments utiles ; mais que n'a-t-il pris plus de soin à revoir les formules — algébriques et chimiques — qui sont hélas ! si souvent estropiées ?

## §

Une autre traduction (par H. Chabanier et C. Lobo-Onell) s'occupe aussi de la même question : c'est celle de l'ouvrage de Leonor Michaelis, professeur à l'Université de Berlin. Mais à côté de la **Physicochimie** (conductivité électrique, force électromotrice, vitesse de réaction...), c'est surtout la **Chimie des Colloïdes** qui intéresse ici l'auteur. Les colloïdes sont ces matières amorphes, incristallisables, comme la colle forte, l'albumine, l'électrorgol..., dont l'étude, activement poussée à l'heure actuelle, nous dévoilera, sans aucun doute, ce que les profanes appellent « le secret » de la vie. Michaelis a écrit là un vade-mecum, où sont décrites la plupart des propriétés déjà connues et les méthodes de mesure : seuil de floculation (c'est-à-dire de transformation des solutions en dépôt), gonflement, osmose, adsorption, filtration, viscosité, cataphorèse, etc. Le labeur scientifique patient des chimistes biologistes rend possibles les découvertes sensationnelles, notamment en médecine ; naturellement, c'est le dernier chercheur qui passera à la postérité. L'opinion publique est injuste : elle attribue trop souvent la construction d'une maison à celui qui a juché le drapeau sur le toit...

## §

Encore un livre qui pourra rendre de bons services : la « collection de physique et chimie », dirigée par Paul Langevin, Jean Perrin et Georges Urbain, nous donne un ouvrage sur **les méthodes appliquées à la chimie**, par Paul Job, maître de conférences à l'Université de Lyon. Identification et con-



stitution des espèces chimiques, analyse des mélanges, prévision et mécanisme des réactions, tous ces sujets sont traités sommairement, mais avec une grande clarté ; on doit savoir gré à l'auteur de ne pas s'être trop appesanti sur des détails de techniques, qui ne peuvent s'apprendre que par la pratique du laboratoire ; et il a fort bien fait — s'adressant à des lecteurs qui ne sont pas toujours très instruits — de rappeler, dans un appendice qui atteint presque le quart du livre, la définition des principales grandeurs physiques et les moyens les plus recommandables de les mesurer. Connaissant par ailleurs la haute compétence de Paul Job sur ces questions, on peut s'étonner qu'il se soit maintenu partout à un niveau aussi élémentaire, aussi traditionnel, dirais-je même ; il est évident qu'il a voulu être compris intégralement par le plus grand nombre de chimistes possible et peut-être, après tout, est-ce lui qui a raison.

## §

C'est la première fois que paraît en français un exposé des **Théories de la chimie organique** et, dans ce sens, la librairie Payot a bien fait d'éditer le gros ouvrage de Ferdinand Henrich, professeur à l'Université d'Erlangen. Il débute par des chapitres d'une lecture relativement facile ; il développe, aussi, de manière assez satisfaisante, les relations entre la constitution chimique et certaines propriétés physiques (réfraction, rotation naturelle, absorption lumineuse, calorimétrie, fluorescence...) Malheureusement, le professeur bavarois a encombré son exposé par une compilation d'hypothèses sur la valence qui ne concluent pas et dont l'assimilation est pénible et sans grand profit.

La couverture porte « édition revue, augmentée et refondue » ; je n'ai pas sous la main l'original allemand pour me rendre compte sur quels points la transposition française en diffère. L'impression générale qu'on conserve de celle-ci, c'est que les éloges que le traducteur se décerne sont des clauses de style : sa compétence ne lui permettait guère de mettre au point des théories fort obscures, mais il aurait pu donner une traduction moins esclave du mot à mot et où les germanismes ne s'exhibent pas agressivement presque à chaque ligne.

Il serait injuste, cependant, de prétendre que les imperfections sont, pour une bonne part, imputables au traducteur ; mais on a



toutes les raisons de se méfier : dans son numéro de janvier 1926, l'intéressante revue italienne *Scientia* a publié un important article du grand physicien allemand Arnold Sommerfeld sur les « récents progrès de la physique de l'atome », article qui, selon l'usage, paraît à la fois dans la langue originale et *en français*. La rédaction de la revue, éblouie sans doute par son titre d'« ancien élève de l'École Polytechnique », commit l'imprudence de confier cette traduction au traducteur du livre d'Henrich, Marcel Thiers ; dans ce dernier cas, on peut être péremptoire : l'article de Sommerfeld a été « massacré ». Que Marcel Thiers refuse dorénavant de se charger de travaux sur les quanta, auxquels il ne comprend rien, et que le directeur de *Scientia*, le distingué psychologue Eugenio Rignano, veuille bien être plus circonspect dans le choix de ses collaborateurs : *Scientia* et la science y gagneront.

MÉMENTO. — *Larousse mensuel* (janvier 1926). Une bonne biographie (par Pierre Monnot) de *Gabriel Bertrand*, professeur de chimie biologique à la Sorbonne, qui a remplacé Lemoine à l'Académie des Sciences.

*Larousse mensuel* (février 1926). Gaston Boucheny retrace l'œuvre de *Gustave André*, professeur à l'Institut agronomique, auteur d'importants travaux de chimie agricole et élu à l'Académie des Sciences à la place de Maquenne.

*La Science et la Vie* (février 1926). Je me suis appliqué à préciser, pour le grand public, ce que sont *la lumière et la couleur*, ce qu'est une onde lumineuse, ce qu'il faut entendre par « théorie électromagnétique de la lumière » et sur quels principes repose la vision colorée des objets. Il est regrettable, par contre, de voir déflorer des sujets intéressants et saboter l'effort d'éducation du public : l'article sur *les rayons ultraviolets* débite tout un chapelet d'erreurs incontestables, en un style incroyablement plat : un métaphysicien, qui n'a certes pas plus de compétence qu'un petit T.S.F.-iste de quinze ans, et fraîchement égaré dans la science, Jean Labadié (le « Jean Cabrerets » du *Quotidien* et du *Progrès civique*) se porte garant de l'excellence des « idées » de Daniel Berthelot — « le Sadi Carnot de la lumière » ! — et des ustensiles du docteur Saïdman. « Mince de garantie ! » dirait Gavroche. S'il suffit de bonnes études primaires pour tenir la rubrique des « chiens écrasés », de longues années de préparation sont indispensables, en science, pour dominer son sujet et pour en parler avec le minimum d'imprécisions et d'inexactitudes.

MARCEL BOLL.



ETHNOGRAPHIE

Lillian Eisler : *The Customs of Mankind*, Londres, Heinemann, 10 pl. en coul. et 100 ill., 8°. — Joan Evans : *Life in Mediaeval France*, Oxford University Press, 8°. — Andrews, Strzygowski, Vogel, Visser, Goloubeff, Hackin et Nell : *The influences of Indian Art*, Londres, The India Society, 8°. — Zoe Kincaid : *Kabuki, The popular Stage of Japan*, Londres, Macmillan, pet. 4°.

Etant entrée un jour dans une petite église de village pour se reposer, M<sup>me</sup> Lillian Eisler assista à une cérémonie nuptiale dont aucun des participants ne lui était connu. C'était la première fois qu'elle observait cette cérémonie dans l'abstrait, pour ainsi dire ; et elle se demanda pourquoi chacun des acteurs faisait tels gestes et non tels autres, pourquoi la fiancée était en blanc et non en jaune ou en vert. Et ainsi de suite. Ce qui lui donna l'idée, neuve pour elle sinon pour les folkloristes européens (je crois M<sup>me</sup> Eisler Américaine), de chercher le pourquoi non seulement des rites du mariage, mais de toutes les **Coutumes de l'Humanité**. Elle n'y a pas mis de parti pris ; elle accorde à cette Humanité cinq cent mille ans d'existence au moins ; et elle déclare que dans son volume on trouvera beaucoup de « découvertes personnelles ».

La base de la documentation est celle dont on se sert au deuxième degré : les grands travaux de Tylor, Frazer (dont les quatre volumes sur le totémisme sont déclarés « delightful », ce qui étonne), et bien d'autres, cités à la fin dans la bibliographie, où l'on ne voit inscrits que des ouvrages en anglais, pas un seul français ni allemand : ce qui restreint les possibilités de « découvertes personnelles ». Dans le chapitre sur le langage, on ne saurait prendre au sérieux le rapprochement de mots égyptiens anciens et de mots anglais actuels, comme ég. *atakh* et angl. *attack* ; ég. *kawi* (vache) et angl. *cow* ; ég. *han* et angl. *honour* ; ég. *ra* (soleil) et angl. *ray* (on). Il y a à propos des origines de la religion, de la signification du totémisme, de l'importance des rêves, etc., trop de simplifications semblables. On sent que M<sup>me</sup> Lillian Eisler est une nouvelle venue dans des études qui sont délicates, sinon difficiles.

Mais son livre n'en est pas moins amusant et fort utile, en ce qu'il montre au grand public, surtout féminin, auquel il est destiné et auquel s'adressent de nombreuses et bonnes illustrations, que toutes sortes de manières de faire, de dire, de penser tradi-



tionnelles, et qu'on suit sans trop y faire attention, remontent très haut et avaient jadis un sens précis. Très utiles à ce point de vue sont les chapitres sur les coutumes du mariage et des funérailles, sur l'étiquette et l'hospitalité, sur le maintien à table et en public, sur l'évolution du costume, sur les petites superstitions quotidiennes et sur les survivances de stades de civilisation antérieurs dans les jeux modernes d'adultes et d'enfants.

Il y a donc dans ce livre de 750 pages « de tout un peu », comme sur certaines images populaires ; mais un index très détaillé et bien fait permet de s'y retrouver. On lui souhaite une vaste diffusion, surtout aux États-Unis, où persistent beaucoup de vieilles coutumes européennes, dont la plupart des Américains du Nord ignorent les origines et le sens.

§

C'est aussi au grand public, mais anglais, qu'est destiné le très beau livre de M<sup>me</sup> Joan Evans, jadis bibliothécaire à Oxford, sur **La Vie dans la France médiévale**. « Cette période est celle où l'Angleterre possédait des provinces en France ; où le français était la langue courante dans les palais et les tribunaux anglais ; où les poètes anglais écrivaient un dialecte français... En littérature, en art, en science, l'Angleterre est la fille de la France ; et s'il n'y avait pas eu cette civilisation française au moyen âge, il n'y aurait pas eu une telle Renaissance anglaise. » C'est à chercher dans quelles directions s'est marquée cette filiation que l'auteur a consacré plusieurs années de travail. Les chapitres sur la vie féodale, la vie urbaine, la vie monastique, les pèlerinages et croisades, la science, l'éducation, le travail et la religion sont tous bien construits, les textes cités comme typiques sont bien choisis, le discours est clair et simple. Très utile est la longue table des concordances chronologiques entre les faits politiques d'une part et les faits de civilisation d'autre part ; les 48 planches sont d'une netteté remarquable. Nous avons en français beaucoup de travaux érudits sur notre moyen âge, mais je doute qu'il existe un livre comme celui-ci, où ces travaux aient été si bien utilisés, où il soit autant tenu compte des dernières découvertes et qui soit aussi lisible et vivant ; c'est un excellent manuel général de la civilisation française au moyen âge, y compris les formes rurales et populaires de cette civilisation. Elle a subi toutes



sortes d'influences ; s'il est vrai que du point de vue artistique on commence à voir clair, du point de vue ethnographique et technologique il reste encore beaucoup à chercher... et à trouver. Si j'étais encore professeur de faculté, c'est un sujet de thèse que je conseillerais à un étudiant. M<sup>me</sup> Joan Evans a senti l'intérêt du problème, puisqu'elle reproduit plusieurs sculptures d'églises montrant des ouvriers au travail, munis des instruments de leur métier, dont beaucoup, mais pas tous, dérivent des outils romains et de l'âge du Bronze.

## §

Ce jeu d'interactions à la fois techniques et esthétiques a été bien mis en lumière dans un recueil de mémoires dus à d'excellents savants sur les **Influences de l'Art Indien**. « L'échange des motifs décoratifs entre les divers peuples de la terre date des débuts de l'humanité et c'est une vérité psychologique que ces motifs empruntés sont ensuite modifiés et reviennent même parfois à leur point de départ sous une forme méconnaissable. » Ce recueil est précisément consacré à montrer les éléments de ce double mécanisme : emprunts par l'Inde et emprunts à l'Inde. L'Asie, avec les îles néerlandaises, est étudiée à ce point de vue, dans la direction de l'Extrême-Orient il est vrai plus que dans celle de l'Occident. Comme ethnographe, je regrette la lacune de l'art mongol, de celui des Ghiliaks, de celui des Philippines. Puis, vers l'Asie Mineure, il y a eu aussi des courants ; il y en a même eu en Europe (laques de Coromandel, etc.). Il n'empêche que ces mémoires, sommairement illustrés de planches, fixent les idées sur un grand nombre de points jusqu'ici réservés aux spécialistes et prouvent que le moment approche où on s'intéressera enfin à l'Asie moins superficiellement. Là encore, la base de l'étude à venir sera technologique au moins autant qu'esthétique pure. On mène, ici et ailleurs, le combat dans ce sens depuis bien des années ; la partie est gagnée dans l'archéologie égyptienne et classique ; l'ethnographie la gagnera aussi dans les autres domaines.

## §

Elle l'a fait dans l'un de ceux qui étaient le plus délaissés, la technique dramatique, par une admirable monographie illustrée de planches nombreuses, dont plusieurs en couleurs, de M<sup>me</sup> Zoé



Kincaid sur le **Kabuki**, théâtre populaire au Japon. Les femmes ont moins de préjugés théoriques que les hommes ; on remarquera que dans cette chronique, sur quatre livres analysés, trois sont dus à des femmes qui, munies d'une instruction générale suffisante, se sont lancées à corps perdu dans des travaux devant lesquels des hommes auraient reculé, crainte d'opinions faites. Mme Zoé Kincaid a laissé aux messieurs le théâtre chic, le *Nô* ou drame classique ; elle a assisté aux guignols et aux représentations populaires, faites pour le petit peuple japonais, pendant des années et sans crainte du qu'en-dira-t-on ; elle s'est liée avec des acteurs de *Kabuki* ou plutôt des familles d'acteurs, car les pièces et les traditions scéniques passent dans ce théâtre de père en fils ; elle a exploré ainsi, comme elle le dit elle-même, une *terra incognita* pour l'Occident. C'est un fait que son livre est une révélation.

On y trouvera un historique de cette forme théâtrale, la biographie des acteurs célèbres, une analyse des relations de ce théâtre avec la religion (à noter certaines analogies avec nos mystères médiévaux), et un exposé des thèmes préférés. L'idée fondamentale de la plupart des scénarios est un conflit entre le *giri*, ou sentiment de la justice, du devoir et de l'honneur, et le *ninjo*, ou sentiment de l'humanité et de la tendresse, non de l'amour bisexuel au sens occidental comme dans le *Cid*. J'ai vu ces jour-ci, dans un petit cinéma de banlieue, Fanfan la Tulipe ; le « populo » jeune manifestait bruyamment sa perception de cette même opposition. Le *kabuki* est donc populaire par la simplification psychologique ; il l'est aussi, malgré la complication plusieurs fois centenaire des accessoires, par la simplicité, pour nous la grossièreté ou la brutalité, de l'expression. Le hiératisme des gestes est moindre que dans le *Nô* ; mais la tradition impose une série de gestes fixes pour chaque série de sentiments. Les instantanés d'acteurs qui illustrent le livre font sentir cette rigidité, qui, naturellement ne choque pas le petit peuple japonais, mais lui plaît, comme nos contes populaires, par la répétition du déjà-connu. Il faut lire ce livre, sans se laisser ahurir par l'exotisme des noms (qu'Occidental, j'aurais voulu rejeter en note). Et il faut le lire non par dilettantisme, mais parce que là survit une forme directe d'art que nous n'avons plus depuis notre Renaissance, même pas dans le guignol lyonnais, d'un art vrai



et pourtant complexe, où nous pourrions chercher des enseignements plus qu'auprès du nouveau prophète des spirites, ou même des poètes hindous. Faire attention que Sada Yacco n'était pas considérée au Japon comme une véritable actrice ; et que l'interprétation des gestes se fait plus par le symbolisme, et dans certains cas, par le mysticisme, que par le réalisme, ce qui n'est pas pour déplaire aux réformateurs actuels du théâtre occidental.

A. VAN GENNEP.

### HISTOIRE DES RELIGIONS

H. Raschke : *Die Werkstatt des Markusevangelisten*, Iena, Diederichs, 1924. — H. Delafosse : *Le Quatrième Evangile*, Paris, Rieder, 1925. — A. Loisy : *L'Evangile selon Luc*, Paris, Noarray, 1924. — E. Buonaiuti : *Alfredo Loisy*, Rome, Formiggini, 1925.

Au moment où la primitive Eglise sort de la pénombre pour entrer dans l'histoire, se dresse la figure d'un homme dont les proportions apparaissent de plus en plus gigantesques à mesure que se précise notre connaissance de l'époque. Cet homme, puissant agitateur, profond génie religieux, c'est Marcion. C'est en fonction de Marcion que se posent aujourd'hui la plupart des problèmes que soulève le Nouveau Testament.

Les Pères rapportent que Marcion avait fabriqué à l'usage de ses fidèles un évangile très court ; il y manquait en particulier le récit de la naissance de Jésus et un certain nombre de discours. En revanche, certaines parties y étaient traitées de façon plus explicite que dans Luc.

Il existe, dans le Nouveau Testament, un évangile sensiblement plus court que les trois autres. Il y manque le récit de la naissance de Jésus et un certain nombre de discours. En revanche certaines parties y sont traitées de façon plus explicite que dans Luc. C'est l'évangile de Marc.

La plupart des autres précisions que donnent les Pères sur l'évangile de Marcion s'appliquent également à Marc. Certaines divergences s'expliquent sans difficulté.

Raschke en conclut que l'évangile de Marc n'est autre que l'évangile de Marcion. Cette idée simple et hardie pourrait bien être juste, à condition, bien entendu, qu'on admette que le Marc primitif, le Marc « marcionite », a subi plus tard des retouches « catholiques » qui lui ont ouvert l'accès au canon.



Ce qui a empêché, ce qui empêche encore les critiques de reconnaître cette identification, c'est l'idée qu'ils se font des rapports de Marc et de Luc. D'après le témoignage unanime des Pères, l'évangile de Marcion était un abrégé de celui de Luc. Or, d'après l'opinion tout aussi unanime des critiques, Luc dépend de Marc. Si l'on veut identifier l'évangile de Marcion à Marc, il faut donc soit écarter le témoignage des Pères, soit réfuter un des principes essentiels de la critique.

Pour Raschke, la première alternative s'impose. Convaincu de la priorité de Marc-Marcion sur Luc, il conclut à l'erreur commune des Pères, et prive ainsi sa thèse de son principal fondement. Il ne songe même pas à examiner l'hypothèse contraire.

Le grand principe qui fait de Marc le premier des évangiles, principe proclamé d'abord par la critique allemande, puis adopté par la critique française, n'est pas un dogme infailible. Je serais disposé à accepter l'identification de l'évangile de Marcion à Marc, mais je me déciderais plus difficilement à récuser le témoignage des Pères qui ont vu dans Marc un abrégé de Luc. En reprenant l'étude de Luc et de Marc sur de nouveaux frais, il me semble que Marc, en de nombreux endroits, a remanié ou retouché le texte de Luc pour le conformer à la doctrine marcionite, là même où Raschke croit reconnaître des pensées originales de Marc, modifiées plus tard par Luc.

On trouve malheureusement dans Raschke quantité d'étymologies risquées qui compromettent sa thèse essentielle. L'étymologie, quand elle n'est pas bridée par une rigoureuse discipline linguistique, prête à toutes les fantaisies.

Après avoir fait la part des réserves qu'imposent trop d'arguments contestables, il faut rendre hommage à ce livre qui oriente les recherches des christianisants dans une voie nouvelle. Les émondations que Raschke propose d'apporter au texte de Marc, pour rétablir l'unité d'esprit et de doctrine, sont judicieuses et méritent l'attention des exégètes.

### §

**Le quatrième Evangile** est, des livres du Nouveau Testament, celui qui a la plus haute valeur littéraire et la signification religieuse la plus profonde. C'est celui aussi dont l'origine est la plus cachée. « L'origine de cet évangile, a dit Harnack, est



la plus grande énigme de toute l'histoire ancienne du christianisme. »

Depuis Wellhausen et Schwartz, beaucoup de critiques reconnaissent que ce livre n'est pas homogène, qu'il est composé de deux rédactions différentes, et même antagonistes. Loisy dans la deuxième édition, refondue, de son *Quatrième Evangile* (1921), s'est rangé à cette opinion.

H. Delafosse, indépendamment de Raschke, dont il n'a pas pu lire le livre, propose sur le quatrième Evangile une thèse apparentée à celle de Raschke sur l'évangile de Marc, mais appuyée d'une démonstration beaucoup plus vigoureuse et serrée. Si cette démonstration est admise, elle rendra compte de l'origine du quatrième Evangile et de sa double rédaction.

L'auteur met en lumière les caractères particuliers du Christ johannique. Celui-ci rejette l'Ancien Testament, Moïse et les prophètes. Il vient révéler Dieu aux hommes. Il combat le Prince de ce monde. Il renie sa mère terrestre. Il est un être tout spirituel. Or tous ces traits sont ceux du Christ de Marcion. Delafosse en conclut que le quatrième Evangile est en son fond un livre marcionite.

Mais des repeints très visibles ont été ajoutés au portrait. Le Christ spirituel est doté, de-ci de-là, d'un corps charnel. La résurrection des corps est subtilement réintroduite. Des références à l'Ancien Testament viennent en surcharge. Il y a donc eu une seconde rédaction antimarcionite, « catholique », destinée à rendre la première inoffensive. Le quatrième Evangile est « l'édition catholique d'un livre marcionite ».

M. Delafosse était déjà connu par une étude très pénétrante des lettres d'Ignace d'Antioche, parue dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuse* (1922). Par ce petit livre singulièrement fort et original, il se place parmi les premiers exégètes de ce temps.

Pour ma part, je lui proposerais quelques corrections de détail. Je pense par exemple que le coup de lance (XIX, 31-36) doit être rendu à la rédaction marcionite, sauf l'addition « du sang » et les citations de l'Ancien Testament. En revanche, la mention de la captivité de Jean-Baptiste (III, 24), le reniement de Pierre (XVIII, 15-18, 25-27) et la course de Pierre et de Jean au tom-



beau (XX, 2-10) me semblent appartenir aux additions catholiques, empruntées surtout à Luc.

Dans l'ensemble, l'explication de Delafosse est la plus forte et la plus solide qu'on ait encore donnée de l'origine du quatrième Evangile.

« Vous avez une plume comparable à un archet magique. J'ai relu chez vous un tas de choses que j'avais déjà vues chez nos lourds Teutons. Quelle différence ! » Ces lignes d'une lettre de Réville à Renan (19 nov. 1879) caractérisent bien l'œuvre de Renan. Elles caractériseraient aussi, au sentiment de Buonaiuti, l'œuvre du successeur de Renan, **Alfred Loisy**.

Le premier livre de Loisy qui fit sensation, *l'Evangile et l'Eglise*, était une réplique à *l'Essence du christianisme* de Harnack. Loisy familiarisa ensuite le public français avec la théorie de Jülicher sur les paraboles. Puis, d'après Buonaiuti, le commentaire sur les *Synoptiques* fut inspiré par la thèse de Johannes Weiss sur le caractère eschatologique de l'annonce du Royaume et par celle de Wrede sur le secret messianique. L'œuvre de Reitzenstein serait à la base de l'analyse que Loisy a faite des rapports entre les *Mystères païens et le Mystère chrétien*. Charles et Boll lui auraient fourni les éléments de son ouvrage sur l'Apocalypse. Enfin Luc et les Actes seraient examinés par lui sous l'angle visuel suggéré par Norden. Si l'on peut comparer les livres de Loisy à certains livres allemands, il faut dire aussi : quelle différence ! « Des hypothèses forgées outre-Rhin, dit le critique italien, Loisy fait une application plus minutieuse et par là même plus risquée. » Je dirais plutôt : une application plus précise et plus exacte et par là même moins risquée.

M. Loisy estime donc, après Norden, mais avec plus de précision et d'ampleur, qu'il faut distinguer dans les écrits lucaniens, aussi bien dans **l'Evangile selon Luc** que dans les Actes des Apôtres, deux couches superposées. La couche primitive constituerait ce qu'il y a de plus authentiquement historique dans le Nouveau Testament. Dans la couche plus récente s'affirme une tendance apologétique prononcée. Le second rédacteur s'attache surtout à démontrer aux autorités romaines qu'elles n'ont aucun motif de persécuter les chrétiens.

Cette vue de M. Loisy est très juste et très féconde. La ten-



dance apologétique du texte actuel paraît bien démontrée. L'étude sur les *Rapports de Matthieu et de Luc*, que M. Delafosse a publiée dans la *Revue d'histoire des religions*, se termine par ces mots : « L'évangile que Luc a écrit est un plaidoyer d'avocat. » Il faut rappeler que le canon de Muratori qualifie Luc de *juris studiosus*. On s'est donné beaucoup de mal pour lire autre chose (*litteris studiosus, itineris studiosus, itineris sui socius*) ou pour tourner cette pierre d'achoppement par des artifices de traduction (« homme attaché à ce qui est juste ») ou par la reconstruction hypothétique d'un original grec *parapompos* qu'on traduirait par *compagnon*. Tous ces efforts et ces artifices me semblent superflus. Le canon de Muratori ne fait que confirmer ce que nous apprend l'examen des textes : le rédacteur des écrits lucaniens était un homme de droit.

Pour défendre efficacement la liberté religieuse de la communauté chrétienne devant les autorités romaines, il fallait démontrer « que le christianisme n'était pas une secte nouvelle, étrangère à tout et en contradiction avec les lois ; que c'était, au contraire, la forme parfaite et authentique de la religion juive ; qu'ainsi la tolérance officielle dont jouissait le judaïsme devait être acquise au christianisme » (p. 60).

Pour rendre évident le lien qui rattachait le christianisme au judaïsme, on incorpora dans les nouveaux écrits chrétiens de nombreux textes empruntés à la tradition écrite des juifs. Sans le moindre scrupule, on attribua ces textes à Jésus. La nouvelle école de théologie allemande dite *formgeschichtlich* reconnaît qu'un certain nombre de discours, de *logia* attribués à Jésus ont été puisés par les rédacteurs des évangiles dans la tradition juive courante et qu'ils portent la marque certaine de cette origine. R. Bultmann, un des chefs de la nouvelle école, reconnaît (*Die Geschichte der synoptischen Tradition*, Göttingen, 1921, p. 49) que la méthode scientifique lui impose le devoir de se demander si une origine juive ne peut pas être attribuée aussi à ceux des autres discours qui, par eux-mêmes, n'ont rien de spécifiquement juif, ni de spécifiquement chrétien. Il est dès maintenant vraisemblable que le rédacteur du troisième évangile a puisé dans la tradition juive la plus grande partie des sentences et discours de Jésus. Il a fait de même pour d'autres éléments, tels que la légende de la naissance de Jean-Baptiste, le discours d'E-



tienne, celui de Paul devant l'Aréopage, sans compter les nombreuses données empruntées à Josèphe.

M. Loisy est dans le vrai quand il constate, sous le texte actuel de Luc, qui est un texte à tendance apologétique, une couche sous-jacente étrangère à cette tendance. Mais cette couche sous-jacente n'est pas, comme il pense, l'œuvre d'un historien nommé Luc. Elle est un éboulis de textes juifs insérés dans la légende de la vie de Jésus et des origines chrétiennes, pour démontrer que le christianisme continue la tradition juive.

Un besoin si pressant de renouer la tradition juive ne s'explique que s'il y avait eu précédemment tentative de rupture. Or, la seule tentative importante de ce genre que nous connaissions est celle de Marcion. Les écrits lucaniens sont une réaction contre le marcionisme. M. Loisy déclare :

Il n'est pas impossible que la ferveur pour l'Ancien Testament dont témoignent le troisième Evangile et les Actes, qui ne caractérisent au même degré nul autre écrit du Nouveau Testament, atteste aussi bien une réaction contre ceux des gnostiques qui répudiaient et la Bible et le Dieu des Juifs. Plus sûrement encore on est induit à supposer que la matérialisation des apparitions du Christ ressuscité vise un certain docétisme dont on veut ruiner l'influence... Le troisième évangile et les Actes, où qu'ils aient été composés, réfléchissent le développement antignostique de la foi et l'épanouissement varié de cette foi entre l'an 125 et l'an 150 (p. 61).

C'est précisément l'époque où l'Eglise luttait contre l'hérésie du gnostique docète et antijuif Marcion. Le docétisme visé par les écrits lucaniens entre 125 et 150 semble donc bien être celui de Marcion. M. Loisy lui-même suggère cette conclusion quand il déclare que « le rapport de notre évangile avec celui de Marcion pourrait être moins simple qu'on ne l'admet communément ».

Tel est exactement mon avis. Et je pense que M. Delafosse nous a mis sur une voie qui conduit peut-être à la solution du problème. Le marcionisme combattu par Luc pourrait bien être celui de la première rédaction du quatrième Evangile.

PAUL-LOUIS COUCHOUD.

### LES REVUES

*La ligne de cœur* : Marc Boasson et la presse du temps de guerre. — *Les cahiers libres* : M. Daniel Rops traite de la génération nouvelle. — *La Revue*



*de Paris* : Du tableau et du dessin, par Léon Bonnat. — *Les Primaires* : M. Camille Mauclair rend hommage à M. Philéas Lebesgue. — Mémento.

A cette place, nous avons déjà cité des fragments de la correspondance de Marc Boasson, sergent, « tué à l'ennemi, le 29 avril 1918, après trois ans de première ligne ». **La ligne de cœur** (1<sup>er</sup> février) publie de nouveaux extraits des lettres de Boasson. Elles découvrent une âme haute entre toutes. Nous avons perdu, sûrement, en Marc Boasson, un écrivain de grande classe. Nous le déclarons avec d'autant plus d'indépendance qu'il s'agit là d'un catholique et d'un combatif qui a pu écrire ceci, par exemple :

Dans le glauque demi-jour de ce ravin, j'imagine sans peine une existence à la Port Royal. Pas d'horizon, un étroit espace, captif entre de grands arbres qui font frissonner le ciel même. La terre, des murs, et ce ciel rétréci contemplé d'en bas comme un guichet de prison. Qu'il devait être facile là de s'abîmer de désespoir religieux ! La face inquiète de Pascal, cette tête saisissante au front pincé, les yeux rapprochés d'un nez immense, telle que la montre le plâtre du petit musée, je l'aperçois parmi le noir peuple, cérémonieux, silencieux des Solitaires sans espérance. Nous n'aurons jamais assez de gratitude envers les Jésuites, envers Rome, pour nous avoir délivrés de cette atroce, de cette inhumaine hérésie janséniste, sombre et grimaçante caricature de religion.

Les lignes ci-après, venant d'un tel homme et qui les traçait le 30 août 1916, — constatant : « nous avons ici la prose surhumaine et Dieu sur des charniers » — ces lignes sont un témoignage qu'il faut retenir :

Les journaux me font prendre des crises d'épilepsie. Si jamais on élève une statue à la Presse, je demande pour cette déesse des pieds de canard, un estomac d'autruche, un cerveau d'oie et un groin de porc. La Presse ! cloaque de tous les mensonges, de toutes les ordures, rendez-vous des basses légendes qui croient flatter et qui claquent comme un soufflet sur la joue qu'elles prétendent baiser. Pour ceux qui voient, qui ont vu, quelle dérision funèbre dans certains qui se croient élogieux ! De quel pied ne botterais-je pas le cul des scribes aux mains de vidangeurs qui ne rougissent pas de s'étaler sur Verdun ! Eh bien ! qu'ils aillent donc y faire un tour — qu'ils aillent voir l'affreux engrais sur lequel poussent leurs fleurs de rhétorique. Auront-ils encore, après, le hideux courage de les cultiver ? Silence à tout ce qui tombe : on ne parle pas dans les cimetières. Et là-bas, sans tombes, sans croix, sans saules, sans monuments, ajoutant chaque jour un quartier à la



ville funèbre, l'Allemagne entretient somptueusement le premier cimetière, le Père-Lachaise de la France.

Un fossé se creuse, de jour en jour plus large et plus profond entre l'arrière et nous.....

§

M. Daniel Rops, dans **Les cahiers libres** (janv.-févr.), intitulé : « Sur une génération nouvelle », un ensemble de remarques d'une criante vérité sur la jeunesse d'aujourd'hui. Ce « fossé » dont parlait un Marc Boasson, il existe actuellement entre les combattants rescapés et leurs cadets. Les uns et les autres « ne sont pas sur le même plan » :

Pendant que leurs aînés se battaient, des enfants se développaient dans les écoles. On a trop parlé de leur jeunesse sans joie. Toutes ces fêtes qu'on évoquait devant eux, et qui étaient comme le signe de cette paix enfuie, ils ne les auront jamais connues. Le sort qu'ils savaient devoir être le leur semblait tragique. Ils grandissaient et pensaient qu'ils étaient promis aux combats. Ils ont vu partir des camarades qui étaient à peine leurs aînés, puis ils ont appris leur mort. Cette mort qu'on leur annonçait, mais que leurs sens ne « réalisaient » pas, ils l'ont acceptée pour eux-mêmes, par avance. La paix signée, ils se sont passionnément refusés à elle. Et pendant que ces éléments de force et de violence se déchainaient autour d'eux, enfants qui grandissaient sans leurs pères, ils subissaient les tièdes influences maternelles, à un moment où l'âme des femmes vibrait au ton le plus haut. Leurs âmes en ont été sensibilisées à l'extrême. Et dans la paix revenue, ils ont découvert que leurs joies mêmes étaient amères.

Prédisposés à toutes les anxiétés, ils ont senti se heurter dans le vide de leur âme, dans le grand vide laissé par l'écroulement des tables anciennes, des forces contradictoires. Le spectacle des hommes les a emplis de dégoût.

« Née sous le signe de l'inquiétude », dit M. Daniel Rops de cette génération, sans doute la sienne, elle « vit dans l'inquiétude », « va dans l'indécision ». C'est pour le salut de cette génération que la précédente : celle qui a fait la guerre, devrait diriger le pays, au lieu des Gêrontes qui n'ont su lui éviter la saignée et reprennent actuellement la suite de leurs discours d'avant les tueries.

M. Daniel Rops résume en ces termes ses justes observations :

La pathologie psychiatrique nous dit très justement dans quelle large



mesure la névrose d'angoisse détruit l'âme. Tous ces jeunes hommes anxieux, nous les reconnaissons à plusieurs traits. D'abord à leur mépris de l'action précise, alors même qu'ils agissent, parce qu'ils se méfient de l'acte accompli, lequel lie et interdit l'acte contraire. Ceci annihile leur volonté et les livre captifs à la vie : « *Pour aimer à vivre la vie, dit Nietzsche, il faut savoir la dominer.* » D'où la tristesse et le dégoût. Puis à leur curiosité insatiable (soif de partir dans le domaine intellectuel) qui les oblige à se chercher toujours, en craignant de se trouver, car chacune de leurs découvertes contribue à disperser leur moi autant qu'à l'approfondir. Cette curiosité participe d'un autre caractère, le goût de l'absolu qui est celui des époques décadentes, les époques de calme splendeur jouissant en paix de l'esthétique du relatif. Enfin, à une aspiration religieuse qui se satisfait soit dans une religion, soit en dehors de tout dogme, et qui réclame avant tout une adhésion sentimentale, plus qu'un consentement logique, aspiration religieuse par laquelle se glorifie aussi bien l'indécision que s'apaise la soif d'absolu. Tels sont, semble-t-il, les traits essentiels.

## §

M. Pol Neveux ajoute à un excellent « Léon Bonnat, amateur français », que publie la *Revue de Paris* (15 février), une lettre où le peintre bayonnais conte comment il est devenu collectionneur. Il reçut en cadeau, d'un voisin, les trois premiers dessins qu'il posséda et qui étaient de Rembrandt, de Poussin et de Watteau. A leur propos, voici une bien heureuse page :

Avoir chez soi un dessin du plus grand, du plus renversant des maîtres, de Michel-Ange, pouvoir le toucher, suivre, comme si on les voyait faire, les traits tracés par cette main glorieuse entre toutes, posséder, nettement écrite, la première pensée qui a traversé son cerveau, l'avoir là, avec ses incertitudes, avec sa vivacité, sa grandeur, son premier jet, sa flamme, ... mais c'est voir, entendre Michel-Ange, respirer l'air qu'il respirait ! Je ne connais rien de plus émouvant, rien de plus attendrissant ! Un tableau, lui, a été retouché, verni maintes fois, a subi les outrages de soi-disant restaurateurs, a été plus ou moins repeint, abîmé la plupart du temps. Mais un tableau a été fait pour être vu, pour être admiré. *Un tableau pose.* Le croquis, le dessin intime, mystérieux, fait parfois la nuit dans un moment d'inspiration, la première pensée d'une œuvre entrevue en quelques instants, posée au fond d'un tiroir, dormant dans un carton, destinée à n'être vue de personne, oubliée pendant des siècles et nous apportant après quatre ou cinq cents ans la pensée intime et intacte du maître... Mais c'est merveilleux, ça !



## §

La revue **Les Primaires** a publié son fascicule de janvier en l'honneur de M. Philéas Lebesgue. C'est un hommage dû à l'un des plus nobles parmi les poètes et les écrivains d'aujourd'hui. M. Camille Mauclair salue l'homme et l'œuvre en ces termes dignes de l'un et de l'autre :

Je pense qu'on n'honorera jamais trop Philéas Lebesgue non seulement à cause de la valeur, de la puissance et de la variété de son œuvre, mais encore à cause de l'exemple qu'il donne de la plus absolue dignité littéraire.

Cette dignité est écrite sur le visage de cet homme doux et ferme, au regard de claire bleuité. Il a passé son existence dans un village du pays de Bray, cultivant lui-même la terre héritée de ses ancêtres, et je n'ai jamais regardé sans une déférence émue ses mains déformées par les outils, révélatrices de longs et rudes labeurs. Tout ce que la vie laborieuse dans la solitude cérébrale peut donner de joie et de souffrance, Philéas Lebesgue l'a connu. Parallèlement, il s'est créé une seconde vie. Un don était en lui.

. . . . .  
L'amour, le pur amour des lettres, n'a jamais parlé plus impérieusement qu'en cet homme-là. Le trésor qu'il avait en lui et qu'il ne cessait d'accroître par son épargne quotidienne, il l'a donné. Je suppose que les rares rétributions qu'il a pu recevoir, infimes en proportion des multiples services rendus dans la région la plus ingrate des lettres, ne l'ont jamais occupé : il ne songeait qu'à servir, et sans doute n'avait-il pas plus l'envie de signer ses travaux qu'un imagier du moyen âge. Il écoutait en lui l'esprit de l'heure. Il ne se montrait pas, il ne sollicitait rien, sinon, dans les conditions les plus modestes, l'insertion de ses travaux. L'idée d'être obscur n'avait pour lui aucun inconvénient ni même aucun sens, tant il faisait clair dans son esprit. Les beaux messieurs qui prennent la littérature pour une carrière ne le connaissaient point. On l'a énormément démarqué, sans le citer : cela ne pouvait que lui faire plaisir. Il appartenait à la catégorie de ces hommes utiles qui déchiffrent, qui jugent, qui savent, qui se chargent de tout ce qui est difficile, et auxquels on rend, en les pillant sans les remercier, un hommage implicite. Il ne faut pas les plaindre, ce serait les offenser dans leur choix d'un apostolat. A des êtres comme Philéas Lebesgue, on ne doit que de l'admiration. Ils ont choisi la meilleure part. Ils représentent exactement et idéalement ce que tout écrivain digne de ce nom devrait être, sans le désolant malentendu qui a rendu possible la littérature-métier.

Tout ce que je dis là, après avoir été su d'un petit groupe durant



bien des années, a fini quand même par être connu d'un plus grand nombre. La gratitude étrangère a parlé dans les pays où Lebesgue était l'intercesseur et le missionnaire bénévole des échanges de pensée. L'Amérique latine a placé au rang de nos maîtres l'agriculteur de La Neuville-Vault, et j'ai vu des ministres s'incliner devant lui. Notre gouvernement s'est décidé à lui offrir un ruban rouge qui en rachète bien d'autres, et d'élegants chroniqueurs, dont aucune ligne ne restera, ont daigné s'apercevoir de l'existence de ce grand érudit.

**MÉMENTO.** — *La Revue de Paris* (15 février) commence un nouveau roman de M. Henri de Régner : « L'Escapade ». — « Le cardinal Mercier », par M. Roland de Marès.

*Les Marges* (15 février) : M. Ad. Basler : « La Peinture, religion nouvelle ». — Un curieux récit de M. Auriant : « Ibrahim Aga et Osman Effendi ». — « La pensée de Milton », par M. Pierre Leguay. sur le livre de M. Denis Saurat.

*Nos Poètes* (15 février) : Un bel « Henri de Régner », par M. Maurice Levailant. — « Pierre de Nolhac », par M. Maxime Formont. — Un excellent « Francis Vielé-Griffin », par M. F. Breton.

*La Muse Française* (10 février) : Une savoureuse épître de M. Tristan Derème : « Sous le signe des poissons ». — Poèmes de MM. H. Courmont, M.-P. Boyé, J. Delmond, J. Lebrau, etc. — « Emile Despax », par M. G. Batbedat.

*La Revue mondiale* (15 février) : Notes et souvenirs de M. Gustave Simon sur son père : Jules Simon. — « Quelques poésies russes », traduites par Mme Zarnowska et présentées par M. Yvon Lapaquellerie. — « Une révolution dans l'édition : le livroscope », par M. H. de Graffigny.

*La Mouette* (février) : fragments d'un « Cervantès », par M. Han Ryner. — « Marche à l'Idéal », poème de M. P.-N. Roinard.

*La Revue de France* (15 février) : « Mare Amarissimo », nouveaux récits de combats maritimes, par M. Paul Chack. — Souvenirs de M. Henri de Régner sur « J.-M. de Heredia ».

*L'Idée Libre* (février) : Dossier de la guerre de Syrie.

*La Revue Universelle* (15 février) : " : « Le drame de notre décadence militaire ». — Lettres de Mme A. de Caillavet à son fils. — M. R. Arnaud : « Cambon et Robespierre ».

*La grande Revue* (janvier) : M. Camille Pittolet : « George Sand et le précepteur de ses enfants, Jules Boucoiran ».

*Revue bleue* (6 février) : De M. Edouard Estaunié : « Voix du Village », nouvelle. — « Eugène Montfort », par M. Guy Lavaud. — « Désir du monde », très beau poème de M. S.-Ch. Leconte.

*Revue des Deux Mondes* (février) : « Le cardinal Mercier », par Mgr Baudrillard. — « Jules Tannery », par M. Emile Picard.

CHARLES-HENRY HIRSCH.



LES JOURNAUX

Une lettre inédite de Renan (*L'intermédiaire des chercheurs et curieux*) janvier 1926. — *Goups d'ailes, journal de Potaches*. — Une lettre à propos des Poètes chez les tout petits.

**L'intermédiaire des chercheurs et curieux** publie cette curieuse lettre inédite de Renan au sujet de sa *Vie de Jésus* (1).

Paris, 9 juillet 1863.

Mon cher ami,

Les embarras d'un déménagement, compliqués de toutes sortes de hasards, m'ont mis de deux jours en retard avec votre précieux article de lundi. Vous êtes dans la critique française la seule personne dont l'opinion eut pour moi une complète autorité. Cent fois en écrivant mon livre, j'ai pensé à vous, j'ai ajouté ou effacé en vue de vous, songez avec quelle impatience j'attendais votre opinion. Votre approbation est ma vraie récompense ; elle me rassure sur les perplexités qu'on ne peut manquer de ressentir en écrivant avec conscience une œuvre si hasardeuse. Je vous remercie du fond de l'âme d'avoir insisté sur le caractère désintéressé du livre. C'est ce qu'on comprend le moins ici. Les uns me traitent de démolisseur du catholicisme, qui cache son jeu ; les autres me prêtent un tas de vues politiques dont je suis fort innocent. Vous seul avez bien vu que j'ai uniquement voulu être historien, dans les conditions ordinaires que notre siècle a créées pour l'histoire. Votre approbation de la forme *biographique* m'est aussi d'un prix infini.

Ce point-là est en partie votre œuvre ; dans l'excellent article que vous fîtes sur moi dans la *bibliothèque de Genève*, vous aviez sur le rôle personnel de Jésus des vues qui me frappèrent et que depuis j'ai toujours eues devant les yeux.

Si je savais quand vous trouver, je serais allé vous voir pour vous serrer la main et vous dire mille autres réflexions qui me sont venues. Je partirai pour la côte de Bretagne le 15 de ce mois. Je suis à peu près installé dans mon nouveau domicile, *rue Vanneau, 29*. Si vous passez par là, que vous seriez bon de monter un instant.

Croyez à ma plus vive amitié.

E. RENAN.

Nous demandons, avec le publicateur de cette lettre, à qui ces confidences de Renan étaient adressées, et à quel « précieux article » il est fait allusion ici.

(1) Cette lettre de Renan fit partie de la collection Lang, dont M. Noël Charavay, comme expert, a fait la vente à l'Hôtel Drouot, et dressé le catalogue.



## §

Je veux signaler et encourager cette publication de **Coups d'ailes**, journal périodique littéraire des élèves du Lycée de Pau, et citer les noms de ces jeunes (vraiment jeunes) littérateurs, dont quelques-uns peut-être sont destinés à la renommée... ou à la gloire: Lataillade, F. Pistor, Magne (qu'il prenne un prénom pour se différencier), de Ganay, Saint-Guilhem, Appert, de Zangroniz, Casterot, Dejean. Ouvrons cette petite feuille timide, voici, de L. Lataillade *Le Pèlerinage à Sarrauge* qui est de l'excellent V. Hugo de la *Légende des Siècles*; de R. Pistor un *Nocturne*, d'après un thème irlandais; ces deux vers :

La lune, comme un fruit, dans le soir ronde et pleine,  
Est restée accrochée aux branches de ce chêne.

Dans ses *Souvenirs sur le symbolisme* (1), Stuart Merrill écrit :

Se doute-t-on que le premier groupement de ces poètes qui devaient illustrer plus tard le Symbolisme se fit dès 1882 au lycée Fontanes (aujourd'hui Condorcet) ? J'y comptais alors comme condisciples de rhétorique Ephraïm Mikhaël, René Ghil, Pierre Quillard, André Fontainas, Rodolphe Darzens, Georges Vanor, etc...

Ces jeunes gens fondèrent une petite feuille qu'ils intitulèrent le *Fou*, mais qui ne dura que quelques numéros. Souhaitons plus longue vie à *Coups d'ailes*, et aussi que ces jeunes poètes accueillent les influences les plus actuelles. Qu'ils lisent Mallarmé pour l'intuition !

## §

A propos de l'article de M. Guy Lavaud, *Les Poètes chez les tout petits* ou *la jolie idée d'un instituteur*, cité dans une de mes dernières chroniques, j'ai reçu de M. Louis Dumont une longue lettre dont voici les principaux passages :

En présentant aux lecteurs de *l'Intransigeant*, « comme tout à fait neuve, inattendue et grosse de conséquences, la tentative d'un instituteur bordelais, M. A. Got, de faire entrer les poètes modernes à l'école primaire », je pense, dit en substance M. Dumont, que M. Guy Lavaud a très mauvaise mémoire. Et M. Dumont rappelle à M. Lavaud qu'il lui parla, en 1915-1916, de deux petits livres préfacés par Edouard Blanguernon, alors inspecteur d'Académie de la Haute-Marne et pu-

(1) *Proses et vers, œuvres posthumes*, Messein.



bliés en 1912 par M. Georges Moreau, Directeur de la Bibliothèque Larousse avec des dessins de Laforge, de Chadel et de Delaw : *La Ronde des Saisons*, « par lesquels j'avais eu l'honneur, — et le premier certainement, de réunir à l'usage des petits enfants de France des poèmes de Henri de Régnier, Francis Jammes, Emile Verhaeren, Charles Guérin, Stuart Merrill, Albert Samain, A.-Ferdinand Herold, J. Moréas, Louis Mercier, Henry Bataille, Fernand Gregh, R.-A. Fleury, etc., etc..., y compris Paul Verlaine. Je dois rendre ici témoignage que les auteurs auxquels j'avais demandé l'autorisation de reproduire quelques-uns de leurs vers plus particulièrement à la portée des intelligences enfantines me l'avaient consentie avec joie ainsi que leurs éditeurs, et, en tout premier lieu, le *Mercur de France* ».

Ce n'est donc pas, ainsi que le croit un peu naïvement M. Guy Lavaud la première fois qu'on songe à faire chanter dans les mémoires enfantines les beaux rythmes des poètes vivants ou tout au moins « actuels », et ce ne dut pas non plus être une surprise pour tous les poètes d'être sollicités ainsi.

Ces petits livres, et pardonnez-moi d'y insister, mais la chose est d'importance, obtinrent le succès dont j'étais certain. D'innombrables articles dans la presse scolaire et l'autre louèrent la tentative qui — en 1912 ! — pouvait paraître hardie et quelque peu révolutionnaire. Cependant et depuis près d'une vingtaine d'années déjà, beaucoup d'instituteurs, de professeurs, moi-même, avions banni Aicard et autres Lachambaudie de leurs classes pour y introduire les rythmes nouveaux. Pendant la guerre, et depuis, toutes les revues pédagogiques : *La Revue de l'Enseignement* en tête, *l'Ecole et la Vie*, *l'Ecole émancipée*... mais M. Got les lit il ? republièrent ces poèmes que j'avais choisis moi-même, sans toujours, hélas ! l'élémentaire pudeur de citer leurs sources, et y ajoutèrent... Le but était atteint. La route était tracée. D'autres pouvaient, devaient s'y engager. C'était tout bénéfique, et pour les poètes, et pour les écoliers, et la fin de ce douloureux et monstrueux divorce entre la littérature et l'Université.

Ne voyez, Monsieur et cher Confrère, dans cette lettre qui ne prétend qu'à fixer ce point capital d'histoire littéraire : la date de l'entrée à l'école primaire, selon le vœu de mon cher Saint-Pol Roux, des poètes actuels, aucune aigreur. Mais que M. Guy Lavaud veuille bien user de son influence qui est grande pour empêcher l'éminent préfacier de M. Got de commettre la gaffe un peu lourde d'enfoncer une porte ouverte depuis 1912 — 14 ans ! — et qu'il veuille bien aussi croire qu'il y avait, dès cette époque, des éditeurs désintéressés et assez amis de la beauté, pour publier en deux petits volumes charmants des vers qui n'étaient ni d'Eugène Manuel, ni de Jean Aicard, ni même, Dieu me pardonne, d'Edmond Rostand. Et que, par votre truchement, Monsieur et cher



Confrère, les écrivains, que tant d'instituteurs et même d'Inspecteurs primaires — qui ne sont pas tous à Bordeaux — aiment et admirent, s'efforcent de faire connaître, aimer et admirer à leurs auditeurs enchantés, soient remerciés encore une fois et assurés que, depuis tant d'années qu'ils figurent « dedans les menus livres des écoles primaires », ils n'ont plus besoin d'introducteurs, fussent-ils anciens ministres de l'Instruction publique, auprès des grimauds de village... Veuillez me pardonner, Monsieur et cher Confrère, la longueur de cette protestation — la première — mais indispensable, et croire à mes meilleurs sentiments.

LOUIS DUMONT.

Il faut surtout retenir de cette protestation que le mouvement pédagogique vers la vraie poésie s'accroît et se précise, et aussi que la critique des vrais critiques n'aura pas été tout à fait vaine.

R. DE BURY.

### MUSIQUE

OPÉRA-COMIQUE : *l'Enfant et les Sortilèges*, fantaisie lyrique en deux parties, poème de M<sup>me</sup> Colette, musique de M. Maurice Ravel ; *la Dame Blanche*, livret de Scribe, musique de Boieldieu.

C'est un enfant comme tous les enfants, las de sa page d'écriture, dégoûté de la tartine et de la tasse de thé, excédé du tiède bonheur et de la douce vie tranquille. Sollicité par un noir démon intérieur, il tire la langue à maman, lacère les cahiers et les livres, pourfend la tapisserie, houspille l'écureuil et le chat, puis il s'apaise, rassasié de menus crimes...

Mais chaque petit dieu lare, offensé, veut sa revanche. Autour de l'Enfant tremblant, le mobilier danse, le feu crache, le chat grandit, terrible. Hors des livres déchirés surgit la Princesse du conte, et sous les pages d'un livre d'études, nasillent, soudain vivants, tous les chiffres de la table de multiplication ; l'Enfant s'enfuit au jardin.

Doux jardin, mouillé de lune, irisé de rossignols ! L'Enfant lui tend les bras, mais le jardin ennemi conspire contre l'Enfant. Des arbres blessés, des libellules crucifiées, des écureuils martyrs, des rainettes écorchées, des chauves-souris sans nid l'entourent, le menacent, le frappent ; l'Enfant exhale enfin le mot tout puissant : « Maman ! » et tombe, non sans avoir pansé un petit écureuil meurtri dans la mêlée.

Suspendant leur fureur, les bêtes s'interrogent à demi-voix. « Qu'a-t-il dit ? — Il a dit un mot, un seul mot : « Maman ! » — Il va mourir. — Mais il a lié la patte, pansé la plaie, étanché le sang... il faut le secourir. — Comment ? — Il a crié un mot, un seul : « Maman ! » — Il faut essayer de crier le mot : « Ma...man... Maman... »

Les bêtes appellent, timidement d'abord, plus haut ensuite :



« Ma...man ! Maman ! » et portent l'Enfant au seuil de la maison. Elles l'éventent de leurs ailes, le raniment de leurs pattes caressantes, et ne l'abandonnent que lorsqu'une lumière, dans la maison, annonce la venue du secours suprême, l'apparition de celle que le chœur des bêtes a appelée, — l'apparition de Maman.

Tel est, rédigé par M<sup>me</sup> Colette pour le programme de l'Opéra-Comique, l'argument de **l'Enfant et les Sortilèges**, « fantaisie lyrique » de quoi M. Maurice Ravel composa la musique. Il y aurait impertinence à prétendre le raconter mieux qu'elle et cruauté à priver le lecteur d'une prose toujours délicieuse. « Fantaisie », certes, cette aventure d'un enfant de « six ou sept ans », méchant et égoïste jusqu'au bout, sauvé de la vengeance de ses victimes par un mouvement de pitié, d'une pitié que la sagesse du Bonhomme nous assure inconnue de son âge. Et, en effet, il n'a « pansé la plaie » que lorsque le danger eût fait sourdre en son petit cerveau borné la notion que peut-être une identique plaie pourrait le menacer lui-même, et n'a crié : « Maman ! » que quand il a eu peur. Mais les bêtes compatissantes n'y regardent pas de si près, tant elles valent mieux que les gens. L'inoubliable Claudine ayant été très précoce, on ne s'étonne point que « l'Enfant de six ou sept ans » le soit pareillement, sinon davantage. S'il a mis l'Ecureuil en cage, c'est pour mieux admirer « sa prestesse », et l'apparition fugitive d'une « Princesse adorable de conte de Fées », abîmée bientôt « sous la terre », lui inspire ce poétique et non moins adorable adieu : « Toi, le cœur de la rose, toi, le parfum du lys blanc, toi, tes mains et ta couronne, tes yeux bleus et tes bijoux, .. tu ne m'as laissé, comme un rayon de lune, qu'un cheveu d'or sur mon épaule, un cheveu d'or... et les débris d'un rêve... » Encore qu'avec « quat' et quat' dix-huit, onze et six vingt-cinq » ou « trente-trois », l'Arithmétique le ramène un instant presque au biberon, cet Enfant est un fils de Muse au royaume de la Fantaisie. Dans cette contrée familière et propice à la musique, M. Maurice Ravel a promené l'Enfant parmi les sortilèges en les corsant malicieusement de revenants sonores. Echappées des *Valses nobles et sentimentales*, de *l'Heure espagnole*, de *Daphnis et Chloé* et même de la *Sonate* pour violon et violoncelle, des ombres çà et là peu ou prou parodiques se mêlent aux cadences de valse et à des rythmes de fox-trot suscitant impromptu l'auriculaire évocation d'un



*Adieu New-York* dont la mémoire garde agréablement le souvenir. Auprès de ces gracieux et illustres fantômes, il semble que l'appoint nouveau se veuille modestement effacer. L'Arithmétique affiche un élémentarisme qui ne le cède guère à l'innocence d'« une poule sur un mur », et la plainte de la Princesse égrène, dans la nudité d'une arabesque linéaire, sa transparente lassitude. Et c'est d'ailleurs fort bien en situation. Le chœur des pasteurs, issus de la tenture que l'Enfant vient de déchirer, offre, ainsi qu'il convient, une diaphanéité de rêve bucolique. La « Valse lente » de la Libellule déroule son étroit ruban sous des arpèges irisés comme les ailes du névroptère. Le chœur final, ourlé d'échos de la *Sonate* pour violon et violoncelle, se développe et s'épanouit en une limpidité dépouillée. La partition, en résumé, ne nous apporterait du musicien que peu de révélations neuves sans son prodigieux instinct harmonique, par quoi, à cet égard spécial, il sut dépasser Debussy, au surplus, son aîné. Jamais encore M. Maurice Ravel n'usa avec cette abondance des harmoniques élevés de la résonance naturelle. Aux pages 82 et 83, en particulier, il prodigue les sons 11, 17 et 19 avec une spontanéité désinvolte. Quoique sachant ou, plutôt, sentant bien ce qu'il faisait, il s'amusa à les écrire sur une portée supplémentaire différant des deux autres pour l'armature. Quoi qu'en aient supposé certains, il n'y a là pas plus de « polytonalité » que même d'appogiatures. Ce sont des accords naturels. Fruit de l'obscurantisme tardigrade propre à l'enseignement conservatorial, la soi-disant « polytonalité » est un mythe, très analogue à « la génération spontanée » d'avant Pasteur. On appelle « polytonalité » tout bonnement ce que la théorie courante et surannée est impuissante à expliquer. Mais ceci est une autre affaire dont je parlerai plus longuement quelque jour. En somme, si l'inspiration n'a point peut-être ici l'âpreté savoureuse et la verdure d'antan, si l'absence de quelques leitmotifs en restreint l'intérêt et exclut l'unité purement musicale, il n'en reste pas moins que cette succession de scènes détachées, de tableaux plus ou moins disparates, aboutit dans l'ensemble à une œuvre d'aigu et souvent étincelant pittoresque, s'avérant certes digne de la maîtrise raffinée qui distingue le musicien et que bien peu de ses contemporains de tous les continents seraient capables d'égaliser. L'invraisemblable virtuosité instrumentale de M. Maurice Ravel n'est pas le moindre



des sortilèges dont dispose le magicien sonore. De son orchestre, enrichi pour la circonstance, outre d'un piano-luthéal, de quelques éléments exceptionnels ou carrément hétéroclites, tels qu'une flûte à coulisse, un xylophone, un fouet, une crécelle, une râpe à fromage, il tire des effets étourdissants de verve, et parfois d'une ténuité délicate et diaprée ou d'un charme subtil dont on chercherait bien en vain l'antécédent ou similaire. Renouvelant un exploit dont il est coutumier au théâtre comme au concert, M. Albert Wolff a dirigé par cœur et avec un art accompli ce complexe réseau de timbres où on dirait souvent qu'Arachné ait tissé sa toile. Il n'est pas facile de réaliser sur la scène l'illusion des fantômes qui peuplent *l'Enfant et les Sortilèges*. Ils y acquièrent une matérialité aisément brutale qui déchire les voiles fluides et flottants dont l'imagination les enrobe. D'une façon générale, les interprètes ont fort bien rempli leur tâche peu commode, et le résultat eût sans doute été plus heureux encore si les électriciens avaient mieux secondé leurs efforts. Il semble que pour les jeux de lumineux chromatisme, de clair-obscur chatoyant ou mystérieux, les conseils de M. Albert Carré, qui s'y montra inimitable, n'eussent point été superflus. Le second tableau même, qui était le plus réussi, y aurait bien probablement gagné en fantasmagorie nocturne. Il paraît qu'aux soirées d'abonnement l'auditoire accompagna le prestigieux duo des chats de ses miaulements personnels. Les abonnés sont donc partout toujours les mêmes. Ils se pâment à *Sylvia*, à *Paillasses* et à *la Tosca*, et chahutent une œuvre d'art véritable. Par contre, à une matinée du jeudi, le grand public, réagissant en toute sincérité naïve, parut aussi ravi que les mélomanes juchés aux galeries paradisiaques, et le succès fut éclatant.

Notre Opéra-Comique n'a pas manqué de célébrer le centenaire de **la Dame blanche**. On y revit enfin ce chef-d'œuvre qui est, dans notre art national, ce que le *Freischütz* et le *Barbier de Séville* sont pour l'Allemagne et l'Italie. Longtemps écarté du répertoire, étouffée par l'ivraie du vérisme et par le morne pissenlit de nouveautés sans lendemain, il y reprend glorieusement et y gardera désormais la place à laquelle il a droit. Et sans doute il arrive à son heure, car il a reconquis tout de go un public toujours plus nombreux et enthousiaste. Chaque époque a son mode de sensibilité que bouscule assez vivement d'ordi-



naire la réaction fatale de la génération qui suit et subira le même sort. Mais ce n'est qu'un rideau changeant, tout extérieur, superficiel, sous lequel la beauté spécifique de tout art git intangible et éventuellement immortelle avec le recul du passé. Aujourd'hui que le style gracile et troubadour de la Restauration a recouvré avec les ans son charme exquis, on ne ricane plus niaisement lorsque « la Dame blanche vous regarde », mais une joie émue attendrit le sourire, et même on prend plaisir jusqu'à celui « d'être soldat », tandis que la beauté purement musicale de tout le reste s'impose et stupéfie. Moins nettement novatrice que celle de Weber, l'harmonie de Boieldieu, toute de nuances et de délicatesse, s'empourpre d'un romantisme voluptueux hérité de Mozart et introuvable jusque-là sur nos scènes françaises. Le trio final du premier acte, les couplets de la fileuse à son rouet, la cantilène : « Viens, gentille dame... », le duo d'amoureuse espérance, plus tard celui d'Anna et de la vieille Marguerite sont de pures merveilles dont la fraîcheur, la robustesse, l'art suprême, encore qu'ingénu, défient le temps et narguent toute mode. La scène de « la vente aux enchères » est du wagnérisme avant la lettre et du meilleur. Nulle part avant Wagner et bien rarement depuis, on ne rencontre une union aussi intime, aussi souple et équilibrée du drame et de l'art musical, pas plus d'ailleurs qu'un tel développement spontané de motifs qui atteint à la symphonie. Wagner ne s'y trompait pas et son admiration en était littéralement possédée. Au seul nom de *la Dame blanche*, il se précipitait au piano et en jouait emballé tout le second acte. Des rencontres répétées avec *le Vaisseau-Fantôme*, *Tannhaeuser*, *Lohengrin*, *les Maîtres-Chanteurs* et jusqu'à *Tristan* attestent l'impression profonde qu'il en avait gardée depuis ses si lointains débuts de juvénile chef d'orchestre, où il se réconfortait avec Mehul et Boieldieu des dégoûts de l'écœurant répertoire qu'il devait diriger. Et nos jeunes compositeurs, assoiffés de simplicité pour rénover leur art, n'ont qu'à ouvrir les yeux pour découvrir la source vive antochtone d'où jaillit à jamais l'eau de Jouvence cristalline qu'ils s'évertuent d'aller puiser ailleurs. Notre doux et profond Couperin autant que Boieldieu, aux « ailes légères du génie », c'est tout de même autre chose que le disert et papillottant Scarlatti à courte haleine. *La Dame blanche* et *Pelléas* sont les deux chefs-d'œuvre de notre art lyrique national. On doit chaudement remercier



MM. Masson et Ricou de les avoir enfin réunis sur notre seconde scène lyrique. On regrette pourtant qu'ils se soient inclinés devant la tradition de certaines coupures, dont parfois la brièveté interdit toute excuse et desquelles l'une est des plus déplorables. Il me souvient d'avoir entendu, salle Favart, dans mon enfance, le grand air d'Anna qui ouvre le dernier acte. Il est fort beau et, si on le restitue tout entier, contient une rencontre textuelle avec un passage de *Tristan*. Dramatiquement, il offre une curieuse analogie avec l'air d'Elisabeth au seuil du second acte de *Tannhaeuser*. Quelles incrustables raisons ont bien pu le faire supprimer tout comme un service de presse à l'Opéra ? Que MM. Masson et Ricou nous le rendent et ce geste fera déborder notre déjà si pleine gratitude, car, auprès des pauvretés poncives, niaises, ou du néant que le flair de M. Rouché sait dénicher dans notre production lyrique pour en bourrer de foin son répertoire à l'intention des nouveaux riches et des Membres de l'Institut, ses confrères, le soulagement n'est pas mince de pouvoir applaudir ailleurs et quasi côte à côte *la Dame blanche* et *l'Enfant et les Sortilèges*.

JEAN MARNOLD.

### MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : la donation Ernest May ; nouvelles sculptures romanes. — Une statue grecque archaïque au Musée de Berlin. — La tête antique d'*Atalante* retrouvée et déposée au Musée d'Athènes. — Mémento bibliographique.

Le **Musée du Louvre** vient de recevoir, par suite d'un legs de M. Ernest May, qui lui avait déjà fait pendant sa vie plusieurs libéralités, un ensemble remarquable de peintures et de sculptures qu'on vient d'exposer dans la salle Denon. Les tableaux, au nombre de douze, comprennent, en suivant l'ordre chronologique : une grande esquisse très achevée, aux tonalités vives et chantantes, du *Martyre de saint Erasme* de Poussin conservé à la Pinacothèque du Vatican, esquisse qui figura jadis au palais Sciarra et dont Burckhardt a loué le « travail exquis » ; puis un *Portrait de femme*, attribué au peintre anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle Gotes ; une fine petite toile de Jaurat représentant *Piron à table avec Panard et Collé*, ses joyeux compagnons du Caveau ; un lumineux Corot : *Cour d'une maison de paysan aux*



environs de Paris; un admirable tableau de Tassaert, *L'Atelier du peintre*, dont on avait admiré il y a trois ans, à l'Exposition romantique, le sentiment délicat des valeurs; un Degas inachevé, mais superbe d'exécution et de caractère: *A la Bourse*, où, sans souci d'une composition ordonnée suivant les règles, le peintre, comme il l'a fait souvent, s'est plu à saisir et à camper une scène comme un photographe prenant un instantané; une *Femme couchée* de Renoir, peinte vers 1878, petite merveille d'exécution fleurie et savoureuse qui contrebalancera heureusement, dans la salle où on la placera, la *Gabrielle à la rose* aux tons cuivrés de la dernière période de l'artiste, offerte l'été dernier au musée lors de la vente Gangnat; un triptyque où Ernest May s'était amusé à réunir dans un même cadre trois paysages des débuts de Sisley, de Pissarro et de Claude Monet, dont les blondes et lumineuses tonalités s'harmonisent, en effet, parfaitement; une étude de Legros en vue de son beau tableau *l'Ex-voto* du Musée de Dijon; enfin, un vigoureux et austère pastel de Bracquemond, *La Lecture de la Bible*. Les sculptures sont de qualité: un excellent exemplaire en plâtre du buste de Vauban par Coyzevox; un charmant buste en terre cuite de fillette par Jacques Saly; une maquette, par Chapu, d'un monument de Berryer; un exemplaire en bronze du buste bien connu de Gérôme par Carpeaux; enfin, deux nerveuses esquisses en bronze du *Gloria Victis* de Mercié et d'un charmant monument de Prud'hon (resté à l'état de projet), par le regretté Alfred Lenoir, un des très rares sculpteurs de notre temps dont les œuvres (*Berlioz, César Franck*) ont embelli Paris au lieu de l'enlaidir.

De son côté, le département des sculptures du moyen âge a vu, ces temps derniers, s'ajouter aux deux chapiteaux romans dont nous avons signalé, il y a quelques mois, l'entrée au musée (1) d'autres sculptures très remarquables de la même époque (2). D'abord, trois colonnes en marbre des Pyrénées, munies de leurs bases et de leurs chapiteaux, provenant du cloître de Saint-Génis-des-Fontaines (Pyrénées-Orientales). Leurs chapiteaux, d'un air robuste, mais très fruste, sont ornés, le premier, simplement de

(1) V. *Mercur de France*, 1<sup>er</sup> septembre 1925, p. 523-524.

(2) Reproduites, ainsi que les précédentes, avec un savant commentaire de M. Marcel Aubert, conservateur-adjoint du département des sculptures du moyen âge, dans le numéro de décembre dernier de la *Revue de l'art ancien et moderne*, p. 315.



palmettes et de fleurs stylisées ; le deuxième, de masques et d'aigles assez grossièrement sculptés ; le troisième, de figures de moines entre lesquels se tient un abbé, crosse en main. Malgré la facture très sommaire de ces sculptures, dues peut-être à la dureté de la matière, M. Marcel Aubert ne pense pas, étant donné les motifs des armoiries de l'abbé (qui malheureusement n'ont pas permis de l'identifier et de dater ainsi la sculpture) et la forme de sa crosse, qu'on puisse les faire remonter au delà du commencement du XII<sup>e</sup> siècle. — Deux autres chapiteaux du même siècle, provenant de l'ancienne église Notre-Dame-la-Couldre à Parthenay, et offerts au musée par M. Arnold Seligmann, sont d'un tout autre style, beaucoup plus savoureux : sculptés sur trois de leurs côtés, ils montrent, l'un, le *Sacrifice d'Abraham*, l'autre le *Combat de David et de Goliath* en des scènes véhémentes où l'exagération des gestes supplée à l'inaptitude de l'artiste à marquer l'expression des figures, et les détails très précis de costumes d'ornement et de harnachement en font, de plus, des documents précieux pour l'iconographie de cette époque. — Enfin, un dernier chapiteau, de la fin du XII<sup>e</sup> siècle, provenant du cloître de la cathédrale espagnole de Gérone (1), a été acquis dernièrement dans une vente. Sa décoration sculptée — des hommes en armures qui, l'épée à la main et abrités derrière les boucliers, combattent des lions — est, comme celle de beaucoup d'autres chapiteaux des cloîtres romans du Nord de l'Espagne ou du Midi de la France, inspirée des motifs fournis aux artistes occidentaux par les étoffes orientales ou les ivoires byzantins et arabes.

## §

La place nous a manqué jusqu'ici pour annoncer l'entrée au **Musée de Berlin**, au mois d'octobre dernier, grâce au concours de l'Etat, de la ville de Berlin et de mécènes privés, qui arrivèrent à réunir la somme considérable demandée pour cette acquisition, d'une nouvelle statue grecque archaïque qui, si elle n'a pas la majesté imposante de celle que l'impérialité de notre administration des Beaux-Arts laissa partir de chez nous, en pleine guerre, pour s'acheminer sur Berlin (2), n'en est pas moins une

(1) Reproduit, et commenté par M. Marcel Aubert dans le numéro du 1<sup>er</sup> février de la revue *Beaux-Arts*.

(2) Nous avons conté ici même, en son temps, cette lamentable histoire : v. *Mercur de France*, 1<sup>er</sup> août 1916, p. 517.



œuvre des plus importantes, tant par son intérêt archéologique que par son état exceptionnel de conservation : si la statue — parvenue sans doute, elle aussi, en fraude en Allemagne — a dû être sciée en quatre morceaux pour être expédiée plus facilement, elle n'a subi que quelques éraflures, et la polychromie primitive du marbre pentélique dont elle est faite est encore assez vive. Son origine, naturellement, est tenue secrète ; mais, de quelque lieu qu'elle provienne, il n'est pas douteux qu'on a affaire à une œuvre grecque de la première moitié du vi<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Debout, très droite, un *polos* colorié en rouge tout au sommet de la chevelure jaune, dont les ondulations régulières encadrent le visage et qui, derrière la tête, forme deux masses épaisses nouées ensemble sur la nuque, parée d'un collier et de pendants d'oreilles en forme de petits vases, elle est vêtue, à la mode ionienne, d'un *chiton* aux ornements bleus, rouges et jaunes, qui tombe en plis droits et réguliers jusqu'aux pieds chaussés de sandales, et, sur le haut du corps, d'un *himation* jaune à glands sur lequel elle replie l'avant-bras gauche, tandis que la main droite, plus bas, tient une grenade. Le visage, aux yeux très saillants, dont l'iris est peint en rouge, et aux pommettes très accusées, est éclairé par le sourire de la bouche largement fendue, propre aux *Korès* archaïques trouvées sur l'Acropole d'Athènes (1).

## §

Il y a quelques mois également, le monde savant saluait avec joie la résurrection au jour d'une autre œuvre grecque, mais celle-ci connue depuis longtemps : la charmante tête — dont le moulage est courant dans le commerce — dite d'*Atalante*, ou aussi *Hygie*, attribuée à Skopas, le sculpteur du iv<sup>e</sup> siècle, contemporain de Praxitèle, et provenant de la décoration du temple d'Athéna Alea à Tégée, dans les débris duquel elle fut trouvée en 1902. Conservée dans le petit musée du village de Piali construit sur l'emplacement de la ville antique, elle en disparut brusquement en 1916 : elle avait été dérobée par un habitant de la localité, qui la cacha, mais fut dépouillé par un second voleur, et, malgré la promesse, faite par le ministère de l'Ins-

(1) On trouvera, dans le numéro du 15 décembre dernier de la revue *Beaux-Arts*, la reproduction de cette statue, avec un article très documenté de M. N.-A. Brodsky.



truction publique de Grèce, d'une récompense de 25.000 drachmes à qui remettrait sur sa trace, elle resta introuvable pendant neuf ans. Ce n'est qu'après une suite de péripéties qui tiennent du vaudeville (1) que, sur les indications du second voleur, elle fut retrouvée, le 7 novembre dernier, enfouie dans le sol d'une grange perdue dans la montagne au village de Ghioza, et elle est maintenant en sûreté — définitivement, on l'espère — au **Musée national d'Athènes**.

**MÉMENTO.** — A la librairie Hachette, où a été édité le beau volume du regretté Henri Lechat dont nous avons parlé ici il y a deux mois, ont paru dans la collection populaire intitulée *L'Encyclopédie par l'image*, — où toutes sortes de sujets, science, histoire, géographie, art, sont étudiés brièvement en 64 pages accompagnées de nombreuses illustrations — trois brochures relevant du domaine de l'art : une excellente *Histoire du costume en France*, par M. André Blum, agrémentée de curieuses et pittoresques images ; — un bon tableau, par MM. Bayet, des *Cathédrales françaises* et autres églises importantes de notre pays, groupées par régions, où nous ne trouvons à regretter que l'absence de la cathédrale Saint-Sauveur d'Aix-en-Provence, qui eût mérité de voir reproduites ses admirables portes sculptées, et qu'une erreur commise dans la légende des statues du portail de Reims reproduites page 29, (on y a dénommé *Saint Berni* la *Saint Nicaise*, cependant bien connu, auquel sert de compagnon le célèbre *Ange au sourire*); — enfin, due à M. L. Hourticq, une *Histoire de l'art* où, tout en appréciant le tour de force qui consiste à faire tenir en 64 pages, dont les deux tiers sont occupés par plus de 100 gravures, toute l'histoire de l'art depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, on déplore de ne voir accorder qu'une page au plus à tout l'art de l'Égypte et de l'Asie occidentale (Chaldée, Assyrie et Perse) et de trouver sous la plume d'un professeur d'histoire de l'art des inexactitudes comme celles-ci concernant Dürer : « Plus graveur que peintre, il a gravé d'un burin mordant, aigu, des scènes de l'Évangile et de l'Apocalypse, les *Quatre Cavaliers*, l'*Enfant prodigue*, la *Passion verte*, la *Grande Passion*, la *Mélancolie*, etc. » Or, la *Grande Passion* et l'*Apocalypse* sont gravées sur bois et non au burin, les *Quatre Cavaliers* font partie de cette dernière suite, et la *Passion verte* est une série non de gravures, mais de dessins sur papier vert ! L'illustration serait assez bien choisie si l'on n'avait oublié... que Léonard de Vinci.

La même maison Hachette vient d'ailleurs de publier sur le même

(1) Elles ont été contées par M. René Puaux dans un intéressant article paru dans le *Temps* du 4 décembre dernier et auquel nous renvoyons nos lecteurs.



sujet un ouvrage beaucoup plus important : *Encyclopédie des Beaux-Arts* (2 vol. in-4, 332 et 334 p. av. 1600 figures dans le texte et 130 planches hors texte, dont 10 en couleurs ; 140 fr.). Etabli sur un plan original — plus original que cohérent, — il offre côte à côte trois parties indépendantes : une histoire générale de l'art, vaste fresque brillante due également à M. Hourticq ; puis, encadrant ce texte — qu'il eût été préférable et plus logique de présenter à part en l'accompagnant des planches dont nous allons parler, retraçant l'évolution de l'art, — un dictionnaire des beaux-arts illustré de dessins à la plume ; enfin, disséminées çà et là, des planches en noir ou en couleurs reproduisant les principaux chefs-d'œuvre de l'art, groupés par époques et par écoles, voire par techniques différentes (bois, pierre, terre cuite, verre, émail, etc.). Les notices du dictionnaire, rédigées par MM. J. Bayet, J. Cain, Castagné, A. Charbonnier, P. Dorbec, R. Escholier, R. de Félice, G. Huisman, P.-A. Lemoisne, J. Locquin, Ch. Moreau-Vauthier, M. et Mme Alfred Pichon, et accompagnées — chose excellente — d'une bibliographie, sont généralement bonnes ; mais on y trouve bien des lacunes : ayant eu à nous renseigner sur la fabrique de céramique d'Alcora, sur l'orfèvre Henri Auguste et son fils le peintre romantique, et sur les peintres du Roi auteurs des « vélin » du Muséum dont nous parlions ici le mois dernier, nous avons vainement cherché ces noms. Puis, si l'on a jugé bon de consacrer des notices à certains de nos artistes contemporains, pourquoi avoir omis un des plus grands, Emile Bourdelle ? Quant aux planches, les œuvres qui y sont reproduites sont d'ordinaire bien choisies ; cependant on aurait aimé trouver, parmi les chefs-d'œuvre de l'art égyptien, l'extraordinaire buste d'Akhounaton de notre Louvre et la non moins belle tête de la reine Nofirtiti du Musée de Berlin, tous deux si caractéristiques. Il aurait été utile, également, d'indiquer, sous toutes les œuvres reproduites, les musées où elles se trouvent (la planche des portraits grecs et romains ne porte aucune mention de ce genre) et, au lieu de disséminer au hasard les planches en couleurs, de les placer, puisqu'elles ne représentent qu'un unique sujet, vis-à-vis de la page du dictionnaire où l'on parle de cette œuvre. De même, il aurait été bon de renvoyer toujours, dans les notices du dictionnaire, aux planches où sont reproduites les œuvres qu'on cite. Mais il y a des observations plus graves à formuler ; elles concernent des erreurs que nous avons relevées çà et là et que l'éditeur nous permettra, dans l'intérêt même de l'ouvrage, de lui signaler en vue d'une nouvelle édition : la *Sainte Marthe* de l'école champenoise reproduite t. I, p. 129, se trouve non à l'église Saint-Urbain, mais à l'église Sainte-Madeleine de Troyes ; les *Pères de l'Eglise* de Michel Pacher, reproduits pl. 3 du t. II, ne proviennent pas de l'église Saint-Wolfgang d'Augsbourg, qui n'a jamais existé (où a-t-on bien pu pêcher un tel renseignement ?), mais du monas-



tère tyrolien de Neustift et sont à la Pinacothèque de Munich ; le *Portrait de femme* de Claude Monet (t. II, p. 69), est non à Berlin, mais à Brême ; la légende de la *Victoire attachant sa sandale* (pl. 23 du t. I) doit être, comme nous l'avons expliqué dernièrement, corrigée en *Victoire détachant sa sandale* ; enfin, et surtout, le tableau de Gérard David du Musée de Bruges (pl. 1 du t. II) ne représente pas *Cambyse et Sémiramis* (comment le directeur de cette publication a-t-il pu laisser passer une telle « coquille » ?), mais Cambyse condamnant le juge prévaricateur Sisamnès (1). Malgré ces remarques, qui étaient nécessaires, ce volumineux ouvrage constitue, à l'usage du grand public, un répertoire extrêmement copieux de renseignements et de documents qu'il sera toujours intéressant de consulter.

AUGUSTE MARGUILLIER.

### ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — G. Hilion : *Le Déluge dans la Bible et les inscriptions akkadiennes et sumériennes*, Geuthner, 1925. — L. Speleers : *Recueil des Inscriptions de l'Asie Antérieure des musées Royaux du Cinquantenaire à Bruxelles*, Bruxelles et Gand, Vanderpoorten, 1925. — EGYPTOLOGIE. — Les Relevés de Peintures égyptiennes au musée des Arts Décoratifs. — Statues de Senousrit III du Musée du Louvre.

M. Hilion, dans le **Déluge** « dans la Bible et les inscriptions akkadiennes et sumériennes », reprend la question des rapports entre les diverses versions, et de l'influence que Sumer-Akkad a pu avoir sur Israël. L'auteur passe condamnation sur des ressemblances qui pourraient n'être que fortuites : l'idée d'un déluge, sa description, le sauvetage de celui qui doit survivre ; mais il remarque que le nom du survivant semble n'être dans les différents documents que la transcription ou la traduction d'un même nom. De même pour le point d'atterrissage du bateau, qui paraît sensiblement le même dans tous les textes.

Les traditions venues de Babylonie : Bérose, par exemple, font penser à un récit sumérien ancien comme source d'inspiration. En est-il de même pour la narration biblique ? Bien qu'admissible du point de vue historique, puisque la littérature babylonienne avait pénétré en Canaan bien avant l'arrivée des Hébreux, et que les Israélites venaient en définitive de Chaldée, M. Hilion rejette cette hypothèse ; il estime que le récit israélite

(1) Nous ne parlons pas, parce que moins importantes, des erreurs commises dans l'orthographe de certains noms : *Sarzac* au lieu de *Sarzec*, *Rosselino* au lieu de *Rossellino*, *Portarini* au lieu de *Portinari*, etc.



et celui de Sumer-Akkad dériveraient d'une tradition primitive, conservée dans la famille d'Abraham, épurée dans la Genèse, tandis que les Suméro-Babyloniens l'auraient déformée par le polythéisme. Mais cette hypothèse d'une tradition primitive est-elle bien nécessaire ?

Le Recueil des **Inscriptions de l'Asie antérieure** des musées du Cinquantenaire à Bruxelles contient la reproduction des tablettes cunéiformes, la transcription des termes sumériens ou akkadiens ; bien qu'il s'adresse surtout aux spécialistes, il sera instructif pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'évolution humaine, par la traduction qu'en donne M. Speleers. C'est la vie de chaque jour : comptes de denrées diverses, de salaires, de fournitures ; textes scolaires que les apprentis scribes rédigeaient dans les écoles ; textes religieux consistant en hymnes et incantations. Le ton hausse dans quelques fragments historiques, dont un texte du roi d'Assyrie Assurnasirpal (ix<sup>e</sup> siècle avant notre ère). Ce volume donne une vue très complète de la collection du musée de Bruxelles et des ressources qu'elle offre à l'assyriologue.

Le musée des Arts Décoratifs présentait le mois dernier des **Relevés de peintures égyptiennes**, exécutées par M<sup>lle</sup> M. Baud, de l'Institut du Caire, dans les nécropoles de Gournah. Ces tombes, destinées aux dignitaires de la Cour, étaient groupées sur la rive gauche du Nil, en face de Thèbes. Nous y retrouvons, réduite, la préoccupation qui caractérisait les tombes royales : assurer au défunt une vie heureuse dans l'au-delà. Pour cela, les parois sont ornées de scènes qui sont supposées s'animer et donner au mort la réalité de ce qu'elles représentent. Les occupations de l'existence sont volontiers reproduites sur les parois de la première chambre : labour, semailles, moisson, vendange, pêche, chasse et amusements. C'est là aussi que se trouve le souvenir des hautes fonctions que remplissait jadis le défunt. Et cette variété est ce que nous prisons le plus, car elle jette un jour précieux sur les usages de la cour d'Égypte. Selon que le défunt faisait partie du palais, de l'armée, du sacerdoce, nous le voyons mêlé aux pompes royales, aux combats victorieux contre les Asiatiques, ces éternels ennemis de l'Égypte, aux cérémonies du culte.

Beaucoup de décorations sont inachevées ; la mort du posses-



seur arrêtait les travaux et l'on voit avec quelle hâte on procédait d'ordinaire aux aménagements funéraires ; il restait encore à creuser, quand les peintres commençaient déjà à historier les murailles.

Ces peintures valent surtout comme documents et beaucoup de motifs nous sont déjà connus ; mais elles contribuent à créer une sorte de répertoire des thèmes décoratifs, où l'on peut étudier les variantes de détail et où certaines scènes, pour être classiques, valent du moins par la façon dont elles sont traitées, telles le catafalque traîné par les bœufs, les pleureuses des funérailles, d'une réelle sobriété et pourtant d'un grand effet.

L'an dernier une mission française, composée de MM. Bisson de la Roque et Drioton (qui ont d'ailleurs repris leur recherches cette année), exécutait, pour le compte du Musée du Louvre, des fouilles à Médamoud, près de Thèbes.

La mission déblaya les restes d'un temple de l'époque ptolémaïque et, sous les arasements de ce temple, découvrit de nombreux fragments datant de la XII<sup>e</sup> dynastie (xix<sup>e</sup> siècle avant notre ère). Le Louvre s'est vu attribuer deux statues en granit gris et le fragment d'une tête très mutilée du roi **Senousrit III**, œuvres remarquables représentant le monarque à diverses époques de sa vie ; les deux statues, dont aucune n'est intacte, mais dont les dégradations affectent seulement les parties inférieures, semblent représenter le roi dans la jeunesse et dans la maturité, tandis que le masque, d'un réalisme que l'Égypte oubliera au nouvel Empire et qui fait songer aux traditions de l'Ancien Empire, nous montre Senousrit au seuil de la vieillesse ; ce devait être, lorsqu'il était intact, un portrait plein de sincérité et de vigueur.

Il convient d'insister un peu sur cette donation ; des journaux qui l'ont rapportée l'ont fait en termes tels qu'une véritable émotion a été suscitée en Égypte, où certains ont craint que le Musée du Caire se soit volontairement dépouillé de chefs-d'œuvre. Il convient de rétablir la vérité ; les statues fragmentaires données au Louvre sont de fort bons morceaux, notamment le débris de masque, et viennent combler en partie une lacune, car le Louvre ne possédait point jusqu'ici d'effigies royales de la XII<sup>e</sup> dynastie ; mais cette donation n'appauvrit pas le Caire. Lorsque Legrain mit au jour la *favissa* de Karnak, cette découverte



donna au musée de Boulaq quasi toute la XIII<sup>e</sup> dynastie ; ce que le musée du Louvre a obtenu des fouilles qu'il a fait exécuter est un enrichissement légitime, et, par surcroît, ne fait aucun tort au musée égyptien.

D<sup>r</sup> G. CONTENAU.

### NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

**L' « affaire Lucien Leuwen ».** — Le monde des lettres n'a pas suivi sans une vive curiosité les péripéties successives de l'« affaire *Lucien Leuwen* », comme l'a intitulée M. Fernand Divoire, affaire qui, paraît-il, nous réserve encore des surprises.

Qu'un manuscrit ait pu sortir d'une bibliothèque publique et être arbitrairement séquestré par un particulier, voilà ce qui a paru un acte contraire à tous les règlements, lois et droits de l'homme et du citoyen.

Il en a été pourtant ainsi. Le droit de se faire communiquer un manuscrit dans une bibliothèque publique peut être à ce point sujet à appréciation que celui à qui il a été refusé s'est vu obligé de recourir à une demande judiciaire pour obtenir satisfaction.

Le jugement, d'ailleurs, n'a pas été prononcé et nous ne pouvons prévoir dans quel sens il l'eût été, la partie qui avait soustrait le manuscrit l'ayant restitué pour couper court à l'action judiciaire.

Mais voici les faits, ils intéressent les hommes de lettres et tous les travailleurs de bibliothèque.

Stendhal a laissé, comme on le sait, un manuscrit inédit connu sous le nom de *Lucien Leuwen*. Ce roman, auquel Stendhal a travaillé plus d'un an, se place entre *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*. Il est d'une lecture fort malaisée, par suite des retouches, ratures, modifications, surcharges, obscurités, changements de noms des personnages, notes marginales, enchevêtrement général, — sans compter que l'écriture de Stendhal est généralement illisible.

Il a été souvent écrit que *Lucien Leuwen* n'est qu'une ébauche, un roman incomplet, dont près de la moitié manque. C'est là une erreur. Stendhal a déclaré lui-même que l'œuvre était complète, notamment par la note marginale suivante : « Maintenant la toile est couverte. » Par là il n'entendait pas, sans doute, que



la rédaction de son œuvre fût définitive, mais simplement que le roman était complet.

Les deux exécuteurs testamentaires de Stendhal se trouvaient donc en présence d'une sorte de grimoire s'étendant sur cinq gros volumes. Mérimée l'examina et le renvoya à Colomb en lui disant qu'il n'y avait rien à tirer de ce fatras. Cependant, Colomb découvrit une autre version antérieure des premiers chapitres — celle-ci suffisamment claire — et la fit paraître chez Michel-Lévy, en 1865, sous le titre *Le Chasseur Vert*. Plus tard, en 1894, la *Revue Blanche* donna une édition partielle de l'ensemble, copiée et rédigée par Jean de Mitty, publiciste roumain, attaché au *Cri de Paris*. Jean de Mitty devait être pressé. Il ne s'embarrassa pas de scrupules littéraires ; il reproduisait purement et simplement le texte de Colomb, pour les premiers chapitres, sans le confronter avec le manuscrit, et pour les autres, c'est-à-dire pour les trois quarts de l'ouvrage, ne recopiait, d'après l'évaluation de M. Debraye, guère plus de la moitié du manuscrit, beaucoup plus soucieux de fuir les difficultés que de les résoudre. Quand le passage difficile était trop long, ou simplement qu'il était las d'écrire, par paresse, le copiste faisait une enjambée stupéfiante, et c'est ainsi que plusieurs chapitres entiers manquent à l'édition connue de *Lucien Leuwen*. Mais ces coupures sont souvent pratiquées avec une certaine élégance. Somme toute, l'inconscience et la grâce de Jean de Mitty lui font pardonner une bonne partie des libertés qu'il a carrément prises.

Or donc, les Stendhaliens attendaient avec impatience la publication de *Lucien Leuwen* dans les œuvres complètes de Stendhal, éditées par la Librairie Champion. Cette publication étant à tirage très limité et entièrement souscrite longtemps d'avance, un autre éditeur, les Editions Bossard, qui viennent de publier *Le Rouge et le Noir*, remarquablement mis au point par M. Henri Martineau, eurent, de leur côté, l'idée de publier un *Lucien Leuwen* à tirage illimité.

Deux éditeurs pour un seul et même manuscrit, c'est une situation qui n'est pas sans danger.

M. Champion avait chargé M. Debraye, ancien conservateur de la Bibliothèque municipale de Grenoble, actuellement secrétaire général de la Mairie de Grenoble, de faire le relevé du manuscrit de *Lucien Leuwen*. Le travail de M. Debraye était quasi ter-



miné, quand arriva à Grenoble M. Henri Rambaud, qui venait entreprendre la même translation pour les Editions Bossard.

M. Rambaud, après avoir passé plusieurs mois à copier et rétablir l'original des cinq volumes, qui formeront, paraît-il, deux volumes imprimés de 700 pages chacun, et remis son texte aux Editions Bossard, s'appretait à retourner à Grenoble avec les épreuves en placards de la composition pour les corriger en collationnant sur le manuscrit même, quand il reçut de M. Debraye un télégramme lui conseillant de n'en rien faire, le manuscrit ne pouvant plus être mis à sa disposition. « Inutile vous déranger. Impossible communiquer manuscrit. »

M. Rambaud insista, — vainement. Il partit quand même, — voyage inutile. Il fit alors procéder à un constat par voie d'huisier du refus de communication et intenta une action en référé contre le conservateur de la Bibliothèque.

Le président du Tribunal de Grenoble remit son ordonnance à trois jours. Ce délai permit aux défenseurs de « mettre les pouces ». M. Debraye readit le manuscrit à la Bibliothèque, et M. Rambaud put commencer de corriger ses épreuves. Quant aux Editions Bossard, magnanimes, elles renoncèrent à toute demande en dommages et intérêts.

Tout est bien qui finit bien.

Ces faits, nous l'avons dit, ont alarmé le monde des lettres ; un acte d'une illégalité provocante semblait avoir été commis ; les droits des citoyens étaient en cause ; de pareils abus réclament des sanctions appropriées.

Ce juste ressentiment ne repose pas moins sur une erreur et ce point de vue d'apparente justice n'est nullement fondé en droit.

En réalité, rien d'illégal n'a eu lieu. Le manuscrit de Stendhal a été acquis par la Bibliothèque municipale de Grenoble à laquelle il appartient en pleine propriété. En vertu de la loi municipale de 1884, la ville de Grenoble dispose des volumes et des manuscrits de sa bibliothèque à son seul gré. Rien ne s'oppose à ce qu'elle les déplace, les laisse emporter et les refuse, s'il lui plaît. Il suffit d'une autorisation signée du maire, laquelle vaut loi, pour que le conservateur de la bibliothèque prenne toute mesure arbitraire qui aura été décidée. L'Etat n'a rien à voir là-dedans. Son pouvoir ne s'exerce que sur les fonds d'Etat proprement dits, à savoir sur les bibliothèques devenues biens nationaux



à la Révolution ou à lui léguées depuis lors. Les Editions Bossard faisaient donc fausse route en adressant une protestation auprès du ministre de l'Instruction publique, dont elle devaient forcément recevoir une réponse négative.

Le Directeur des Editions Bossard a bien voulu nous faire connaître les termes de la lettre du ministre de l'Instruction publique.

J'ai l'honneur, dit elle, de vous informer que je suis d'accord avec vous pour estimer que le manuscrit devrait être à la disposition de tous ceux auxquels leurs travaux font une obligation de le consulter. Mais il ne nous appartient pas de donner des instructions en ce sens à M. le Conservateur de la Bibliothèque Municipale de Grenoble, car le manuscrit en question ressortit au fonds proprement municipal, et je ne puis intervenir utilement que pour les collections qui sont la propriété même de l'Etat.

Toutefois, en raison de l'intérêt que l'affaire présente au point de vue appréciation littéraire, je m'efforcerai d'agir d'une façon tout officieuse en vue d'un arrangement amiable, de nature à contenter les divers intérêts en présence.

Sans doute, une bibliothèque municipale ne pourrait probablement pas aller jusqu'à vendre son fonds ; ici, l'Etat, se fondant sur l'intérêt de la conservation du patrimoine national, pourrait s'y opposer, pour des raisons d'utilité publique. Mais le conservateur de la Bibliothèque de Grenoble et M. Debraye n'ont rien fait d'irrégulier en « bloquant » le translateur des Editions Bossard.

Tel est le point de vue juridique, constitutionnel. Il y en a, sans doute, un autre, mais il semble, hélas ! qu'il ne soit plus à l'ordre du jour.

*O tempora, o mores...*

F. E.

### CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Jean Violette : *La Danseuse et le Coquebin*, Genève, Editions de la Petite-Fusterie. — Jules J. Rochat : *Damase*, Berne, Editions du Chandelier. — Pierre Girard : *Lord Algernon*, Paris, Editions du Sagittaire. — Henri de Ziegler : *Les deux Romes*, Paris, Editions du Siècle. — Pierre Courthion : *Gabriele d'Annunzio, son œuvre*, Paris, Editions de la « Nouvelle Revue Critique ». — Emilia Cuchet-Albarêt : *Heureux qui voit les dieux...*, poèmes, Lausanne; Payot.

On n'imagine guère les plaisantes bévues auxquelles se pour-



rait laisser entraîner le curieux qui, sans connaître la Suisse, tenterait d'en composer l'image d'après certains éléments de sa littérature.

Genève, par exemple, ne passe point aujourd'hui pour une ville particulièrement pudibonde. Cependant, s'il faut en croire M. Jean Violette, on y trouve encore de bons garçons capables de concilier l'amour avec la continence, à un âge où Chérubin sourirait aux premiers pas de ses petits-enfants. Dans *La Danseuse et le Coquebin*, cet auteur conte par le menu l'entreprise d'un jeune homme assez mûr qui s'efforce de convertir à son chaste idéal une ballerine aimable et peu farouche. Lorsque la belle réussit enfin à le faire entrer dans son lit, le malheureux se dérobe. « Par respect, non par impuissance », précise M. Violette. Il y a dans cette histoire quelques traits d'une savoureuse ironie ; je crois néanmoins qu'elle pèche contre la « crédibilité » chère à M. Paul Bourget.

Autre exemple. Berne, campée sur sa haute falaise, peuplée de gens au parler rude et aux lourdes carrures, paraît peu encline à la frivolité. M. Jules J. Rochat y a pourtant rencontré deux petits maîtres, Ediphile et Damase, qui s'appliquent à enserrer dans un marivaudage indécis une jeune fille répondant au nom de Sixtine, ô Remy de Gourmont ! Ce **Damase** est féru d'élégance. Mais si M. Abel Hermant l'entendait discourir, il lui remontrerait avec douceur, comme à Xavier, que, pour abonder en propos délicats, il convient d'apprendre la grammaire, qu'il ne faut point dire : « Ne m'en *voulez* pas » et encore moins écrire : « L'amour n'est pas si grand qu'on le puisse étouffer, pas si profond qu'on le puisse arracher », sous peine de faire entendre le contraire de ce que l'on veut.

Voici maintenant deux romans genevois. Par la masse et par la qualité, ils l'emportent sur ces hors-d'œuvre, sur ces « amuse-gueule » dont nous usâmes pour nous ouvrir l'appétit.

Le premier est de M. Pierre Girard. **Lord Algernon** arrive, on s'en doute, d'Angleterre. Serait-il rosier, comme le héros de M. Jean Violette ? Peut-être, mais cela ne présente aucun intérêt. Irrésolu et compliqué autant que le Damase de M. Rochat, ce beau jeune homme, parti à l'aventure, pour essayer de vivre, s'installe à Genève. Il y rencontre une petite blanchisseuse — qui ne comprend rien à cet amoureux, extra-



vagant et poétique comme seuls certains Anglais savent l'être ; puis, dans un musée, une jeune fille du meilleur monde, qu'il enlève en auto — pour le bon motif d'ailleurs —, sans même lui avoir demandé le nom de ses parents. Très satisfait d'apprendre que son fils a combiné tout seul l'amoureuse escapade, le duc d'Oakborough pardonne avec empressement : « C'est une sottise dont je suis fier. Elle est digne de la famille. »

Cette histoire d'un esthète oxonien, affligé de tendances diamétralement opposées à celles qui dominant sa race, alliant une aboulie parfaite à une imagination sans limites, M. Pierre Girard la conte avec la plus aimable fantaisie.

Poète, on le voyait naguère suivre d'assez près Francis James, Paul Fort et M<sup>me</sup> de Noailles. Prosateur, il se montre aujourd'hui docile aux leçons de Giraudoux et de Morand. J'ouvre le volume au hasard :

La vie avait pris cette gravité souriante qu'elle a dans les pays où l'argent se compte par florins, et où il faut beaucoup de lettres pour écrire un mot.

On cueillerait aisément, à chaque page du livre, des phrases de ce goût, extraites d'une *Europe galante* qui serait chaste ou d'un *Siegfried* moins tarabiscoté. Ce qui défendra M. Pierre Girard contre les périlleux caprices de la mode, c'est une sensibilité proprement poétique, dont le fond transparait sous le vernis préparé d'après les recettes du jour : le glacis jaunira, mais il est permis d'espérer que la pâte restera savoureuse.

Il y a un peu plus d'un siècle que la République de Calvin admit à son foyer des citoyens catholiques. Plus d'une fois, depuis, elle parut regretter ce geste généreux. La lutte, entre les deux religions, se prolongea longtemps. Une trêve enfin s'établit, grâce à laquelle Rome s'est fortifiée dans Genève. Il est assez naturel que beaucoup de protestants ne voient pas sans angoisse le flot, sous leurs yeux, monter de jour en jour.

Sur ce thème historique et grave, M. Henri de Ziegler a écrit **Les deux Romes**. L'ouvrage qu'il baptise roman n'a presque rien de romanesque, mais constitue un agréable recueil de vues intéressantes et actuelles.

Du vaste problème énoncé dans sa préface, l'auteur n'a retenu que certains éléments. Il n'exprime ni tout Genève, ni l'essence de la pensée protestante, ni le catholicisme intégral. Il se borne



à noter certains aspects, qui, je le crains, déroutent les fidèles de la *Somme* autant que ceux de l'*Institution chrétienne*.

Ce sont bien pourtant ces aspects de l'Eglise romaine qui séduisent, en Suisse romande surtout, nombre de jeunes gens nés dans la confession réformée. Leur hédonisme insatisfait les incline à goûter les madones de l'Angelico. Rarement les conduit-il jusqu'à la foi catholique. Ainsi la conversion de Jean Bressin, dans le récit de M. de Ziégler, consiste à épouser, après un voyage en Italie, une jeune fille « si doucement, si joliment catholique ». Pour lui-même, Jean se contente de cultiver dans un cloître préraphaélite les fleurs du jardin d'Epicure. Ce qui lui reste de protestant se révèle à Florence, dans certaine maison de la *Via delle belle donne*, d'où il s'enfuit comme le coquebin de M. Violette.

Ces hédonistes genevois ne prennent point garde à une chose : c'est que leurs pères, non contents de se réformer eux-mêmes, ont obligé les catholiques à en faire autant. Depuis le concile de Trente, que nous devons aux parpaillots, Rome, hélas ! répudie l'hédonisme. Et si d'aventure les personnages de M. de Ziégler devaient trouver Rome au bout de leur chemin, j'ai bien peur qu'elle ne les accueille pas sans quelque méfiance : elle craint les retours de flamme.

S'il n'a pas encore achevé son apprentissage de romancier, si le *roman* qu'il nous offre ne semble guère composé, si la fable qu'il imagine se révèle assez pauvre, le voyageur à qui nous devons *Nostalgie et conquêtes* ajoute du moins, dans ce nouveau livre, à ses dons de peintre érudit et sensible, de précieuses qualités de psychologue et même de politique. On goûtera ses fines notations d'Italie et, peut-être plus encore, les remarques intelligentes qu'il sème à chaque page sur les sujets les plus divers. Il y a, en particulier, dans les *Deux Romes*, de bien jolies choses sur la France, une bien amusante analyse des sentiments qu'elle inspire aux Genevois de vieille roche. Il faut louer enfin la netteté du style, une élégance qui paraîtra parfois un peu guindée, avec, de loin en loin, certaine affectation d'archaïsme.

M. de Ziégler a le culte de la perfection. Son humanisme lui donne le noble souci de la grandeur. L'artiste en lui dépouille le pédagogue. Sa personnalité se dégage et ne saurait tarder à s'affirmer complètement.



Dans la collection de *la Nouvelle Revue Critique*, M. Pierre Courthion publie sur **Gabriele d'Annunzio** une étude, écrite peut-être un peu trop hâtivement, mais compréhensive et bien nourrie. Valaisan, il était prédisposé par un atavisme presque italien à s'enthousiasmer pour le lyrisme éperdu de cette grande œuvre latine. Il réussit sans peine à nous faire partager sa ferveur, qu'elle s'adresse au gentilhomme de la Renaissance, au romancier, au poète, au dramaturge, à l'orateur du Forum, à l'aviateur ou au *Commandante* de Fiume. Remercions-le des bonnes raisons qu'il nous donne de relire d'Annunzio et de méditer sur la phrase immortelle de la lettre à Barrès :

Nous avons deux patries et, ce soir, nous en avons une seule, qui va de la Flandre française à la mer de Sicile.

Si la poésie consistait à aimer les livres et les paysages, à goûter le charme des saisons, à sentir le rythme et à poursuivre l'image, **Heureux qui voit les Dieux...** serait sans doute un chef-d'œuvre. Hélas ! il y a loin parfois du désir à la réussite. L'amour, même persévérant, n'emporte pas toujours la possession. M<sup>me</sup> E. Cuchet-Albaret publie néanmoins son cinquième recueil de vers.

On y devine une femme aimable, lettrée, d'esprit orné et de cœur tendre. Dans ses précédents ouvrages, elle avait adopté, sur les conseils de son maître Edouard Tavan — qui fut « notre maître à tous », comme disent les chansonniers de la Butte —, l'esthétique et la technique des Parnassiens. Sous ce corset rigide, sa nature un peu molle semblait, si j'ose dire, plus fermement soutenue que par le souple vêtement dont elle se pare aujourd'hui. En prosodie comme en matière vestimentaire, on peut tout risquer, à condition de réussir ; je ne condamne ni le vertugadin ni les jupes courtes de nos contemporaines et c'est de grand cœur que j'aurais acquitté Phryné. Mais l'*Art poétique* de M<sup>me</sup> Cuchet-Albaret me paraît contestable en plusieurs de ses propositions. Volontiers je passerais sur certaines erreurs de doctrine, si elles étaient commises avec autorité. Un mannequin de chez Poiret peut porter avec grâce une robe extravagante. Une dame de chez nous ne l'enfile pas sans quelque danger. En nous demandant d'admirer sa toilette, elle aggrave son cas.

RENÉ DE WECK.



LETTRES ITALIENNES**La nouvelle loi sur les droits d'auteur en Italie.**

— Le 20 novembre dernier, la *Gazzetta Ufficiale* a publié, sur les droits d'auteur, un décret-loi remplaçant la loi si imparfaite de 1882, laquelle ne faisait que reproduire celle de 1865 avec de très légères retouches.

Depuis longtemps on avait senti, en Italie, les insuffisances de cette réglementation ; surtout depuis la formation, en 1886, de l'Union internationale qui avait immédiatement groupé presque toutes les nations littéraires. Et la question avait été successivement étudiée en 1897, en 1901, en 1906, en 1909, en 1912, en 1917, en 1919, en 1921, dans des projets qui tous étaient allés s'enfouir dans les cartons des ministères. Enfin, après une dernière réclamation de la Société italienne des auteurs, fortement appuyée par Gabriele d'Annunzio, le gouvernement italien chargea la Société elle-même d'élaborer un projet qui fut immédiatement adopté.

La vieille loi s'appuyait sur une idée de la production et de la propriété littéraire tout à fait différente de la nôtre, ce qui se traduisait, dans la pratique, par des règlements qui ont de quoi nous étonner. Ainsi celui qu'on appelait des *formalités*. La protection d'une œuvre littéraire s'étendait sur une période de temps déterminée à partir de la date de sa publication.

Mais pour que cette date fût officiellement homologuée, il fallait faire dépôt d'un exemplaire de l'ouvrage auprès d'une des Préfectures du Royaume, en y joignant une demande sur papier timbré et la quittance de l'impôt qu'on avait en outre à payer. Mais il arrivait souvent que l'auteur se reposait de ce soin sur son éditeur et que, par suite de la négligence d'un employé, cette formalité n'était pas accomplie. L'auteur était alors frustré de toute garantie de propriété sur l'œuvre en question.

C'était d'un esprit juridique tout à fait critiquable. Car le fait seul, pour l'artiste, d'avoir créé une œuvre d'art constitue un droit de propriété.

La nouvelle loi, se rapprochant de celles qui sont en vigueur dans la plupart des autres nations, reconnaît en bloc les droits d'un auteur sur toute son œuvre, sa vie durant, et pendant cinquante ans après sa mort au profit de ses héritiers.

Ce qui permet d'étendre la reconnaissance du droit d'auteur à



beaucoup d'artistes qui étaient bien empêchés de faire le dépôt exigé par la loi, tels les décorateurs, les créateurs d'un nouveau style de mobilier.

L'ancienne loi ne mettait une œuvre dans le domaine public que par paliers successifs. Une première période reconnaissait à l'auteur ou à ses héritiers la propriété absolue. La seconde période permettait à n'importe qui de publier l'œuvre protégée à condition que fût payé à son propriétaire un droit de 5 o/o du prix marqué sur la couverture du livre. Mais cette faculté ne s'étendait pas au droit de représentation pour les œuvres dramatiques.

Mais sur l'initiative de Marco Praga, impresario, auteur et critique dramatique de premier plan, la loi contient une disposition tout à fait nouvelle et qui n'existe dans aucune des autres lois similaires. Elle ne s'applique qu'aux œuvres destinées à être produites en public : ouvrages dramatiques et musique. Elle établit une sorte de domaine public payant. Cinquante ans après la mort de l'auteur, quiconque veut représenter un de ses drames, une de ses comédies, jouer un de ses morceaux dans un concert, doit payer à l'Etat une somme de 5 o/o, prélevée sur la recette brute.

Pour appeler les choses par leur nom, il s'agit là d'un impôt, ni plus ni moins. Les défenseurs de cette mesure ne manquent pas d'arguments. Ils allèguent notamment que ce n'est pas le public qui profite de ce qu'une œuvre ne paie plus de droits d'auteur. Les billets de théâtre n'en coûtent pas un centime de moins. En outre, les auteurs vivants souffraient un dommage de concurrence facilitée, puisque les impresarii pouvaient être incités à jouer plus souvent des œuvres tombées dans le domaine par le bénéfice qu'ils faisaient des droits d'auteur. De plus, une disposition prévoit que, sur le produit de cet impôt, une somme de deux millions par an sera attribuée à titre d'encouragement à des auteurs, ou bien à des institutions qui auront encouragé des œuvres nouvelles d'une particulière importance pour la culture ou l'industrie.

Ce mécénatisme administratif ne nous dit rien qui vaille. On peut douter de son efficacité et de ses effets. De plus, les Etats envahissants ne peuvent manquer, dans un avenir plus ou moins prochain, d'étendre leur mainmise sur toutes les œuvres du passé,



de sorte que l'on verra Dante et Machiavel, qui ont accompli leur œuvre au prix de leur sang, subventionner les chouchous académiques qui, dans tous les pays du monde, n'ont d'autres titres à la faveur que leur médiocrité.

Il va de soi que la loi a un effet rétroactif. C'est fort juste. Mais il en résultera des situations de détail fort compliquées, ainsi que bon nombre de procès.

La disposition la plus nouvelle et la plus intéressante peut-être de cette loi est contenue dans son article 9. Elle reconnaît la radiotéléphonie comme une des facultés expressément réservées à l'auteur. Et l'article 10 précise et renforce le précédent :

Est considérée comme une exécution publique la diffusion radiotéléphonique.

Qu'on prenne garde que le texte, fort justement, n'établit aucune distinction entre l'exécution d'une œuvre musicale et la lecture d'un morceau littéraire quelconque. Et comme l'habitude se répand de plus en plus de donner des morceaux de lecture ou de déclamation aux différents postes émetteurs de radiophonie, c'est une source nouvelle de profit pour les littérateurs.

Mais la perception du droit d'auteur rencontre ici une certaine difficulté. Il n'y a plus une recette déterminée que l'on peut déterminer précisément, comme lorsqu'on relève la caisse d'une entreprise de spectacle. Il est difficile d'évaluer le nombre des auditeurs d'une exécution radiophonique, semble-t-il.

Sur ce point, la loi italienne ne fait que reconnaître un droit, elle ne propose aucun règlement pour en favoriser l'exercice. Un auteur sera libre d'exiger la somme qu'il voudra de la part de l'entreprise radiophonique pour la transmission de son œuvre, et de se refuser à toute transmission si les auditions ne lui conviennent pas. En droit pur, seul le reproducteur d'une œuvre semble engager envers son auteur. Mais d'un autre côté, les stations radiophoniques ne peuvent pas payer des droits d'auteur sans les récupérer d'une manière ou de l'autre.

En Italie, la question peut être facilement résolue. La radiophonie n'y est pas complètement libre. Dès le début, on a pris soin, fort sagement, de la contrôler. Personne ne peut posséder un appareil récepteur sans avoir obtenu une permission spéciale. Tous les appareils, ainsi que leurs détenteurs, sont donc connus exactement. Il est donc facile de leur faire payer un droit d'au-



dition. Et si une chose peut étonner, c'est qu'on n'y ait point encore pensé.

Restent les appareils situés en territoire étranger. Mais ils n'ont guère chance d'échapper longtemps à la vigilance du fisc et des auteurs. Une entente internationale semble imminente. Sans doute mis en éveil par la nouvelle loi italienne, l'Institut de Coopération Intellectuelle vient de nommer une commission internationale radiophonique des auteurs qui s'est réunie pour la première fois le 10 février dernier. Et son communiqué à la presse dit assez clairement quelles sont ses intentions :

L'extension de la Radiophonie a créé toute une série de problèmes particulièrement délicats relatifs à la question générale des droits d'auteur. Dans quelles proportions fixer ces droits? Comment en surveiller la perception. Quels sont ceux qui les doivent: exploitants de la radiophonie, ou usagers?

Par où l'on voit que la nouvelle loi italienne a déjà des répercussions sur la législation internationale des droits d'auteur.

Reconnaissons d'ailleurs que certaines des questions ainsi posées ne seront pas des plus faciles à résoudre.

PAUL GUITON.

### LETTRES ESPAGNOLES

**Le militarisme et les écrivains.** — Eduardo Ortega y Gasset, ex-député aux Cortes, qui fut emprisonné par le Directoire pour avoir crié : « Vive la liberté ! » sur le passage du train qui emmenait son ami Unamuno vers la déportation, et qui, à la suite de son procès, s'exila en France, vient de publier à Paris, chez l'imprimeur Juan Durà, un livre, *Le Verdad sobre la dictadura* (La vérité sur la dictature), qui est le récit, enfin complet et exact, des préparatifs du coup d'Etat de Primo de Rivera et des circonstances dans lesquelles il se déroula. Circonstances douloureusement burlesques et qui évoquent et mêlent les souvenirs d'Offenbach et d'Ubu. Certaines scènes, comme la promenade en voiture d'Alba et du Roi, la veille du jour où celui-ci allait trahir celui-là, ou la veillée nocturne des généraux Saro et Cavalcanti devant la porte du ministère de la Guerre, sont étrangement comiques. Les divers acteurs de cette farce composent une singulière galerie de portraits où se détachent les figures du Roi et du Dictateur, très caractéristiques, avec leurs lourdes



familiarités et une certaine grâce plaisante et populacière, de l'esprit moyen d'une race qui, lorsqu'elle ne s'exprime pas dans l'art direct et puissant du peuple ou dans celui de son élite, peut atteindre à une inimaginable grossièreté.

Le livre d'Eduardo Ortega y Gasset n'est pas un pamphlet ; certes l'indignation de l'honnête homme, sa fierté blessée, son patriotisme outragé y paraissent à certains accents ; mais d'une façon générale, son livre est de la plus objective documentation. Ce que nous en pouvons dégager, c'est une vue sur la psychologie de la vie politique d'une nation. A ce point de vue, l'auteur nous met en garde contre la facile tentation où l'on serait d'assimiler le phénomène politique espagnol à l'italien et de comparer le système du pronunciamiento avec le fascisme, Primo de Rivera avec Mussolini. Aucun rapport n'est possible. Le pronunciamiento, et nous y reviendrons, est un phénomène proprement espagnol ; et il faut nous obliger à concevoir — la lecture du livre d'Eduardo Ortega y Gasset nous y aidera — le ton, la couleur des divers actes et paroles qui marquent les aventures politique de l'Espagne. Je ne sais quelle traduction rendrait le timbre des télégrammes royaux : *Ole tu madre !* leur accent voyoucratique, cet air de course de taureaux et de rue méridionale qu'ils affectent avec tant de bonheur, ou la comique obscénité de la proclamation du Dictateur sur « la virilité bien caractérisée ». Il y a eu, dans les premières manifestations de ce tyranneau bon garçon, noceur, brelandier, tant de compromissions ouvertes, de fautes contre la dignité publique, de fanfaronnades, de naïvetés cyniques, que l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, de la chance de cet étourdi, ou de l'indifférence — sage ou résignée — de la nation qui le supporte.

Il semble en tout cas qu'il y ait entre les clowneries dont le nouveau gouvernement espagnol donne le spectacle et leurs spectateurs un accord secret ; Primo de Rivera pourrait être en effet l'émanation la plus représentative de cette vulgarité exhibitionniste et brutale qu'il est impossible de ne pas voir au fond des classes moyennes espagnoles et qui, par opposition avec la noblesse et l'originalité extrêmes dont est capable cette race, n'est pas une de ses contradictions les moins caractéristiques. Ceci est un des plus curieux problèmes de psychologie nationale que pose le livre d'Eduardo Ortega y Gasset.



## §

En même temps que ce livre paraissait à Paris, la censure de Madrid ne pouvait empêcher les journaux de reproduire un article du grand romancier, poète et essayiste, Ramón Pérez de Ayala, paru en mars 1917 et recueilli dans le volume intitulé — avec une ironie désespérée : — *Politica y toros*. Politique et taureaux : les deux sports favoris de la masse espagnole. Cet article, intitulé : *L'Armée (La liberté civile et militaire)*, étudiait la question de l'intervention militaire dans les choses de l'État et avançait que les privilèges de l'armée n'allaient point sans des obligations formées aux dépens de sa puissance politique, que le prétorianisme était « le prologue obligé de l'anarchie » et que l'Armée usant du pouvoir pour son propre compte, « fût-ce avec les meilleures intentions politiques », se mettait « dans le cas du caissier qui emporte les fonds d'une société anonyme, fût-ce pour faire la charité ».

Dans la préface de ce volume, Pérez de Ayala, reprenant certains des thèmes de la génération de 98, se plaignait que l'on ne pût vivre en Espagne sans éprouver « une sorte d'angoisse, d'asphyxie, qui n'est pas autre chose que l'absence d'idées politiques dans l'atmosphère ».

Tout Espagnol, pour être Espagnol, est un homme diminué : il est trois-quarts d'homme, un demi-homme, un huitième d'homme.

Et plus loin :

Une nation civilisée est celle-là où le problème politique est résolu, et dont les citoyens jouissent de liberté d'esprit et de robustesse de volonté. J'entends que le problème politique est résolu lorsqu'il est *posé* d'un commun accord, bien que les solutions en soient diverses, opposées. Dans toute nation civilisée, il y a un minimum d'idées politiques communes à tous les citoyens, et ensuite une marge de divergences. Ce minimum d'idées politiques copartagées, sans lesquelles l'État ne possède point de stabilité ni l'individu de liberté, n'apparaît pas encore en Espagne.

En 1918, le publiciste Manuel Azaña avait écrit un ouvrage, *Études de politique française contemporaine : I. La politique militaire*, tendant à montrer comment l'un des plus urgents problèmes politiques : le problème militaire, avait été, selon lui, harmonieusement résolu en France, et en quel point s'y étaient accordées les nécessités sociales et les individuelles. Mais, ajoutait-il



en considérant la position que ce problème avait prise en Espagne :

... ce qui paraîtra invraisemblable à qui ne l'aurait point vu de ses propres yeux, c'est que, quelque part, la liberté et la sécurité soient en même temps sacrifiées, et qu'il puisse exister une armée inefficace pour la défense nationale, mais coûteuse pour le budget, privilégiée parmi les citoyens, menaçante pour la liberté personnelle et obéie des pouvoirs publics.

De même que Pérez de Ayala, Azaña regrettait l'absence d'une conscience civique.

Il existe en France, entre la politique et l'intelligence, plus qu'une proximité, une véritable contamination que nous voudrions voir chez nous, en Espagne.

Comme quoi, chaque problème, selon les pays, doit apparaître sous un angle différent. On peut estimer que les préoccupations politiques ne sont pas en France suffisamment séparées de la vie de l'esprit. Mais il semble, au contraire, à écouter les plaintes des intellectuels espagnols, que l'activité de ceux-ci ne pourra atteindre sa plénitude et devenir librement désintéressée que du jour où ils sentiront cette liberté suffisamment garantie et toutes les autres forces de la nation s'exercer parallèlement et dans une harmonie complète.

C'est en effet exiger des intellectuels espagnols un désintéressement proche de la sainteté que de leur demander de se satisfaire de ce vide, de cette faute d'écho, de cette incertitude perpétuelle où se meuvent leurs efforts. Aussi, sent-on chez eux, sous-jacente à leur œuvre, si pure soit-elle, une inquiétude continuelle et le besoin, très humain, de s'appuyer, quelle que soit la puissance de leur tempérament et la nécessité où il est de s'exprimer, sur un public, sur une résistance, sur une conscience générale, bien établie et capable de réactions.

Cette masse indéterminée et qui est trop vieille, ou bien dont la croissance historique s'est faite trop vite (José Ortega y Gasset (1), assure que toute l'Espagne n'est qu'une décadence et que, dès sa naissance, les éléments qui ont composé l'unité espagnole étaient des éléments de décadence), une menace pèse constamment sur elle : c'est la menace prétorienne. Un Pérez de Ayala, un Azaña

(1) Le grand penseur dont j'ai souvent entretenu les lecteurs du *Mercure*, frère d'Eduardo Ortega y Gasset cité plus haut.



avaient compris que là était le principal danger. On peut relire aussi, à ce sujet, l'essai de Miguel de Unamuno, *La Patrie et l'Armée*, écrit en février 1906 et qui vient de paraître traduit en français — on ne saurait dire assez avec quel tact et quelle intelligence — par Francis de Miomandre dans le recueil intitulé *Vérités arbitraires (Espagne contre Europe)*, Kra, 1925. Don Miguel y dénonce la facilité avec quoi, en Espagne, l'idée d'armée tend à se confondre avec l'idée de patrie. Et avec son implacable malice dans l'art de dissocier les idées, il écrit :

J'en ai entendu plus d'un déclarer qu'il était catholique, qu'il respectait l'autorité de l'Eglise et confessait et croyait tout ce qu'elle croit et confesse, mais qu'il était anticlérical. Par contre, je n'ai rencontré personne qui, se disant Espagnol et patriote, croyant l'Armée nécessaire et estimant qu'on doive l'entourer de toutes sortes de privilèges, se déclare en même temps antimilitariste.

José Ortega y Gasset, dans son livre fondamental, *España invertebrada* (1922), a montré comment le procès historique de l'Espagne n'avait été qu'une longue désintégration, la formation continue de particularismes et de compartiments étanches. En sorte que chaque groupe social, persévérant dans son être, n'a d'autre issue à son développement que l'action directe : le groupe militaire ne peut trouver de conséquence à son expansion que dans le pronunciamiento. En trois ou quatre chapitres magistraux, Ortega a fait la psychologie du pronunciamiento, phénomène purement espagnol.

Aujourd'hui, devant les événements qui sont une nouvelle confirmation de ses théories, José Ortega y Gasset paraît avoir adopté une attitude apolitique. Le pays tout entier semble d'ailleurs, comme je l'ai dit, entièrement indifférent au nouveau régime, et celui-ci se stabilise de plus en plus. Il est difficile de juger encore de cet état de choses ; il faut pour l'analyser, pénétrer la psychologie, obscure, complexe et passionnante, du peuple espagnol. Les ouvrages que nous venons de passer rapidement en revue apportent une importante contribution à cette étude.

JEAN CASSOU.

### LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Amy Lowell : *What's O' Glock*, Houghton Mifflin and Co. — James Weldon Johnson : *The book of American Negro Spirituals*, The Viking Press. — Sherwood Anderson : *A story-teller's story*, Boni and Liveright. — Sher-



wood Anderson : *Dark Laughter*, Boni. — Eliaor Wylie : *The Venetian Glass Nephew*, Doran. — Memento.

Nous disions dans notre dernière Chronique que les œuvres en prose écrites en Amérique avaient passé au premier plan, la poésie leur ayant cédé sa place. Les derniers événements littéraires ne semblent pas avoir modifié cette situation. Pourtant il faut parler de quelques volumes de vers qui, sans apporter rien de nouveau, enrichissent cependant la Muse du Nouveau Monde.

Nous annonçons le livre posthume d'Amy Lowell. Il nous est venu, plein d'une voix qui résonne encore à nos oreilles. Car nul peut-être n'a su comme Amy Lowell faire coïncider la ligne du vers avec la courbe de la voix humaine, de sa voix qui était si flexible et qu'un humour aimable faisait trembler parfois. Les poèmes que contient son livre posthume nous étaient déjà connus, soit que, comme *Evelyn Ray*, nous les ayons lus dans une revue avant leur publication en livre (*Evelyn Ray* dans *Poetry* de Chicago), soit qu'elle nous les ait lus à nous-mêmes comme ceux-ci qu'elle ne savait pas prophétiques, deux mois avant sa mort :

Et la mort, dans ses sandales d'argent,  
Ne l'entendez-vous pas qui marche près de votre chaise rustique ?  
Parle-t-elle ? Peut-être, mais vous n'avez pas entendu ;  
Le murmure de la Mort ne se sert pas de mots.

La mort a un visage où s'inscrit le désir  
Emacé de ravir sa proie ;  
Le sombre visage de la mort cache hier.

On méconnaîtrait le talent multiple d'Amy Lowell si on le jugeait uniquement sur ce spécimen de ses vers. Nous avons analysé en leur temps les hokku imités du Japonais où Amy Lowell avait acquis une remarquable maîtrise. Nous ne résistons pas cette fois à citer d'elle une Chanson qui prouve qu'elle s'essayait dans tous les genres avec un égal bonheur.

*The lady of my choice is bright  
As a clematis at the fall of night.  
Her voice is honeysuckle sweet,  
Her presence spreads an April heat  
Before the going of her feet.  
She is of perfectness complete.*

Mais là où elle est inégalée, c'est dans les petits drames de la



Nouvelle-Angleterre, drames qu'elle nous a racontés en des poèmes souples et idiomatiques. Elle aimait savoir qu'un étranger sentait leur pathétique, dont rien ne saurait approcher dans le Vieux Monde. Elle aimait savoir que l'isolement des âmes de sa terre natale pouvait émouvoir les cœurs européens. Son livre n'est pas que mélancolie. La joie de vivre s'y trouve, exprimée en termes de la nature. Amy Lowell ne croyait qu'en la splendeur de ses phénomènes. Mais qui saura ce qui, sous cette joie incomplète, se cachait de souffrance et d'inquiétude?

**What's o' clock** n'est pas le dernier mot d'Amy Lowell. On annonce deux nouveaux livres de vers pour bientôt, faits de poèmes épars dans ses cartons.

On s'est beaucoup occupé de la poésie nègre, ces dernières années. Les nègres chantent comme les peuples primitifs, dans leurs occupations, leurs jeux, et pour se distraire. Ils chantent aussi pour prier, et une des créations les plus curieuses de la vie des noirs en Amérique, c'est assurément leurs chants spirituels (*Spirituals*). Il faut avoir assisté à l'une de leurs réunions dominicales pour sentir ce que l'instinct rythmique et l'imagination naïve peuvent donner d'émouvante beauté.

Le rythme s'appuie toujours sur le système des répétitions, non seulement de mots, mais de vers entiers. L'imagination recrée les scènes de la Bible avec une simplicité d'imageries d'Épinal :

*De blood came twinklin' down,  
An' He never said a mumblin' word.  
De blood came twinklin' down...*

Les nègres marquent le rythme de leur tête balancée; leurs bras et leurs jambes lentement participent au va-et-vient des mots. La foule entière obéit, semble obéir à l'invisible inspiration. Les voix sont blanches, tremblantes, apeurées.

Tout à coup elles s'élèvent, brutales. Un cri relie les poitrines. Le Dieu chrétien est redevenu le dieu des esclaves et des parias.

Puis les nègres se réunissent dans leur théâtre. Ici, c'est le triomphe de la *ballade*, nous dirions *romance*. Ce genre, presque disparu des scènes européennes, les nègres le cultivent avec délices. Romance d'amour,

*There was a tall and handsome man  
Who came a courtin' me.*



Romance sentimentale, humoristique, comique, tous les tons, tous les rythmes. Et toujours un sens admirable du mouvement collectif. Parfois la guitare, le banjo, ou quelque autre instrument nostalgique accompagne la mélodie et scande la mesure.

Ici, la musique a rejoint son but premier, de grouper les plaintes éparses, et d'animer la solitude. Cette solitude, qu'une guerre n'a pas diminuée, est grande encore et les Africains restent, dans la civilisation des Etats-Unis, des exilés tristes.

Leur spontanéité est-elle en danger de disparaître du fait que leur folklore devient la proie du public, des critiques et de la culture en général ? Ou, au contraire, est-elle en train de vivifier la Muse américaine de la poésie et de la musique ? L'avenir seul répondra.

En attendant, un livre fort utile, c'est **The Book of Negro Spirituals**, où James Weldon Johnson a recueilli un nombre important d'hymnes religieux chantés par les nègres. Il n'est que l'indice d'une littérature déjà volumineuse concernant le folklore africain. Tous ne peuvent nous parvenir. Nous conseillons celui-ci à nos lecteurs.

§

Des œuvres récentes en prose nous sommes gênés pour parler. Leur nombre et leur valeur inégale nous imposent un choix restreint. Sherwood Anderson nous raconte, dans **L'histoire d'un diseur d'histoires**, comment il a vécu dans la petite ville du Middle West où le sort l'a fait naître. Nous suivons l'éveil de son imagination avec d'autant plus de curiosité que l'auteur se raconte dans un langage cru, savoureux, et raconte une existence différente de celle du vieux Monde. Dans son nouveau roman il développe une tendance que ses œuvres précédentes ne faisaient qu'indiquer : la tendance épique, c'est-à-dire celle qui fait revivre toute une civilisation et une race dans un drame particulier. L'intrigue est simple : il s'agit d'un individu luttant contre la tyrannie des conventions et des devoirs (thème décidément chéri des auteurs américains) Sherwood Anderson nous le montre vainqueur dans une action qui malheureusement nous paraîtra à nous, Français, sans gloire comme sans prestige : il réussit à enlever la femme d'un industriel important. Mais l'intrigue n'a qu'une valeur de symbole. L'important, c'est le milieu et la poésie du milieu.



Les nègres servent de chœur et leur rire seconde l'action et la commente pour ainsi dire. Et puis la grande et lumineuse raie du Mississippi traverse le roman, et la Nouvelle-Orléans y plaque son accord de magnifique volupté.

Très différent du roman de Sherwood Anderson, type de l'Américain du Centre qui se fait un orgueil et une inspiration du grossier matérialisme de la vie environnante, est le roman, d'Elinor Wylie, habituée des finesses européennes, héritière des lyriques anglais. Ses volumes de vers n'ont pas fait de bruit. Nous n'en avons lu que des fragments. Amy Lowell nous disait il y a un an qu'Elinor Wylie était l'un des grands poètes de notre époque. Nous voudrions en parler aux lecteurs du *Mercury*, mais ses livres de poésie ne nous sont jamais parvenus. Le roman qu'Elinor Wylie vient de publier est une des choses les plus exquises, jamais écrites. Nos contemporains y trouveront une fantaisie inégalée et une élégance de style où n'atteignirent jamais que certains poètes du xvii<sup>e</sup> siècle anglais. Voici en quelques mots le thème : le Cardinal Pierre-Innocent Bon demande à un magicien de lui donner un neveu, s'étant rendu compte qu'un prélat de son importance et dans la solitude ne pouvait se passer d'affection. Un souffleur de verre lui fabrique donc en verre soufflé un tendre et fragile neveu : c'est le **Neveu en verre de Venise**. Il ne tarde pas à tomber amoureux de la belle Rosalba qui, pour se mettre au niveau de son adorateur, se fait charger en objet de porcelaine. Ce qu'on ne saurait résumer ici, c'est le charme d'un style qui fait songer aux plus jolis des verres de Venise, et qui, nous l'espérons bien, donnera à réfléchir à ceux, nombreux encore, qui croient que l'Américain n'est capable que d'une expression brutale et d'une phrase sans nuance.

Au théâtre ? Nous ne pouvons désormais en parler que par ouï-dire, ou longtemps après le succès, les pièces qui réussissent à Broadway ne nous parvenant que très tard. D'après les nouvelles reçues de plumes autorisées, la saison théâtrale est assez brillante. Il est vrai que ce sont surtout des pièces anglaises qui attirent la grande foule, en ce moment. Qu'est-ce donc qui va remplacer le *What Price Glory* qui, pendant des mois et des mois, fit tous les soirs une salle comble et enthousiaste ? *What Price Glory* est parti en tournée dans les Etats-Unis, récoltant les succès et la fortune pour ses deux auteurs, Laurence Stallins et Maxwell



Anderson, dont deux nouvelles pièces sont représentées en ce moment à New-York, *The First Flight* et *The Buccaneer*. Qu'est-ce qui remplacera aussi les deux belles œuvres de O' Neill, *All God's Chillan have got wings* et *Desires under the elms*? En attendant, des adaptations de romans connus attirent des foules considérables. Des billets ont atteint jusqu'à cent dollars.

Le *Roi David* d'Honnegger continue une carrière triomphale.

MÉMENTO. — *Le Navire d'Argent* annonce dans son numéro de février la constitution d'un Comité Walt Whitman pour coopérer avec celui de New-York (Président Emory Holloway), dont le but immédiat est d'élever une statue à Whitman qui, s'il n'est pas parmi les écrivains des Etats-Unis d'Amérique, ne figure sur aucune place publique, dans nul Temple de la Gloire.

Le Comité français (Président Vielé-Griffin) organisera une exposition chez Sylvia Beach (rue de l'Odéon) de quelques manuscrits et autres documents relatifs à Whitman. Cependant, *le Navire d'argent* publie un magnifique discours de W. W., traduit par les soins de M<sup>lle</sup> Monnier et Sylvia Beach. *L'Ane d'Or* (Montpellier) prépare un numéro spécial consacré à Walt Whitman, inédits, dessins, articles. *La Revue anglo-américaine* publiera aussi, dans un de ses prochains numéros, des pages et un poème inédit du poète des *Brins d'herbe*.

Il serait désirable que, dans nos cités provinciales, des Comités affiliés au comité Central de Paris fussent organisés. Quelques-uns sont en préparation. On peut m'écrire au *Mercure* pour renseignements.

JEAN CATEL.

### LETTRES POLONAISES

LE ROMAN : Jaroslaw Iwaszkiewicz : *Ksiezyc wschodzi* (La lune se lève), W. Czerski, Varsovie, 1925. — Fernand Goetel : *Ludzkość* (l'Humanité), Geb. et Wolff, Varsovie, 1925. — Georges Bohdan Rychlinski : *Mah-Jong*, Geb. et Wolff, Varsovie, 1925. — Jean Powalski : *Nad Jeziorom* (Au bord du Lac), Geb. et Wolff, Varsovie, 1924. — Stéphane Barszczewski : *Grandu*, roman du xxii<sup>e</sup> siècle, Geb. et Wolff, Varsovie, 1925. — Jan Lada : *W Zakletem zamczysku* (Dans un château hanté), Geb. et Wolff, Varsovie, 1925. — Mémento.

Le fleuve de la vie ne s'arrête nullement en Pologne. L'activité romanesque ne chôme pas non plus. Nous aurions voulu dessiner aujourd'hui quelques silhouettes d'écrivains de premier plan et dont l'activité s'est manifestée déjà dans une longue série de volumes et d'éditions ; Wenceslas Sieroszewski tout d'abord, puis ce noble et généreux André Strug, enfin J. Kaden dont le



talent s'est affirmé déjà pleinement dans sa magnifique et miroitante complexité. Tournons cependant nos regards vers quelques auteurs, les plus jeunes et les plus impatients sans doute.

**Ksiezyc Wschodzi** (*la Lune se lève*), de Jaroslaw Iwaszkiewicz, est une sorte de journal intime d'une inquiète adolescence. Les événements passent, s'emmêlent et se dénouent sans aucun souci visible de se grouper en un tableau ou de remplir un cadre. Et cependant les vacances de ce jeune rêveur, Antoine, se déroulent devant les yeux du lecteur comme une fresque miroitante de couleurs vives, adoucies seulement par je ne sais quelle brume de mélancolique indécision. Les vibrations colorées de la vie extérieure s'entre-croisent et s'entre-pénètrent avec la musique des événements intérieurs de l'âme, toute remplie de désirs à peine esquissés, de possibilités innombrables de jouir et de souffrir. Quelques silhouettes passent sur ce fond, tout enveloppées de cette atmosphère un peu factice, un peu lourde et surchauffée et qui annonce curieusement, par la seule trépidation de l'air, semble-t-il, un proche et immense orage. Nous sommes, en effet, à la veille de la grande guerre en pleine Ukraine, au milieu de l'opulence des propriétaires terriens polonais coudoyant les nouveaux conquérants russes et qui seront bientôt, les uns et les autres, balayés par la tourmente. Une grande acuité et surtout une merveilleuse complexité de l'appareil de perception, unies à l'extraordinaire simplicité, j'allais dire à la nonchalance, voulue ou non, du procédé littéraire de notation, voilà le caractère essentiel de l'esthétique de M. Iwaszkiewicz, dont le présent volume contient une scène vraiment poignante : les préparatifs des obsèques du lieutenant von Knabe, suicidé à Malin, où la délicieuse passivité du style rehausse encore l'horrible vérité (1).

**Ludzkosc** (*Humanité*), de Ferdinand Goetel, est d'une toute autre tonalité littéraire. C'est déjà le troisième volume de ce jeune et prestigieux auteur. *Patnik Karapeta* (*le Pèlerin Karapeta*), une nouvelle du recueil si plein de promesses qui porte ce titre, nous conduisait à travers les péripéties extraordinaires d'une évasion de l'enfer bolcheviste, dont le héros réussit à sauver sa vie et même quelques-uns de ses biens, grâce à sa constante bonne humeur et à une sorte de jovial cynisme dont « l'impu-

(1) Un petit volume de M. Iwaszkiewicz a été traduit et publié en France. C'est *Hilaire, fils de comptable*, publié chez Rieder.



dence héroïque » pouvait seule contrecarrer efficacement les maléfices du sort sans issue. On retrouve la même attitude morale dans quelques situations du roman intitulé *Kar-Chat* qui suivit de près le *Pèlerin Karapeta*. Une « intrigue romanesque » mouvementée et qui se remplit parfois d'un mouvement pathétique, l'atmosphère saturée d'un exotisme lointain, fortement vécu et fortement senti, une délicate idylle incrustée avec art parmi les durs blocs des événements, enfin une facture négligeant les artifices faciles, facture sobre, alerte et fine, toutes ces grandes et petites qualités ont d'emblée classé *Kar-Chat* parmi les meilleures réussites du jeune roman polonais. On retrouve les mêmes « avantages » littéraires dans le plus récent volume du même auteur. *L'Humanité*, le second des deux récits qui forment le volume, est encore une émouvante histoire d'évasion à travers la Perse. Cette fois cependant, l'histoire des deux évadés Stozek et Gruda comporte une leçon ou, mieux, elle est une apothéose de l'amitié et de la solidarité humaine, qui ne peut se manifester pleinement que dans la plus affreuse misère. Toute l'attitude de Gruda, simple d'esprit, et surtout le geste d'incomparable pitié du pauvre Ben-Ali, l'attestent simplement. *Schmerzenreich*, le premier récit assez complexe et parfois énigmatique, tiré de la vie de prisonniers de guerre autrichiens en Russie, apparaît comme une tentative, d'ailleurs timide et indécise, d'exploiter littérairement l'élément surnaturel en le plaçant parmi les événements dont la nature même dépasse le naturel, c'est-à-dire la mesure normale de la vie. Cet essai, disons-le tout de suite, nous semble avoir moins réussi à l'auteur de *Kar-Chat*. Pour suggérer le mystère, il est indispensable d'en posséder le sens et l'appétit. La sensibilité réaliste, d'ailleurs exquise, de M. Goetel, son rationalisme psychologique, son amour de l'action et du mouvement toujours adéquats à la situation, son bon sens et son empirisme moral semblent l'éloigner de ce domaine, sinon le lui interdire complètement.

Le royaume du surnaturel et du mystère paraît en revanche avoir livré ses clefs à M. Georges Bohdan Rychlinski, dont le premier volume de nouvelles, intitulé **Mah-Jong**, contient de savoureux spécimens du genre. La réalité se transformant sans aucune solution de continuité en un cauchemar, voilà le trait essentiel de ce recueil. Une évocation intense et riche de la me



de toute l'existence du marin, un vocabulaire neuf et précis des choses maritimes font prévoir en M. Rychlinski un ouvrier créateur de cette orientation nouvelle qui vient de naître en Pologne avec *Le Vent de la Mer*, de Zeromski. Un style bref, nerveux, intense, presque explosif, aux images éclatantes, nettes, serties avec art dans la trame miroitante du récit, fait pressentir en M. Rychlinski un chercheur de formes, un vrai artiste.

C'est l'artiste aussi, mais doublé d'un scrutateur des rares vérités, qui semble prédominer en la personnalité austère de Jean Powalski, auteur d'une « Idylle » qui se passe au XIII<sup>e</sup> siècle en Grande Pologne : « Au bord du Lac », **Nad Jeziorem**. C'est le titre même du roman. La préoccupation essentielle de l'auteur semble être de reconstituer un fragment imaginaire du passé selon les données que possède sur cette époque lointaine la science actuelle. J. Powalski tient presque cette gageure. En tout cas, il s'y applique patiemment, obstinément, amoureuxment. Cette tentative de « reconstruction intégrale », si intéressante en soi, rappelle un problème littéraire toujours vivant : comment créer l'illusion d'une vérité historique et surtout d'un milieu historique ? Est-ce une simple question de dosage de connaissances exactes et d'intuition artistique ? Depuis Walter Scott, depuis Victor Hugo, ce problème reste ouvert. Entre *Salammbô*, de Flaubert, et *Les Cendres*, de Zeromski, il existe, en effet, tout un monde de possibilités et de nuances... Songeons seulement à cette inépuisable diversité d'attitudes esthétiques : la *Guerre et la Paix*, de Tolstoï, *Par le Fer et par le Feu*, de Sienkiewicz, *L'Abbaye de Typhaines*, d'Arthur de Gobineau, *Les Pierres vivantes*, de Berent, que nous avons analysé ici même assez longuement, et ce vivant et sobre *Meneur de Louves*, de M<sup>me</sup> Rachilde, dont *Au bord du Lac* rappelle de loin le souci de retrouver la « couleur psychologique » de l'époque... D'ailleurs, Jean Powalski s'efforce surtout de suggérer la vérité historique par une juxtaposition minutieuse de la connaissance du milieu et de la science de l'ancienne langue polonaise, dont il semble être un véritable connaisseur-virtuose. Est-il surprenant que, parmi tant de préoccupations étrangères à l'art pur, le souffle de la vie s'éparpille çà et là sous le ciel bas de cette « idylle » si grave ? Néanmoins, l'expérience romanesque de Jean Powalski demeure



féconde et conserve un charme un peu sévère, parfois même une austère et sobre beauté.

**Czandū**, de M. Stéphane Barszczewski, est un tableau romanesque de l'avenir européen et même mondial, où tout se passe comme aurait pu l'imaginer un « Polonais moyen ». Ce récit d'un futur conflit entre la Fédération des États de l'Europe et l'Asie est écrit honnêtement, avec une verve attrayante et facile et sans d'autres soucis littéraires que celui, très légitime d'ailleurs, de maintenir en éveil la curiosité du lecteur.

**W Zakletem zamczysku** (*Dans un château hanté*), de Jean Lada, mort récemment, est un long, mais assez attachant récit « historique », conçu et exécuté selon les préceptes sacrés de l'art sienkiewiczien.

MÉMENTO. — Marjan Zdziechowski : *Do Młodzieży* (A la jeunesse), Wilno, 1925. Un émouvant et noble appel au nom des principes humanitaires et à la fois une protestation ardente contre la « bestialisation de l'homme » par le bolchevisme. — Zdzislas Debicki : *L. M. Reymont*, lauréat du prix Nobel, Varsovie, Gebethner et Wolff, 1925. Une plaquette consacrée à l'œuvre de Reymont, écrite d'une plume alerte et experte par un poète et critique renommé. — Léon Płoszewski : *L'avant-dernière leçon de Mickiewicz au Collège de France*, Varsovie, Książnica Atlas, 1925. Texte inédit, publié d'après les notes sténographiques et commenté d'une façon minutieuse, avec la piété due au génie du grand poète national. — Marcel Handelsman : *T. Zw Praeceptio 614 roku* (Praeceptio de l'année 614). Une patiente et méthodique analyse de deux importants manuscrits du moyen âge, due à la plume d'un historien bien connu du public savant en France et écrite avec un sens très vif de ces réalités psychologiques, politiques et sociales qui forment un aspect éternel de l'histoire. — Adam Mickiewicz : *Pan Tadeusz*, avec introduction et notes de Stanislas Pigon, n° 83 de la *Bibliothèque Nationale*, Krakowska Spolka Wydawnicza, Cracovie, 1925. L'excellente collection de la *Bibliothèque Nationale*, éditée à Cracovie et dirigée avec une maîtrise incomparable par M. Stanislas Kot, professeur à l'Université Jagellonienne, a déjà publié toute une série de chefs-d'œuvre de la littérature polonaise et étrangère, et les meilleurs savants polonais se sont attelés à cette tâche en apparence ingrate, mais en réalité si féconde, de haute vulgarisation et de bonne propagande littéraire. Un grand nombre de courtes monographies originales, basées sur les plus récentes études et découvertes, a déjà vu le jour. Le volume dû à la « patience enthousiaste » de M. St. Pigon en est un exemple typique. L'érudition qui limite, mais n'élimine jamais ni l'in-



tuition psychologique ni la sensibilité ardente, tel me semble le trait essentiel de ce travail, d'une valeur éducative inestimable. — Ladislas Folkierski : *Sonet polski* (le Sonnet polonais), même édition, n° 82, 1925. Une anthologie accompagnée de notes judicieuses et précédée d'une introduction exquise, où l'érudition la plus perspicace et le sens esthétique le plus délicat s'unissent et se complètent avec art. — Ladislas Folkierski : *Les embarras d'un auteur français au XVII<sup>e</sup> siècle avec la langue polonaise*, édition de *Silva Rerum*, Cracovie, 1925. Curieuse notice sur la transcription française de mots polonais dans « les Anecdotes de Pologne ou mémoires secrets du règne de Jean Sobieski », de François-Paulin Dalairac, ouvrage publié à Amsterdam en 1699. — M. Wankowicz : *Strzepy epopei* (Les Fragments de l'Épopée), Ignis, Varsovie, s. d. Sept récits et souvenirs de guerre (depuis 1919 jusqu'à la fin de la guerre polono-bolcheviste), écrits sobrement, avec conviction et sincérité.

Z.-L. ZALESKI.

### BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Alfred Dumaine : *Choses d'Allemagne*, Fayard. — Max Eastman : *Depuis la mort de Lénine*, Gallimard. — Boukharine : *La Bourgeoisie internationale et son apôtre Karl Kautsky*, L'Humanité. — René Malliavin : *La Politique nationale de Paul Deschanel*, Champion. — Perry Belmont : *La Politique des Etats-Unis et l'Europe*, Payot. — Nicholas Makeev et Valentine O'Hara : *Russia* (dans la collection : *The Modern World, a survey of historical forces*), Ernest Benn, 8, Bonnerie Street, Londres.

Sous le titre **Choses d'Allemagne**, M. Alfred Dumaine, qui était ambassadeur de France à Vienne au moment de la déclaration de guerre, a réuni divers articles dont un très savoureux sur l'empereur Guillaume II, qu'il a bien connu. J'ai eu un plaisir personnel à voir que son jugement s'accordait avec celui que j'avais porté dans ma *Psychologie du Kaiser*. Guillaume II n'était nullement le *minus habens* qu'on a dit parfois ; c'était un homme d'une intelligence indéniable, avec « des facultés exceptionnelles d'assimilation, fortifiées par de très vastes lectures », et je lui reconnaîtrais même mieux que de l'assimilation : une pénétration véritable, de la verve, de l'éloquence, de la cordialité, des goûts artistiques ; tout cela n'est pas négligeable. Simple particulier, Wilhelm de Hohenzollern eût été une personnalité de premier ordre, et au fond sympathique ; ce qui l'a gâté, c'est d'être souverain, et souverain à peu près absolu. Il y a longtemps que Tibère disait à ses amis qui le poussaient à



gouverner pour tout de bon : *Nescitis quanta bellua est imperium*. Ils s'en aperçurent quand, après le complot de Séjan, le vieux Tibère déploya, pour tout de bon en effet, son autorité. C'est la psychose monarchique qui fit le malheur à la fois du kaiser et de son peuple. Se croyant oint de droit divin, Guillaume devint autoritaire, arrogant, vaniteux, irritable, intraitable, et, en dépit de ses grandes qualités personnelles et des mérites de son gouvernement (jamais Etat ne fut mieux administré que le sien), il conduisit son pays aux abîmes.

Il est d'ailleurs étrange qu'il puisse y avoir encore des partisans de l'institution monarchique pure, quand on voit à quels désastres le pouvoir personnel a conduit tant de peuples de nos jours. La grande guerre, d'abord, est le fait seul de deux autocrates conjurés ; si l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie avaient été en république, jamais le monde n'eût été mis à feu et à sang. Dans un ordre d'idées différent, c'est l'autocratie des tsars qui a fait le malheur de la Russie ; si Nicolas II avait marché d'accord avec sa Douma, la pauvre Russie ne croupirait pas dans le marécage de sang et de boue où elle est encore, c'est à craindre, pour longtemps. De même, c'est le pouvoir royal qui a fait perdre à la Bulgarie sa situation d'avant guerre et qui a empêché la Grèce de réaliser sa « grande idée » nationale. République et non royaume en 1914, la Grèce aurait en ce moment Chypre, Rhodes, Smyrne et Constantinople ; c'est son roi, et son roi seul, qui lui a coûté tout cela ! Mais revenons à Guillaume II.

Les détails que donne M. Dumaine sur la Conférence ouvrière de Berlin en 1890, à laquelle il assistait, sont tout à fait savoureux. Le kaiser venait de monter sur le trône, il était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la puissance, et pourtant il paraît que ce fut notre Délégation qui attira tous les regards ; son chef, Jules Simon, fut merveilleux de finesse et d'aisance, et l'un de ses adjoints, Burdeau, étonna toute la cour par « le rayonnement de sa prodigieuse intelligence ». C'était la fin de la domination de Bismarck, qui allait être sacrifié l'année suivante ; le vieux chancelier prévoyait bien des choses et disait à notre ambassadeur : « J'étais un écran qui voilait ses rêves de gloire. Espérons que, si profond que soit le dévouement monarchique de son peuple, l'empereur ne l'épuisera pas. » Il l'a épuisé. Espérons, à notre



tour, que d'autres ne le feront pas renaître pour lui ou pour n'importe quel *ersatz*.

Après les choses d'Allemagne, celles de Russie. Le point d'histoire que traite M. Max Eastman dans son livre, **Depuis la mort de Lénine**, est la mise à l'écart de Trotsky. Cet Eastman, qui doit être un juif de New-York, semble au courant de bien des dessous de la politique russe. D'après lui, Trotsky représentait véritablement, à la mort de Lénine, l'idée léniniste : il aurait voulu rajeunir la dictature du prolétariat en faisant appel jusqu'à un certain point à l'opinion publique, celle, bien entendu, de bolcheviks certifiés, mais il s'est heurté à la politique contraire du triumvirat Staline-Zinoviev-Kamenev, qui ne voulait s'appuyer que sur les puissances encore plus certifiées, c'est-à-dire les 18.000 fonctionnaires communistes qui font marcher à coups de trique les cent millions de pauvres diables de moujiks. Et il a été vaincu, déporté au Caucase, d'où, paraît-il, il est revenu assoupli et asservi au triumvirat (1).

Tout ceci est très possible, et, en se mettant au point de vue bolcheviste, ce sont les trois compères qui avaient raison. Dans toute bande, il faut que les bandits marchent avec discipline. Le régime bolchevique est sûr de ses 18.000 chefs ; qu'il ne se confie qu'à eux ! Parmi les autres, peuvent se glisser de faux frères. Etant donné que si l'on faisait un plebiscite tant soit peu loyal des cent millions de Russes, les 18.000 seraient à l'unanimité pendus, il est de leur intérêt de ne pas s'exposer à une consultation populaire, même limitée et manœuvrée.

Maintenant, Lénine avait-il cette idée de léger élargissement du clan des jacobins nantis ? Je n'ose le croire, en dépit de l'affirmation de l'auteur. Il avait l'esprit trop pratique pour ne pas voir le danger de l'aventure. Et au surplus, j'imagine que, de même, Trotsky ne visait pas aussi large, et que tout s'est réduit à une lutte de sous-clans, lutte où les affidés de Trotsky ont été roulés par les affidés de Kamenev. Quant aux autres, aux simples cent millions de moujiks, ils continueront à être non pas seulement roulés, mais fouaillés, et mitraillés au besoin, par les co-affidés. Et à ce propos, puisque je parlais de l'intelligence de Guillaume, une question se pose sur l'intelligence de Lénine et de ses complices. Quand on voit la façon dont une poignée de

(1) Il aurait, depuis, repris le dessus.



bandits (il n'y a pas décidément d'autre mot) tient sous le joug, et quel joug ! un des plus grands peuples du monde, on se demande si l'on n'a pas affaire aux plus formidables génies qui puissent être. Mais je croirais volontiers qu'on est ici dupe d'une illusion. Tous ces gens-là ne sont grands que des malheurs qu'ils déchaînent. Ceci n'est pas nier leurs qualités d'audace et de ténacité, mais le moindre poilu avait d'autres hauts faits à son actif ! Dans un état de choses normal, tous ces « géants-là » y compris ceux de notre Révolution, auraient été de bien piètres personnages. Qu'auraient fait Marat, Danton et Robespierre sans la tourmente de 1793 ? Marat aurait continué à truquer des expériences scientifiques et à baver sur tous les vrais savants de son temps, comme font tous les faux savants ratés dont il était le type ; Danton aurait été un bon vivant rabelaisien, probablement fripouillard, quoique sympathique au fond ; quant à Robespierre, il aurait fait une carrière plus sûre, bon avocat à Arras et président de la Société des Rosati, mais combien médiocre néanmoins ! De même tous ces russes-juifs ou russes-kalmouks. Les débrouillards comme Trotsky auraient sans doute fini par trouver quelque filon, mais les fanatiques comme Lénine auraient continué à végéter dans le bas journalisme atrabilaire ; aucun d'eux ne serait d'ailleurs monté bien haut ; les sociétés humaines ne vivent pas de leurs politiciens, mais de leurs travailleurs, tant intellectuels que matériels ; le dernier des décrotteurs ou des vidangeurs est plus utile à l'humanité que tous les refondeurs de société, et le buffle des buffles, Karl Marx ne va pas à la cheville de l'inventeur du fil à couper le beurre.

Sur Karl Marx, l'unanimité se fait peu à peu. A l'exception des fakirs intéressés à son culte, tout le monde reconnaît son inexistence scientifique. Mais ceux qui le disent, surtout après avoir dit qu'il existait, comme Kautsky, par exemple, ont à s'attendre à force injures de la part des fakirs. Ainsi, la longue vitupération de Boukharine, **La Bourgeoisie internationale et son apôtre Karl Kautsky**. Je ne doute d'ailleurs pas qu'à son tour Boukharine, qui me semble un peu moins ankylosé d'esprit que ses camarades, ne finisse par rejoindre Kautsky et les autres dans leur mépris pour Karl Marx et tous les marxistes. Déjà, Boukharine s'est exprimé absolument comme Trotsky sur le compte de la comédie des élections dans le paradis soviétique.



« On met aux voix, dit-il, une disposition, une nomination, et on demande : Qui est contre ? Naturellement, personne ne se hasarde à se mettre dans un mauvais cas en se prononçant contre les autorités ; alors la nomination ou la disposition passe, et le tour est joué ». L'excellent Boukharine avouera que, dans la « bourgeoisie » démocratique, on ne se livre pas à de pareilles plaisanteries, et logiquement il cessera d'être fakir communiste.

HENRI MAZEL.

§

M. Malliavin, dans la **Politique nationale de Paul Deschanel**, raconte la vie de ce président. M. Malliavin a le mépris du parlementarisme ; il ne respecte que le bonapartisme, l'orléanisme, le nationalisme et sans doute un certain nombre d'autres conceptions politiques du même genre. Il ne peut s'empêcher de reconnaître que Paul Deschanel a eu beaucoup des faiblesses d'un parlementaire, mais il croit qu'il les rachetait amplement par le nationalisme de ses conceptions. Chemin faisant, M. Malliavin consigne le plus grand nombre possible d'histoires désavantageuses pour les hommes d'Etat républicains (les 2 millions fournis par Cornelius Herz pour la *Justice*, les « calomnies » basées « sur un fait rigoureusement exact qui pouvait être attesté par un député conservateur de Paris », contre M. Poincaré, etc.), mais il ne parle pas des vols de ses coreligionnaires Boulanger, Syveton, (pour ne pas rappeler Mazarin et Morny). Ce sera l'éternel honneur de l'Eglise, de l'Idéologie et du Parlementarisme d'avoir cherché à obtenir que la politique se conforme à la morale ; l'Absolutisme et la Dictature ne perdent point leur temps à cet effort-là. L'histoire de P. Deschanel prouve même la perfection du parlementarisme. On l'élit président, le croyant bien portant et on trouve peu à peu que l'on a élu un malade atteint de « ces troubles de l'émotivité appelés cénestopathies... qui ne diminuent en aucune façon la lucidité ». Grâce à l'excellence de notre organisation politique, on put éliminer ce malade sans que sa maladie eût nui à la chose publique.

M. Malliavin raconte bien et a pu intercaler dans son intéressant récit de nombreux renseignements notés par lui quand il était secrétaire particulier de P. Deschanel. Il ne relate point cependant le propos typique si longtemps redit par celui-ci au sujet de Poincaré : « Cet homme m'a fait manquer ma carrière. »



Mr Perry Belmont, ancien président de la Commission des Affaires étrangères du Congrès américain, a publié en 1925, à New-York, un grand ouvrage pour combattre « cette illusion qu'une politique d'isolement » est une tradition pour les Etats-Unis. La librairie Payot a eu la bonne idée d'en publier les chapitres historiques sous le titre : **La Politique des Etats-Unis et l'Europe (1778-1919)**. Bien curieux, ceux sur les tendances monarchiques dans les 13 colonies lors de la guerre de l'Indépendance, sur les tendances antinationales des fédéralistes de la Nouvelle-Angleterre lors de la guerre de 1812, etc.

Mais plus intéressante encore pour nous la 2<sup>e</sup> partie du livre : les Etats-Unis et la Guerre mondiale. Mr Belmont y raconte ses efforts pour faire intervenir les Etats-Unis en faveur des Alliés. « Depuis un an et demi, lui écrivait Th. Roosevelt le 2 nov. 1916, vous avez su prendre la vraie position américaine en préconisant la préparation de la guerre. » Le 28 juillet suivant, Belmont proposait que tous les Alliés prissent pour devise : « L'Union fait la force », et le justifiait en disant : « Tant que la main de fer des Hohenzollern ne sera pas paralysée, il ne peut et il ne doit y avoir aucune paix. » Enfin, bien émouvants pour nous sont les regrets de Mr Belmont au sujet de la non ratification du traité de garantie anglo franco-américain, conclu en même temps que le pacte de la Société des Nations. « Il consolidait le présent, dit-il, et renouait la grande tradition politique de Jefferson qui croyait fermement qu'en présence de la vaste communauté des intérêts britanniques et américains, il peut être encore utile à un grand pays comme l'Amérique d'avoir à ses côtés une puissance comme la France qui puisse jouer le rôle d'appoint et tenir la balance égale entre les trois. »

ÉMILE LALOY.

§

Parmi les ouvrages parus sur la **Russie** contemporaine, celui de MM. Makeev et O'Hara mérite certainement une mention particulière. Les auteurs s'efforcent tout d'abord de montrer que l'état actuel de la Russie n'est pas le résultat d'accidentelles circonstances, mais le point d'aboutissement d'une longue évolution historique. Ils dégagent les événements qui ont déterminé et expliquent le retard de l'évolution sociale du peuple russe par rapport aux autres nations européennes, suivent les transforma-



tions de la culture, d'abord commerciale et urbaine, devenant ensuite peu à peu exclusivement agricole et paysanne ; enfin ils prouvent que l'établissement du servage est un phénomène récent, dû à des circonstances politiques temporaires. Pierre I<sup>er</sup> est évoqué sous la curieuse figure d'un créateur de la grande industrie, soumise d'ailleurs à cette époque à un régime étatique singulier. Après Catherine II, on perçoit l'absence de cohérence dans les idées, le sentiment du malaise social latent, et l'on assiste à des efforts désordonnés pour y porter remède. L'étude de la libération des serfs, mesure bien moins généreuse et plus lourde d'arrière-pensées qu'on ne le soupçonne généralement, l'analyse du mouvement de l'intelligentsia déçue dans sa foi paysanne, l'explication de la révolution de 1905, conduisent jusqu'à la veille de la guerre.

Le récit des faits de guerre et de la Révolution de 1917 n'apporte pas de révélations inédites, mais constitue une mise au point, un exposé clair, un récit aussi objectif que possible d'événements encore souvent entourés d'un nuage de légendes et de partis pris. On comprend dès lors le point de vue particulier des premiers révolutionnaires vis-à-vis de la guerre mondiale : résistance à toute agression, mais pas d'offensive dite impérialiste. Ils étaient certainement remplis d'illusions et d'intentions excellentes. Mais le manque d'éducation politique de partis confinés jusqu'alors dans l'existence souterraine de conspirateurs ou d'exilés prépare la voie aux Bolcheviks, qui possédaient un programme d'action défini. Il s'agissait de délivrer la Russie d'une souffrance immédiate, la guerre, et d'obtenir en compensation le pouvoir d'établir une dictature qui se maintiendrait par un système méthodique de terreur. Ainsi, et pour des raisons d'ordre intérieur, s'explique la conclusion d'une paix à tout prix avec l'Allemagne à Brest-Litovsk.

L'étude du fonctionnement des Soviets est certainement la partie la plus riche en documents généralement très peu connus. Les Bolcheviks, arrivés au pouvoir grâce à un plan d'action bien net, mais sans avoir de programme social bien défini, commencèrent à faire des « expériences » : tout d'abord (1918-1920) vint une tentative de communisme intégral qui aboutit au chaos ; ensuite (1921-1922) on assiste à un gigantesque effort de centralisation bureaucratique ayant pour objet d'organiser un formi-



dable capitalisme d'Etat ; enfin on trouve plus récemment la formule nouvelle de la N. E. P., comportant un certain nombre de concessions à l'initiative privée, aux coopératives et aux organisations paysannes, sous le contrôle au moins théorique de l'Etat. Le fonctionnement des principaux organismes du gouvernement, les rapports des différentes républiques composant l'U. S. S. R. sont exposés de manière technique. Enfin sont examinées les conséquences morales et sociales du bouleversement : l'attitude passive et comme indifférente du paysan à l'égard du nouveau régime se conçoit facilement lorsqu'il est établi que le paysan a satisfait son appétit de terres, que les bolcheviks, après quelques tentatives infructueuses, ont pratiquement renoncé à s'immiscer dans les affaires rurales et que, selon le mot d'un chef bolcheviste même, bolchevisme et paysannerie sont comme deux rails de chemin de fer qui courent parallèlement, indéfiniment.

Un aperçu sur les transformations intervenues dans la famille, la religion et l'art, achève de donner une idée d'ensemble du gigantesque mouvement. Et malgré un effort d'impartialité évident, on garde l'impression que ce mouvement, qui a jusqu'à présent politiquement réussi, aboutit économiquement et socialement à un échec.

GEORGES LEMAITRE.

### OUVRAGES SUR LA GUERRE

Elian J. Finbert : *Sous le règne de la Licorne et du Lion*, Editions du Monde moderne. — Marcel Caruel : *Avec le 91<sup>e</sup> d'infanterie, de Mézières à la Marne*, imprimerie Lenoir, Charleville.

Une certaine curiosité, à la fin de la dernière guerre, a suivi l'intervention préparée par les Anglais de l'élément israélite, — intervention à la fois militaire, financière et colonisatrice, — qui devait rétablir, surtout aux dépens du Turc, les Juifs sur la terre de leurs ancêtres, depuis si longtemps perdue, leur rendre enfin un foyer et une patrie. C'est à cette mirifique aventure que se rapporte le volume publié par M. Elian J. Finbert : **Sous le règne de la Licorne et du Lion**, qui raconte l'organisation, la veillée sous les armes aux portes du pays, — la longue attente au moment d'intervenir et enfin le piètre avortement de l'entreprise.

C'était au moment où l'Angleterre, faisant flèche de tout bois



dans son immense lutte contre l'Allemagne et ses tenants — ce qui fut bien le caractère de la grande lutte de 1914, — cherchait à opposer aux Turcs un royaume juif reconstitué en Palestine et entreprenait de recruter des troupes parmi les Hébreux de ses colonies.

Des levées furent faites en Egypte, où s'engagea M. Elian J. Finbert, et l'on assiste au départ des troupes qui sont conduites vers la frontière, vers Kantara, El-Arish, Ludd et Raffa, où se trouve établi le campement, près des sables brûlants du désert arabe. Il y a d'ailleurs dans le bataillon des troupes très diverses et où l'élément juif lui-même semble assez peu important. Le journal écrit par M. Elian J. Finbert donne les impressions, les rancœurs, les révoltes — tout cela surmonté chez certains par la grandeur de l'entreprise où ils sont engagés.

L'auteur a des conversations avec un de ses coreligionnaires, enthousiaste ; il a bientôt des relations avec une petite fille bédouine, jolie et sauvage et qui finit par s'attacher passionnément à son séducteur. Ailleurs on assiste à l'arrivée de groupes de travailleurs, rejoignant le camp après de fallacieuses promesses, et qui sont conduits à coups de trique pour réparer la voie ferrée. — Détail assez curieux et typique, du reste, tous les commandements fait par les officiers anglais, dans le camp, sont donnés en langue hébraïque.

Les bataillons anglais et australiens s'avancent cependant en Palestine et l'inaction pèse à l'auteur. Un moment on envoie un contingent de volontaires sur le front, vers le Jourdain, et le coreligionnaire enthousiaste qui converse le plus souvent avec M. Elian J. Finbert est tué. Puis on annonce l'armistice, et ce sont des hurlements de joie parmi le camp ; les contingents qui reviennent se rappellent avec terreur les mauvais traitements qu'ont fait partout subir aux hommes les officiers anglais. C'est que, dans l'armée britannique, les châtiments corporels subsistent et les pages peut-être les plus tristes de ce volume sont celles où le narrateur relate des exécutions, des supplices auxquels il doit assister et qui sont une honte pour un peuple de l'Europe occidentale, à la tête de la civilisation.

Une des tares de l'armée anglaise est d'ailleurs le *bakchich* qui y règne, paraît-il, avec effronterie.

On nous a rapporté que, lors de l'occupation de Jérusalem, un



régiment d'Israélites figurait parmi les contingents anglais qui réduisirent la ville.

Mais l'« unité » dont faisait partie M. Elian J. Finbert resta dans l'expectative, l'arme au pied, tenue en réserve aux confins de la Palestine. Peut-être fut-ce avec intention, les Anglais, qui ont inventé l'armée du Salut et portent toujours la Bible dans leur poche, ne tenant sans doute pas essentiellement, après avoir suscité le mouvement juif, dont ils devaient se faire une arme, à réaliser trop effectivement le royaume terrestre de Jérusalem. L'auteur, toujours est-il, n'eut, avec ses frères d'armes, qu'un rôle de surveillance à la frontière et dans la zone voisine ; et s'il visita la Sainte-Sion, ce fut durant un congé et à titre privé. — Lorsqu'il revint en Egypte, il avait à peu près renoncé au rêve si longtemps caressé de voir se reconstituer une véritable nation juive sur les terres qui virent sa grandeur première. C'est, je crois, le sentiment à peu près général qu'on retrouve chez les israélites nos contemporains, vivant près de nous, qui se trouvent bien où ils sont et n'éprouvent nullement le besoin de rétablir le royaume de Juda.

Le récit de M. Elian J. Finbert, tout en réflexions et débats intérieurs, en tableaux des paysages et du ciel, beaucoup plus qu'en actes, est à ranger parmi les publications concernant surtout les à-côtés de la dernière guerre. Mais peut-être a-t-il un autre intérêt que d'être une curiosité.

Un intéressant récit des premiers mois de la grande guerre a été donné — réimprimé, par M. Marcel Caruel.

**Avec le 91<sup>e</sup> d'Infanterie de Mézières, à la Marne.**

— Nombre de relations, on le sait, ont été déjà publiées sur cette importante période de la lutte que termina l'effondrement du grand rêve de domination allemande ; mais celui-ci, par sa simplicité même, la vue nette des choses, est à retenir. — M. Michel Caruel montre les troupes atteignant Watteville et Spincourt ; puis ce sont des marches et contre-marches qui les conduisent à Mangiennes, tandis que l'ennemi est signalé à 4 kil. du côté de Pillon. Le 10 août, on se battit à Mangiennes. Le combat de ce côté fut à l'avantage des nôtres et l'ennemi laissa 800 hommes sur le carreau. Le 22 août, fut donnée la bataille de Virton. Après diverses manœuvres, le régiment est informé que les Allemands approchent et qu'il faut reculer. Le 24, c'est la débâ-



cle, l'évacuation des villages sur la route. Les troupes repassent la Meuse, dont on fait sauter le pont. Le 28 août est donnée la bataille de Beaumont (Ardennes). Le 3 septembre, les troupes traversent Autry, enragées de toujours reculer.

On atteint Vienne-le-Château, et le lendemain Sermaize-les-Bains. Le canon tonne toujours au lointain. La retraite parvient à Cheminon (Marne); et c'est de ce côté que l'action enfin s'engage, les forces françaises allant faire tête à l'ennemi. Le lieutenant Marcel Caruel, qu'on trouve avec les siens près de la gare de Blesmes-Haussignemont, est atteint par des éclats d'obus, — sa troupe ayant été prise sous le feu de notre propre artillerie — et enfin évacué sur Troyes. Mais les nôtres avaient arrêté la ruée allemande et fait avorter, du fait, son grand rêve de domination.

Le volume est complété par une suite d'anecdotes, une quinzaine d'histoires, se rapportant à la guerre des tranchées, qui devait durer si longtemps et préparer une victoire à laquelle une seconde offensive de l'ennemi essaya vainement d'atteindre.

Mais la blague en France ne perd jamais ses droits et on la retrouve durant cette longue période dans ces anecdotes du front.

M. Marcel Caruel rapporte, — avec bien d'autres, — celle des « cuves à hyposulfite » que le commandant du secteur doit venir inspecter. En fait d'hyposulfite, finit-on par apprendre, les cuves ne contiennent que de « l'urine », le bruit fait dans ces récipients par les hommes rappelant le glou-glou des « pissotières » de l'arrière.

CHARLES MERKI.

### GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

**Mots, Propos et Anecdotes.** — Ma lame X... est une vieille dame aussi bonne que naïve. Elle a à son service une fille fort dégourdie. L'autre dimanche, comme celle-ci rentrait de son jour de sortie : « Eh ! bien, Marie, qu'est-ce que vous avez fait aujourd'hui ? — Madame, j'ai fait un michet. — Un michet ! Qu'est-ce que cela ? demande Madame X... — Un michet ? Madame. C'est un vieux monsieur qui a de l'argent. »

A quelque temps de là, Madame X..., qui est fort dévote, se trouve dans un cercle de dames patronnesses. On parle d'un vieux monsieur fort riche qui vient de mourir en léguant toute



sa fortune au Patronage Saint-François. « Toute sa fortune ! s'écrie Madame X... Le patronage a fait là un beau michet. »

Il est quelquefois bienfaisant, pour un écrivain, d'être incapable de faire de la littérature commerciale et de se fermer ainsi les endroits où on gagne de l'argent. Il est ainsi presque contraint d'écrire ce qui lui plaît, et, s'il a du talent, il réussit sans rien céder de sa personnalité. Le résultat matériel est sans importance.

Comme c'est triste à regarder, les gens qui ont vieilli et qui se sont « rangés » intellectuellement.

Comme écrivent bien, avec quel naturel ! quand ils se mêlent d'écrire, les gens qui ne sont pas des écrivains.

Le charmant érudit A... est fort connu comme homosexuel. Je parlais de lui l'autre jour avec le poète C... « Vous savez, me dit-il, qu'il m'a volé cinq cents francs ? » Il me raconte alors de quelle façon : « J'étais allé me reposer dans une maison de santé, en Normandie. A... s'y trouvait, pour la même raison. Nous passions notre temps à bavarder littérature. Un matin, comme j'étais encore couché et endormi, j'entends frapper à la porte de ma chambre. Je crie : « Entrez ! » C'était A... Il me demande si je n'aurais pas cinq francs à lui prêter. Comme cela m'ennuyait de me lever, je lui dis : « Regardez sur la cheminée. Il y a mon portefeuille. Prenez dedans ce qu'il vous faut. » Il m'a pris cinq cents francs, mon cher, et depuis je ne l'ai jamais revu. » Comme je riais du tour : « Evidemment, c'est ma faute, me dit C..., j'aurais dû me lever. Mais, vous comprenez, me montrer en chemise à A... avec les goûts qu'on lui connaît... — Je comprends, dis-je à C... Vous avez préféré perdre cinq cents francs que « dix sous ».

J'ai remarqué ceci : quand je suis content, je dépense l'argent. Quand je suis mécontent, je suis économe, presque avare.

Je « posais », quand je n'avais rien fait. Aujourd'hui que j'ai un peu travaillé, je me cache.



Y a-t-il un seul écrivain, digne de ce nom, qui ne pense pas à sa mort, comme à une suprême occasion de publicité ? Le fait est, quelle jouissance de curiosité, de penser à ce qu'on dira, de l'imaginer, de se le représenter, comme si on pouvait le lire, alors qu'on sera si bêtement enfermé dans une caisse et bien empêché de lire les « coupures ».

Ce qui suit m'est venu à l'esprit, l'autre soir, au moment que je me couchais, assis sur le bord de mon lit, attendant que ma cigarette fût finie, en même temps que je mourais de sommeil. N'y a-t-il pas une sorte de bassesse d'esprit (le mot : bassesse, est peut-être un peu fort), dans l'admiration que nous avons, selon nos goûts et la tournure de notre esprit, pour tel ou tel grand écrivain ? Je suis resté-là, assis au bord de mon lit, les jambes à l'air, une bonne demi-heure, à penser à cela.

La trahison peut être le fait d'une intelligence supérieure, entièrement affranchie des idéologies civiques.

Je crois bien que je suis arrivé, à cinquante-quatre ans, à ne rien aimer, que quelques bêtes qui vivent auprès de moi. Je dis : Zut ! à tout le reste, pour le restant de mes jours, — puisqu'il n'y a pas moyen de l'avoir.

Je faisais l'autre jour cette remarque, dont je suis assez content, dans une conversation avec V... : Les livres qui comptent sont écrits *sur le même ton* du commencement à la fin, sans « morceaux de bravoure », sans passages à effets. Les « morceaux de bravoure », les passages à effets sont la marque des œuvres inférieures. De même en musique, je crois bien. *Carmen*, par exemple. J'avais dix-huit ans, cette musique m'écoeuraît déjà.

Je n'ai jamais été capable des grands sentiments : ils me font rire.

Il me faut le confesser : j'ai plus aimé le vice, dans l'amour, que l'amour.



J'aurais un grand plaisir, en ce moment, à pouvoir dépenser une dizaine de mille francs en inutilités. Ma vie est si plate... Cela me donnerait quelques heures un peu vivantes. •

Une femme mariée a un amant. Le mari l'ignore complètement. Il est heureux dans son ignorance, la femme est heureuse dans sa « faute », l'amant est heureux dans son amour. Tout cela ne gêne personne, ne fait tort à personne. Un jour, une lettre anonyme apprend tout au mari. Il surveille, espionne et découvre, en effet, qu'il est trompé. Il surprend les « coupables » dans un rendez-vous, et d'un coup de revolver tue l'amant. Il devrait exister une loi pour la recherche des auteurs de lettres anonymes qui causent ainsi, bien à l'abri, la ruine morale d'un ménage et la mort d'un être humain, et une pénalité pour ces coquins d'espèce si basse.

Autre considération. Le vrai coupable, dans ces sortes d'histoires, ce n'est pas l'amant. C'est le rôle de l'homme de faire la cour à toutes les femmes. L'amant ne doit rien au mari, il n'a aucun engagement avec lui. Celui des trois qui manque à son « devoir », — j'ai honte d'écrire tous ces mots bêtes que je mets entre guillemets, — c'est la femme. C'est elle qui devrait être tuée, s'il est admis qu'on puisse tuer qui que ce soit, pour quoi que ce soit.

Quant à l'auteur de la lettre anonyme, un seul être pourrait être excusable, et encore ! de l'écrire : c'est la femme ou la maîtresse de l'amant, qui, se sachant trompée, se vengerait en renseignant le mari de sa rivale.

Quant aux personnages qui accompagnent, en pareil cas, le mari pour sa jolie besogne, comme cela s'est vu récemment, grands compliments à leur faire aussi. Ils valent l'auteur de la lettre anonyme.

Le mari trompé, et qui s'est ainsi érigé en « justicier » passera en justice. Chaque fois qu'un fait de ce genre se produit, je me demande ce que je ferais si j'étais juré. Eh ! bien, je condamnerais, à une forte amende, selon la fortune. Mes raisons ? 1° un mari, ou un amant, qui est trompé, l'est toujours par sa faute d'une façon ou d'une autre (1), depuis l'homme qui néglige sa femme ou la trompe, jusqu'à l'homme de quarante-cinq ans qui

(1) Les femmes de même, mais moins généralement.



épouse une femme de vingt-cinq, 2<sup>o</sup> tuer par jalousie ou par désespoir n'en est pas moins un crime, et « perdre la tête », ou « voir rouge », ou « ne pouvoir se la représenter dans les bras d'un autre », ne sont que de la bêtise ajoutée à la sauvagerie. 3<sup>o</sup> si l'homme est un sot qui se montre sûr de n'avoir jamais été trompé, aussi sot est celui qui exige qu'on continue à l'aimer quand on ne l'aime plus ou qu'on en aime un autre.

Le lecteur conclura certainement de tout ce qui précède que je n'ai jamais aimé. Je demande bien pardon au lecteur. J'ai aimé. J'ai même été trompé, et par ma faute. Une fois, deux fois, j'ai pardonné et essayé de tout raccommoder. La troisième fois, — car on y mettait de la persévérance, — j'ai ouvert la porte et j'ai dit : « Ma pauvre amie, il faut vous en aller », et ce jour-là rien au monde n'aurait pu me faire changer d'avis. Mais jamais l'idée ne me serait venue de tuer, ni même d'exercer le moindre sévice. Evidemment, je manque de romantisme.

Dans toutes ces histoires-là, il n'y a qu'une chose que je comprends : c'est qu'on se tue soi-même. Evidemment, c'est bête, c'est manquer de résistance, mais au moins on ne fait de mal qu'à soi.

Un nommé Hamard assassine une vieille femme dans sa cave. Il met la main sur le magot : un million deux cent mille francs en espèces, pas moins. Personne ne le soupçonne. Au lieu de se tenir tranquille, il se lance dans la grande vie, dépense fastueusement : automobile de luxe, deux chauffeurs, 40.000 francs à une fille ici, 50.000 à une autre là, le reste à l'avenant. Il se fait si bien remarquer qu'on le pince et le voilà maintenant avec le baignoire ou la guillotine en perspective.

Dire que c'est toujours à de pareils imbéciles que tombent de si belles occasions.

MAURICE BOISSARD.

#### PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

#### **Archéologie**

Albert Grenier : *Quatre villes romaines de Rhénanie : Trèves, Mayence, Bonn, Cologne* ; Picard.



## Art

Georges Duthuit : *Byzance et l'art du XII<sup>e</sup> siècle* ; Stock. 3 »

## Esotérisme et Sciences psychiques

Paul Chacornac : *Eliphas Lévi, 1810-1875* ; Chacornac. 30 »  
 Paul Choissard : *Saint Thomas d'Aquin et l'influence des astres* ; Alcan. 15 »  
 Luma-Valdry : *Le mécanisme du rêve* ; Chacornac. 6 »  
 René Sudre : *Introduction à la métapsychique humaine* ; Payot. 25 »  
 Paul Vinot : *Ce que nous content les rêves* ; Alexandre. « »

## Ethnographie

G. Mondain : *Raketaka, tableau de mœurs féminines malgaches, dressé à l'aide de proverbe et de fady* ; Leroux. « »

## Finance

Georges Bonnet : *Comment avoir un franc stable* ; Payot. 5 »

## Histoire

G. Guénin et J. Nouillac : *La France et les grandes puissances du monde, 1830-1880. Lectures historiques, tome III* ; Plon. « »  
 Comte Rodolphe Apponyi, attaché de l'ambassade d'Autriche à Paris : *Journal, publié par Ernest Daudet. Tome IV : 1844-1852. Avec un portrait et deux gravures* ; Plon. 25 »  
 Raymond Poincaré : *Au service de la France, I : Le lendemain d'Agadir, 1912* ; Plon. 18 »  
 Raymond Poincaré : *Au service de la France, II : Les Balkans en feu, 1912* ; Plon. 18 »  
 Charles Schmidt : *Les journées de juin 1848. (Coll. Récits d'autrefois)* ; Hachette. 5 »

## Linguistique

Charles Bally : *Le langage et la vie* ; Payot. 20 »

## Littérature

*Anthologie des écrivains morts à la guerre, 1914-1918, tomes IV et V* ; Malfère, Amiens. Chaque tome, 30 »  
 Jean d'Arras : *Mélusine ou la fée de Lusignan. Adaptation en français moderne par Louis Stouff. Avec 21 illust. d'après les miniatures du manuscrit* ; Libr. de France. 12 »  
 H. Dukers-Ward : *A l'abri des fiers cyprès. Deux renaissances : Pétrarque, Frédéric Mistral. Préface d'Emile Ripert* ; Edit. du Fleuve, Lyon. 10 »  
 Gérard Gailly : *L'enfance et la jeunesse heureuses de Madame de Sévigné, réfutation d'une légende* ; Edit. Spès. 6 »  
*Kim, Ven, Kicou, roman traduit de l'annamite par L. Masse* ; Bossard. 12 »  
 Eugène Montfort : *Petite bouillabaisse* ; Le Divan. « »  
 Platon : *Phédon. (Œuvres complètes, tome IV, première partie). Texte établi et traduit par Léon Robin* ; Belles Lettres. 20 »  
 Paul Reboux : *La vie amoureuse de Madame du Barry* ; Flammarion. 8 »  
 Ernest Tonnelet : *La Chanson des Nibelungen, étude sur la composition et la formation du poème épique* ; Belles Lettres. 35 »

## Ouvrages sur la guerre de 1914

*Lettre des Grands-Ducs à Nicolas II, traduit du russe par M. Lichnovsky* ; Payot. 20 »

## Philosophie

Ch. Blondel : *La mentalité primitive. Préface de Lévy-Bruhl* ; Stock. 3 »  
 André Fauconnet : *Un philosophe*



allemand contemporain : Oswald  
Spengler; Alcan. 10 »  
Bertrand Russell : *Analyse de l'es-*

*prit*, traduit de l'anglais par M.  
Lefebvre ; Payot. 20 »

### Poésie

Maria Pia Bério : *Humaines*; Fi-  
guière. 10 »  
Jean Bodin : *Clémence de la mort*.  
Stock. « »  
René Chantal : *Poème* ; Auto-Edi-  
tion. « »  
Maurice Deblay : *L'amour mouillé*.  
Lettres en guise de préface de  
Henry Muchart et de Miguel Za-  
macoïs ; Edit. du Coq Catalan,  
Perpignan. 7 60  
Fernand Demany : *Seuil du para-*  
*dis* ; Renaissance d'occident,  
Bruxelles. 5 »  
Jean Doysault : *Age ingrat*. Avec  
des bois de Denise Hubrecht-  
Petitjean ; S. n. d'édit. « »

Jean Doysault : *Sensitives*. Avec  
des bois de Denise Hubrecht-  
Petitjean ; S. n. d'édit. « »  
Tiarko Fourques : *Lanternes* ; S.  
n. d'édit. « »  
Raymond Genty : *Le printemps*  
*derrière la vitre* ; Figuière. 9 »  
Sébastien-Charles Leconte : *L'Ho-*  
*locauste* ; Lemerre. 10 »  
Mercédès Legrand : *Horcajo* ; La  
Vache rose, Bruxelles. « »  
Hedwige Louis-Chevillon : *Les*  
*heures du berger*, suivies de di-  
vers poèmes ; Chiron. 7 50  
Jean d'Orsal : *La coupe de cristal* ;  
Rénovation esthétique, Tonnerre  
(Yonne). « »

### Politique

*Les faussaires contre les Soviets*,  
matériaux pour servir à l'histoire  
de la lutte contre la révolution  
russe ; Libr. du Travail. 4 »  
Raoul Patry : *La religion dans*  
*l'Allemagne d'aujourd'hui* ; Pa-  
yot. 20 »  
Colonel A. Rézanov : *Le travail*  
*secret des agents bolchevistes*.  
Préface de M. Th. Aubert ; Bos-  
sard. 9 »

Baron J. de Szilassy : *Manuel pra-*  
*tique de diplomatie moderne* ;  
Payot, Lausanne. 4 »  
Laureano Vallenilla Lanz : *Césa-*  
*risme démocratique en Amérique*,  
traduction et préface par Marius  
André ; Edit. de la Revue de  
l'Amérique latine. 12 »  
G. Zinoviev : *Histoire du parti com-*  
*muniste russe* ; Libr. de l'Huma-  
nité. 7 »

### Questions médicales

Docteur Maurice Dide : *Introduction à l'étude de la psychogénèse*, essai  
de bio-psychologie évolutive ; Masson. « »

### Questions militaires

Général Camon : *La manœuvre de*  
*Wagram*. Avec 3 croquis et 1  
carte ; Berger-Levrault. 5 »  
Fernand Engerand : *Lanrezac*.  
Avec une photographie du géné-  
ral ; Bossard. 4 50

### Questions religieuses

Th. Ziëlsky : *La religion de la Grèce antique* ; Belles Lettres. 10 »

### Roman

Sherwood Anderson : *L'homme qui*  
*devient femme*. (Cahiers du mois,  
n° 18/19) ; Emile-Paul. « »  
Pierre Billotey : *Le tréfle à quatre*  
*feuilles* ; Albin Michel. 9 »  
Marius Boisson : *L'amour à Mont-*  
*parnasse* ; Albin Michel. 9 »  
Henry Bordeaux : *Les jeux dan-*  
*gereux* ; Plon. 9 »  
Luc Dano : *Chippaty* ; La Pensée  
Latine. 7 50

Louis Daumas : *L'héritage de l'ab-*  
*bé Cornille*. Orné de 13 bois gra-  
vés ; Pensée française. 9 »  
Dostoïevsky : *La voix souterraine*,  
traduit du russe par Boris de  
Schloezer ; Stock. « »  
Jacques Fontelroye : *Des morts au*  
*soleil* ; Calmann-Lévy. 7 50  
Maxime Formont : *La Sirène*. *L'On-*  
*dine*. *La Nymphé* ; Lemerre.  
« »



- Héliodore Fortin : *La Bible des esprits libres*. Préface d'Andrée Deman ; Figuière. 12 50
- Marie Gasquet : *Une enfance provençale* ; Flammarion. 9 »
- Gyp : *La bonne fortune de Toto* ; Flammarion. 9 »
- Knut Hanson : *La faim*, traduit du norvégien par Georges Sautreau. Avec un témoignage d'Octave Mirbeau ; Rieder. 10 »
- Henry-Jacques : *Sous le ciel de Carreau* ; Delalain. 7 »
- Abel Hermant : *La marionnette. Secondes classes* ; Flammarion. 8 50
- A. de Lamartine : *Le tailleur de pierre de Saint-Point* ; Nelson. 7 »
- Maurice Larrouy : *La caravane sur l'Atlantique* ; Edit. de France. « »
- Victor Margueritte : *La rose des ruines* ; Flammarion. 9 »
- Paul Olivier : *Le promptuaire d'amour*. Préface de Jean Richepin ; Editeurs associés. 9 »
- Sheridan : *Le sein* ; Nouv. Revue critique. 7 »
- Myriam Thélan : *A l'aube* ; Edit. de la Vraie France. 9 »
- Titayna : *La bête cabrée*. Préface de Pierre Mac Orlan ; Editeurs associés. 7 95

### Sciences

- G. Bruhat : *Cours de thermo-dynamique à l'usage de l'enseignement supérieur scientifique et technique* ; Masson. « »
- Edmond Marcotte : *Les moteurs à explosion* ; Colin. 7 »
- Ed. Roth : *Alternateurs et moteurs synchrones, II* ; Colin. 7 »

### Sociologie

- \*\*\* (Comte Henri de Saint-Simon) : *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains (1803). Lettre aux Européens. Essai sur l'organisation sociale*. Introduction par Alfred Péreire ; Alcan. 10 »
- Paul Choignard : *Entretiens sur la sociologie* ; Leroux. 10 »
- S. Kaploun : *La protection du travail* ; Libr. de l'Humanité. 0 10

### Théâtre

- P.-J.-Robert Cantabre : *Bos de Bénac* ; Les Cahiers occitans, Toulouse. 7 »
- John Galsworthy : *Loyautés*, pièce en 3 actes, traduite de l'anglais par M<sup>me</sup> Léonie Jean-Proix ; Calmann-Lévy. 7 50
- Jacques Mauves : *Le prince charmant*, comédie en un acte en vers ; Libr. Moderne, Rennes. « »

### Varia

- Pierre Clerget : *Les industries de la soie en France* ; Colin. 7 »

### Voyages

- Fia Ohman : *Sous le ciel de l'Inde* ; Libr. P. Roger. 12 »

MERCURE.

### ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. — Mort de Robert Scheffer. — Une lettre de M. Daniel Berthelot. — Une lettre de M. Frank Harris. — Encore l'Atlantide. — A la source du langage. — Une grille pour Victor Hugo. — Le premier opéra à Strasbourg. — Le Musée des horreurs. — Saint Augustin a-t-il entendu le *Tolle, lege* à Rome ou à Milan ? — Pour ne pas oublier l'alphabet grec. — Erratum. — Le Sottisier universel.

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. — Les actionnaires de la Société anonyme du Mer-



*cure de France* sont convoqués en Assemblée générale ordinaire le jeudi 18 mars prochain, à 18 heures, au Siège social.

## §

**Mort de Robert Scheffer.** — Robert Scheffer est mort, des suites d'une longue maladie, le 24 février dernier, à l'Hôpital Boucicaut, à l'âge de 61 ans. Il était né le 6 février 1865, à Colmar.

De 1891, date de la publication de son premier livre (des vers un peu teintés de symbolisme : *Sommeil*, aux éditions Jouaust), à 1920, date de la publication de son dernier recueil de nouvelles (*Le Vol d'Icare*, Société anonyme d'édition et de librairie), il ne donna pas moins d'une vingtaine de volumes : *Ombres et Mirages* ; *Misère royale* ; *l'Idylle d'un prince* ; *le Chemin Nuptial* ; *le prince Narcisse* ; *Grève d'amour* ; *Herméros* ; *l'Île aux baisers* ; *le Palais de Proserpine* ; *le Pêché mutuel* ; *les Frissonnantes* ; *les Loisirs de Berthe Livoire* ; *les Tocciturnes* ; *la Chanson de Néos* ; *Plumes d'oies et plumes d'aigles* ; *Orient royal* ; *Contes ardents*.

Trois de ses livres : *les Frissonnantes*, *les Loisirs de Berthe Livoire* et *le Pêché mutuel*, avaient paru au *Mercure de France*, où il donna aussi plusieurs études et des articles. Rappelons notamment ses souvenirs sur Carmen Sylva (CXIV, 577) dont il avait été le secrétaire et sur Paul Adam (1<sup>er</sup> février 1920) qu'il avait connu peu après son entrée au *Journal* et jusqu'au moment où parurent « *Le Temps et la Vie* ». Avec Paul Adam, qui aimait beaucoup son talent et son caractère, Robert Scheffer avait eu le projet, en 1895, de collaborer pour une pièce de théâtre : *Le Trône*, dont le plan seul fut esquissé.

Beaucoup de textes intéressants de Robert Scheffer n'ont pas été réunis en volume et se trouvent dispersés dans les revues et journaux auxquels il collabora : *la Nouvelle Revue*, *le Figaro*, *le Journal*, *le Gil Blas*, *la Plume*, *la Revue Blanche*, *le Damier* (une revue qu'il fonda), *Pan*, etc...

Les Treize de *l'Intransigeant* ont dit avec raison que « certains milieux avaient mal pardonné à Robert Scheffer ses livres ou ses projets de livres sur la Cour d'une puissance orientale » et, ajoutons : sur les tendances germanophiles de cette cour et de son ancienne reine.

D'autre part, son volume *Plumes d'oies et plumes d'aigles* (Editions de *Pan*, 1911) était une série de portraits satiriques qui fut considérée, ici même, comme de la critique audacieuse et qui ne respectait rien que ses propres convictions...

La fin de cet écrivain fut extrêmement douloureuse.

Il avait été apprécié des lettrés par son art nerveux et sensible ; il avait connu la faveur du public pendant une quinzaine d'années avec



ses vivants récits du *Journal* et du *Gil Blas* ; il est mort pauvre et injustement oublié dans la salle commune d'un hôpital. — L. DX.

§

**Une lettre de M. Daniel Berthelot.**

Monsieur,

Le mois dernier j'ai reçu une coupure de votre revue avec un commentaire autographe de M. Boll agrémenté de ces triples points d'exclamation où les graphologues voient le signe d'un persistant état d'esprit infantile.

Aujourd'hui m'arrive un nouvel article du même auteur et du même style. M. Boll a jugé prudent de revenir sur le point même de départ de sa polémique. Il avait cru pouvoir qualifier d'erreur saugrenue un passage où j'indiquais que les lois du déplacement de Wien s'appliquent à *tous les points* correspondants de deux courbes spectrales. D'après lui elles ne seraient valables que pour *un seul* des points, le sommet. Je lui ai fait remarquer que le passage en question était extrait à peu près *textuellement* d'un mémoire de H.-A. Lorentz. Il déclare maintenant l'assertion *parfaitement correcte*. Donnons-lui acte de sa rétractation. Du même coup, M. Boll a renoncé à soutenir que les lois de Wien sont en contradiction avec la formule de Planck dont elles ont au contraire contribué à préparer la découverte. M. Boll croit couvrir sa volte-face en supposant que bien que M. Lorentz et moi-même nous servions des mêmes termes, M. Lorentz regarderait ces relations comme mathématiques (?) et moi comme physiques (?). Et il qualifie de « bourde » le *principe de l'indépendance des radiations monochromatiques* qui est la pierre angulaire des raisonnements de Wien. Nouvelle preuve d'ignorance ! Que M. Boll lise ces simples phrases du *Traité de Thermodynamique* de Sackur : « Les lois (de Stefan-Boltzmann et Wien) s'appliquent quand l'enceinte creuse en équilibre radiant est remplie d'une radiation monochromatique », et : « Quand une radiation *monochromatique quelconque* est amenée par voie réversible à une autre température, sa longueur d'onde se modifie de façon que le produit de la longueur d'onde par la température reste constant ». Que M. Boll prenne la peine d'étudier le *Cours de Thermodynamique* de M. Bruhat paru il y a quelques semaines ; il s'initiera à l'A, B, C d'un sujet qu'il a le tort d'aborder avec une suffisance de forme qui n'a d'égale que l'insuffisance du fond.

Agréer, etc...

DANIEL BERTHELOT.

§

**Une lettre de M. Frank Harris.**

Cher Monsieur Vallette,

Alors que j'habitais l'Amérique, un M. Cecil Georges-Bazile m'écri-



vit pour me demander la permission de traduire en français ma *Vie d'Oscar Wilde*. Je lui répondis que j'y consentirais à certaines conditions, désirant naturellement réserver ma part de droits d'auteur.

Ce Monsieur ne répondit pas; mais j'ai constaté qu'à diverses reprises il a annexé des parties de mon ouvrage et des documents qu'il contient et les a publiés dans divers journaux et périodiques.

En Angleterre et en Amérique, on donne à ce genre de procédé un qualificatif énergique, et je suppose qu'il en est de même en France. Si je vous adresse cette lettre en vous priant de la publier, c'est qu'avant d'intervenir de façon plus directe, je voudrais interrompre l'habitude que paraît avoir acquise ce Monsieur d'endosser le vêtement des autres.

En outre, sur la couverture d'un opusculé où il reproduit comme inédit un document que le *Mercure* a publié autrefois, il annonce qu'il écrit : *Le Roi de la Vie, ou la Merveilleuse et Tragique Histoire d'Oscar Wilde*. C'est une entreprise qui incite au soupçon de la part de quelqu'un qui emprunte si facilement et qui ne connaît d'Oscar Wilde que ce que les autres en ont dit et écrit. Je ne tiens pas à ce que la biographie qu'il voulait traduire soit un peu trop mise à contribution et je prends toutes mesures pour me protéger contre un démarquage abusif.

Veillez trouver ici, cher monsieur Vallette, avec mon bon souvenir, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

FRANK HARRIS.

§

**Encore l'Atlantide.**

Monaco, 17-2-1926.

Monsieur le Directeur,

Je lis avec plaisir dans le *Mercure* du 15 février, p. 253, une partie de lettre me concernant. Permettez-moi de venir à nouveau faire appel à votre aimable courtoisie pour l'insertion de ces quelques lignes.

Le point de vue de votre correspondant est intéressant. Il est bien certain que pour expliquer le cataclysme de l'Atlantide on peut imaginer autre chose que l'effondrement sur une cavité souterraine ou, mieux, de basculement avec soulèvement compensateur sur un continent ancien. On peut — et c'est, je crois, l'idée émise par votre correspondant — supposer que le mécanisme a été comparable à ce que font les ingénieurs quand ils dérasent une colline pour niveler aux abords avec les déblais. Toute réserve étant faite au sujet de la possibilité d'un déplacement considérable de matière dans le sens horizontal, cette hypothèse se présente naturellement, et si je ne l'ai pas envisagée dans ma lettre que vous avez eu l'amabilité d'insérer au *Mercure* du 1<sup>er</sup> décembre, c'est seulement parce que je n'ai pas voulu abuser de l'hospitalité que j'avais l'honneur de vous demander.

J'admettrai bien volontiers cette hypothèse. Comme le dit avec raison votre correspondant, dans ce cas ce n'est plus un abaissement géné-



ral du niveau des mers qui se produit, mais un relèvement, dont l'importance est commandée par l'altitude moyenne du continent disparu.

Quel était le relief de l'Atlantide ? Platon nous dit qu'elle était bordée de hautes montagnes, et si l'Atlantide se trouvait dans l'Atlantique, les archipels qui subsistent témoignent d'une orographie assez tourmentée. Le relief de l'Atlantide était vraisemblablement comparable à celui des continents que nous connaissons. L'altitude moyenne de l'Afrique et de l'Asie est de quelque six cents mètres ; celle de l'Amérique est un peu inférieure à cinq cents. Admettons ce dernier chiffre.

On voit facilement dans ces conditions que la surélévation générale des mers a été de 15 à 20 mètres. Donc, au moment du cataclysme, sous les yeux pour ainsi dire des prêtres de Saïs, la mer a inondé toute la partie basse du delta sur une longueur considérable dont on peut se faire une idée par la pente générale actuelle du terrain — le Caire est à la cote 30 environ. — Des ports, des villes, des cultures ont été détruits, et le prêtre de Saïs, si bien renseigné sur ce qui se passait à cinquante mille stades de chez lui, le prêtre de Saïs a ignoré tout cela ! Et le raisonnement subsiste si l'on admet que l'Atlantide dans l'Atlantique a été beaucoup moins étendue encore.

Je remercie votre aimable correspondant de me rajeunir en me rappelant l'époque où j'appliquais les méthodes de Brückner et autres pour le mouvement des terres, et je tiens, en terminant, à le féliciter de son éclectisme qui lui permet d'aborder avec une égale facilité les spéculations de l'art de l'ingénieur et celles de la critique littéraire la plus délicate, ainsi qu'en témoigne la seconde partie de sa lettre.

Avec mes remerciements, etc.

F. BUTAVAND.

### §

#### A la source du langage.

25 février 1926.

Monsieur le Directeur,

Dans quelques études intéressantes que publia le *Mercure*, « A la recherche d'un monde perdu », M. Paul Le Cour rattache le mot *Mayas* (peuple du Yucatan) à Maga, mage, grand, et il rappelle que le mot donne à Maya le sens de gueule ou mâchoire (numéro du 15 février).

Une étymologie imprévue, présentée aussi brusquement, peut surprendre. Voulez-vous me permettre de la justifier ? Mes recherches linguistiques m'ont conduit jusqu'à la bouche même de l'hominien, alors qu'il commençait — prodige impénétrable — à se dégager de l'animalité. J'ai consulté les principaux idiomes connus, vivants ou morts, et leurs concordants témoignages m'ont révélé les cris naturels ou voix d'espèce de notre Ancêtre : le sifflement, le meuglement, trois sortes de grognements. Ces différents cris étaient surtout jetés au moment des batailles, lorsque dents et ongles allaient agir. Ils n'éveillaient d'autres



idées que celles de dents, de lutte, de mangeaille, aussi quand ils devinrent des mots, c'est-à-dire des signes constants de valeur indépendante, leurs significations primordiales furent, universellement, dent, gueule, mordre, tuer, manger. L'humain s'appela « une mâchoire »; miams-miams, maoris, mois, muongs, mayas, sioux, gallas, etc., noms de peuples, traduisent « mâchoire ou gueule ».

M. Le Cour indique l'étymologie que je donne des vocables « Eau ». La salivation est inséparable de la mastication ; le mot « manger » de quelque voix d'espèce qu'il provienne (Meu, Sy, Re, Gue, Gny), a dénommé la salive, et le Primitif, comparant l'eau à la salive, appela *Salive* le formidable élément, sa grande terreur.

On ne s'en doutait pas, la forme de tout vocable a sa raison d'être, son absolue logique. Nulle fantaisie dans les mots, nulle convention, pas d'onomatopée. Partout la nécessité, partout identité des racines ou germes. Les Cuivrés, les Jaunes, les Noirs, les Blancs parlent une même langue ; grammaires différentes, vocabulaires rigoureusement semblables (1). Mon livre qui s'imprime, *le Mystère du langage*, présentera ses preuves.

CH. CALLET.

§

91  
**Une grille pour Victor Hugo.** — Au milieu de l'ancienne avenue d'Eylau, devenue Victor-Hugo, entre la maison mortuaire du poète et l'Arc de Triomphe où fut exposé son cercueil, s'élève, depuis le 6 février 1902, le groupe agité de Barrias qui prétend glorifier Hugo et son œuvre. Quelques années plus tard, on a même ajouté aux quatre angles du socle des médaillons à l'effigie de ses collaborateurs, Meurice, Vacquerie, etc., dont l'encadrement est fait d'une espèce de couronnement mortuaire de l'effet le plus laid. Un tertre vert sert de soubassement à cette masse grisâtre de granit et de bronze délavé par les pluies. Autour de ce gazon règne une belle bordure de granit qui attend toujours une grille de fer convenable.

Depuis vingt-quatre ans, en effet, le monument de Victor Hugo est clos de fils de fer, non barbelés, il est vrai. Les fonds, sans doute, auront manqué au dernier moment, lors de l'installation du groupe de Barrias ; ou bien l'architecte a-t-il simplement oublié l'entourage protecteur ? Et l'administration municipale, non plus que le Conseil *idem*, ne s'en est préoccupé. Un jardinier précautionneux, pour empêcher les chiens de piétiner son gazon, aura improvisé un jour cet entourage mesquin et provisoire... qui dure depuis un quart de siècle, soigneusement entretenu, du reste.

Si la Ville de Paris n'est pas assez riche pour clore décemment le

(1) Quantité de mots français, latins, grecs, se retrouvent à l'état ancien, à l'état pur, dans le bambara (Soulou), dans le kichua, le moskito, le msya (Amér.), l'annamite, le japonais, etc.



monument de Victor Hugo, les admirateurs du poète, ou sa famille, voire ses éditeurs, ne pourraient-ils en faire les frais ? Ainsi disparaîtrait une laideur assez choquante au milieu de ce XVI<sup>e</sup> arrondissement qui passe pour l'un des plus luxueux de Paris. Fernand Gregh, qui l'habite, après avoir inauguré la chaire Victor-Hugo à la Sorbonne ne pourrait-il s'y employer ? — J.-G. P.

## §

**Le premier opéra à Strasbourg.** — Il ne semble pas que les historiens de la musique en Alsace, parmi lesquels, après Lobstein, l'abbé Vogeleis (1911) est le mieux renseigné, aient découvert les traces de représentations lyriques dans la capitale alsacienne, avant les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Or, d'après des extraits, reproduits ci-dessous, de lettres adressées à Cabart de Villermont par un de ses nombreux correspondants, nommé Collinet, il résulte que les bourgeois de Strasbourg purent, dès l'année 1700, applaudir successivement les acteurs d'une troupe française et les chanteurs d'une troupe lyrique. Ce furent, comme on l'apprend par ces lignes, trop brèves, les troupes (qui n'en faisaient peut-être qu'une) de Nancy et de Metz, qui représentèrent les premiers opéras à Strasbourg. Albert Jacquot, dans son histoire de *la Musique en Lorraine* (p. 129), ne signale pas d'opéra à Nancy ou à Lunéville avant le mois de mai 1700. Les indications données par les manuscrits français 22.809 et 22.808 de la Bibliothèque nationale prouvent que Nancy possédait avant cette date une troupe chantante et dansante « de plus de 90 acteurs » et qui vint débiter à Strasbourg le 20 avril 1700. Il est vraisemblable que la création de l'opéra de Nancy fut une des premières préoccupations du duc Léopold I<sup>er</sup>, lorsqu'il eut, par la paix de Rijswick, recouvré ses Etats, le 30 octobre 1697.

Une autre troupe d'opéra français, celle de Metz — ou peut-être était-ce la même, qui aurait séjourné à Metz après ses premières représentations à Strasbourg ? — revint encore en 1700 aux bords de l'Ill. Elle gagna ensuite Francfort, à l'époque de la foire de septembre.

Il serait intéressant de retrouver, tant pour Nancy que pour Metz et Strasbourg, la composition de ces troupes ambulantes, comiques et lyriques, qui parcouraient la région de l'Est, la Franche-Comté, l'Alsace, la Lorraine et les pays à l'Est du Rhin dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Quant à leurs répertoires, il est probable qu'ils se composaient principalement des œuvres jouées à Paris et des œuvres de circonstance, composées spécialement par les poètes et musiciens du duc de Lorraine. — J.-G. P.

A Strasbg, ce 16<sup>e</sup> mars 1700.

(22.809) (fol. 89 v<sup>o</sup>). Nous allons voir l'opéra immédiatement après Pasques les machinistes chanteurs et danseurs sont pourtant encore à Nancy



d'où ils ont écrit icy pour leur arrester des Logemens La Troupe des Comediens françois leur fait place et se retire a Besancon.

a Strasbg, ce 20<sup>e</sup> april 1700.

(fol. 166). On fera ce jour l'ouverture du premier opera qui se soit jamais représenté à Strasbourg, la troupe est nombreuse et de plus de 90 acteurs, ce qui pourra rendre excessif le payement de ce qu'on payera (*sic*) a la porte en entrant, ce qui pourrait dégouter les Bourgeois qui sont œconomés.

a Strasbg, ce 27<sup>e</sup> ap<sup>l</sup> 1700.

(fol. 176 v<sup>o</sup> 177). Les acteurs de l'Opera donnent souvent de plus en plus satisfaction aux Allemands qui n'avoient pas encore veu de ces sortes de spectacles.

Strasbg, ce 3<sup>e</sup> aoust 1700.

(22.808) (fol. 3). On attend les acteurs de L'opera de Mets qui joueront à la place des Comediens françois qui sont encore icy.

Strasbg, ce 24<sup>e</sup> d'aoust 1700.

(fol. 51 v<sup>o</sup>). L'Opera François qui est icy se dispose a partir dans 15 jours pour aller à la foire de Francfort, ou les acteurs font état de rester 2 mois.

(fol. 53). Nos marchands commencent à partir pour la foir de Francfort, ou l'opera qui est en cette ville doit les suivre bientôt.

(Signé : Collinet) (1).

§

**Le Musée des horreurs.** — Dans la préface du *Musée des Erreurs ou le français tel qu'on l'écrit* Bienstock et Curnonsky attribuent à M. Radinois, proche parent de Curnonsky, certain projet relatif à la création d'un *Musée des horreurs*, c'est à-dire une sorte d'exposition permanente méthodique et raisonnée des productions dues aux mercantils de l'art, quelque chose comme un conservatoire du mauvais goût.

C'est une idée qui fut, on le sait, réalisée en partie par Georges Courteline, jadis, dans son ancien logis, 13, rue de la Tour-des-Dames. Et un M. J.-M. Grodzenski, résident à Kandern (Baden), rappelle, dans une lettre à Bienstock et Curnonsky (2 février) qu'il existe, à Stuttgart, un *Musée des horreurs* (Geschmacksverirrungen) tout conforme, dit-il, aux vœux exprimés par M. Radinois.

Nous ne l'ignorions pas. Ici même, à plusieurs reprises et notamment en 1909, nous avons parlé du Musée fondé, vers cette date, par M. le professeur Bazaurek, directeur de la Hœhere Kunstgewerbeschule (Ecole supérieure des Arts décoratifs) et où l'on voit des bustes de personnages célèbres en chocolat ou en savon, des objets en plâtre imitant le bois, des papiers gaufrés jouant le cuir, des revolvers qui sont des encriers, des vases aux ornements absurdes, etc., etc.

C'est très cocasse certes. Mais le correspondant de Bienstock et Cur-

(1) Biblioth. nationale. Mss. fr. 22.808-809. Lettres à Cabart de Villermont, rue Saint-Jacques, vis-à-vis Saint-Jacques du Hault Pas. (Papiers de Dangeau.)



nonsky exagère un peu, lorsqu'il écrit que cette institution « a bien mérité du développement du goût artistique » (*sic*) et jouit d'une « renommée internationale ». — L. DX.

## §

**Saint Augustin a-t-il entendu le « Tolle, lege » à Rome ou à Milan ?** — M. Edouard Herriot écrit dans *La Forêt normande* (le Tourment de M. de Rancé), page 209 :

Second voyage à Rome. Mais, cette fois, le cardinal de Retz s'y trouve. attire Rancé dans son palais (il faut de larges salles pour les conférences). En vérité, le pèlerin se conformait, du mieux qu'il pouvait, à son programme de pénitences et d'austérité. On aime à le voir dans le jardin où saint Augustin entendit le *Tolle, lege...*

Les biographes de saint Augustin semblent être d'accord pour placer cette scène célèbre non à Rome, mais à Milan, où Symmaque, préfet de Rome, avait envoyé Augustin comme professeur de rhétorique.

M. Edouard Herriot aurait-il découvert, dans *la Forêt normande* un texte nouveau à ce sujet ?

## §

**Pour ne pas oublier l'alphabet grec.** — Nous trouvons, dans un journal d'imprimerie, la *Circulaire des Protes*, l'amusant memento que nous reproduisons ci-dessous. L'auteur se cache modestement sous la signature d'« un collègue bordelais à la retraite ».

« Ne pourrions-nous dans l'Inde acclimater l'.	άλφα,
L'y cultiver en grand ? »... La question em	βῆτα
Le grand pionnier que fut Vasco de.....	γάμμα :
« J'irais bien de l'Indus exploiter le.....	δέλτα,
Pensait-il, mais, hélas ! le voyage.....	έψιλόν !
Les chemins y menant, en si mauvais.....	ζῆτα,
Que d'un très gros profit l'on ne peut faire...	ῆτα »...
Pourtant, ce plan lui plut. Dès lors il s'en....	θῆτα
Pour le mener à bien ; rien ne le lu.....	ιώτα
De l'idée... Donc, se drapant dans sa.....	κάππα
— Tel l'eût fait un parfait hidalgo de.....	λάμβδα-
lousie —, il dit au Roi, qui s'en montra é....	μῦ :
« Il existe, pour l'Inde, une route incon.....	νύ
Que je saurai trouver !... Je conclus donc...	ξί,
Pour m'aider, vous ne mesurez pas.....	όμικρον
Vos largesses, je pars, Sire, et sans ré.....	πι,
Je m'embarque ! » « Va », dit le Roi. Notre hé	ρῶ
Empocha l'or du Roi, puis, sans plus de.....	σίγμα-
grées, il fit cingler vers le Cap son ba.....	ταῦ...
Un an plus tard, dru, tels les cheveux d'.....	ύψιλόν,



L'alfa crût sur les bords de l'Indus. Il en....	φῖ
Ensemencer les champs par les marins, à....	χῖ
Rendant hommage, il dit : « J'ai fort bien réu	ψῖ,
Mais grâce au dévouement de vous tous,.....	ὠμέγα !!! »

## §

**Erratum.** — Numéro du 1<sup>er</sup> mars, chronique des Théâtres, p. 406, l. 35, lire *marquée* au lieu de « manquée ».

## §

### Le sottisier universel.

Lui aussi avait été de toutes les batailles, au premier rang, revolver d'une main, carnet de l'autre, et la mitraille ne faisait pas trembler son crayon. — JULES VERNE, *l'Île Mystérieuse*, page 11 de la grande édition illustrée.

Quelque temps après il s'en prend à un roman de Thomas Moore, à *Lalla Roukh*. — *Conférenciac*, 15 janvier, conférence de LÉON BARTHOU sur *Victor Hugo et l'Angleterre*.

La France de Descartes et de Voltaire ne prend pas sa source sous le front bas d'un légionnaire romain. — PIERRE AUDIBERT, *L'Opinion républicaine*, 30 janvier.

La pêche au brochet est très fructueuse : c'est surtout au point du jour que ce vorace mord avec le plus d'entrain, car il est affamé par la longue durée des nuits : ce sont les plus gros qui entrent en chasse dès que commence l'obscurité. — *L'Intransigeant*, 5 février.

Le lendemain.... je rencontrai un élève de Sch nitt, jeune homme de vingt ans, décédé depuis longtemps. Nous parlâmes de Mendelssohn. — FÉLIX GRENIER, traduction de *F. Mendelssohn Bartholdy*, de Ferdinand Hiller.

La T. S. F. a célébré avant-hier le quinzième anniversaire de la « Nouvelle Revue Française », « premier organe de toutes les grandes gloires littéraires », et a promis une prime aux abonnés : il s'agit du poème de Paul Valéry : *Les Platanes*. — *L'Intransigeant*, 21 février.

La chambre syndicale des débitants de tabac de la Seine... vous prie instamment de faire cesser cet état de choses aussi nuisible aux consommateurs, ou de faire déclarer par la presse qu'il n'y a pas lieu de l'augmenter momentanément. — *Lettre au ministre des Finances*, les Journaux, 16 janvier 1926.

M. Y. . informe le public qu'en raison de la maladie de son taureau il s'efforcera de le remplacer dans quelques jours. — *L'Eclaireur de la Savoie*, 30 janvier (annonce).

Messieurs les couturiers, inscrivez aux portes de vos salons d'essayage ce distique sans danger :

De la minceur, de la minceur, de la minceur ! — H. GUILINI, *Intransigeant*, 8 février.

---

Le Gérant : A. VALLETTE.

---

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.



## TABLE DES SOMMAIRES

DU

## TOME CLXXXVI

## CLXXXVI N° 664. — 15 FÉVRIER

GEORGES BATAULT.....	<i>Démosthène et Clemenceau</i> .....	5
ERNEST RAYNAUD.....	<i>Souvenirs de Police. Un Exploit de la Brigade mondaine</i> .....	27
STÉPHANE VINCILEONI...	<i>L'Adieu, poème</i> .....	49
GABRIEL BRUNET.....	<i>Madame de Sévigné</i> .....	51
F. DE BOUBÉE.....	<i>Finances et Bon Sens</i> .....	99
GUSTAVE KAHN.....	<i>La Childebert, roman (fin)</i> .....	117

REVUE DE LA QUINZAINE. — EMILIE MAGNE : Littérature, 165 |  
ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 170 | JOHN CHARPENTIER : Les Romans,  
175 | ANDRÉ ROUYENRE : Théâtre, 181 | EDMOND BARTHÉLEMY : Histoire, 185  
| MARCEL BOLL : Le Mouvement scientifique, 190 | MARCEL COULON :  
Questions juridiques, 194 | CHARLES MERKI : Voyages, 199 | JEAN NOREL :  
Questions militaires et maritimes, 204 | CARL SIGER : Questions coloniales,  
208 | CHARLES-HENRY HIRSCH : Les Revues, 213 | R. DE BURY : Les Journaux,  
219 | AUGUSTE MARGUILLIER : Musées et Collections, 223 | MADELEINE  
N.-K. : L'Art à l'Étranger, 227 | JEAN CHUZEVILLE : Lettres russes, 232 |  
Z.-L. ZALESKI : Lettres polonaises, 238 | HENRI MAZEL : Bibliographie poli-  
tique, 243 | MERCURE : Publications récentes, 245 ; Echos, 247.

CLXXXVI N° 665. — 1<sup>er</sup> FÉVRIER

MANUEL DEVALDÈS.....	<i>Le Malthusianisme et l'Eugénisme en Grande-Bretagne</i> .....	257
ANDRÉ METZ.....	<i>La Science et la Raison dans la Phi- losophie de M. Meyerson</i> .....	280
GEORGES MARLOW.....	<i>Hélène, poème</i> .....	304
HENRY-D. DAVRAY.....	<i>Les Apocryphes d'Oscar Wilde</i> .....	308
L.-H. GRONDIJS.....	<i>La Politique catholique en Ukraine</i> .....	318
MARCEL ROUFF.....	<i>Sur le Quai Wilson, roman (I)</i> .....	333

REVUE DE LA QUINZAINE. — ANDRÉ FONTAINAS : Les Poèmes, 392 |  
JOHN CHARPENTIER : Les Romans, 397 | ANDRÉ ROUYENRE : Théâtre, 402 |  
GEORGES BOHN : Le Mouvement scientifique, 407 | DOCTEUR PAUL VOIVRE-  
NEL : Sciences médicales, 410 | HENRI MAZEL : Science sociale, 416 |  
CHARLES MERKI : Voyages, 422 | A. VAN GENNEP : Histoire des religions,  
425 | AUGUSTE CHEYLACK : Questions religieuses, 430 | RENÉ SUDRE : Méta-



psychique, 434 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 438 | JEAN MARNOLD : **Musique**, 443 | GUSTAVE KAHN : **Art**, 447 | MICHEL PUY : **Publications d'Art**, 453 | MARIO MEUNIER : **Lettres antiques**, 457 | EUGÈNE SEMENOFF : **Notes et Documents d'Histoire**, 460 | MARIUS MERMILLON : **Régionalisme**, 468 | GEORGES MARLOW : **Chronique de Belgique**, 471 | JEAN-EDOUARD SPENLÉ : **Lettres allemandes**, 477 | PH. LEBESGUE : **Lettres portugaises**, 485 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 490 | MERCURE : **Publications récentes**, 501 ; **Echos**, 504.

## CLXXXI

N° 666. — 15 MARS

LOUIS FOURET.....	<i>La « Judith » de Hebbel et la Judith », de M. Bernstein.....</i>	513
ALEXANDRE ARNOUX.....	<i>Images de Provence.....</i>	537
ARMAND GODOY.....	<i>Robes. poème.....</i>	557
DANIEL MASSÉ.....	<i>La Crèche de Bethléem.....</i>	561
EMILE LALOY.....	<i>Le Traité de Bjoekoe, d'après les Documents allemands.....</i>	594
P. GENTIZON.....	<i>La Disparition des Derviches.....</i>	606
MARCEL ROUFF.....	<i>Sur le Quai Wilson, roman (II)....</i>	525

**REVUE DE LA QUINZAINE.**—ÉMILE MAGNE : **Littérature**, 659 | ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes**, 664 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans**, 668 | ANDRÉ ROUYEYRE : **Théâtre**, 674 | MARCEL BOLL : **Le mouvement scientifique**, 679 | A. VAN GENEPP : **Ethnographie**, 683 | PAUL-LOUIS COUCHOUD : **Histoire des Religions**, 687 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues**, 684 | JEAN MARNOLD : **Musique**, 701 | AUGUSTE MARGUILLIER : **Musées et Collections**, 708 | D<sup>r</sup> G. CONTENAU : **Archéologie**, 712 | F. E. : **Notes et Documents littéraires**, 715 | RENÉ DE WECK : **Chronique de la Suisse romande**, 720—PAUL GUITON : **Lettres italiennes**, 723 | JEAN CASSOU : **Lettres espagnoles**, 726 | JEAN CATEL : **Lettres anglo-américaines**, 730 | Z.-L. ZALESKI : **Lettres polonaises**, 735 | DIVERS : **Bibliographie politique**, 740 ; **Ouvrages sur la guerre de 1914**, 747 | MAURICE BOISSARD : **Gazette d'hier et d'aujourd'hui**, 750 | MERCURE : **Publications récentes**, 754 ; **Echos**, 757 ; **Table des sommaires du Tome CLXXXVI**, 767.





# LES ARTS ET LE LIVRE

47. Rue Laffitte, 47 - PARIS-IX<sup>e</sup>

Pour prendre date

Pour prendre date

PUBLIERONT EN 1926

BRILLAT-SAVARIN

PHYSIOLOGIE DU GOUT (lithographies de NOURY).

MAC ORLAN

LES JEUX DU DEMI JOUR (avec 12 lithographies de VERTÈS).

VICTOR SEGALEN

ODES.

*Et dans leurs collections :*

LES PRIX LITTÉRAIRES

Comtesse de NOAILLES, LES INNOCENTES (frontispice de CHAS LABORDE).

ESTAUNIÉ, LA VIE SECRÈTE (frontispice de JOU).

FARRÈRE, LES CIVILISÉS (frontispice de FALKÉ).

GIRAUDOUX, SIEGFRIED ET LE LIMOUSIN (frontispice de HERMINE DAVID).

L'ART ET LA VIE

DAUMIER, LES 160 ROBERT MACAIRE.

F. JOURDAIN, LE SALON D'AUTOMNE.

MAC ORLAN, ROPS.

L'INTELLIGENCE

BERGSON, DONNÉES IMMÉDIATES DE LA CONSCIENCE.

BOURGET, PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR MODERNE.

CLAUDE BERNARD, MÉDECINE EXPÉRIMENTALE.

CLAUDEL, ART POÉTIQUE.

GOBINEAU, INÉGALITÉ DES RACES HUMAINES.

GOURMONT, ESTHÉTIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

POINCARÉ, LA VALEUR DE LA SCIENCE.

SCHWOB, LES MŒURS DES DIURNALES.

LES CONTEMPORAINS ILLUSTRÉS

CARCO, BOB ET BOBETTE S'AMUSENT (eaux-fortes de VERTÈS).

MAC ORLAN, CHANT DE L'ÉQUIPAGE (eaux-fortes de DIGNIMONT).

LE MIROIR DES MŒURS

COLETTE, RETRAITE SENTIMENTALE.

HERMANT, CONFIDENCES D'UNE AIEULE.

MORAND, EUROPE GALANTE.

} Illustrés  
par les meilleurs  
artistes.

Ces collections sont à tirage restreint ou limité.

**LES ARTS ET LE LIVRE** prie donc les bibliophiles de s'inscrire dès à présent chez leurs libraires ou rue Laffitte, les commandes étant exécutées dans leur ordre de réception.

Sous peu, un prospectus détaillé sera envoyé à nos correspondants et amis et à toutes personnes en faisant la demande.



# LA CONNAISSANCE

9, Galerie de la Madeleine, Paris-VIII<sup>e</sup>

---

Collection des Chefs-d'Œuvre, n° 31

GEORGES EERHOUD

## MES COMMUNIONS

avec 5 eaux-fortes et 15 dessins de Frans de Geetere

Ce livre, le plus remarquable de l'auteur de *Cycle Patibulaire*, *La Nouvelle Carthage*, *Escal Vigor*, etc..., reçoit, dans cette nouvelle édition, une forme et une consécration définitives.

Il a été tiré : 10 japon (souscrits) ; 100 hollandaise : 90 fr., et 600 Rives à 56 fr.

---

Collection Les Textes, n° 7.

J. BARBEY D'AUREVILLY

## DISJECTA MEMBRA

Edition documentaire en 2 volumes, avec notes de R.-L. Doyon et un portrait inédit. . . . . 60 fr.

---

Collection d'Art, n° 14.

JOACHIM DU BELLAY

## LES REGRETS

Edition du IV<sup>e</sup> centenaire, avec lettrines de S.-J. de Roos, bois gravé de Steiner, typographie et maquette de Charles Nypels, de Maastricht. Une œuvre remarquable de typographie et de goût.

350 exemplaires : sur vergé Pannekoek . . . . . 175 fr.



# Êtes-vous votre propre maître

## ou l'instrument des volontés d'autrui ?

Voulez-vous commander ou obéir ? Prenez-vous avec confiance ou déclinez-vous timidement une responsabilité ?

Si vous êtes capable d'initiative, vous représentez un véritable capital. Vos chefs veulent un collaborateur qui ait du ressort et de la compétence.

Quelle que soit votre profession, votre avancement dépend de vos qualités d'initiative : si vous ne possédez pas un jugement éclairé, une énergie tenace mise au service du but poursuivi, vous ne ferez jamais qu'obéir, vous ne gagnerez qu'un salaire de subordonné.

Des milliers de chefs n'auraient pu gravir les échelons par lesquels ils s'élevèrent à leur brillante position d'aujourd'hui, s'ils n'avaient eu recours à la méthode scientifique du Système Pelman.

Avez-vous songé à développer vos facultés pour acquérir la personnalité d'un chef ?

Pratiquez le Système PELMAN une demi-heure par jour et vous apprendrez à commander.

Le Système Pelman, dont l'ensei-

gnement est donné strictement par correspondance, repose sur des principes de psychologie pratique. Depuis plus de trente ans, la méthode a fait ses preuves et compte à son actif des succès par centaines de mille.

Les témoignages authentiques en sont envoyés sur demande. A part sa valeur intrinsèque vous trouverez dans le Système Pelman une aide morale sûre et réconfortante. On a dit qu'il était pour ses adeptes un « guide et un ami ». Le Système Pelman rend l'employé apte à un plus gros salaire, et le chef, dans toute la force du terme, un maître.

La brochure explicative et La Preuve sont envoyées gracieusement par

L'INSTITUT PELMAN

35 c, rue Boissy-d'Anglas,  
PARIS (8<sup>e</sup>)

Le  
Système  
Pelman  
Développement scientifique de  
toutes les facultés mentales

Le cours  
Pelman peut  
être étudié par  
fragments, à  
temps perdu  
et partout.

LONDRES TORONTO STOCKHOLM DURBAN  
NEW-YORK BOMBAY MELBOURNE DUBLIN

S. P. S.



**Albert MESSEIN**, Libraire-Éditeur, 19, quai Saint-Michel, PARIS, 5<sup>e</sup>  
Compte chèques postaux : Paris 408.41. — R. C. Seine 70.74

SOUS PRESSE

AD. VAN BEVER ET MAURICE MONDA

BIBLIOGRAPHIE  
ET ICONOGRAPHIE  
DE  
**PAUL VERLAINE**  
PUBLIÉES D'APRES DES DOCUMENTS INÉDITS

1 fort volume in-16 jésus de 250 pages avec 3 portraits inconnus et un curieux  
autographe, broché..... 9 fr.  
Il sera tiré : 15 exemplaires sur Chine et Japon et 25 exemplaires sur Arches (numérotés)

VIENT DE PARAÎTRE :

14<sup>e</sup> VOLUME

Collection "LA PHALANGE" : JEAN ROYÈRE, Directeur

JOSEPH DELTEIL  
LAURÉAT DU PRIX FÉMINA

**MES AMOURS... (SPIRITUELLES)**

Un volume in-16 jésus tiré à 1.500 exemplaires numérotés sur vélin bouffant.. 9 fr.  
Il a été tiré 10 ex. sur Chine.. 65 fr. et 75 ex. sur Arches.. 50 fr. (tous numérotés)

ÉDOUARD DUJARDIN

**L'INITIATION AU PÉCHÉ ET A L'AMOUR**

Nouvelle édition

Roman. 1 volume in-16 jésus, broché..... 7 fr.

CHARLES DERENNES  
LAURÉAT PRIX FEMINA-VIE-HEUREUSE (1923)

**PREMIÈRES POÉSIES**

volumes in-12 brochés, chaque volume ..... 7 fr.

VICTOR ORBAN

**LES "AILLEURS", DE LOTI**

Préface d'ANDRÉ CHEVRILLON, de l'Académie Française.

Avant-propos de Camille MAUCLAIR et de Claude FARRERE

1 volume in-12 orné de portraits, autographes, tiré à 250 ex. sur Japon... 100 fr.  
et 1.100 exemplaires sur beau vélin tous numérotés.. 10 fr.





LIBRAIRIE ARMAND COLIN

oo 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS-V<sup>e</sup> oo



Vient de paraître :

# MÉMOIRES

SOUVENIRS, OPINIONS ET ÉCRITS

DU

# Duc DE GAËTE

Ancien Ministre des Finances, Gouverneur de la Banque de France

\*

**Réimpression en fac-similé de la première édition de 1826**

« Avec la confiance, il n'est rien d'impossible. Combien profonde est cette vérité ! Mais quelle est la voix qui la proclame ? Une voix d'outre-tombe, celle du duc de Gaëte, Gaudin, l'unique ministre de Bonaparte Premier Consul et de Napoléon I<sup>er</sup>. Dans le premier volume de ses *Mémoires*, publiés en 1826, on trouvera une « Notice historique sur les finances de la France, de l'an VIII (1800) au 1<sup>er</sup> avril 1814 », et un Appendice, plein de notes curieuses : sur le sort définitif des assignats, sur l'impôt progressif et sur les taxes arbitraires, sur la création de la Banque de France, etc. Un éditeur dont l'éloge n'est plus à faire, M. Max Leclerc, le chef de la Librairie Armand Colin, vient de réimprimer en fac-similé ce tome premier. »  
(*Le Temps*.)

« Le duc de Gaëte trouva moyen, après le 18 Brumaire, de relever le crédit de la France tombé beaucoup plus bas à la fin du Directoire que nous ne l'avons jamais connu. Par quels moyens ce merveilleux résultat avait-il été obtenu ? C'est ce qui intéresse tous ceux que préoccupe la situation actuelle. Mais les *Mémoires* du duc de Gaëte sont à peu près introuvables aujourd'hui. M. Max Leclerc vient d'avoir la très heureuse idée de réimprimer le 1<sup>er</sup> volume, ou, pour mieux dire, d'en donner un fac-similé photographique. C'est à la fois une curiosité bibliographique et un instrument de travail infiniment précieux. »  
A. A.-P. (*Journal des Débats*).

« L'histoire de l'assainissement sous le Consulat a été écrite, en technicien, par celui-là même qui l'avait accompli : Gaudin, duc de Gaëte. Mais les *Mémoires* qu'il a laissés sont devenus introuvables. Un éditeur parisien, dévoué à la chose publique, a eu l'heureuse idée de donner une édition de ces *Mémoires* photographiés sur l'édition de 1826. C'est d'une lecture très instructive. »  
JACQUES BAINVILLE (*L'Action française*).

« Les débuts de Gaëte, au ministère, furent de trouver la rente à 10 fr., l'encaisse de l'État réduite à 167.000 fr., de redresser la confiance, de remplir les caisses en un an et de rétablir entièrement la situation en deux ans. La nouvelle édition de ses *Mémoires* doit enseigner, à ceux qui ont charge des finances du pays, les maximes sûres dont ce livre est rempli. »  
MAXIME REVON (*Le Nouveau Siècle*).

Un vol. in-8° carré (14 × 22), de VIII-338 pages, sur beau papier d'alfa, broché. 30 fr.  
Tirage limité à 1100 exemplaires numérotés





## "LE LIVRE" Emile Chamontin, Directeur

9, Rue Coëtlogon — PARIS (6<sup>e</sup>) — Tél. Fleurus 13-16

### COLLECTION DIDACTIQUE INÉDITE

Format in-16 colombier. Tirage limité à 750 exemplaires numérotés

Tous les volumes de cette collection, sobrement ornés d'un frontispice et de vignettes (lettres ou bandeaux et culs-de-lampe) gravés sur bois par nos meilleurs graveurs, seront tirés avec cet art irréprochable qui le caractérise par le maître imprimeur Coulouma, H. Barthélemy, directeur. Le tirage sera strictement limité à 750 exemplaires numérotés dont : 10 exemplaires sur vieux japon, 10 sur japon impérial, 30 sur hollandaise Van Gelder Zonen, et 700 sur vélin à la forme des papeteries d'Arches.

Le prix des exemplaires sur Arches sera, suivant l'importance du volume, de 100 à 150 francs.

Tous les ouvrages de cette collection seront inédits et écrits spécialement pour *Le Livre*. Ils auront donc la valeur d'éditions originales.

### OUVRAGE PARUS OU A PARAÎTRE

- |   |  |
|---|--|
| <p><b>1 ABEL HERMANT</b><br/>ENTRETIENS SUR LA<br/><b>GRAMMAIRE FRANÇAISE</b><br/>Avec un frontispice et des vignettes gravés sur bois par Alfred LATOUR. — (<i>Épuisé.</i>)</p> <hr/> <p><b>2 EMILE HENRIOT</b><br/><b>LES LIVRES DU SECOND RAYON</b><br/>IRREGULIERS ET LIBERTINS<br/>Avec un frontispice, des portraits et des vignettes gravés sur bois par J.-L. PERRICHON</p> <hr/> <p><b>5 ANDRÉ MAUROIS</b><br/>ESSAIS SUR LA<br/><b>LITTÉRATURE ANGLAISE</b><br/>Avec un frontispice et des vignettes gravés sur bois par Maximilien Vox.</p> <hr/> <p><b>7 HENRI BREMOND</b><br/>de l'Académie française<br/><b>MONSIEUR DE VALINCOUR</b><br/>OU LE SECRET DU BEAU STYLE<br/>Avec un frontispice et des vignettes gravés sur bois par G. LEBRETON.</p> <hr/> <p><b>9 ABEL HERMANT</b><br/><b>LE NOUVEL ANACHARSIS</b><br/>PROMENADE AU JARDIN<br/>DES LETTRES GRECQUES<br/>Avec un frontispice et des vignettes gravés sur bois par CARLEGLE.</p> | <p><b>2 JULIEN BENDA</b><br/><b>LETTRE A MÉLISANDE</b><br/><i>pour son éducation philosophique</i><br/>Avec un frontispice et des vignettes gravés sur bois par Fernand SIMÉON. — (<i>Epuisé.</i>)</p> <hr/> <p><b>4 ANDRÉ THÉRIVE</b><br/><b>LE RETOUR D'AMAZAN</b><br/><i>ou une Histoire des Lettres Françaises</i><br/>Avec un frontispice et des vignettes gravés sur bois par Alfred LATOUR.</p> <hr/> <p><b>6 JACQUES BOULENGER</b><br/><b>HISTOIRE DES FRANÇAIS</b><br/>Avec un frontispice et des vignettes gravés sur bois par P.-E. COLIN.</p> <hr/> <p><b>8 PAUL VALÉRY</b><br/>de l'Académie Française<br/><b>PHILOSOPHIE DES LETTRES</b><br/>Avec un frontispice et des vignettes gravés sur bois par Paul VERA.</p> <hr/> <p><b>10 GÉRARD D'HOUILLE</b><br/><b>L'ENCRIER DES MUSES</b><br/>OU LES FRANÇAISES QUI ECRIVIRENT</p> |
|---|--|

### EXTRAIT DES NOUVELLES LITTÉRAIRES

..... C'est ainsi qu'on est amené à juger du point de vue strictement littéraire les ouvrages qui entrent dans une *COLLECTION DIDACTIQUE* récemment entreprise par une maison d'édition. Ces ouvrages ne sont pas des ouvrages d'imagination, ce ne sont pas non plus des manuels ; c'est le résultat d'incursions faites par des écrivains dans des domaines qui ne sont pas spécialement le leur mais où leur esprit va rêver volontiers : on pourrait dire que c'est là leur violon d'Ingres. Rien d'ardu, rien de scolaire dans ces écrits ; pourtant ils ne s'éloignent jamais de leur objet qui est d'instruire.... J. L.



ÉDITIONS DU SIÈCLE

121, Boulevard Saint-Michel — PARIS-V<sup>e</sup>



Notre collection nouvelle

LES MAITRES  
DE LA  
**PENSÉE ANTICHRÉTIENNE**  
sous la Direction de M. Louis ROUGIER

en préparation depuis deux ans, et attendue avec tant d'impatience par le public cultivé, débute aujourd'hui avec le CELSE de M. LOUIS ROUGIER.

Est-il besoin de dire que cette collection n'a aucun caractère polémique ? Elle n'est animée d'aucun esprit antireligieux et le nom des auteurs qui y collaborent, tous formés aux disciplines les plus strictes de la science objective, en est une caution suffisante.

Elle a pour but de dénombrer les raisons intellectuelles, sentimentales, politiques et sociales qui ont rendu le christianisme inassimilable à tant d'esprits de haut lignage, en publiant les textes, largement commentés de leurs œuvres maîtresses, soit qu'ils aient pris directement à partie le christianisme considéré en l'une de ses périodes historiques, soit qu'ils en aient dénoncé et critiqué les incidences multiples et les répercussions lointaines.

Les ouvrages de cette collection sont œuvre de bonne foi.





# ÉDITIONS DU SIÈCLE

121, Boulevard Saint-Michel PARIS - V<sup>e</sup>



Vient de paraître le premier ouvrage de la collection

## LES MAITRES DE LA PENSÉE ANTICHRÉTIENNE

# CELSE

**Le Conflit du Christianisme primitif  
et de la civilisation antique**

**LOUIS DOUGIER**

1 vol. in-16 jésus de 432 pages sur vélin teinté des Landes de Navarre..... 20 fr.

La Collection entière comprend 15 ouvrages (voir à la page suivante). Elle fait l'objet d'un tirage limité à 3.000 exemplaires numérotés sur vélin teinté des Landes de Navarre. Elle intéresse donc également le savant, le lettré curieux et le bibliophile.

On souscrit à la collection entière pour le prix de 1.000 fr., somme payable à la souscription.

Il est fait de chaque volume un tirage à part de 20 exemplaires, sur pur fil Lafuma. Ces exemplaires ne sont pas vendus séparément. Ils sont réservés aux souscripteurs de la Collection entière pour le prix de 1.000 fr. Ce chiffre de 20 exemplaires ne sera en aucun cas dépassé.



# ÉDITIONS DU SIÈCLE

121, Boulevard Saint-Michel, PARIS-V°



## LES MAITRES DE LA PENSÉE ANTICHRÉTIENNE

SOUS LA DIRECTION DE M. LOUIS ROUGIER

- I. — CELSE OU LE CONFLIT DE LA CIVILISATION ANTIQUE ET DU CHRISTIANISME PRIMITIF, par L. Rougier, *Professeur à la Faculté des Lettres de Besançon* (paru).
- II. — PORPHYRE OU LE CONFLIT DU NÉO-PLATONISME ET DU CHRISTIANISME, par J. Bidez, *Professeur à la Faculté des Lettres de Gand*.
- III. — L'EMPEREUR JULIEN OU LE CONFLIT DE L'HELLÉNISME ET DU CHRISTIANISME, par J. Bidez.
- IV. — LES EMPEREURS ROMAINS ET LE CHRISTIANISME, par L. Homo, *Professeur à la Faculté des Lettres de Lyon*.
- V. — SYMMAQUE ET LE CRÉPUSCULE DU PAGANISME EN OCCIDENT, par L. Homo.
- VI. — LES DERNIÈRES VOIX DU PAGANISME (*de Libanius à Zosime*), par L. Homo.
- VII. — AVERROÏSTES LATINS ET PADOUANS, par J.-R. Charbonnel, *Professeur au Lycée de Lille*.
- VIII. — GIORDANO BRUNO, par J.-R. Charbonnel.
- IX. — LAURENT VALLA ET L'HUMANISME, par Ch. Appuhn, *Professeur au Lycée Saint-Louis*.
- X. — SPINOZA, par Ch. Appuhn (sous presse).
- XI. — BAYLE, par J. Delvolvé, *Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier*.
- XII. — VOLTAIRE, par G. Ascoli, *Professeur à la Faculté des Lettres de Lille*.
- XIII. — D'HOLBACH ET SES AMIS, par R. Hubert, *Professeur à la Faculté des Lettres de Lille*.
- XIV. — NIETZSCHE, par Jules de Gaultier (sous presse).
- XV. — REMY DE GOURMONT, par L. Rougier.



**ALBIN MICHEL,** ÉDITEUR  
22, rue Huyghens, 22, **PARIS**

---

**VIENNENT DE PARAÎTRE :**

---

**EXPÉDITION AMUNDSEN-ELLSWORTH**

---

# EN AVION VERS LE PÔLE NORD

PAR

**ROALD AMUNDSEN**

Traduit du norvégien et adapté par CHARLES RABOT

Un volume orné de 16 hors texte..... **10 fr.**

---

**PIERRE BILLOTEY**

---

## LE TRÈFLE A QUATRE FEUILLES

**ROMAN**

**9 fr.**

---

**PIERRE BOUCHARDON**

---

## L'ÉNIGME DU CIMETIÈRE SAINT-AUBIN

**(PROCÈS DU FRÈRE LÉOTADE)**

**9 fr.**

---



# LE CRAPOUILLOT

Revue Parisienne illustrée : Arts, Lettres, Spectacles

## SOMMAIRE DE JANVIER (le n° illustré, 5 fr.)

Jean GIRAUDOUX : **Bella aux Jeux Olympiques** (inédit). — Alexandre ARNOUX : **La ville où je suis né**. — Bernard ZIMMER : **Berlin-Calcutta ou le mal des Indes**. — Francis CARCO : **Ces messieurs-dames**. — Jeanne RAMEL-CALS : **Politesse et bonnes manières**. — Emile HENRIOT : **Au cirque**. — Lucien FARNOUX REYNAUD : **La dictature en marche**. — A. MÉTÉRIÉ : **Elégies marocaines**. — Marcelle AUCLAIR : **Changer d'étoile**. — XXX.. : **Lettres des Iles Paradis**.

**Chroniques** : Gus BOFA : **Les livres à lire... et les autres**. — Paul FUCHS : **Les premières**. — Marius MERMILLON : **Les Peintres**. — Léon MOUSSINAC : **Le cinéma**. — Lucien MAINSSIEUX : **Les concerts**. — Louis CHÉRONNET : **Le Music-hall**.

## SOMMAIRE DE FÉVRIER (le n° illustré, 5 fr.)

Paul MORAND : **Barcarolle interalliée** (nouvelle). — Louis ROUBAUD : **Pélissier de la Royale** (bonnes feuilles). — P.-A. HOUREY : **Mazaea, déesse, souvenirs de Tahiti**. — M<sup>e</sup> Maurice GARÇON : **La fin d'une sorcière**. — Guillaume JANNEAU : **L'art décoratif moderne**. — Claude BLANCHARD : **L'invitation au voyage**. — Dominique BRAGA : **Démocratie invétérée**. — GALTIER-BOISSIÈRE : **A la fourchette!** — Alexandre VIALLATTE : **Cartes Postales : L'occupation au ralenti**.

*LES CHRONIQUES DU MOIS.*

## AU SOMMAIRE DE MARS (le n° illustré, 5 fr.)

# Trente ans d'Art Indépendant

Critique de l'exposition rétrospective du Grand Palais par Luc BENOIST  
Nombreuses illustrations photographiques

---

LE CRAPOUILLOT : 3, place de la Sorbonne, PARIS-V<sup>e</sup>

(CHÈQUE POSTAL 417-26)

ABONNEMENT D'UN AN : France et Colonies : 50 fr. Etranger (tarif plein) : 65 fr.  
tarif réduit : 60 fr.



# L'OFFICE DE LIVRES

du " CRAPOUILLOT "

POUR LA PROVINCE, LES COLONIES ET L'ÉTRANGER

---

Certains lettrés qui habitent en province, aux colonies ou à l'étranger, des pays dénués de librairies ou fort mal desservis, regrettaient amèrement de devoir attendre des semaines, sinon des mois, les nouveautés que les critiques des revues leur avaient donné le désir de connaître.

L'OFFICE DE LIVRES, créé à leur intention et qui fonctionne depuis plus de trois ans, est basé sur le principe suivant :

Moyennant le dépôt d'une provision, nos correspondants se font ouvrir un compte courant (comme en banque) à notre Service de Librairie, et reçoivent chaque mois un colis de livres nouveaux, choisis très soigneusement d'après les goûts exprimés dans le bulletin de souscription ci-joint et en accord avec la critique particulièrement intransigeante de la Revue.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, au lieu d'avoir besoin de commander en France les livres qui l'intéressent et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit les nouveautés de ses auteurs favoris en même temps que les revues qui en donnent l'analyse.

*Le dossier de chaque abonné est continuellement tenu à jour d'après son courrier et « l'Office » tient scrupuleusement compte de tous les désirs exprimés et de toutes les nouvelles directives données.*

Grâce au système du compte courant, plus de chèques ou de mandats multiples et grâce à notre service de recherches, aucun temps perdu à chercher le nom d'un éditeur, à rédiger des commandes, etc... En dehors du colis mensuel, notre office centralise tous vos achats de librairie et se charge automatiquement de tous vos abonnements et réabonnements aux journaux et revues.

Économie de temps et économie d'argent.

## MONTANT PAR AN DES PROVISIONS A L'OFFICE

*(Sur le prix de base des livres à 10 fr. en moyenne  
et avec le port recommandé)*

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois (24 par an)... France et Colonies : 264 fr.— Étranger : 288 fr.  
— 4 livres nouveaux — (48 par an)... France et Colonies : 528 fr.— Étranger : 576 fr.  
— 8 livres nouveaux — (96 par an)... France et Colonies : 1056 fr.— Étranger : 1152 fr.

Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un an, des éditions originales, des éditions d'art et de luxe..... de 2.000 fr. à 4.000 fr. par an.







Des revues qui puissent servir de guides fidèles, sûrs, clairs, français, le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que **LES MARGES** n'en soient une.

HENRI MARTINEAU (*Le Divan*).

**LES MARGES** exercent une influence utile et respirent l'amour des bonnes lettres en même temps que de la vie moderne.

PAUL SOUDAY (*Le Temps*).

# LES MARGES

Revue fondée en 1903 par M. EUGÈNE MONTFORT.

Ne se vendent pas au numéro, mais uniquement par abonnement. **PRIMES ! L'abonnement d'un an : 30 fr., est remboursé pour les deux tiers en livres.** (Demandez à la *Librairie de France, 110, boulevard Saint-Germain, Paris*, le prospectus détaillé, ou se reporter à l'annonce parue dans le « *Mercur*e » du 15 décembre dernier.)

Un an	{	France.....	30 fr.	Deux ans	{	France.....	55 fr.
		Etranger.....	36 fr.			Etranger...	65 fr.

**LES MARGES** sont indépendantes.

Aux **MARGES** on dit la vérité.

**LES MARGES** fuient le snobisme ; elles le combattent.

Elles ne spéculent pas sur la crédulité du lecteur,

mais comptent au contraire sur sa culture et sur son goût.

Dans **LES MARGES** beaucoup de substance en peu de mots.

*Sommaire du 15 Février 1926.*

**VILLANELLE DE LA TOURTERELLE PERDUE** (JEAN PASSERAT)

ADOLPHE BASLER : **La peinture, religion nouvelle.** — AURIANT : **Ibrahim-Aga et Osman Effendi**, récit. — PIERRE LEGUAY : **La Pensée de Milton.** — JULES MAURIS : **L'antichambre du Paradis**, nouvelle. — **PROPOS : Molière**, par DENIS SAURAT.

**CHRONIQUES : Les Romans** de CHARLES-HENRY HIRSCH, LÉON BLOY, PIERRE BOST, PHILIPPE SOUPAULT, ROBERT BOUDRY, JEAN DESLIÈRE, GUSTAVE KAHN, PAUL MYRRIAM, LENORMAND, JEAN-RICHARD BLOCH, par EUGÈNE MONTFORT. — **La Poésie** de JANE CATULLE-MENDÈS, EMMANUEL SIGNORET, CLAUDE ODILÉ, ALEXANDRE EMBIRICOS, ROBERT MILLIAT, par LOUIS MANDIN. — **Arguments : La stabilisation du franc**, par JUSTIN. — **La Musique**, par T. KLINGSOR. — **Beaux-Arts : Les Monuments de la Guerre ; Félix Vallotton**, par MICHEL PUY. — **Bibliophilie : La Bibliothèque de Paul de Saint-Victor**, par BERSAUCOURT. — **Cours du Livre moderne**, par CHABANEIX. — **Revue : La Poésie pure**, par PHILOXÈNE BISSON. — **De ci, de là**, par LI.

— La revue littéraire la moins chère —

**LES MARGES** ne se vendent pas au numéro. Envoyent un spécimen contre trois francs.

**LES MARGES** se vendent par abonnement.

Adresser votre abonnement

à la **LIBRAIRIE DE FRANCE**  
110, Boulevard Saint-Germain, PARIS.



PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

RÉCENTES PUBLICATIONS

FRANCIS DELAISI

**LES CONTRADICTIONS  
DU MONDE MODERNE**

Un volume in-8 de la *Bibliothèque Politique et Économique* ..... 25 fr.

PERRY BELMONT

Ancien Président de la Commission des Affaires étrangères

**LA POLITIQUE DES ÉTATS-UNIS ET L'EUROPE  
(1778-1919)**

Edition française avec un avertissement et une note biographique par LOUIS-PAUL ALAUX  
Un volume in-8 ..... 25 fr.

MAURICE MURET, Membre correspondant de l'Institut

**LE CRÉPUSCULE DES NATIONS BLANCHES**

Un volume in-8 de la *Bibliothèque Politique et Economique* ..... 15 fr.

**MEMOIRES DE ROBERT LANSING**

ANCIEN SECRÉTAIRE D'ÉTAT AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES DES ÉTATS-UNIS  
ANCIEN MEMBRE DE LA DÉLÉGATION AMÉRICAINE  
A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX.

Edition française par LOUIS-PAUL ALAUX

Un volume in-8 de la *Collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre mondiale* ..... 20 fr.

CHARLES NEF, Professeur à l'Université de Bâle

**HISTOIRE DE LA MUSIQUE**

Edition française par YVONNE ROKSETH

Préface de M. ANDRÉ PIRRO, Professeur à la Sorbonne

Un volume in-8 de la *Bibliothèque Historique* avec 8 illustrations hors-texte ..... 25 fr.

RENÉ SUDRE

**INTRODUCTION A LA  
MÉTAPSYCHIQUE HUMAINE**

Un volume in-8 de la *Bibliothèque Internationale de Science Psychique* ..... 25 fr.



**LIBRAIRIE DE LA SOCIÉTÉ CASANOVIENNE**  
Jean FORT, Éditeur, 79, rue de Vaugirard. — PARIS (VI<sup>e</sup>)

Vient de paraître:

## **LES PAGES CASANOVIENNES**

Publiées sous la direction de Joseph POLLIO et Raoul VÈZE

### **1. LE MESSAGER DE THALIE**

**Tome I.** — Onze feuillets inédits de critique dramatique. Introduction<sup>r</sup> de J. Pollio. Notes et commentaires. — **Précis de Ma Vie**, de Jacques Casanova, d'après les manuscrits de Dux. — **L'Intermédiaire des Casanovistes.**

### **2. LE DUEL**

**Tome II.** — **Le Duel, ou Essai sur la Vie**, de J. O. Vénitien, traduit pour la première fois, introduction, notes et commentaires. **Devis pour épanouir la rate**, pages inédites de Casanova, sur son séjour à Dux, avec notes. — Étude inédite du savant casanoviste Tague Bull sur le texte des Mémoires. — **L'Intermédiaire des Casanovistes.**

### **3. CORRESPONDANCE INÉDITE (1760-1767)**

**Tome III.** — **Correspondance inédite en français de J. Casanova**, de 1760 à 1767, texte complété et précisé par un certain nombre de lettres inédites adressées à Casanova et retrouvées dans les archives de Dux. — Étude inédite de Tague Bull sur les éditions des **Mémoires** rédigées par Schütz et Laforgue. — Le manuscrit des **Mémoires**, par Raoul Vèze, avec fac-simile de quelques pages. — **L'Intermédiaire.**

### **4. CORRESPONDANCE INÉDITE (1767-1772)**

**Tome IV.** **Correspondance inédite en français de J. Casanova**, de 1767 à 1772. — Étude inédite de Tague Bull sur l'énigmatique édition des **Mémoires** de Paulin-Rozex.

Chaque volume forme un tout complet et se vend séparément.

Un volume petit in-8 à 1050 ex. sur vergé gothique. 15 fr. Etranger ..... 16 fr.  
50 ex. sur papier Lafuma (1 à 50) restent quelques ex. 40 fr. — .... 44 fr.  
25 ex. sur Madagascar (1 à XXV) réservés à M. Edouard CHAMPION.

Souscription aux quatre volumes de l'année 1926

Papier Lafuma : 40 fr.; étranger : 160 fr. — Papier vergé : 52 fr.; étranger : 60 fr.

Demandez Prospectus et Bulletins de Souscription.

## **LE CABINET SATYRIQUE**

Première édition complète et critique d'après l'édition originale de 1618, augmentée des éditions suivantes, avec une notice, une bibliographie, un glossaire, des variantes et des notes.

**PAR FERNAND FLEURET ET LOUIS PERCEAU**

*Texte orné de plusieurs reproductions*

2 forts volumes in-8 ..... 50 fr.  
Il a été tiré 100 exemplaires numérotés sur Madagascar ..... 100 fr.

.....  
**PIERRE DUFAY**

**CELUI DONT ON NE PARLE PAS**

**EUGÈNE HUGO**

Sa vie - Sa folle - Ses œuvres

1 volume in-8, tiré à 800 exemplaires numérotés ..... 15 fr.  
Il a été tiré 50 exemplaires sur Hollande au prix de ..... 30 fr.



EDITIONS AUGUSTE PICARD  
PARIS-VI° - 82, RUE BONAPARTE - PARIS-VI°

## Manuels d'Archéologie et d'Histoire de l'Art

Volumes in-8° abondamment illustrés.

Chaque volume. Broché... .. 40 fr.; relié toile... .. 50 fr.

(Ces prix seront augmentés à partir du 1er janvier 1926.)

14 volumes parus; nombreux volumes en préparation :

Archéologie française, par ENLART : Architecture religieuse, 4 vol.; Le Costume, 1 vol.

Archéologie préhistorique, par DÉCHELETTE, 4 vol.

Archéologie romaine, par R. CAGNAT, 2 vol.

Art byzantin, par Ch. DIEHL, 2 vol.

Archéologie américaine (Les Civilisations disparues), par BEUCHAT, 1 vol.

Archéologie égyptienne. I. Éléments architecturaux, par JÉQUIER, 1 vol.

## FRANÇOIS VILLON

ŒUVRES

Edition critique, avec commentaire explicatif, notes et glossaires

par L. THUASNE

Trois beaux volumes in-8°... .. 75 fr.  
Quelques exemplaires sur vergé d'Arches... .. 150 fr.

## UNE VIE DE CITÉ

### PARIS DE SA NAISSANCE A NOS JOURS

par MARCEL POETE

Tome I. La Jeunesse. Des origines au XVe siècle. Un beau vol. gr. in-8° avec plan. ... .. 35 fr.

Tome II. Du XVIe siècle à nos jours. En préparation. ... .. 65 fr.

Album de 600 illustrations. Un volume grand in-8°... .. 85 fr.

L'Album seul avec légendes et texte historique, broché, 75 fr.; reliure pleine toile tête dorée. ... .. 85 fr.

EN SOUSCRIPTION

## L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE EN FRANCE

A L'ÉPOQUE GOTHIQUE

par R. DE LASTEYRIE

Membre de l'Institut

Ouvrage posthume publié par les soins de M. AUBERT

Prix de la souscription à l'ouvrage complet :

Soit en 10 fascicules à... .. 15 fr. chaque  
Soit en 2 volumes à... .. 70 fr. —

Les fascicules I et II sont parus. — Ces prix seront très prochainement augmentés.



BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER  
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR  
11, rue de Grenelle, PARIS

ALBÉRIC CAHUET

**MOUSSIA**  
OU LA VIE ET LA MORT DE  
**MARIE BASHKIRTSEFF**

Un livre d'une vie prodigieuse où l'on trouve de l'imprévu, du pittoresque, de l'humour, de la grandeur, de l'émotion.

Une œuvre de vérité réalisée grâce aux souvenirs inédits de tous ceux qui connurent l'extraordinaire et fascinante jeune fille.

Un volume in-16, couverture illustrée en couleurs..... 9 fr.

DU MÊME AUTEUR

RÉGINE ROMANI (20<sup>e</sup> mille).

LE MASQUE AUX YEUX D'OR (22<sup>e</sup> mille).

LE MISSEL D'AMOUR (15<sup>e</sup> mille).

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

*Envoi contre mandat ou timbres*

(1 franc en sus pour le port et l'emballage.)

R. C. Seine 242.553



**F. RIEDER ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS**  
**7, PLACE SAINT-SULPICE, 7, PARIS - VI<sup>e</sup>**

---

# CHRISTIANISME

Cahiers publiés sous la direction de

---

## PREMIÈRE SÉRIE

(volumes parus)

- |  |       |
|--|-------|
| <b>A. BOUTIN.</b> — <i>Courte histoire du Christianisme.</i> | 6 fr. |
| <b>ALAIN.</b> — <i>Propos sur le Christianisme.</i>          | 7,50  |
| <b>P.-L. COUCHOUD.</b> — <i>Le Mystère de Jésus.</i>         | 7,50  |
| <b>TH. ZIELINSKI.</b> — <i>La Sibylle.</i>                   | 6 fr. |
| <b>H. DELAFOSSE.</b> — <i>Le Quatrième Évangile.</i>         | 9 fr. |
| <b>JOSEPH DE MAISTRE.</b> — <i>La Franc-Maçonnerie.</i>      | 6 fr. |

## DEUXIÈME SÉRIE

(volumes parus)

- |   |        |
|---|--------|
| <b>A. AULARD.</b> — <i>Le Christianisme et la Révolution Française.</i> | 8 fr.  |
| <b>A. LOISY.</b> — <i>Les Actes des Apôtres.</i>                        | 10 fr. |
| <b>L. COULANGE.</b> — <i>La Vierge Marie.</i>                           | 8 fr.  |
| <b>A. BOULANGER.</b> — <i>Orphée.</i>                                   | 8 fr.  |
| <b>M. DE UNAMUNO.</b> — <i>L'Agonie du Christianisme.</i>               | 8 fr.  |
| <b>JEAN POMMIER.</b> — <i>La Pensée religieuse de Renan.</i>            | 9 fr.  |

### CONDITIONS DE SOUSCRIPTION AUX DEUX PREMIÈRES SÉRIES

On peut se faire adresser la première série des "Cahiers du Christianisme" au prix global de **35** fr. ; la seconde série au prix global de **42** fr. ; les deux premières séries ensemble au prix global de **75** fr. Les volumes sont livrables immédiatement (ajouter 10 0/0 pour frais d'envoi en France, 15 0/0 à l'étranger).



**F. RIEDER ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS**

**7, PLACE SAINT-SULPICE, 7, PARIS - VI<sup>e</sup>**

# **ANISME**

de **P.-L. COUCHOUD**

## **TROISIÈME SÉRIE**

(volumes parus et à paraître)

- H. DELAFOSSE.** — *Les Écrits de saint Paul. — 1. - L'Épître aux Romains*, traduction nouvelle avec introduction. **9 fr.**
- F. SARTIAUX.** — *Foi et Science au moyen âge.* **9 fr.**
- R. KREGLINGER.** — *L'Évolution religieuse de l'humanité.*
- VICTOR NORMAND.** — *La Confession.*
- H. DELAFOSSE.** — *Les Écrits de saint Paul. — II. - La Première Épître aux Corinthiens*, traduction nouvelle avec introduction.
- G. VAN DEN BERGH VAN EYSINGA.** — *La littérature chrétienne primitive.*
- E. BUONAIUTI.** — *Le Modernisme catholique.*
- P.-L. COUCHOUD.** — *Naissance de Dieu.*

### **CONDITIONS DE SOUSCRIPTION A LA TROISIÈME SÉRIE**

On peut souscrire à la collection complète de la troisième série des "*Cahiers du Christianisme*" au prix total de **68 fr.** les huit volumes (ajouter 10 0/0 pour frais de port en France, 15 0/0 à l'étranger). On peut également s'assurer cette troisième série sur vélin pur fil des papeteries Lafuma (tirage limité) au prix total de **96 fr.**





SOCIÉTÉ D'ÉDITION  
**"LES BELLES LETTRES"**

95, Boulevard Raspail — PARIS (6<sup>e</sup>)

OUVRAGES RÉCEMMENT PARUS :

COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE

# PLATON

**TOME IV. — 1<sup>re</sup> partie, PHÉDON**

Texte établi et traduit par M. ROBIN, professeur à la Faculté des  
Lettres de Paris..... 20 fr.  
Édition numérotée 41 fr.

COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES

## LA RELIGION DE LA GRÈCE ANTIQUE

par M. Th. ZIELINSKI, Professeur à l'Université de Varsovie... 10 fr.

PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES  
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

## LA CHANSON DES NIBELUNGEN

*Étude sur la composition et la formation du poème épique.*

396 pages et une carte, par Ernest TONNELAT, Professeur à la Faculté  
des Lettres de Strasbourg..... 35 fr.

## RECHERCHES SUR LA CHANCELLERIE ET LA DIPLOMATIQUE DES LAGIDES

par Paul COLLOMP, Professeur à la Faculté des Lettres de Stras-  
bourg..... 30 fr.



# ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-6<sup>e</sup> (R. C. SEINE 80.493)

## ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

### ROMAN

- Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 9 »  
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.)  
Vol. in-16..... 9 »  
Confession de Minuit. Vol. in-16..... 9 »  
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16..... 9 »  
Deux Hommes. Vol. in-16..... 9 »  
Le Prince Jaffar. Vol. in-16..... 9 »

### LITTÉRATURE

- Paul Claudel, suivi de Propos critiques.  
Vol. in-16..... 9 »  
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16..... 9 »  
Les Plaisirs et les Jeux, **Mémoires du CUIP et  
du TIOUP.** Vol. in-16 9 »

### PHILOSOPHIE

- La Possession du Monde. Vol. in-16..... 9 »  
Entretiens dans le tumulte, **Chronique  
contempo-**  
**raine 1918-1919.** Vol. in-16..... 9 »

### POÉSIE

- Elégies. Vol. in-16..... 7 50

### THÉÂTRE

- Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16..... 9 »  
La Journée des Aveux, Comédie en 3 actes, suivie  
de Quand vous voudrez. Comédie en un acte.  
Vol. in-16..... 9 »  
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18..... 6 »



# MESSAGERIES MARITIMES

Reg. du Com. Seine } 81.010  
170.390

## Paquebots-poste français

Portugal — Italie — Grèce — Turquie — Égypte — Syrie — Arabie  
Indes — Indo-Chine — Chine — Japon — Côte Orientale d'Afrique  
Océan Indien — Madagascar — La Réunion — Maurice  
Australie — Établissements Français de l'Océanie  
Nouvelle-Zélande — Nouvelle-Calédonie.

SIÈGE SOCIAL : Paris, 8 rue Vignon, — 9 rue de Sèze.

AGENCE GÉNÉRALE : Marseille, 3 place Sadi-Carnot.

---

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

## Les Sports d'Hiver dans les Stations de la Savoie

Pour répondre au mouvement croissant de voyageurs vers les stations de sports d'hiver de la Savoie, le rapide de nuit avec places de lits-salon, de couchettes, de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes, qui quitte Paris le soir à 20 h. 55, sera dédoublé :

Au départ de Paris sur Saint-Gervais-les-Bains-Le Fayet : le mercredi 27 janvier et tous les jours du vendredi 29 janvier au samedi 6 février inclus.

Au départ de Saint-Gervais-les-Bains-Le Fayet et d'Aix-les-Bains-Mont-Revard : le jeudi 28 janvier et tous les jours du samedi 30 janvier au dimanche 7 février inclus.

Le train supplémentaire comportera, en outre des places indiquées ci-dessus, des places de wagon-lits et un wagon-restaurant.

---

## OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Adj. ét. BABLOT, notaire, Montmorency, 18 mars 26,  
à MAISON à ST-GRATIEN, 8, r. des Haies.  
14 h. C<sup>o</sup> 5 a. 46 c. M. à P. 30.000 fr. S'ad. sur pl. pour  
visiter à M<sup>me</sup> Hazard et à M<sup>e</sup> BABLOT, notaire.

VILLE DE PARIS. Adj. sur 1<sup>re</sup> ench. Ch. not., 2 mars.  
et rue de  
MAISON R. DE RIVOLI, 158, l'Oratoire.  
d'ANGLE C<sup>o</sup> 478<sup>m</sup>50.  
Rev. br. 88.766 fr. 70. M. à p. : 1.100.000 fr. S'adr.  
not. : M<sup>me</sup> Bonnel et BEZIN, 14, r. des Pyramides.

---

# LA CHAUMIÈRE

à Capbreton-sur-Mer (Landes)  
Pension de famille, ouverte toute l'année.  
Climat délicieux. Air vivifiant. Prix  
modérés. Arrangements pour familles.  
Cuisine soignée. Chauffage central.  
Salles de Bains. Tennis. Vaste parc  
planté de pins maritimes.



# Voulez-vous

## être un chef !

**VOILÀ** un homme qui n'est pas mieux doué que vous, dont les connaissances professionnelles ne semblent pas supérieures aux vôtres. Pourtant, c'est un chef et vous êtes un employé !

Allez-vous accuser la chance de vous avoir moins bien favorisé ? Faites plutôt un retour sur vous-même. Etes-vous sûr de toujours travailler avec constance ?

Votre esprit n'abandonne-t-il pas souvent la tâche pour s'en aller à la dérive ?

Vous aviez formé le projet d'organiser vos efforts, mais n'avez-vous pas bientôt cessé de vous y appliquer ?

N'avez-vous pas agi sans méthode, sans souci du progrès ? Et que de fois vous avez redouté la responsabilité, fui l'initiative.

Le Système PELMAN vous donnera les moyens de remédier aux diverses faiblesses intellectuelles et morales qui pourraient compromettre votre succès.

C'est un cours par correspondance pour développer l'attention, la mémoire, l'originalité, l'imagination, le jugement et la volonté. Il n'exige qu'une demi-heure de réflexion par jour. Les

applications se font au cours de l'exercice de la profession, pendant les études ou la vie privée. Le Système PELMAN vous fait profiter, à un prix très modéré, non seulement du savoir de psychologues distingués, mais aussi de l'expérience individuelle de ses adeptes, et ils sont plus d'un million.

La brochure explicative est envoyée à titre gracieux et sans engagement, sur simple demande à l'

INSTITUT PELMAN  
35 c, rue Boissy-d'Anglas,  
PARIS (8<sup>e</sup>)

Demandez  
le programme de nos  
conférences  
par les Maîtres de la pensée moderne.

**le Système  
Pelman**  
Développement scientifique de  
toutes les facultés mentales

LONDRES  
NEW-YORK

TORONTO  
BOMBAY

STOCKHOLM  
MELBOURNE

DURBAN  
DUBLIN



# LIBRAIRIE LEMERCIER

5, Place Victor-Hugo, 5 — PARIS (XVI<sup>e</sup>)

R. C. Seine 216.126 B.

Chèques postaux Paris : 693-21

TÉLÉPHONE : PASSY 86-12

LOUIS LATOURRETTE

## Maîtreya, le Bouddha Futur

*Illustrations et ornements d'après des documents bouddhiques*  
par Andrée SIKORSKA

Un fort volume in-16 jésus de 280 pages imprimé sur papier Alfa. Tirage à 1.800 exemplaires. Prix..... 25 fr.

Il a été tiré de cet ouvrage une Édition de luxe, [avec les illustrations en sanguine, tirée à 351 exemplaires ainsi justifiés :

1 exemplaire unique sur vieux japon à la forme, enluminé à la main par Andrée SIKORSKA et contenant à part une suite des illustrations en or sur Japon impérial et une suite d'essais sur velin portant le numéro 1..... *Souscrit*  
20 exemplaires sur vieux Japon à la forme, contenant à part une suite des illustrations en or sur Japon impérial et une suite d'essais sur vélin numérotés de 2 à 21..... 300 fr.  
30 exemplaires sur grand Vergé de Van Gelder Zonen, d'Amsterdam, contenant à part une suite des illustrations en or sur Japon impérial, numérotés de 22 à 51..... 150 fr.  
300 exemplaires sur vélin à la forme Montgolfier d'Annonay, numérotés de 52 à 351. 60 fr.

La décadence occidentale sera-t-elle submergée bientôt par l'esprit de l'Extrême-Orient ? La rénovation et la renaissance de l'Ouest seront-elles dirigées par la pensée de l'Asie lointaine ? Ardemment débattues, ces questions de races et de civilisations occupent l'attention des milieux intellectuels bien plus que tous conflits de politique et toutes actualités financières.

Les polémiques seront certainement ravivées par la publication du nouveau livre de Louis Latourrette : *Maîtreya, le Bouddha Futur*.

Le sujet est entièrement neuf parmi les publications européennes sur le bouddhisme. Si maintes monographies, surtout depuis cinquante ans, furent consacrées à Cakya-Mouni, le dernier Bouddha apparu sur la terre, jamais encore nul orientaliste n'avait présenté le Bouddha ultérieur qui doit se manifester dans vingt-cinq siècles environ.

A la reconstitution de la longue carrière passée de Maîtreya en tant que Bodhisattva, à l'anticipation de son existence de Bouddha qui viendra, l'auteur a appliqué érudition et enthousiasme très heureusement répartis.

En même temps que dans la tradition légendaire et historique du bouddhisme, Louis Latourrette nous fait pénétrer dans le rationalisme sévère ou dans le labyrinthe vertigineux de ses thèses ecclésiastiques, dans le splendide lyrisme de ses épopées.

Les éléments les plus antiques de cette religion, où triompha constamment la plus pure éthique, ont été spécifiés par l'écrivain, aussi bien que les théories les plus modernistes.

Et c'est très nettement qu'il prend parti, d'après le thème bouddhique d'un messianisme strictement humain et philosophique, dans la controverse aujourd'hui en vedette.

La religion de l'avenir, soutient Louis Latourrette, ne peut s'alimenter que d'avenir. Trop de nécropoles de dieux marquent la tragique fatalité du passé en matière de cultes. L'espérance raisonnée en un futur raisonnable est seule apte désormais à conquérir et à retenir les esprits et les cœurs. Le Bouddha qui viendra, Bouddha d'universel amour, de fraternelle compassion, dépositaire et transmetteur de la suprême sagesse et de la suprême intelligence, est l'unique image digne d'instauration sur un autel. Quels enrichissements une telle conception, comme tant d'autres de l'Asie, n'est-elle pas susceptible d'apporter à nos occidentalismes désuets et dénués !

A l'appui de sa foi, l'auteur de *Maîtreya* a colligé dans les textes du bouddhisme les plus subtils arguments des métaphysiciens, les plus nobles maximes des moralistes, les chants les plus passionnés des poètes. Il y a mis aussi, pour l'instruction et pour l'agrément du lecteur, ces qualités éminentes de prestigieux styliste qui, dans les *Etoiles en plein Midi*, ont fait de lui l'un des initiateurs et l'un des maîtres reconnus du poème en prose.



# LE CRAPOUILLOT

Revue mensuelle : *Arts, Lettres, Spectacles*

## AU SOMMAIRE DE JANVIER 1926 (5 fr.)

Jean GIRAUDOUX, Alexandre ARNOUX, Francis CARCO,  
Bernard ZIMMER, Jeanne RAMEL-CALS, Marcelle AUCLAIR.

## AU SOMMAIRE DE FÉVRIER 1926 (5 fr.)

Paul MORAND, Louis ROUBAUD, GALTIER-BOISSIÈRE,  
Guillaume JANNEAU, André MAUROIS, Louis-Léon MARTIN.

## AU SOMMAIRE DE MARS 1926 (5 fr.)

# TRENTE ANS D'ART INDÉPENDANT

Critique de Luc BENOIST — Nombreuses reproductions  
sur la grande manifestation d'Art du Grand-Palais

Thomas RAUCAT, Gus BOFA, Paul REBOUX,

## AU SOMMAIRE D'AVRIL 1926 (5 fr.)

# LE SALON DES INDÉPENDANTS

Chaque livraison illustrée : 5 fr.

ABONNEMENT D'UN AN (12 nos) : France et Colonies : 50 fr. ; Étranger :  
(tarif plein) 65 fr., (réduit) 60 fr.

(CHÈQUE POSTAL 417-26)

3, PLACE DE LA SORBONNE :-: PARIS



# L'OFFICE

du « Crapouillot » 3, page

*L'Office de Livres du « Crapouillot », qui fonctionne pour les lettrés des colonies et de l'étranger qui désirent se procurer les ouvrages publiés dans le monde entier. Organe de centralisation, l'Office est basé sur le système des chèques multiples. Au reçu du premier versement, un compte est ouvert au nom de l'abonné, qui est averti à chaque envoi de son solde créditeur.*

## I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

L'Office accepte en règlement les mandats, bons de caisse, etc.  
**TOUTES LES DEVISES ETRANGERES** dont le montant est exact du change.

## MONTANT DES PROVISIONS A VERSER

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois.....	.....
— 4 livres nouveaux — .....	.....
— 8 livres nouveaux — .....	.....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un an.....	.....
des éditions originales, des éditions d'art et de luxe.....	.....

Ce nouveau tarif est basé sur le nouveau prix moyen des livres.  
l'abonnement (facultatif) à la revue illustrée d'arts et de lettres.



# DE LIVRES

de la Sorbonne, Paris-V<sup>e</sup>

depuis 3 ANS à la satisfaction générale, s'adresse à tous au courant des nouveautés littéraires françaises.

de la PROVISION qui supprime les frais de mandats compte-courant est ouvert comme en banque au souscripteur

## II. Souscripteurs « sans envoi d'office ».

Le souscripteur, une fois sa provision déposée, se sert de son compte-courant pour toutes ses commandes de librairie, qui sont toujours exécutées *par retour du courrier*.

Il peut également se servir de sa provision pour régler sans frais ses renouvellements d'abonnements aux revues et journaux, pour passer des souscriptions aux ouvrages ou collections à tirage limité, aux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « d'éditions originales », particulièrement bien assorti. (Catalogue sur demande.)

L'Office, d'autre part, se charge de fournir tous les ouvrages de science, de médecine, d'enseignement, de musique que ses clients désirent.

est, chèques sur la France et l'Angleterre, ainsi que comptes sont crédités, le jour de la réception, au cours

## OFFICE DE LIVRES POUR UN AN

et Colonies.....	264 fr.	—	Etranger.....	288 fr.
et Colonies.....	528 fr.	—	Etranger.....	576 fr.
et Colonies.....	1056 fr.	—	Etranger.....	1152 fr.

..... de 2.000 fr. à 4.000 fr. par an.

livres français (10 fr.) et le nouveau tarif postal ;  
lettres « Le Crapouillot » doit être réglé en plus.









C'EST AU FRUIT  
QU'ON JUGE  
L'ARBRE.

# LE MOIS LITTÉRAIRE CHEZ GRASSET

---

**HENRI FRANCK**

Lettres à quelques Amis . . . . . 15. »

*(Présentées par André Spire)*

**J. GAUMENT et CAMILLE CÉ**

Le Fils Maublanc. . . . . 9. »

**JEAN GIRAUDOUX**

Bella. . . . . 10. »

**HERMANN HESSE**

Siddhartha. . . . . 9. »

*(Traduit par Joseph Delage)*

**ANDRÉ MAUROIS**

Meïpe ou la délivrance . . . . . 10. »

**LOUIS ROUBAUD**

Le Voleur et le Sphinx. . . . . 9. »

**JACQUES SINDRAL**

Mars . . . . . 9. »



Librairie Académique. — PERRIN et C<sup>ie</sup>, Éditeurs

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35, PARIS (VI<sup>e</sup> ARR.) R. C. Seine, n<sup>o</sup> 109.348

**VIENNENT DE PARAÎTRE**

**JEAN LORÉDAN**

*Brigands d'Autrefois.*

## LA FONTENELLE

Seigneur de la Ligue

(1572-1602)

C'est la vie publique et privée d'un jeune capitaine ligueur, fourbe, violent, galant, cruel parfois, mêlé à toutes les intrigues, à toutes les figures marquantes de son temps.

Un volume in-8 écu, orné de gravures. Prix..... 15 fr.

**MAURICE SOULIÉ**

## LA MORT ET LA RÉSURRECTION DE M. DE LA PIVARDIÈRE

Comment le sieur de la Pivardière, écuyer, seigneur du Bouchet, lieutenant dans les armées du Roi, devint-il huissier et cabaretier ? Pourquoi fut-il soi-disant assassiné ? Pourquoi après avoir passé pour mort dut-il se faire mettre en prison afin d'être reconnu vivant ? Voilà ce que le lecteur trouvera dans ce récit rigoureusement vrai.

Un volume in 16. Prix..... 8,50

**ÉDOUARD SCHURÉ**

*Le Théâtre Initiateur.*

## LA GENÈSE DE LA TRAGÉDIE

Le Drame d'Eleusis.

Un volume in-16. Prix..... 10 fr.

**ÉMILE GABORY**

## LA VIE ET LA MORT DE GILLES DE RAIZ

Dit à tort « BARBEBLEUE »

Histoire émouvante du fameux Maréchal, qui immola à ses vices et aux esprits infernaux plus de deux cents enfants.

Un volume in-16. Prix..... 8,50

## QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ ?

*Correspondance entre le Docteur Raymond PÉNEL et Noëmi REGARD  
publiée par Georges GOYAU, de l'Académie Française.*

Un volume in-16. Prix..... 9 fr.

**LES CONTEMPORAINS D'HIER**

**HENRI BACHELIN**

## J.-K. HUYSMANS

*Du naturalisme littéraire au naturalisme mystique.*

Un volume in-16. Prix..... 9 fr.

Il a été tiré 10 exemplaires numérotés sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma.

Prix..... 30 fr.

**ARMAND PRAVIEL**

## “NOTRE-DAME” DE PRASLIN

Un volume in-16. Prix..... 8,50

Il a été tiré 30 exemplaires sur papier vergé pur fil des Papeteries Lafuma. Prix..... 30 fr.



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR 22, rue Huyghens, 22, PARIS

VIENNENT DE PARAITRE :

ANDRÉ CORTHIS

# LA BELLE ET LA BÊTE

ROMAN

PAR

La seule femme écrivain qui cumule deux grands prix littéraires  
Grand Prix du Roman de l'Académie Française - Prix Fémina-Vie Heureuse

9 fr.

MARIUS BOISSON

# L'AMOUR A MONTPARNASSE

ROMAN

9 fr.

ROBERT RANDAU

# L'HOMME QUI RIT JAUNE

ROMAN

9 fr.



**LES CAHIERS DU MOIS**

**18/19**

**L'HOMME  
QUI DEVINT FEMME**

par

**SHERWOOD ANDERSON**

*suivi d'une Vue Cavalière de la Littérature américaine*

par **BERNARD FAÏ**

*« Sherwood Anderson  
nous fait songer souvent à un  
Dostoïevski... qui serait Américain. »*

ANDRÉ BERGE

30 exemplaires sur Arches (numérotés de 1 à 30).....	<b>35 fr.</b>
70 exemplaires sur Lafuma (numérotés de 31 à 100).....	<b>25 fr.</b>
3300 exemplaires sur bouffant (numérotés de 101 à 3400).....	<b>9 fr.</b>

**RAPPEL :**

**N° 6 BUSEKOW, par CARL STERNHEIM**

*Suivi de Notes sur les Lettres allemandes*

30 exemplaires sur Arches.....	<b>18 fr.</b>	»
60 exemplaires sur Lafuma.....	<b>10 fr.</b>	»
— — bouffant.....	<b>3 fr. 50</b>	

**N° 14 PUISQUE JE L'AIME**

par **TANIZAKI**

*Suivi d'un Panorama de la Littérature japonaise contemporaine*

30 exemplaires sur Arches.....	<b>35 fr.</b>	»
60 — — Lafuma.....	<b>25 fr.</b>	»
— — bouffant.....	<b>8 fr.</b>	»

**ÉDITIONS ÉMILE-PAUL FRÈRES**



# LES CAHIERS DU MOIS

16/17

# CINÉMA

## I. CRÉATION D'UN MONDE PAR LE CINÉMA

Jean EPSTEIN, René CLAIR, Jaque CATELAIN, Jean TEDESCO, Marcel L'HERBIER, Lionel LANDRY, Gus BOFA, Germaine DULAC, Jacques FEYDER, Emile VUILLERMOZ, CHARENSOL, Henri CHOMETTE, Lucien WAHL, Pierre HENRY, Marcel GROMAIRE, Folke HOLMBERG, André CHANCEREL, Léon MOUSSINAC, Jacques de BARONCELLI.

## II. INFLUENCE DU CINÉMA SUR LES LETTRES ET LES ARTS (*ENQUÊTE*)

Robert MALLET-STEVENS, A. CAVALCANTI, J.-F. LAGLENNE, Fernand LÉGER, G. FRÉJAVILLE, Frank MARTIN, Paul RAMAIN, BÉTOVE, Alexandre ARNOUX, André BEUCLER, Dominique BRAGA, Blaise CENDRARS, Jean COCTEAU, René CREVEL, Joseph DELTEIL, Robert DESNOS, André DESSON, André HARLAIRE, LOUIS MARTIN-CHAUFFIER, Jean PAULHAN, Léon PIERRE-QUINT, Jacques POISSON, C.-F. RAMUZ, Philippe SOUPAULT, Jules SUPERVIELLE.

---

30 exemplaires sur vergé d'Arches (numérotés de 1 à 30). —	<b>40 fr.</b>
60 » vélin Lafuma ( » 31 à 90)..	<i>épuisé</i>
4.500 » bouffant ( » 91 à 4.590)	<b>12 fr.</b>

---

Éditions ÉMILE-PAUL Frères





ÉDITIONS BOSSARD

140, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 140

PARIS (VI<sup>e</sup>)

R. C. Seine : 218.694 B



VOUS avez quelque difficulté à vous procurer tel ou tel ouvrage dont vous avez un besoin pressant ?

Ne vous tracassez pas, mais rappelez-vous que les **ÉDITIONS BOSSARD**, bien connues dans le monde de l'érudition littéraire et de l'histoire politique, viennent d'ouvrir, à côté de leur service d'édition, UNE GRANDE

## LIBRAIRIE GÉNÉRALE

au cœur du quartier du livre, à PARIS  
**140, Boulevard Saint-Germain, 140**

Elles sont, par suite, en mesure de procurer et d'envoyer (par poste ou autrement) non plus seulement leurs propres publications, mais tous les ouvrages appartenant à n'importe quel domaine, édités par d'autres maisons. Elles se sont appliquées à grouper les livres de fonds de toutes les maisons, mêmes publiés depuis plusieurs décades.

En outre, elles se sont adjoint un service compétent pour recherches bibliographiques de publications anciennes ou rares.

Enfin, elles font tenir **GRATUITEMENT**, chaque mois, à toute personne qui en fait la demande, une liste complète de toutes les nouveautés classées par matières.

Vous avez donc intérêt à vous adresser pour vos achats à la **LIBRAIRIE GÉNÉRALE** des **ÉDITIONS BOSSARD**, 140, Boulevard Saint-Germain. L'entrée y est libre de 9 heures du matin à 8 heures du soir.





ÉDITIONS BOSSARD

140, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 140

TÉLÉPHONE : Fleurus 04-48

R. C. Seine 218.604 B



Vient de paraître :

COLLECTION DES TEXTES INTÉGRAUX  
DE LA LITTÉRATURE RUSSE

FIODOR DOSTOIEVSKI

# MÉMOIRES ÉCRITS DANS UN SOUTERRAIN

Zapiski iz podpolia

1884

TRADUIT DU RUSSE

PAR

**Henri MONGAULT et Marc LAVAL**

Traduction intégrale et conforme  
au texte russe

Les *Mémoires écrits dans un souterrain* sont d'un intérêt capital pour qui cherche à connaître l'essence du « génie cruel » de Dostoïewski. Ils constituent un document presque inhumain à force de vérité.

« Il y a, déclare le héros anonyme, dans les souvenirs de chaque individu des choses qu'il ne révèle pas à tout le monde, mais seulement à ses amis. Il y en a d'autres qu'il ne révèle pas à ses amis, mais seulement à lui-même et encore en secret. Il y a enfin des choses telles qu'on craint de se les révéler à soi-même, et elles ne sont pas rares chez tout homme comme il le faut. Elles sont même d'autant nombreuses qu'il est plus comme il faut. »

Parallèlement à l'étude philosophique, se déroule un *drame* d'une simplicité saisissante, celui de l'homme qui reprend contact avec « la vie vivante », dont il avait perdu l'habitude « en moisissant dans le souterrain ».

Un grand livre dans ses dimensions restreintes.

Un volume in-12. Prix. . . . . 9 fr.

Il a été tiré 50 ex. sur pur fil Lafuma..... 50 fr.

— 21 ex. sur Arches réimposés..... 120 fr.



PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

---

DERNIÈRES PUBLICATIONS

CHARLES BALLY, Professeur à l'Université de Genève

# LE LANGAGE ET LA VIE

Le Langage et la vie. — Linguistique générale et stylistique. — Mécanisme de l'expressivité linguistique. — Langage transmis et langage acquis. — L'enseignement de la langue maternelle et la formation de l'esprit.

In-8 de la *Bibliothèque Scientifique* ..... 20 fr.

---

BERTRAND RUSSELL, Membre de la Société Royale

# ANALYSE DE L'ESPRIT

Traduit de l'anglais par M. LEFEBVRE

In-8 de la *Bibliothèque Scientifique* ..... 20 fr.

---

RAOUL PATRY

# LA RELIGION DANS L'ALLEMAGNE D'AUJOURD'HUI

CATHOLICISME, PROTESTANTISME, CHRISTIANISME PAÏEN ET RACISME, JUDAÏSME

In-8 ..... 20 fr.

---

# LETTRES DES GRANDS DUCS A NICOLAS II

Traduit du russe par M. LICHNEVSKY

In-8 de la *Collection de Mémoires, Etudes et Documents pour servir à l'Histoire de la Guerre mondiale* ..... 20 fr.

---

D<sup>r</sup> C. CHAUVEAU, Sénateur de la Côte-d'Or

# LES ASSURANCES SOCIALES

In-16 ..... 9 fr.

---

GEORGES BONNET, Député, ancien ministre du budget

# COMMENT AVOIR UN FRANC STABLE

CONDITION ESSENTIELLE DE LA RESTAURATION FINA C ÈRE

In-16 ..... 5 fr.



CHEZ



PLON.

J. et J. THARAUD

**NOTRE CHER PÉGUY**

Deux vol. in-16..... 18 fr.

LOUIS BERTRAND

de l'Académie française

**DEVANT L'ISLAM**

In-16..... 9 fr.

COLLECTION " D'AUTEURS ÉTRANGERS "

CLEMENCE DANE

**LÉGENDE**

Roman traduit de l'anglais par JEANNE SCIALTIEF

In-16..... 9 fr.

RAYMOND POINCARÉ

de l'Académie française

**AU SERVICE DE LA FRANCE**

**NEUF ANNÉES DE SOUVENIRS**

\*

**AU LENDEMAIN D'AGADIR**

(1912)

\*\*

**LES BALKANS EN FEU**

(1912)

Deux vol. in-8° carré ..... 36 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES



# MESSAGERIES MARITIMES

Reg. du Com. Seine } 31.016  
176.600

## Paquebots-poste français

Portugal — Italie — Grèce — Turquie — Égypte — Syrie — Arabie  
Indes — Indo-Chine — Chine — Japon — Côte Orientale d'Afrique  
Océan Indien — Madagascar — La Réunion — Maurice  
Australie — Établissements Français de l'Océanie  
Nouvelle-Zélande — Nouvelle-Calédonie.

SIÈGE SOCIAL : Paris, 8 rue Vignon, — 9 rue de Sèze.  
AGENCE GÉNÉRALE : Marseille, 3 place Sadi-Carnot.

## CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

# VOYAGES AU MAROC

via Algésiras et Tanger ou via Gibraltar et Casablanca

*La plus courte traversée maritime.*

Il est à nouveau rappelé que les relations entre la France et le Maroc par l'Espagne offrent d'importants avantages au point de vue de la rapidité et du confort.

Un voyageur partant de Paris-Quai d'Orsay à 10 h. par le train de luxe " Sud-Express " trouve à Madrid un train rapide quotidien (Service de luxe tri-hebdomadaire) à destination d'Algésiras qui arrive dans ce port à 12 h. 05 le matin du lendemain. Il peut s'embarquer immédiatement pour Tanger (Service quotidien) où il arrive le soir à 16 h. 30, soit 2 jours après son départ de Paris, ou pour Casablanca (Service hebdomadaire, le mardi) qu'il atteint le matin à 8 h. moins de 3 jours après avoir quitté Paris et avec 14 heures de traversée seulement.

Le train rapide de luxe " Pyrénées-Côte d'Argent " ainsi qu'un train rapide de toutes classes partant respectivement de Paris-Quai d'Orsay à 20 h. 40 et 21 h. 50 permettent également de rejoindre à Madrid le même rapide quotidien sur Algésiras.

Les voyageurs craignant la mer peuvent aussi emprunter le service automobile de Tanger à Casablanca par Rabat quatre fois par semaine, trajet dans la même journée. Billets directs et enregistrement direct des bagages de Paris-Quai d'Orsay pour Algésiras.

Pour tous renseignements et délivrance des billets, s'adresser à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, Boulevard des Capucines à Paris.

## OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VENTE Palais Justice Paris, le 6 mars 1926,  
à 2 heures, MAISON A PARIS,

**RUE DE MARIVAUX, N° 3,**

Contenance 228 m. env. Revenu brut 40.000 fr. env.  
M. à p. : 350.000 fr. S'adr. M<sup>es</sup> GUÉNEPIN, avoué, 64,  
rue Tiquetonne, Deschamps, av., 17, r. Université.

Adj. salle des Fêtes de Groslay, par M<sup>e</sup> BABLOT, not.,  
Montmorency, 13 mars 1926, à 14 heures,

**1 MAISON A GROSLAY, M. à pr. : 30.000**  
fr., et 15 PIÈCES DE TERRE, sises à GROSLAY,  
MONTMAGNY. ST-BRICE-S.-FORÊT. SARCELLES et  
ERMONT. C<sup>es</sup> de 54 ca. à 44 a. 16 ca. M. à pr. de 60 fr.  
à 25.000 fr. La maison et la plupart des terrains  
libre loc. S'adr. au not.

# LA CHAUMIÈRE

à Capbreton-sur-Mer (Landes)

Pension de famille, ouverte toute l'année.  
Climat délicieux. Air vivifiant. Prix  
modérés. Arrangements pour familles.  
Cuisine soignée. Chauffage central.  
Salles de Bains. Tennis. Vaste parc  
planté de pins maritimes.



BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER  
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR  
11, rue de Grenelle, PARIS

MARGUERITE AUDOUX

DE LA VILLE  
AU MOULIN

— Roman —

Cette œuvre, digne pendant du célèbre roman  
" **MARIE-CLAIRE** ", est écrite d'un cœur frémissant de  
sympathie pour tout ce qui vit, peine et souffre noblement.

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*..... Prix : 9 fr.

DU MÊME AUTEUR

**MARIE-CLAIRE.**

Préface d'OCTAVE MIRBEAU.

**L'ATELIER DE MARIE-CLAIRE.**

**EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES**

*Envoi contre mandat ou timbres*

(1 franc en sus pour le port et l'emballage.)

R. C. Seine 242.553



**F. RIEDER ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS**  
7, PLACE SAINT-SULPICE, 7, PARIS (VI<sup>e</sup>)



annoncent la publication de

**L. BENEDITE**

# **RODIN**

Un volume in-8, 60 pages de texte, 40 planches hors texte en héliogravures. Broché..... **13,50.** Relié..... **16,50**

## **LES PROSATEURS**

### **ÉTRANGERS MODERNES**

**KNUT HAMSUN.** - *LA FAIM*, traduit du norvégien, par **GEORGES SAUTREAU**, avec un témoignage d'**OCTAVE MIRBEAU** ..... **10 fr.**

**IVAN BJARNE.** - *MAISON DE JOIE*, traduit du suédois par **M. et T. DAHLSTROM**, un volume in-16 **9 fr.**

### **PROSATEURS FRANÇAIS**

#### **CONTEMPORAINS**

**GUILLAUME GAULÈNE.** - *LE MEMORIAL SECRET*, un volume in-16 ..... **9 fr.**

**ANDRÉ DUBOIS LA CHARTRE.** - *LES HEURES DE CORFOU*, un volume in-16, broché..... **7 fr.**

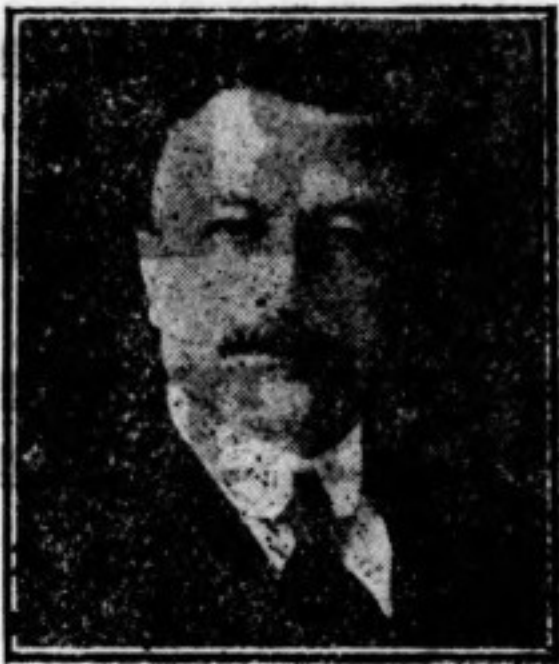
**NEEL DOFF**

# **CAMPINE**

Un volume in-16, broché, de la collection *Témoignages* **9 fr.**



PAYOT, 106, BOULEVARD-SAINT-GERMAIN, PARIS



**GERMAIN MARTIN**

*Professeur à la Faculté de Droit de Paris*

LES

**FINANCES PUBLIQUES  
DE LA FRANCE  
ET LA FORTUNE PRIVÉE (1914-1925)**

In-8 de la *Bibliothèque technique*..... 30 fr.

C'est toute l'histoire financière de la France depuis 1914, qui se trouve analysée, discutée, expliquée dans l'important ouvrage de M. Germain Martin. Les Français y verront l'effort immédiat qu'il leur reste encore à accomplir pour sauvegarder les finances du pays et rétablir sa puissance économique.

*Agence Radio.*

**FRANCIS DELAISI**

LES

**CONTRADICTIONS  
DU  
MONDE MODERNE**



In-8 de la *Bibliothèque politique et économique*..... 25 fr.

Cet ouvrage est un véritable monument historique. Les contradictions du monde moderne nous apporte, sur l'énigme de notre temps, une clarté éblouissante.

JEAN DE PIERREFEU.



**RICHARD LEWINSOHN**

**HISTOIRE**

DE

**L'INFLATION**

In-8 de la *Bibliothèque politique et économique*..... 30 fr.

Si l'on veut savoir où conduirait la baisse du franc, il faut lire ce livre qui montre où la baisse du mark a mené l'Allemagne.



VIENT DE PARAÎTRE :

# ANNUAIRE DE LA CURIOSITÉ DES BEAUX-ARTS ET DE LA BIBLIOPHILIE ANNÉE 1926

---

Un volume in-8 de 760 pages pleine reliure percaline bleue.  
FRANCE : **25** francs — ÉTRANGER : **30** francs

Cette édition comprend :

1° De nombreux renseignements sur les musées, les bibliothèques et services publics ;

2° Une liste de prix des principales ventes publiques de 1925 ;

3° Une nomenclature des *Meubliers du XVIII<sup>e</sup> siècle*, dont les signatures et estampilles sont soigneusement reproduites (suite des éditions 1923 et 1925) ;

4° Une étude de CLÉMENT-JANIN intitulée *L'Année Bibliophilique*, revue des livres parus dans l'année 1924-1925 ;

5° Plus de vingt mille adresses de collectionneurs et marchands de FRANCE et de l'ÉTRANGER.

////////////////////  
**RÉDACTION : 9, rue Coëtlogon, PARIS-VI<sup>e</sup>**

*Tél. : Fleurus 13-16*



# LE CRAPOUILLOT

Revue mensuelle illustrée : *Arts, Lettres, Spectacles*

Directeur : Jean GALTIER-BOISSIÈRE

**LA PREMIÈRE REVUE D'ART MODERNE**

ET

**LE PLUS VIVANT MAGAZINE LITTÉRAIRE**

**AU SOMMAIRE DE JANVIER 1926 (5 fr.)**

Jean GIRAUDOUX, Alexandre ARNOUX, Francis CARCO,  
Bernard ZIMMER, Jeanne RAMEL-CALS, Marcelle AUCLAIR.

**AU SOMMAIRE DE FÉVRIER 1926 (5 fr.)**

Paul MORAND, Louis ROUBAUD, GALTIER-BOISSIÈRE,  
Guillaume JANNEAU, André MAUROIS, Louis-Léon MARTIN.

**AU SOMMAIRE DE MARS 1926 (5 fr.)**

## **TRENTE ANS D'ART INDÉPENDANT**

Critique de Luc BENOIST — 75 reproductions en photogravures

**AU SOMMAIRE D'AVRIL 1926 (5 fr.)**

## **LE SALON DES INDÉPENDANTS**

et dans les numéros suivants :

Le Salon de la Société Nationale et des Artistes français  
Le Salon des Tuileries - Le Salon de l'Araignée.

.....  
**LE CRAPOUILLOT et son « Office de livres »**

**3, PLACE DE LA SORBONNE, PARIS**

(CHÈQUE POSTAL 417-26)

ABONNEMENT D'UN AN : France et Colonies : **50 fr.** ; Étranger : **65 fr.**,  
(tarif réduit) **60 fr.**



# LA CONNAISSANCE

9, Galerie de la Madeleine, Paris-VIII<sup>e</sup>

---

Collection des Chefs-d'Œuvre, n° 31

GEORGES EERHOUD

## MES COMMUNIONS

avec 5 eaux-fortes et 15 dessins de Frans de Geetere

Ce livre, le plus remarquable de l'auteur de *Cycle Patibulaire*, *La Nouvelle Carthage*, *Escal Vigor*, etc..., reçoit, dans cette nouvelle édition, une forme et une consécration définitives.

Il a été tiré : 10 japon (souscrits) ; 100 hollandaise : 90 fr., et 600 Rives à 56 fr.

---

Collection Les Textes, n° 7.

J. BARBEY D'AUREVILLY

## DISJECTA MEMBRA

Edition documentaire en 2 volumes, avec notes de R.-L. Doyon et un portrait inédit. . . . . 60 fr.

---

Collection d'Art, n° 14.

JOACHIM DU BELLAY

## LES REGRETS

Edition du IV<sup>e</sup> centenaire, avec lettrines de S.-J. de Roos, bois gravé de Steiner, typographie et maquette de *Charles Nypels*, de Maastricht. Une œuvre remarquable de typographie et de goût.

350 exemplaires : sur vergé Pannekoek . . . . . 175 fr.



# ÉDITIONS JEAN FORT

79, Rue de Vaugirard, PARIS (VI<sup>e</sup>)

## VIENT DE PARAÎTRE :

### CORRESPONDANCE

### INÉDITE DE CASANOVA

1760-1766

Suivie d'une étude inédite de TAGE BULL sur les éditions des *Mémoires*. — *Le Manuscrit des Mémoires*, par Raoul VÈZL.

1 vol. in-8, sur vergé gothique : **15 fr.** sur pur fil : **40 fr.**

### CORRESPONDANCE

### INÉDITE DE CASANOVA

1767-1772

Suivie d'une étude de TAGE BULL sur l'édition des *Mémoires* de P. ROZEZ. — *Autour de Casanova*, conversation avec Brockhaus, par Fernand FLEURET.

1 vol. in-8 sur vergé gothique : **15 fr.** sur pur fil : **40 fr.**

## VIENT DE PARAÎTRE :

### L'HISTOIRE COMIQUE DE FRANCION

COMPOSÉE PAR CHARLES SOREL

Réimpression conforme à l'unique exemplaire  
connu de l'édition princeps de 1623 et ornée  
de 17 eaux-fortes et 16 compositions

par MARTIN VAN MAELE

1100 ex. sur pur fibre de Enoshima..... **120 fr.**



Des revues qui puissent servir de guides fidèles, sûrs, clairs, français, le nombre n'en est pas grand, mais l'on ne peut nier que **LES MARGES** n'en soient une.

HENRI MARTINEAU (*Le Divan*).

**LES MARGES** exercent une influence utile et respirent l'amour des bonnes lettres en même temps que de la vie moderne.

PAUL SOUDAY (*Le Temps*).

# LES MARGES

Revue fondée en 1903 par M. EUGÈNE MONTFORT.

Ne se vendent pas au numéro, mais uniquement par abonnement. **PRIMES ! L'abonnement d'un an : 30 fr., est remboursé pour les deux tiers en livres.** (Demandez à la *Librairie de France, 110, boulevard Saint-Germain, Paris, le prospectus détaillé, ou se reporter à l'annonce parue dans le « Mercure » du 15 décembre dernier.*)

Un an	{	France.....	30 fr.	Deux ans	{	France.....	55 fr.
		Etranger.....	36 fr.			Etranger...	65 fr.

**LES MARGES** sont indépendantes.

Aux **MARGES** on dit la vérité.

**LES MARGES** fuient le snobisme ; elles le combattent.

*Elles ne spéculent pas sur la crédulité du lecteur,*

*mais comptent au contraire sur sa culture et sur son goût.*

Dans **LES MARGES** beaucoup de substance en peu de mots.

*Au Sommaire du 15 Mars 1926.*

## ENQUÊTE SUR L'HOMOSEXUALITÉ EN LITTÉRATURE

La préoccupation homosexuelle s'est-elle développée depuis la guerre ?

**Réponses de :** HENRI BARBUSSE, JEAN CASSOU, PIERRE DOMINIQUE, LUCIEN FABRE, LOUIS FOREST, CHARLES-HENRY HIRSCH, LA FOUCHARDIERE, CAMILLE MAUCLAIR, FRANÇOIS MAURIAC, RACHILDE, THOMAS RAUCAT, J.-H. ROSNY aîné, CLÉMENT VAUTEL, LÉON WERTH, etc., etc.

**Chroniques des Romans** (EUGÈNE MONTFORT), **de la Poésie** (LOUIS MANDIN), **de l'Humanisme** (MARIO MEUNIER), **de la Bibliophilie** (BERSAUCOURT).

**La Chronique flaubertienne** (RENÉ DUMESNIL), **La Musique** (TRISTAN KLINGSOR), **Les Beaux-Arts** (MICHEL PUY), etc., etc.

— La revue littéraire la moins chère —

**LES MARGES** ne se vendent pas au numéro.

**LES MARGES** se vendent par abonnement.

Exceptionnellement le numéro du 15 Mars sera adressé à toute personne qui en fera la demande accompagnée d'un mandat de cinq francs à la **LIBRAIRIE DE FRANCE, 110, boulevard Saint-Germain, PARIS.**

Chèques postaux : LES MARGES 840.00 — Téléphone : FLEURUS 48-74

Adresser votre abonnement

à la **LIBRAIRIE DE FRANCE**

110, Boulevard Saint-Germain, PARIS.



**ALBIN MICHEL,** ÉDITEUR, 22, rue Huyghens, 22, **PARIS**

---

VIENNENT DE PARAÎTRE :

**PIERRE BENOIT**

---

# **ALBERTE**

**ROMAN**

**9 fr.**

---

**D<sup>R</sup> MAURICE DE FLEURY**

DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

---

# **QUELQUES CONSEILS POUR VIVRE VIEUX**

**9 fr.**

---



LIBRAIRIE NAERT. — 29, Boulevard Raspail, PARIS (VI<sup>e</sup>)

## POÉSIES DITES ET INÉDITES DU PRINCE DE LIGNE

publiées par Ernest de Ganay et Charles-Adolphe Cantacuzène (50 ex. de luxe).

Détail curieux : Ce livre a été imprimé par Hayez dont l'ancêtre imprima le premier *Coup d'œil sur Belœil*. — Lire aussi chez Bossard (1922) le *Coup d'œil sur Belœil*, commenté par Ernest de Ganay. — Lire encore les vingt tomes d'œuvres inédites du Prince de Ligne publiés par Félicien Leuridant, Directeur des *Annales Prince de Ligne* (Av. de Visé, à Bruxelles ; et chez Champion, Paris).

« Pour que M. Charles-Adolphe Cantacuzène ait de l'estime pour mon goût, je lui dirai que non seulement je connais, mais que j'aime et aussi je possède un exemplaire du *Coup d'œil sur Belœil*, qui est ce qu'on a écrit de plus précieux sur l'art des jardins. On a réimprimé plusieurs opuscules du Prince de Ligne et même, il y a d'ailleurs assez longtemps, ses *Mémoires*, pourquoi ne nous donnerait-on pas une jolie édition du *Coup d'œil*, maintenant que la question des jardins est de plus en plus à la mode, maintenant que se publie en leur honneur une somptueuse revue, la *Gazette illustrée des amateurs de jardins*, paraissant chaque saison. M. Cantacuzène, qui est probablement un amateur de jardins et sûrement un amateur du Prince de Ligne, serait tout indiqué pour cela. On lui permettrait même d'y mettre une préface en vers mignards et spirituels, comme ceux dont il a la coutume, et cela ferait un agréable opuscule. Précisément, je viens de recevoir sa *Rose du Centenaire* où il commémore agréablement et le guerrier écrivain et le célèbre château qui fut ses dernières et désormais mélancoliques amours. C'est toujours un plaisir de feuilleter un des opuscules de Charles-Adolphe Cantacuzène. On y trouve la surprise de revivre au dix-huitième siècle, parmi cette Société polie, élégante et un peu narquoise, mais surtout galante, où l'on aimait l'amour, où l'on aimait la guerre, où l'on aimait la vie, sans être, comme maintenant, dupe de ses plaisirs. Ils savaient même lutter contre la douleur et lui faire sa part, mais ce n'était peut-être qu'une apparence, un suprême savoir-vivre : au fond du cœur du galant et « tremoussant » Prince de Ligne, il y avait une blessure qui ne se ferma jamais. »

REMY DE GOURMONT (1914).

## ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-6<sup>e</sup> (R. C. SEINE 80.493)

## ŒUVRES DE THOMAS CARLYLE

**Sartor Resartus**, *Vie et Opinions de Herr Teufelsdrœckh*, traduit par EDMOND BARTHÉLEMY. Edition définitive.

Vol. in-18..... 9,00

**Pamphlets du Dernier Jour**, traduits de l'anglais avec une Introduction et des Notes par EDMOND BARTHÉLEMY. Vol. in-18..... 9,00

**Essais choisis de Critique et de Morale**, traduits de l'anglais avec une Introduction par EDMOND BARTHÉLEMY. Vol. in-18.. 9,00

**Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale**, traduit de l'anglais avec une Introduction par EDMOND BARTHÉLEMY. Vol. in-18..... 9,00



# ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-6<sup>e</sup> (R. C. SEINE 80.493)

## VOLUMES SUR PAPIERS SPÉCIAUX (1)

Les papiers sont indiqués ici par des initiales : Whatman : W ; Japon : J ; Madagascar : M ; Chine : C ; Hollande : H ; Arches : A ; Rives : R ; pur fil Lafuma : PF ; fil Montgolfier : FM.

### ANONYME

*Commémoration d'Albert Samain* ..... PF 10 »

### AUREL

*La Semaine d'Amour* ..... H 50 »

### LÉON BAZALGETTE

*Le « Poème Evangile » de Walt Whitman* ..... PF 40 »

### MARCEL BATILLIAT

*La Joie* ..... H 50 »

*Versailles-aux-Fantômes* ..... H 50 »

### FERNAND BENOIT

*La Foire aux Paysages* ..... H 50 »

### LÉON BLOY

*Le Mendiant ingrat, tomes I et II. Les 2 vol.* ..... PF 60 »

*Mon Journal, I et II. Les 2 vol.* PF 60 »

*La Porte des Humbles* ..... C 70 »

*Le même* ..... H 50 »

*Le même* ..... PF 30 »

### GEORGES BONNEAU

*Albert Samain poète symboliste.* PF 30 »

### WACYF BOUTROS GHALI

*Le Jardin des Fleurs* ..... H 50 »

### L. CARIO ET CH. RÉGISMANSET

*La Pensée française* ..... PF 40 »

### F.-A. CAZALS ET G. LE ROUGE

*Les Derniers Jours de Paul Verlaine* ..... PF 40 »

### GUY-CHARLES CROS

*Les Fêtes quotidiennes* ..... H 50 »

### LÉON DEUBEL

*La Lumière natale* ..... A 25 »

*Le même* ..... PF 10 »

### DIVERS

*Le Souvenir de Charles Demange* H 50 »  
ÉDOUARD DUCOTÉ

*La Prairie en fleurs* ..... H 50 »

### GEORGES DUHAMEL

*Elégies* ..... C 30 »

*Le même* ..... H 20 »

*Le même* ..... PF 15 »

*Les Hommes abandonnés* ..... PF 30 »

*La Journée des aveux* ..... PF 30 »

*Œuvres, I (Bibl. choisie)* ..... PF 40 »

*Œuvres, II (Bibl. choisie)* ..... PF 40 »

*Œuvres, III (Bibl. choisie)* ..... PF 40 »

*Paul Claudel suivi des Propos critiques* ..... PF 30 »

*Vie des Martyrs* ..... FM 30 »

### EDOUARD DUJARDIN

*Antonia* ..... H 50 »

*Poésies* ..... J 70 »

### PAUL ESCOUBE

*La Femme et le Sentiment de l'amour chez Remy de Gourmont* ..... H 50 »

*Le même* ..... PF 30 »

### LAURENT EVRARD

*Le Danger* ..... H 50 »

### ALBERT FLEURY

*Poèmes* ..... H 50 »

### ANDRÉ FONTAINAS

*Histoire de la Peinture française* ..... PF 40 »

### PAUL FORT

*Hélène en fleur* ..... H 50 »

*Le même* ..... PF 30 »

### ÉDOUARD GANCHE

*Frédéric Chopin* ..... PF 40 »

*Dans le Souvenir de Frédéric Chopin* ..... PF 40 »

(1) Les prix portés ici annulent ceux mentionnés à tout catalogue, tout imprimé ou toutes annonces ultérieures à février 1926.



# ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-6<sup>e</sup> (R. C. SEINE 80.493)

**PAUL GÉRARDY**  
*Roseaux*..... H 50 »

**ALBERT GLATIGNY**  
*Lettres à Théodore de Banville*. A 25 »  
 Le même..... P F 15 »

**JEAN DE GOURMONT**  
*Muses d'aujourd'hui*..... H 50 »

**REMY DE GOURMONT**  
*Œuvres, I (Bibl. choisie)*..... A 60 »  
 Le même..... P F 40 »

**BALTASAR GRACIAN**  
*Pages caractéristiques*..... A 50 »

**CHARLES GUÉRIN**  
*Premiers et Derniers Vers*..... H 50 »  
 Le même..... P F 30 »

**A.-FERDINAND HEROLD**  
*Cléopâtre*..... H 40 »  
*La Route fleurie*..... H 50 »

**ROBERT D'HUMIÈRES**  
*Les Ailes closes*..... H 50 »  
*Le Livre de la Beauté*..... A 60 »  
*Théâtre, I*..... A 60 »  
 Le même..... P F 40 »  
*Théâtre, II*..... A 60 »  
 Le même..... P F 40 »  
*Les Parfums et la Cendre*..... A 60 »  
 Le même..... P F 40 »

**FRANCIS JAMMES**  
*Choix de Poèmes*..... R 50 »  
 Le même..... P F 30 »  
*Cloches pour deux mariages*.... A 50 »  
 Le même..... P F 30 »

*Ma France poétique*..... J 100 »  
 Le même..... H 60 »  
 Le même..... P F 30 »  
*Œuvres, II (Bibl. choisie)*..... A 60 »  
 Le même..... P F 40 »

*Œuvres, III (Bibl. choisie)*..... A 60 »  
 Le même..... P F 40 »  
*Œuvres, IV (Bibl. choisie)*..... A 60 »  
 Le même..... P F 40 »  
*Le Poète Rustique*..... H 50 »  
 Le même..... P F 30 »

*Le Premier Livre des Quatrain*  
*trains*..... A 15 »  
 Le même..... P F 10 »

*Le Deuxième Livre des Quatrain*  
*trains*..... A 15 »  
 Le même..... P F 10 »  
*Les Robinsons basques*..... H 50 »  
 Le même..... F M 30 »

*Le Troisième Livre des Quatrain*  
*trains*..... A 15 »  
 Le même..... P F 10 »

*Le Quatrième Livre des Quatrain*  
*trains*..... A 15 »  
 Le même..... P F 10 »  
*Le Tombeau de Jean de La Fontaine*  
*taine*..... H 50 »  
 Le même..... P F 30 »

**RUDYARD KIPLING**  
*« Capitaines courageux »*.... P F 30 »  
*Contes choisis*..... P F 40 »  
*Du Cran !*..... H 75 »  
 Le même..... F M 30 »  
*Œuvres, II (Bibl. choisie)*.... P F 40 »

**LACLOS**  
*Lettres inédites*..... H 50 »

**LAFCADIO HEARN**  
*En glanant dans les champs de Boudha*  
*Boudha*..... F M 30 »  
*Esquisses martiniquaises*..... P F 30 »  
*Le Roman de la Voie lactée*... P F 30 »  
*Youma*..... P F 30 »

**JULES LAFORGUE**  
*Œuvres, I (Bibl. choisie)*..... A 60 »  
 Le même..... P F 40 »  
*Œuvres, II (Bibl. choisie)*..... A 60 »  
 Le même..... P F 40 »  
*Œuvres, III (Bibl. choisie)*.... A 60 »  
 Le même..... P F 40 »  
*Œuvres, IV (Bibl. choisie)*.... A 60 »  
 Le même..... P F 40 »  
*Œuvres, V (Bibl. choisie)*..... A 60 »  
 Le même..... P F 40 »

**LOUIS LE CARDONNEL**  
*De l'une à l'autre Aurore*..... H 50 »  
 Le même..... P F 30 »

**EDMOND LEPELLETIER**  
*Emile Zola, sa Vie, son Œuvre*. H 60 »

**MAURICE MAETERLINCK**  
*Œuvres, I (Bibl. choisie)*.... P F 40 »  
*Œuvres, II (Bibl. choisie)*.... P F 40 »

**PAUL MARIÉTON**  
*Les Epigrammes*..... J 70 »  
 Le même..... H 50 »

**F.-T. MARINETTI**  
*Le Roi Bombance*..... H 50 »

**VICTOR-ÉMILE MICHELET**  
*L'Espoir merveilleux*..... H 50 »



# ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-6<sup>e</sup> (R. C. SEINE 80.493)

<b>ADRIEN MITHOUARD</b>		<b>J.-H. ROSNY AINÉ</b>	
<i>Le Tourment de l'Unité</i> .....	H 50 »	<i>Les Xipéhuz</i> .....	PF 20 »
<b>ALBERT MOCKEL</b>		<b>ANDRÉ ROUYEYRE</b>	
<i>Contes pour les Enfants d'hier</i> ..	J 70 »	<i>Exécution secrète d'un peintre</i> .....	H 5 »
<b>JEAN MORÉAS</b>		<i>Le Gynécée</i> .....	A 60 »
<i>Choix de Poèmes</i> .....	PF 30 »	<b>ALBERT SAMAIN <sup>1</sup></b>	
<i>Œuvres, I (Bibl. choisie)</i> .....	A 60 »	<i>Œuvres, I, II, et III (Bibl. choisie), 3 vol. à 125 fr. l'un</i> ....	J 375 »
<i>Le même</i> .....	PF 40 »	<i>Le même, 3 vol. à 60 fr. l'un</i> ..	A 180 »
<b>CHARLES MORICE</b>		<i>Œuvres, I (Bibl. choisie)</i> .....	PF 40 »
<i>Eugène Carrière</i> .....	A 60 »	<i>Œuvres, II (Bibl. choisie)</i> ....	PF 40 »
<b>ALFRED MORTIER</b>		<i>Œuvres, III (Bibl. choisie)</i> ....	PF 40 »
<i>Marius vaincu</i> .....	J 10 »	<b>CÉSAR SANTELLI</b>	
<i>Sylla</i> .....	J 20 »	<i>Georges Duhamel</i> .....	PF 30 »
<b>LOUIS PERGAUD</b>		<b>CÉGILE SAUVAGE</b>	
<i>Les Rustiques</i> .....	H 50 »	<i>Tandis que la Terre tourne</i> ....	H 50 »
<i>Le même</i> .....	PF 30 »	<i>Le Vallon</i> .....	H 50 »
<i>La Vie des Bêtes</i> .....	PF 30 »	<b>LÉON SÉCHÉ</b>	
<b>HUBERT PERNOT</b>		<i>Le Cénacle de la Muse française, 1823-1827</i> .....	H 50 »
<i>Anthologie populaire de la Grèce moderne</i> .....	H 50 »	<i>Muses romantiques : Delphine Gay</i> .....	H 50 »
<b>ANDRÉ M. DE PONCHEVILLE</b>		<i>La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe</i> .....	J 70 »
<i>Verhaeren en Hainaut</i> .....	PF 20 »	<i>Le même</i> .....	H 50 »
<b>ALFRED POUSSIN</b>		<i>Muses romantiques : M<sup>me</sup> d'Arbouville</i> .....	H 50 »
<i>Versiculets</i> .....	H 20 »	<i>Le Cénacle de Joseph Delorme, 1827-1830, I : Victor Hugo et les Poètes</i> .....	H 50 »
<b>HENRI DE RÉGNIER</b>		<i>Le Cénacle de Joseph Delorme, 1827-1830, II : Victor Hugo et les Artistes</i> .....	H 50 »
<i>Les Bonheurs perdus</i> .....	R 50 »	<b>MARCEL SCHWOB</b>	
<i>Esquisses Vénitiennes</i> .....	PF 20 »	<i>Œuvres, I (Bibl. choisie)</i> ....	PF 40 »
<i>Œuvres, III (Bibl. choisie)</i> ....	A 60 »	<i>Œuvres, II (Bibl. choisie)</i> ....	PF 40 »
<i>Le même</i> .....	PF 40 »	<b>LAURENT TAILHADE</b>	
<i>Œuvres, IV (Bibl. choisie)</i> ....	A 60 »	<i>Œuvres, I (Bibl. choisie)</i> .....	A 60 »
<i>Le même</i> .....	PF 40 »	<i>Le même</i> .....	PF 40 »
<i>Œuvres, V (Bibl. choisie)</i> ....	A 60 »	<i>Œuvres, II (Bibl. choisie)</i> .....	A 60 »
<i>Le même</i> .....	PF 40 »	<i>Le même</i> .....	PF 40 »
<i>Proses datées</i> .....	FM 30 »	<b>JEAN DE TINAN</b>	
<i>Vestigia Flammæ</i> .....	H 50 »	<i>Œuvres, I (Bibl. choisie)</i> ....	PF 40 »
<i>Le même</i> .....	PF 30 »	<i>Œuvres, II (Bibl. choisie)</i> ....	A 60 »
<b>ARTHUR RIMBAUD</b>		<i>Le même</i> .....	PF 40 »
<i>Œuvres (Bibl. choisie)</i> .....	A 60 »	<b>ARCHAG TCHOBANIAN</b>	
<i>Le même</i> .....	PF 40 »	<i>Poèmes</i> .....	H 50 »
<b>ISABELLE RIMBAUD</b>		<i>Les Trouvères arméniens</i> .....	H 50 »
<i>Reliques</i> .....	R 50 »	<small>(1) Les tomes sur Japon et sur Arches des Œuvres de Samain ne se vendent pas séparément.</small>	
<i>Le même</i> .....	PF 30 »		
<b>GEORGES RODENBACH</b>			
<i>Œuvres, I (Bibl. choisie)</i> .....	A 60 »		
<i>Le même</i> .....	PF 40 »		
<i>Œuvres, II (Bibl. choisie)</i> .....	A 60 »		
<i>Le même</i> .....	PF 40 »		



# ÉDITIONS DU MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS-6<sup>e</sup> (R. C. SEINE 80.493)

<b>TEI-SAN</b>		<i>Œuvres</i> , I (Bibl. choisie).....	A	60	»
<i>Notes sur l'Art japonais</i> , II...	H 50	Le même.....	PF	40	»
<b>ALBERT TRACHSEL</b>		<i>La Rose au flot</i> .....	A	20	»
<i>Les Fêtes réelles</i> .....	J 100	Le même.....	PF	10	»
<b>ÉMILE VERHAEREN</b>		<i>La Sagesse d'Ulysse</i> .....	J	125	»
<i>A la Vie qui s'éloigne</i> .....	A 50	Le même.....	A	25	»
Le même.....	PF 30	<b>VILLIERS DE L'ISLE-ADAM</b>			
<i>Hélène de Sparte</i> .....	PF 30	<i>Œuvres</i> , I (Bibl. choisie)....	PF	40	»
<i>Œuvres</i> , III (Bibl. choisie)....	A 60	<i>Œuvres</i> , II (Bibl. choisie)....	PF	40	»
Le même.....	PF 40	<i>Œuvres</i> , III (Bibl. choisie)....	A	60	»
<i>Œuvres</i> , IV (Bibl. choisie)....	A 60	Le même.....	PF	40	»
Le même.....	PF 40	<i>Œuvres</i> , IV (Bibl. choisie)..	A	60	»
<i>Toute la Flandre</i> , I.....	H 50	Le même.....	PF	40	»
Le même.....	PF 30	<i>Œuvres</i> , V (Bibl. choisie)...	A	60	»
<i>Toute la Flandre</i> , II.....	H 50	Le même.....	PF	40	»
Le même.....	PF 30	<i>Œuvres</i> , VI (Bibl. choisie)...	A	60	»
<i>Toute la Flandre</i> , III.....	H 50	Le même.....	PF	40	»
Le même.....	PF 30	<i>Œuvres</i> , VII (Bibl. choisie)....	A	60	»
<b>FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN</b>		Le même.....	PF	40	»
<i>Choix de Poèmes</i> .....	PF 30	<b>WALT WHITMAN</b>			
<i>Le Domaine Royal</i> .....	A 20	<i>Feuilles d'Herbe</i> , I.....	PF	40	»
Le même.....	PF 40	<i>Feuilles d'Herbe</i> , II.....	PF	40	»

Etude de M<sup>e</sup> Arthur FOND, huissier à Cannes

**VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES**

**de la COLLECTION MARTY**

(1<sup>re</sup> Vente)

**PORCELAINE DE LA CHINE**

**D'INDO-CHINE ET DU JAPON**

**IMPORTANTES OBJETS D'ART EN OR VIERGE**

**BEAUX MEUBLES CHINOIS**

*richement sculptés en ébène*

**BRONZES, BOUDDHAS, ETOFFES**

Vendus pour cause de décès de M. MARTY ayant résidé 47 ans en Extrême-Orient

La vente aura lieu dans la grande Salle du Cercle Nautique, à Cannes,

les vendredi 19 et Samedi 20 Mars, à 14 heures, par le ministère de

M<sup>e</sup> Arthur FOND

huissier  
à Cannes

assisté de M. André PORTIER

expert près le  
Tribunal civil de la Seine  
24, rue Chauchat, Paris

et M. René MOROT  
expert près des  
tribunaux  
Jardindu Roi Albert-1<sup>er</sup>  
Nice

Exposition publique le jeudi 18 Mars, de 10 heures à 17 heures.

Envoi franco du Catalogue sur demande



Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

## **Sur les routes de la Provence romaine en Autocars P.-L.-M.**

Les Circuits automobiles que la Cie P.-L.-M. organise au départ d'Avignon et de Nîmes pour la visite des monuments anciens de la Vallée du Rhône fonctionneront cette année dans les conditions suivantes :

1<sup>o</sup> *Circuits au départ d'Avignon, du 15 mars au 30 septembre* : chaque jour, Arles-Les Baux, par Tarascon, Saint-Rémy, Maillane, prix 35 fr., et Uzès-Nîmes-Pont du Gard, par Villeneuve-les-Avignon, prix 40 fr. ; les mardi, jeudi et samedi, Aigues-Mortes-Les Saintes-Maries de la Mer, par Tarascon, Saint-Gilles, Arles, prix 65 fr., et La Fontaine de Vaucluse, par l'Isle-sur-Sorgue, Châteauneuf-de-Gadagne, prix 20 fr. ; les lundi, mercredi et vendredi, Vaison-la-Romaine-Orange, par Carpentras, Malaucène, prix 40 fr.

2<sup>o</sup> *Circuits au départ de Nîmes, du 1<sup>er</sup> avril au 30 septembre* : le mercredi, Circuit du Pont du Gard, par Collias et Saint-Bonnet, prix 20 fr. ; les lundi et vendredi, Circuit Pont du Gard Uzès, par Saint-Bonnet et Pont Saint-Nicolas, prix 30 fr. ; les mardi, jeudi et samedi, Circuit du Gran du Roi, par Saint-Gilles et Aigues-Mortes, prix 40 fr.

---

---

**CHEMINS DE FER DE PARIS A ORLÉANS ET DU MIDI**

**HIVER 1925-1926**

## **FRANCE-ALGÉRIE par Port-Vendres**

**Trains et Paquebots rapides**

**De Paris-Quai d'Orsay à Port-Vendres par Limoges, Toulouse, Narbonne**

Trains rapides permanents de nuit 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classes, Wagon-Lits

*Trains rapides et express toutes classes*

**Traversée la plus courte dans les eaux les mieux abritées**

**Délivrance de billets directs de ou pour Alger et Oran *via* PORT- VENDRES**

Il est délivré, pour les ports d'Alger et d'Oran, par les gares suivantes du Réseau d'Orléans ou vice versa : Paris-Quai d'Orsay, Angers-Saint-Laud, Angoulême, Bourges, Blois, Brive, Châteaudun, Châteauroux, Gannat, (*via* Montauban), La Bourboule, Le Mans, Le Mont-Dore, Limoges-Bénédictins, Montluçon-Ville, Nantes, Orléans, Périgueux, Poitiers, Quimper, Saint-Nazaire, Saumur et Tours, des billets directs toutes classes :

1<sup>o</sup> Simples valables 15 jours ;

2<sup>o</sup> D'aller et retour valables 20 jours, sans prolongation.

3<sup>o</sup> D'aller et retour valables 90 jours, sans prolongation.

Ces billets permettent l'enregistrement direct des bagages.

*Pour tous renseignements, s'adresser :*

**A Paris** : A l'Agence spéciale des C<sup>ies</sup> Orléans-Midi, 16, Bd des Capucines ; aux Bureaux de renseignements de la Gare du Quai d'Orsay et, 126, Bd Raspail, ainsi qu'aux gares mentionnées ci-dessus.



# MESSAGERIES MARITIMES

Reg. du Com. Seine } 21.016  
176.300

Paquebots-poste français

Portugal — Italie — Grèce — Turquie — Égypte — Syrie — Arabie  
Indes — Indo-Chine — Chine — Japon — Côte Orientale d'Afrique  
Océan Indien — Madagascar — La Réunion — Maurice  
Australie — Établissements Français de l'Océanie  
Nouvelle-Zélande — Nouvelle-Calédonie.

SIÈGE SOCIAL : Paris, 8 rue Vignon, — 9 rue de Sèze.  
AGENCE GÉNÉRALE : Marseille, 3 place Sadi-Carnot.

## OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Vente au Palais, Paris, mercredi 24 mars 1926,  
à 14 heures. En un seul lot

**PROPRIÉTÉ** sise à **VOREY** (Haute-Loire),  
comprenant : 1° **DOMAINE DE VOREY**, composé du  
Château — du Tenement du Port — Le Bois de  
Capalas — Le Bois des Cumineaux, contenance totale  
8 hectares 76 ares environ. 2° **PIÈCE DE TERRE**  
en labour : « Les Palioux », 7 ares 60 centiares.  
3° **ANCIENNE VIGNE** avec maisonnette même lieu  
19 ares. 4° **PIÈCE DE TERRE** même lieu de 6 ares  
75 centiares. 5° **PIÈCE DE TERRE** même lieu de  
15 ares 53 cent. 6° **JARDIN** clos même lieu 5 ares  
20 cent. **Mise à prix**..... 120.000 fr.  
S'adr. à M<sup>e</sup> Roger BERTIN, avoué à Paris, 7, rue de  
Penthièvre, Grolous, avoué, M<sup>e</sup> GRANGE, not. à Paris,  
rue d'Astorg, n<sup>o</sup> 9.

Vente au Palais, Paris, 25 mars 1926,

2 h., **PROPRIÉTÉ A ALGER**

quartier de Mustapha-Supérieur,  
rue Amiral-Coligny, sans numéro, dite  
**VILLA ANTOINETTE**, Cont<sup>e</sup> 1350 m. environ.  
**VUE REMARQUABLE** sur la **BAIE**  
**D'ALGER**, loué 12.000 francs. **Mise à Prix :**  
M<sup>e</sup> PLAIGNAUD, avoué, 14, rue des Pyramides,  
M<sup>e</sup> DANET, M<sup>e</sup> DE FORGES, avoué, et M<sup>e</sup> Vitry, notaire  
à Boulogne-sur-Seine.

Vente Palais, Paris, 24 mars 1926, 2 heures

**IMMEUBLE AUBERVILLIERS**  
de rapport

(Seine), rue Charron, 13. Contenance 710 mètres  
environ. Revenu brut (susceptible augmentation)  
7.735 francs environ. **Mise à prix : 100.000 francs.**  
S'adresser à M<sup>e</sup> PLAIGNAUD, avoué, 14, rue des  
Pyramides, Jacques Chartier, jeune.

A vendre en **TOURAIN** **VASTE LOCAL**, 30 pièces,  
parc et pelouse, pour Institution, ou Sanatorium.  
S'ad. M<sup>e</sup> VALETTE, not., Savigné (I.-et.-L.).

# LA CHAUMIÈRE

Ville de Paris. Adj. S. 1 ench. ch. not. 23 Mars  
**TERRAIN** (17<sup>e</sup>) rue DULONG, 4 et 6,  
See 589<sup>m</sup> 58. M. à p. : 500 fr. le m.  
S'ad. N<sup>es</sup> M<sup>es</sup> Bonnel et BEZIN, 14, r. des Pyramides.

VILLE DE PARIS  
**EMPLACEMENT DE L'ENCEINTE FORTIFIÉE**  
Adjon s<sup>r</sup> 1 ench. Ch. Not. 30 Mars, 13 h. 30.  
**TERRAIN D'ANGLE** (17<sup>e</sup>)

**Boulevard Berthier et Porte de Courcelles**  
See 792 m. 34. M. à p. 1.400 fr. le mètre. S'ad. not. :  
M<sup>es</sup> BONNEL et BEZIN, 14, r. des Pyramides.

Adjud. Et. M<sup>e</sup> J. VIAL, not. à Cannes  
18 Mars 1926 à 10 h. de la

**VILLA WENDEN**  
**RÉSIDENCE PRINCIPALE**

sise à **CANNES** Quartier de la  
**CALIFORNIE**  
M. à Prix : 2.500.000 frs, cons. p. ench.  
500.000. Demander notice à M<sup>e</sup> VIAL.

Vente au Palais, Paris 31 mars 1926, à 14 h.  
1° **IMMEUBLE A PARIS**

**AVENUE DAUMESNIL, 144.**

Conte<sup>e</sup> 174 m env. (LOCAUX LIBRES LOCATION)  
Rev. brut 24.271 fr. 20. Mise à prix : 250.000 francs.

2° **IMMEUBLE A PARIS**

**AVENUE DAUMESNIL, 195 bis.**

Conte<sup>e</sup> 227 m. env. (LOCAUX LIBRES LOCATION)  
Rev. brut 23.731 fr. 10. Mise à prix : 275.000 fr.

3° **IMMEUBLE A CHARENTON,**  
**LIBRE DE LOCATION**, rue des Carrières, 21, et Quai  
des Carrières, 9 bis. Contenance 150 mètres environ.  
Mise à prix : 30.000 fr. S'adres. M<sup>e</sup> NAUCHE, avoué,  
31, faub. Poissonnière, M<sup>e</sup> Duval, avoué, Moisy, no-  
taire, 9, rue de Grenelle, et M<sup>e</sup> Bauby, notaire, 33, rue  
de la Chapelle, à Paris.

à Capbreton-sur-Mer (Landes)

Pension de famille, ouverte toute l'année.  
Climat délicieux. Air vivifiant. Prix  
modérés. Arrangements pour familles.  
Cuisine soignée. Chauffage central.  
Salles de Bains. Tennis. Vaste parc  
planté de pins maritimes.